This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

SUITE
DU RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

12.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Printed in France.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

GRANDS-OPÉRAS. — TOME. I.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.

1822.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
235371B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1948 L

PRÉCIS

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR L'OPÉRA.

Les considérations morales sous lesquelles le théâtre, en général, peut être envisagé, semblent prendre encore une nouvelle force si on les applique à l'Opéra en particulier. De tous les genres de spectacles, c'est à coup sûr celui qui a eu le plus d'influence sur la civilisation, les mœurs et la morale publique. Un moraliste sévère en condamnerait certainement l'introduction parmi nous, comme n'ayant pas peu contribué à la propagation de toutes les idées de volupté, de plaisir et de galanterie qui sont si communes dans le siècle où nous vivons, et qui, influant directement et indirectement sur la conduite des individus, deviennent des causes plus ou moins efficientes des révolutions politiques et morales qui troublent les sociétés ou changent la face des empires.

En un mot, l'Opéra est un genre de spec-

tacle impossible à justifier en bonne morale.

Mais, sans nous élever à des considérations si hautes, nous ferons observer seulement, que, si aucune intention politique n'a présidé à l'institution de l'Opéra chez les peuples modernes, et particulièrement en France, il n'en a pas moins servi par la suite à un but politique, à celui de détourner l'attention des peuples, et de diminuer l'énergie des individus dont les gouvernemens ont pu redouter l'explosion. Boileau, vigoureux déprèciateur de l'Opéra, n'y a vu qu'une école de mollesse et de corruption qui le lui a fait caractériser ainsi dans sa *satire X*, lorsqu'il dit à Alcippe :

Par toi-même bientôt conduite à l'Opéra ;
De quel air penses-tu que ta sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces héros à voix luxurieuse :
Entendra ces discours sur l'amour seul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands ;
Saura d'eux qu'à l'amour comme au seul Dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même ;
Qu'on ne saurait trop tôt se laisser enflammer ;
Qu'on n'a reçu du ciel un cœur que pour aimer ; (*)
Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique ?

(*) Maximes fort ordinaires dans les opéras de Quinault.

L'abbé Poulle a dit, « que l'Opéra était » plus spécialement la réunion de ces arts » inventés pour servir le luxe et la mollesse, » de ces talens malheureux destinés à rallu- » mer dans les cœurs le feu des passions par » l'enchantement de tous les sens... »

Mais Mercier a été plus loin; il a supposé que la protection que les gouvernemens ont accordée jusqu'à présent à ce spectacle en France, cachait une intention politique et un but, par suite duquel tous les inconvéniens, dont le poëte a fait un tableau si piquant, se réduisent à peu de chose en comparaison de l'utilité que ces mêmes gouvernemens en retirent. « L'Opéra » a dit l'auteur du *Tableau de Paris* « est entretenu à grands frais pour » efféminer le courage, fondre les têtes fortes » de la nation dans le creuset de la volupté, » et les *couler en mollesse.* »

Malgré ce que le poëte, le prédicateur et le philosophe ont pu dire, on soutient l'Opéra, et on l'entretiendra encore long-tems *à grands frais;* et le gouvernement regarde même comme de sa gloire de le soutenir. Il est difficile d'apprécier au juste ce que la morale y perd; mais bien certainement les arts y gagnent. Au surplus, si l'effet qu'il peut produire est d'enflammer les sens de la jeunesse, on ne

peut pas dire positivement qu'il pervertit son cœur ou égare son esprit : il ne parle qu'aux yeux et aux oreilles, et ces maximes lubriques, que lui reproche Boileau, font peu d'effet, vu qu'on ne les comprend pas et qu'elles sont perdues dans la musique et dans le chant.

Enfin, nous dirons de l'Opéra ce que nous avons dit du Théâtre en général, qu'il est plutôt un résultat de la civilisation qu'une cause de corruption.

Laissant de côté toutes les réflexions morales auxquelles il donnerait lieu, et qui seraient ici complètement inutiles, ne nous occupons que de ce qu'il est et de ce qu'il a été.

On peut définir l'Opéra comme l'a fait La Harpe : « Une espèce particulière de drame » formé de la réunion de la poésie et de la » musique, mais de façon que la première, » étant très-subordonnée, renonce à plu- » sieurs de ses avantages pour laisser à l'autre » tous les siens. » Ou bien c'est un drame comique, tragique, ou pastoral, où l'action, le sentiment et les idées se chantent, et qui, pour produire l'illusion sur la scène, a toujours besoin du secours de la musique, quelquefois de la peinture et souvent de la danse.

C'est un spectacle, comme l'a dit Voltaire :

> Où les beaux vers, la danse, la musique,
> L'art de tromper les yeux par les couleurs,
> L'art plus heureux de séduire les cœurs,
> De cent plaisirs font un plaisir unique.

Dans ce composé tout est mensonge ; mais tout est d'accord, et cet accord en fait la vérité. La musique y fait principalement le charme du merveilleux, et le merveilleux y fait la vraisemblance de la musique : c'est un monde nouveau où il nous transporte ; c'est la nature enchantée qu'il nous représente.

Une intrigue nette et facile à dénouer ; des caractères simples ; des incidens qui naissent d'eux-mêmes, des tableaux variés ; des passions tantôt douces et tantôt violentes, mais dont l'accès est passager ; un intérêt vif et touchant, mais qui, par intervalles, laisse respirer l'ame ; voilà les sujets qui conviennent au drame lyrique. Il faut tout y effleurer et se donner de garde d'y rien approfondir. Le poëte qui ne peut peindre qu'à grands traits, et qui ne sait qu'approfondir, n'est pas propre à l'Opéra. La passion, presque unique, qui doit y être traitée, c'est l'amour. Il est presque aussi impossible de faire un bon Opéra

sans amour, que de faire de bonnes lois sans religion.

L'Opéra peut embrasser des sujets de trois genres différens : le tragique, le comique, et le pastoral ; mais jamais ce qu'on appelle le *dramaturge*.

Dans la tragédie lyrique, le poëte doit s'attacher plus à faire illusion aux sens qu'à l'esprit, et chercher plutôt à produire un spectacle enchanteur qu'une action où la vraisemblance soit fidèlement observée. Il s'affranchit des lois rigoureuses de la tragédie, et s'il a quelque égard aux unités d'intérêt et d'action, il viole sans scrupule les unités de tems et de lieu, les sacrifiant aux charmes de la variété et du merveilleux. Ses héros sont plus grands que nature : ce sont des dieux, ou des hommes en commerce avec eux, et qui participent de leur puissance. Ils franchissent les barrières de l'Olympe; ils pénètrent les abîmes de l'enfer. A leur voix la nature s'ébranle, les élémens obéissent ; l'univers leur est soumis. Cependant, quelque effet que produisent sur les sens l'appareil pompeux et la diversité des décorations, le poëte doit encore plus s'attacher à produire, dans les spectateurs, l'intérêt du sentiment.

Mais la tragédie lyrique, quoi qu'on puisse

dire, ne peut pas être assimilée à la tragéd
ordinaire. Ces deux genres de drames o
sans doute des rapports bien prochains; ma
ils ont encore plus de différences essentielle
et ce serait tout-à-fait au détriment de l'un et
l'autre, qu'on chercherait à les confondre. l
tragédie déclamée est une imitation bien pl
fidèle de la nature que la tragédie notée. U
spectacle où l'on va chercher le plaisir d
sens avant tout autre, ne peut produire l
mêmes effets que celui qui ne promet abs
lument d'autres plaisirs que ceux de l'ame
de l'esprit : un spectacle où tous les objets
désir, tous les tableaux de la volupté sont étal
sans cesse à nos yeux et à notre imagination,
peut être de la même espèce que celui qui
connaît d'autres moyens d'émotion que la t
reur et la pitié. Cette illusion soutenue que pr
duit la tragédie bien jouée ne peut jamais se tro
ver à l'Opéra, où les accessoires, qui ne so
que l'assemblage de toutes les séductions
sens, font à tout moment oublier le dra
et la musique, et blessent trop notre rais
pour que notre ame soit intéressée. On co
viendra que l'Opéra serait la plupart du te
peu de chose sans la danse : or, il ne peu
avoir de tragédie là où il y a des danses vol

tueuses. Enfin, jamais la tragédie chantée ne pourra produire l'effet de la tragédie déclamée.

En vain on chercherait à comparer notre tragédie lyrique aux tragédies grecques qui étaient déclamées sur une espèce de récitatif qu'on nommait *mélopée*, et qui avaient des chœurs. Nous avons déjà donné, dans nos *Considérations sur le Théâtre*, les raisons pour lesquelles notre système théâtral s'éloignait de celui des anciens, et c'est en conséquence de ces raisons mêmes que l'art de la tragédie a été porté beaucoup plus loin parmi nous que chez eux. Il est donc impossible de confondre notre opéra et la tragédie des Athèniens en une seule et même chose.

Le théâtre lyrique peut aussi s'approprier le genre comique, c'est-à-dire, les pièces de caractère, d'intrigue et de sentiment. Le comique de caractère peut être d'une ressource infinie pour ce théâtre. Il fournit aux poëtes un moyen de sortir de la monotonie éternelle des expressions fades et des sentimens doucereux qui caractérisent la majeure partie de nos opéras. Cependant ce genre est le moins cultivé au grand Opéra, et nous n'avons qu'un très-petit nombre de pièces où il domine ; telle est, par exemple, la jolie comédie *des Prétendus* de Rochon ; telles sont les

pièces de la *Caravanne*, de *Panurge*, et quelques autres. Les comédies lyriques ont, en quelque sorte, été abandonnées à l'opéra-comique.

Un genre qui est plus abondant dans le théâtre lyrique c'est la pastorale. Plusieurs de nos poëtes s'y sont exercés avec succès, comme Lamotte et Roy; Quinault lui-même a pris souvent le ton de la pastorale. Le fameux *Devin du Village* de J.-J. Rousseau, est une très-jolie pastorale. Les sujets champêtres font plaisir par les tableaux naïfs qu'ils nous présentent, et sont les plus susceptibles d'une musique gracieuse par les images riantes dont ils sont ornés. L'amour pastoral a je ne sais quel charme ravissant que l'amour citadin est bien éloigné de connaître, il est accompagné de la candeur, de l'aménité, de la simplicité entièrement inconnues à celui-ci. C'est parmi les bergers que l'amour est vraiment un enfant, simple comme la nature qui le produit : il plaît sans fard et sans déguisement; il blesse sans cruauté; il attache sans violence. Pourtant ce genre n'est plus accueilli aujourd'hui, il paraît trop fade et trop monotone à une génération blasée, qui ne veut que des sensations fortes, nouvelles, et qui demande à être fortement remuée par

des peintures sombres et des actions peu communes. Rien n'est plus opposé au genre pastoral que le genre romantique, qui a déjà la plus grande faveur chez nous. On ne lit plus les *Bergeries* de Racan, encore moins celles de Fontenelle, et pas même celles de Léonard. Florian est tout-à-fait passé de mode, et n'a plus d'imitateurs.

Après avoir parlé du poëme, et de ce qui le constitue, nous allons tracer l'histoire de l'Opéra Français aussi succinctement que possible.

Le cardinal Mazarin avait tenté d'introduire l'Opéra à Paris, dès 1645, où il fit réprésenter sa *Festa Théâtrale*, et le succès qu'eut, en 1647, *Orphée et Euridice*, autre pièce italienne, fit souhaiter qu'on donnât de pareils ouvrages dans notre langue ; l'*Andromède* de Corneille, jouée avec des machines et des chants, en 1647, était déjà une espèce d'Opéra, ainsi que la plupart des *ballets* de Benserade, où Louis XIV commença à danser en 1651, car on regardait comme très-ordinaire alors, que le Roi lui-même dansât sur le théâtre de sa cour. L'abbé Perrin entreprit enfin de surmonter tous les obstacles, et d'établir solidement un Opéra français. Il fut le premier qui hasarda des paroles françaises, à la vérité fort mauvaises, mais qui réussirent

pourtant assez bien lorsqu'elles eurent été mises en musique par l'organiste Cambert. Cette pièce est la pastorale de *Pomone*, qu'on représenta pour la première fois à Issy, près de Paris, sans danses et sans machines. Elle était bien informe, mais on ne s'y connaissait guères à cette époque, et elle fut si généralement applaudie, que le cardinal en fit donner plusieurs représentations devant le roi, encore mineur, et devant toute la cour. Deux ans après ces deux auteurs donnèrent *Ariane*; mais dans l'intervalle des deux pièces, Mazarin fit jouer un opéra de son pays, intitulé *Escole Amante*. Ainsi, il protégeait tout-à-la-fois l'Opéra français et l'Opéra italien : il voulait absolument rendre la nation française chantante : il s'en trouvait si bien ! C'était, selon lui, un moyen de faire payer les Parisiens : *Ils cantent la canzonnetta*, disait-il, *ils pagaront*.

Le marquis de Sourdac, doué du génie du machiniste, se concerta avec Perrin et Cambert, et donna *la Toison d'or*, pièce d'un genre extraordinaire qu'il fit d'abord jouer dans son château de Neubourg en Normandie; c'est donc véritablement lui qui naturalisa l'opéra en France.

Perrin obtint enfin, le 28 juin 1669, des

lettres-patentes « portant permission d'éta-
» blir, en la ville de Paris et autres du royaume,
» des académies de musique pour chanter en
» public des pièces de théâtre, comme il se pra-
» tique en Italie, en Allemagne et en Angle-
» terre, et ce, pendant l'espace de douze
» années. »

Voilà donc la date précise de l'institution de l'Opéra en France. Les trois associés, ne pouvant suffire seuls à la dépense excessive d'un pareil établissement, s'adjoignirent un sieur *Champeron*, bailleur de fonds; ils firent venir du Languedoc les plus habiles musiciens qu'ils tirèrent des églises cathédrales; de sorte que ce fut le sacré qui fournit des moyens d'établir le profane. On commença les répétitions dans la grande salle de *l'hôtel de Nevers*. Après ces préparatifs, un théâtre fut dressé dans le jeu de paume de la rue Mazarine vis-à-vis de la rue Guénégaud, et au mois de mars 1671 on y joua différentes pièces lyriques, parmi lesquelles était *Pomone*. Mais Lully, ayant obtenu en mai 1672 de nouvelles lettres-patentes en forme d'édit supprimant le privilége de Perrin et portant permission de tenir *Académie royale de musique*, en fit construire un nouveau théâtre dans la rue de Vaugirard, par les soins de Vigarani, machiniste du roi, qu'il

associa pour dix années à un tiers du profit, et il donna, le 15 novembre, les fêtes de *l'Amour et de Bacchus*. Après la mort de Molière, le roi donna à Lulli la salle du Palais-Royal. L'association de Quinault, avec ce célèbre musicien, donna un grand éclat à l'Opéra; et ce n'est que depuis cela qu'il devint d'une grande importance. Auparavant la poésie de tous les opéras français était on ne peut plus mauvaise; ce fut réellement Quinault qui la tira de la barbarie pour la porter à sa perfection. Il fut le Corneille du théâtre lyrique; il en fut aussi le Racine. En s'écartant du goût, de la forme et de la coupe ordinaires des opéras italiens, il créa un nouveau genre, conforme à l'esprit et au goût de la nation. Il imagina des actions tragiques liées à des danses, au mouvement des machines et aux changemens de décorations. Tout ce que la passion de l'amour peut fournir de vivacité, de tendresse et d'expressions fortes de sentimens; tout ce que la mythologie offre de merveilleux fut employé par ce grand poëte dans les immortelles compositions lyriques où il est resté sans égal. Cependant on a été long-tems avant de lui rendre justice, et il n'y a pas quatre vingts ans qu'on ne le regardait pas comme un poëte au-dessus du commun.

Lully qui, au contraire, passait dans son siècle pour un grand musicien, serait bien peu de chose aujourd'hui que l'art de la musique est poussé si loin; il ne dut de grands succès qu'à la nouveauté de l'harmonie italienne que l'on ne connaissait point encore en France, aussi Boileau lui dit-il avec beaucoup de finesse. « Non-seulement vous êtes le » premier des musiciens, mais vous êtes le » seul. » Il faut dire pourtant qu'il eut le grand mérite de trouver des chants tout-à-fait analogue à la langue française. La partie du récitatif surtout était celle où il excellait. Il savait en faire une déclamation naturelle, simple, et remplie de grâce et d'expression presque toujours noble, quelquefois sublime, mais trop souvent monotone. Il s'en fallait de beaucoup que toutes ses symphonies eussent la même beauté; tous les grands airs, ainsi que les ouvertures, lorsqu'on les consulte encore aujourd'hui, semblent jetés dans le même moule; à le bien prendre, il n'a proprement fait qu'un seul de chacun de ces airs dans chaque genre. Avec tout cela il éclipsa Quinault; mais s'il eut de son vivant, une réputation qui ne lui a guère survecu; celle du poëte, au contraire ne brilla que long-tems après sa mort.

Après la mort de Lully, l'Opéra passa à deux de ses fils qui y renoncèrent, faute d'avoir les talens de leur père. Depuis il fut traité comme une espèce de ferme à l'instar de celle du tabac, et fut abandonné à des directeurs avides, qui s'enrichirent et le laissèrent dépérir. Pendant l'administration de ces hommes ineptes et cupides, le spectacle fut mal entretenu et le public mal servi.

De tous les poëtes qui ont travaillé pour ce théâtre, les seuls qui méritent considération sont, depuis *Quinault* : *Lamotte*, *Danchet*, *Roy*, *Duché*, *Fontenelle*, *Lafond*, *Labruère*, *Moncrif*, *Pellegrin*, *Cahusac*, *Bernard*, *J.-J.-Rousseau*, *Marmontel*, *Sedaine*, *Du Rollet*, *Demoustier*, *Moline*, *Guillard*, *Rochon*, *Morel*, *Esménard*, et *MM. de Jouy*, *Baour-Lormian*, *Guy*, etc.

Les musiciens qui se sont les plus distingués dans les grands opéras sont : *Lully*, *Campra*, *Destouches*, *Mouret*, *Rameau*, *Mondonville*, *Rebel*, *Francœur*, *Royer*, *Dauvergne*, *Rousseau*, *Lemoine*, *Monsigny*, *Gluck*, *Piccini*, *Sacchini*, *Grétry*, *Mozart*, *Haydn*, *Paësiello*, *Mehul*, et *MM. Kreutzer*, *Spontini*, *Persuis*, *Lesueur*, *Berton*, *Chérubini*, et autres.

Lamotte créa deux genres nouveaux dans

l'Opéra: le ballet et la pastorale. Son *Triomphe des arts*, et son *Issé* sont des modèles dans ces deux genres. Roy et Danchet furent peut-être les auteurs les plus féconds en opéras qui aient jamais paru: le premier tout seul en a donné près de trente; mais sur ce nombre il n'y a guère que *Sémiramis*, *les Élémens* et *Callirhoé* qui puissent rester au théâtre, si on leur fesait une nouvelle musique. On les trouvera dans notre collection avec *l'Hésione* de Danchet, le seul opéra de cet auteur qui soit resté.

En 1733, Rameau parut et donna *Hippolyte et Aricie*, qui fut bientôt suivi des *Indes galantes*. Alors s'opéra en France une révolution dans la musique. Rameau, musicien de génie, élève sublime varié et fécond, éclaira la nation par ses compositions. Mais les vieillards attachés à l'ancien genre, et les musiciens ignorans aimèrent mieux déclamer contre le goût nouveau que de le suivre. N'en est-il pas toujours de même dans tous les tems, non-seulement en musique, mais en bien d'autres choses?

L'époque où éclata la dispute des deux musiques, succéda de bien près à celle des querelles théologiques relatives à la *bulle unigenitus*; et heureusement qu'il n'en coûta

pas une goutte de sang : il n'y eut que des flots d'encre de répandus. Ce ne fut qu'une guerre civile de musiciens dont les plus habiles furent partagés. Ils formèrent en France deux partis violens et extrêmes : l'ancienne et la nouvelle musique furent pour chacun d'eux une espèce de religion, pour laquelle à la vérité, ils ne prirent pas les armes; mais qui fut l'objet des controverses et des disputes les plus animées qui puissent avoir lieu sans combat. Ainsi, de tout tems, il y a toujours eu quelque chose qui a divisé les esprits! heureux les hommes, lorque dans leurs dissension, il ne s'agit ni de la liberté politique, ni de la croyance religieuse. Les convulsions de Saint-Médard, et les querelles des jansénistes et des molinistes succédèrent à celles sur l'Opéra et auraient pu devenir plus dangereuses : mais le siècle était trop civilisé pour voir se renouveler les tems de la ligue ou même de la fronde.

La liaison qui se forma entre Rameau et Cahusac, fit triompher le musicien qui crut avoir trouvé en celui-ci un nouveau Quinault; Cahusac fut toujours très-loin de ce grand poëte : mais pourtant il est juste de dire qu'il sut ramener le merveilleux sur la scène lyrique, et qu'il sut lier les divertissemens à

l'action principale d'une manière si intime, que l'un ne put plus subsister sans l'autre.

Quarante ans après, une nouvelle guerre civile troubla l'empire de Polymnie, et la capitale et la province se divisèrent entre Piccini et Gluck. Ces débats ne furent pas plus sanglans que les premiers, quoique les partisans de l'un et de l'autre fussent près d'en venir aux mains; leurs fureurs s'évaporèrent dans une foule de pamphlets et d'épigrammes. Piccini l'a emporté sur Gluck sans le faire tout-à-fait oublier; et le musicien allemand avait certainement un grand mérite, puisqu'il compta J.-J.-Rousseau parmi ses enthousiastes.

L'anarchie dans laquelle avait toujours été l'Opéra en France, depuis sa naissance, cessa enfin, et le roi Louis XV, se déclara protecteur de l'Académie royale de musique. L'administration en fut donnée au prevôt des marchands sous l'autorité d'un ministre d'État, qui d'abord fut M. d'Argenson; et cet ordre de chose dura jusqu'à la révolution de 1789. Après cela l'Opéra, regardé comme un établissement national, fut entretenu aux frais de tous les gouvernemens quelconques qui se succédèrent en France. Buonaparte fut le premier qui le mit sous les ordres d'un

directeur. M. Picard est le premier, comme on sait, qui ait exercé cet emploi.

C'est certainement un spectacle très-dispendieux, et qui coûte beaucoup plus qu'il ne rapporte; mais il est indispensable non-seulement aux progrès, mais à l'existence des beaux arts, tels que ceux de musique, des décors et des machines. En outre, il fait vivre des milliers d'individus, considération non moins importante.

On ne doit pas s'attendre à trouver dans la partie de notre collection, qui contient les drames lyriques, toutes les pièces qui sont restées au répertoire de l'Académie royale de musique. Elles sont en grand nombre, mais les trois quarts ne se soutiennent que par la musique : c'est la seule raison qui les a fait reparaître sur la scène. Nous ne pouvons donc reproduire que les opéras où l'on trouve un certain mérite littéraire, et qui puissent supporter la lecture. Il en est une foule que nous avons laissés de côté, parce qu'ils ne portent point le cachet du talent dramatique, que l'action en est languissante, ou le style faible, prosaïque et lâche. Tels sont par exemple, *Alceste* où Durollet ne s'est montré qu'un froid imitateur de Quinault, et un traducteur encore plus froid d'Euripide; *Orphée* tra-

duction pâle de l'italien où l'on ne trouve aucune action, et qui n'a servi qu'à assurer la célébrité de Gluck : *Tarare* cet opéra fameux, et par le nom de Beaumarchais, et par les allusions politiques et philosophiques dont il est plein ; mais qui, par l'invraisemblance de l'intrigue, la barbarie du style et l'absurdité choquante des caractères, doit être regardé comme une des plus plates rapsodies qui soient sorties de la plume d'un écrivain, et qui prouve avec une grande évidence l'impuissance poétique, tragique et lyrique de l'auteur du *Mariage de Figaro*.

Après cela nous pourrions encore citer une infinité d'autres opéras que l'on joue souvent, mais qui n'occupent aucune place dans la littérature, et qu'on n'a réimprimés que pour l'usage des acteurs, et pour qu'ils puissent y apprendre leurs rôles. Nous avons donc réduit à un très-petit nombre les pièces du théâtre lyriques que nous avons fait entrer dans ce recueil ; mais en y rassemblant ainsi l'élite de ce que nos poëtes ont composé dans ce genre, nous croyons avoir rendu un service à la littérature et fait plaisir à tous les amateurs de l'art dramatique qui ont pu s'étonner que les éditeurs du premier Réper-

toire n'y aient point fait entrer cette partie du Théâtre français.

Si l'on nous fesait observer que les pièces jouées à l'Opéra ne font point partie du *Théâtre-Français*, nous répondrions que cela est vrai, si l'on entend par cette dénomination l'ensemble de toutes les pièces jouées sur le théâtre royal qui porte ce nom, et qui est établi maintenant rue de Richelieu; mais que nous devons appliquer à ces mots la signification littéraire qu'ils doivent avoir, c'est-à-dire, qu'ils doivent être employés pour exprimer l'ensemble de toutes les bonnes pièces écrites dans notre langue, et représentées sur tous nos théâtres quelconques. Le *théâtre Français* enfin, comme le *théâtre Anglais*, le *théâtre Italien*, le *théâtre Allemand* et le *théâtre Espagnol* se compose de tragédies, de comédies, de drames déclamés; de tragédies, drames, comédies et pastorales lyriques, d'opéras-comiques et de Vaudevilles. Une branche de littérature qui doit son éclat à un poëte tel que Quinault, doit trouver sa place dans une collection dramatique telle que celle-ci.

ALCESTE,

OU

LE TRIOMPHE D'ALCIDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES;

PAR QUINAULT;

RETOUCHÉE PAR MARMONTEL;

Représentée, pour la première fois, au mois de janvier 1674, et remise au théâtre en 1739, et le 15 novembre 1757.

EFB

SECONDE NOTICE

SUR QUINAULT.

Le lecteur trouvera une première notice sur Quinault dans le tome 2 des Comédies en vers, ou tome 9 des Comédies du second ordre de l'ancien Répertoire; mais, vu qu'il n'y est point considéré comme poëte lyrique, nous allons ajouter ici tout ce qui le regarde sous ce rapport.

Lorsque Boileau disait tant de mal de Quinault dans ses satires, c'est que celui-ci n'avait point encore fait d'opéras. « Il était » fort jeune, et moi aussi, dit-il » dans une préface de ses œuvres, « lorsque j'écrivais » contre lui; il n'avait pas fait alors la plu- » part des ouvrages qui lui ont acquis depuis » une juste réputation. »

Cependant Boileau, quoique reconcilié de bonne heure avec Quinault, ne l'apprécia jamais bien; il y a plus même, il blâmait le genre de l'opéra.

Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands,

. . . . . .

Et tout ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

Mais Boileau conserva toujours un peu de fiel contre lui, et cela, a-t-on dit, parce que le poëte lyrique eut le bonheur de réussir dans les louanges qu'il donna à Louis XIV dans ses prologues, tandis que le satirique, invité par ce monarque à en faire un, échoua si complétement, qu'aucun compositeur ne put mettre ce dialogue en musique. Il n'était pas plus propre au genre lyrique, qu'au genre pindarique, n'ayant ni inspiration ni chaleur d'ame. Cependant les prologues de Quinault ne sont plus lus à cause de leur monotone continuité d'adulation.

Mais autant Quinault fut rabaissé par Boileau, autant il a été élevé par Voltaire. Il y a un juste milieu à prendre entre les injustes critiques du législateur du parnasse français; et les éloges outrés du plus fécond de nos poëtes. Laharpe seul, jusqu'à présent, nous semble avoir porté un jugement convenable des opéras de ce poëte.

« Quinault a-t-il dit, n'a sans doute ni cette audace heureuse de figures, ni cette éloquence de passion, ni cette harmonie savante et variée, ni cette connaissance profonde de tous les effets du rhythme, et de tous les secrets de la langue poétique: ce sont là les beautés du premier ordre; et non-seulement elles ne lui étaient point nécessaires, mais, s'il les avait eues, il n'eût point fait d'opéra, car il n'au-

rait rien laissé à faire au musicien. Mais il a souvent une élégance facile et un tour nombreux ; son expression est aussi pure et aussi justeque la pensée est claire et ingénieuse ; ses constructions forment un cadre parfait où ses idées se placent comme d'elles-mêmes dans un ordre lumineux et dans un juste espace ; ses vers coulans, ses phrases arrondies, n'ont pas l'espèce de force que donnent les inversions et les images ; ils ont tout l'agrément qui naît d'une tournure aisée et d'un mélange continuel d'esprit et de sentiment, sans qu'il y ait jamais dans l'un et dans l'autre ni recherche, ni travail. Il n'est pas du nombre des écrivains qui ont ajouté à la richesse et à l'énergie de notre langue ; il est un de ceux qui ont le mieux fait voir combien on peut la rendre souple et flexible (1). Enfin, s'il paraît rarement animé par le génie des vers, il paraît très-familiarisé avec les grâces ; et, comme Virgile nous fait reconnaître Vénus à l'odeur d'ambrosie qui s'exhale de la chevelure et des vêtemens de la déesse, de même quand nous venons de lire Quinault, il nous semble que l'Amour et les Grâces viennent de passer près de nous. »

Plusieurs critiques ont reproché à Quinault

(1) Quelqu'un a dit que Quinault a *désossé* la langue.

d'être trop *doucereux*, même dans les momens les plus tragiques. Cependant il y a plusieurs endroits de ses opéras où il a prouvé qu'il savait prendre tous les tons quand il le fallait. On n'a qu'à lire le monologue de Méduse dans *Persée*, pour s'en convaincre.

Pallas, la barbare Pallas,
Fut jalouse de mes appas, etc.

Nous pourrions encore citer le morceau de la fureur Roland, commençant ainsi :

Taisez-vous malheureux, oserez-vous, sans cesse, etc.

Et la première scène du 5e acte de Proserpine, où Pluton dit :

Vous qui reconnaissez ma suprême puissance,
Donnez-moi des conseils, donnez-moi du secours.
L'orgueilleux Jupiter m'offense : etc.

On l'a blamé avec bien plus d'injustice encore de ce que sa versification était sans nerf et sans force, mais une versification forte serait un défaut dans les opéras qui doivent respirer une élégante mollesse, comme la poésie douce et coulante serait un défaut dans un sujet mâle de tragédie. Le grand talent d'un poëte, est de savoir proportionner son style au genre qu'il adopte ; et certes, jamais

depuis Quinault, personne n'a mieux connu le langage de la poésie lyrique, si même il y a jamais été égalé.

Un genre où Quinault eût incontestablement excellé, c'est celui de la poésie légère; plusieurs passages de ses opéras en offrent d'excellens modèles. Il a su y prendre aussi le ton et la couleur, soit de l'idylle, soit de l'élégie, soit même du madrigal; c'est peut-être même à cause de la conformité de Voltaire avec lui pour cette dernière espèce de poésie, que Voltaire en a parlé avec un enthousiasme qu'il pousse souvent trop loin.

Le grand talent de Quinault ne peut pas empêcher les connaisseurs de lui trouver des défauts. On est obligé de reconnaître qu'il a un peu trop de cette mollesse où il excellait, et qu'il prodigue trop cette galanterie voluptueuse qui est l'ame de ses pièces. Il y a presque toujonrs partie carrée d'amour des quatre amans dont les feux se croisent dans ses opéras, où il multiplie trop les épisodes. Il rend amoureux d'une manière un peu trop fade des personnages chez qui les passions les plus tendres même, devraient au moins avoir une couleur héroïque ou sombre; tels qu'Hercule, Pluton, Roland et Thésée. Il nous fait toujours voir de grands

rois, et des vieillards mêmes soupirant comme des bergers, et parlant de perdre la vie s'ils n'obtiennent l'objet de leur flamme : chez lui les personnages les plus rébarbatifs, ont toujours la tendresse à la bouche, et le roi des enfers ne le cède à qui que ce soit en amoureux penchans et en langoureux discours. Il est difficile de ne pas rire lorsqu'il fait dire à Pluton :

Les accens plaintifs de sa voix
Ont ému mon cœur inflexible ;
Qu'un cœur fier est troublé, quand il devient sensible
Pour la première fois !

Et quand son confident lui dit :

Le tems d'aimer n'est pas connu ;
Il faut l'attendre.
Quand ce tems fatal est venu,
Il faut se rendre.

Quel intéressant ingénu que ce sensible Pluton, le geolier des morts ! On croirait presque qu'il sagit d'une jeune bergère qui commence à sentir son cœur parler pour la première fois.

Un poëte qui prêterait aujourd'hui un langage si doucereux et si mielleux à des personnages imposans ou puissans, se ferait moquer de lui.

Mais Quinault se conforma en cela au goût de son siècle, où la galanterie romanesque et complimenteuse était en grande vogue, et où les lectures ordinaires des gens de qualité étaient les romans de Scudéri et de la Calprenède. Racine même n'a pu se soustraire à cette contagion; et il a quelquefois outré la dose de galanterie qu'il donne à ses héros.

Au surplus, on ne peut pas absolument blâmer Quinault d'avoir exploité le domaine du merveilleux. S'il a pris tous ses sujets dans la fable ou dans la magie, c'est que là seulement, tous les arts parlent à toutes les passions. La poésie, la musique, la danse et les décorations doivent concourir à l'embellissement de ce genre de spectacle, dont le but presque exclusif est d'intéresser et d'émouvoir les sens. Le fond du drame, ainsi que l'a imaginé Quinault, qu'on doit en regarder comme l'inventeur en France, doit être gracieux, et le terrible ne doit s'y faire sentir que par moment. Il n'a manqué à ce poëte que d'avoir resserré son action en moins d'actes; car un opéra en cinq actes est toujours trop long, si bon qu'il soit. Il lui a manqué aussi, dans les morceaux d'un mouvement passionné (*agitato*), l'égalité de nombre et de cadence que Métastase a le pre-

mier observée parmi les poëtes italiens, et que seul et tout récemment a pratiquée M. Hoffmann, parmi les poëtes français.

Toutefois Métastase est bien loin d'avoir conçu le drame lyrique comme Quinault. Perfectionnant l'ouvrage commencé par Apostolo-Zéno, il puisa tous ses ouvrages dans l'histoire. Aussi ses opéras sont-ils tous *des tragédies*, tandis que ceux de Quinault sont improprement appelés *tragédies-lyriques*.

L'opéra français, d'ailleurs, est un genre à part. Il a été porté, sous le rapport musical, à sa plus haute perfection; et les brillans accessoires, tels que les ballets et les décors, en font par leur ensemble un spectacle unique en Europe.

Un des grands mérites de Quinault, et qui fait oublier ses médiocres défauts; c'est qu'il avait un talent particulier, non pas seulement pour faire des vers bons à mettre en chant, ainsi qu'à être déclamés, mais pour faire des drames charmans et d'un genre qu'il a créé. Tous ses opéras sont bien intrigués; l'action y est bien développée, et ils font le même effet à la lecture que des tragédies ou des comédies. Les auteurs d'aujourd'hui ont donné dans l'opposé d'une manière si extrême, que les trois-quarts des opéras faits depuis un demi-

siècle sont ce qu'on peut appeler, écourtés, et à peine supportables par leur concision, leur sécheresse et la brièveté du dialogue.

Tous les opéras de Quinault que nous donnons ici, ne sont point tels qu'il les a laissés. Nous avons cru devoir adopter pour la majeure partie, les changemens, additions et coupures qui y ont été faits. Nous avons donné les uns en entier, sans rien changer au texte de l'auteur, tels qu'*Atys*, *Isis*, *Proserpine*, *Phaéton*, *Amadis et Armide*. Nous n'avons donné les autres que réduits, tels que *Alceste*, *Thésée et Roland*.

Nous avons ajouté des variantes à ceux des opéras réduits, où ce qui a été supprimé à la représentation est bon à conserver à la lecture, comme *Roland*.

Enfin, nous avons donné aux variantes les changemens faits par Marmontel, dans l'opéra d'Atys, qu'il a réduit à trois actes fort courts, où Quinault est trop dénaturé, et qui se trouve réduit aux proportions d'une cantate ou d'un oratorio.

Nous n'avons pas voulu ajouter à *Proserpine* des variantes qui indiquassent les *coupures*, *réductions* et changemens que Guillard y a faits, en 1803, parce que cet auteur a tellement défiguré la pièce de Quinault, qu'elle

en est méconnaissable. C'est un nouvel opéra qu'il a fait avec les membres de ce poëte, et il s'en faut de beaucoup que cette Proserpine ainsi hâchée, refaite et refondue, valle celle de l'auteur d'Armide.

Outre les opéras que nous insérons dans notre recueil, Quinault en a fait beaucoup d'autres, qu'on ne lit ni ne représente plus. Ce sont par exemple : *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, *Cadmus*, *le Triomphe de l'Amour*, *le Temple de la Paix*.

Nous ne parlerons pas ici de ses tragédies et de ses comédies : elles sont mentionnées dans la première notice de l'ancien Répertoire dont celui-ci est la suite.

Il a laissé aussi une très-jolie description en vers, de la maison de Sceaux, que l'on trouvera imprimée dans le quarantième tome de la collection des *poëtes* de madame Dabo.

L'Académie française fit, on ne sait pourquoi, quelque difficulté à sa réception : cependant, ses opéras, dans lesquels il s'était montré le premier homme de son siècle, comme Corneille dans la tragédie, et Molière dans la comédie, eussent dû le faire admettre sans hésitation. Mais à cette époque-là, comme aujourd'hui, être grand littérateur ou homme de génie, ce n'était pas toujours un titre suf-

fisant pour être admis dans l'illustre compagnie ; il fallait encore être protégé. Aussi l'était-il par Colbert, et même par Louis XIV. Ce monarque lui donna, en outre, le cordon de Saint-Michel, avec une pension de deux mille livres. Lully, qui l'avait si bien apprécié, lui donnait quatre mille livres de chacun de ses opéras.

Comme il avait mêlé l'étude du droit à celle de la poésie, il se trouva dans le cas d'arranger les comptes d'un riche négociant, dont il épousa ensuite la veuve, qui lui apporta plus de cent mille écus de fortune. Tout cela réuni fesait un sort très-brillant pour un poëte; surtout dans un siècle où la valeur réelle de l'argent était triple de celle d'aujourd'hui, à égalité de valeur nominale.

Cependant, il a osé se plaindre de la médiocrité de sa fortune dans ces jolis vers ;

C'est avec peu de biens, un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi! cinq actes devant notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O ciel! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire !

Ce sont là des plaintes de poëte, et l'on sait trop à quoi l'on doit s'en tenir.

De ses cinq filles, trois le tirèrent d'embarras en se fesant religieuses. Cela ne lui fait point d'honneur. Un particulier qui avait environ soixante mille francs de rente d'aujourd'hui, pouvait très-bien doter toutes ses filles, en eût-il eu dix.

A peine sortait-il de sa cinquantième année, qu'il fut assailli de dégoûts, d'insomnie, de langueurs : pendant deux ou trois mois il se sentit mourir, pour ainsi dire, plusieurs fois par jour, ayant continuellement des défaillances. Il se repentit, par principe de dévotion, d'avoir consacré son tems à des opéras. Sa femme même, particulièrement mue par des idées religieuses, ne l'avait épousé qu'à condition qu'il renoncerait au théâtre, qu'elle regardait comme tout-à-fait profane, et il ne se remit à faire des opéras que par la volonté absolue de Louis XIV. Ainsi, il a dû son immortalité littéraire aux ordres d'un gouvernement.

Pour expier ce qu'il regardait comme d'anciennes erreurs, il avait commencé un poëme sur l'extinction en France de la religion réformée, lorsque la maladie l'emporta, le vingt-six octobre 1688, après avoir composé pour

lui-même cette épitaphe d'une simplicité remarquable.

Passant, arrête ici pour prier un moment ;
C'est ce que des vivans les morts peuvent attendre.
Quand tu seras au monument,
On aura soin de te le rendre.

NOTA. Les vers ajoutés par Marmontel sont précédés de guillemets.

PERSONNAGES.

ALCIDE ou HERCULE.
LYCAS, confident d'Alcide.
ADMÈTE, roi de Thessalie.
CLÉANTE, écuyer d'Admète.
ALCESTE, princesse d'Yolcos.
CÉPHISE, confidente d'Alceste.
PHÉRÈS, père d'Admète.
LYCOMÈDE, frère de Thétis, et roi de l'île de Scyros.
STRATON, confident de Lycomède.
Troupe de Soldats de Lycomède.
Troupe de Soldats thessaliens.
APOLLON.
Troupe de pleureuses.
Prêtres funéraires.
LA PRINCIPALE PLEUREUSE.
Troupe de Divinités de la mer.
THÉTIS.
Troupe de matelots.
ÉOLE, roi des Vents.
DIANE.
MERCURE.
PLUTON.
PROSERPINE.
Une ombre rebutée.
Une ombre heureuse.
L'OMBRE D'ALCESTE.
CARON.
ALECTON, l'une des Furies.
Suivans de Pluton, chantant, dansant, et volant.
Chœur des Peuples de la Grèce.
Troupe de Bergers et de Bergères.

La scène se passe dans la ville d'Yolcos, en Thessalie.

ALCESTE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un port de mer, où l'on voit un grand vaisseau orné et préparé pour une fête galante, au milieu de plusieurs vaisseaux de guerre.

—

SCÈNE I.

ALCIDE, LYCAS, CHŒUR DE THESSALIENS, que l'on ne voit point.

CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

LYCAS.

Votre ami le plus cher épouse la princesse
La plus charmante de la Grèce ;
Lorsque chacun les suit, Seigneur, les fuyez-vous ?

CHŒUR.

Vivez, etc.

LYCAS.

Vous paraissez troublé des cris qui retentissent;
Quand deux amans heureux s'unissent
Le cœur du grand Alcide en serait-il jaloux?

CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

LYCAS.

Seigneur, vous soupirez, et gardez le silence.

ALCIDE.

Ah! Lycas, laisse-moi partir en diligence.

LYCAS.

Quoi! dès ce même jour presser votre départ?

ALCIDE.

J'aurai beau me presser, je partirai trop tard.
Ce n'est point avec toi que je prétends me taire;
Alceste est trop aimable, elle a trop su me plaire;
Un autre en est aimé, rien ne flatte mes vœux;
C'en est fait: Admète l'épouse,
Et c'est dans ce moment qu'on les unit tous deux,
Ah! qu'une ame jalouse
Éprouve un tourment rigoureux!
J'ai peine à l'exprimer moi-même.
Figure-toi, si tu le peux,
Quelle est l'horreur extrême
De voir ce que l'on aime
Au pouvoir d'un rival heureux.

LYCAS.

L'amour est-il plus fort qu'un héros indomptable?

L'univers n'a point eu de monstre redoutable
Que vous n'ayez pu surmonter.

ALCIDE.

Eh! crois-tu que l'Amour soit moins à redouter?

Le plus grand cœur a sa faiblesse :
Je ne puis me sauver de l'ardeur qui me presse
Qu'en quittant ce fatal séjour ;
Contre d'aimables charmes
La valeur est sans armes ;
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on peut vaincre l'amour.

LYCAS.

Vous devez vous forcer, au moins, à voir la fête
Qui déjà dans ce port vous paraît toute prête.
Votre fuite à présent ferait un trop grand bruit:
Différez jusques à la nuit.

ALCIDE.

Ah! Lycas, quelle nuit! Ah! quelle nuit funeste!

LYCAS.

Tout le reste du jour voyez encore Alceste.

ALCIDE.

La voir encore!... Hé bien! différons mon départ;
Je te l'avais bien dit, je partirai trop tard.
Je vais la voir aimer un époux qui l'adore;
Je verrai dans leurs yeux un tendre empressement.
Que je vais payer chèrement
Le plaisir de la voir encore!

ENSEMBLE.

L'amour a bien des maux, mais le plus grand de tous
C'est le tourment d'être jaloux.

SCÈNE II.

CÉPHISE, STRATON.

CÉPHISE.

Dans ce beau jour quelle humeur sombre
Fais-tu voir à contre-tems ?

STRATON.

C'est que je ne suis pas du nombre
Des amans qui sont contens.

CÉPHISE.

Un ton grondeur et sévère
N'est pas un grand agrément ;
Le chagrin n'avance guère
Les affaires d'un amant.

STRATON.

Lycas a su me faire entendre
Que je n'ai plus ton cœur, qu'il doit seul y prétendre,
Et que tu ne vois plus mon amour qu'à regret.

CÉPHISE.

Lycas est peu discret...

STRATON.

Ah ! je me doutais bien qu'il voulait me surprendre.

CÉPHISE.

Lycas est peu discret
D'avoir dit mon secret.

STRATON.

Comment il est donc vrai! tu n'en fais point d'excuse?
Tu me trahis ainsi, sans en être confuse?

CÉPHISE.

Tu te plains sans raison;
Est-ce une trahison
Quand on te désabuse?

STRATON.

Que je suis étonné de voir ton changement!

CÉPHISE.

Si je change d'amant,
Qu'y trouves-tu d'étrange?
Est-ce un sujet d'étonnement
De voir une amante qui change?

STRATON.

Par un espoir doux et trompeur
Pourquoi m'engageais-tu dans un amour si tendre?
Fallait-il me donner ton cœur,
Puisque tu voulais le reprendre?

CÉPHISE.

Quand je t'offrais mon cœur, c'était de bonne foi;
Que n'empêches-tu qu'on te l'ôte?
Est-ce ma faute
Si Lycas me plaît plus que toi?

STRATON.

Ingrate! est-ce le prix de ma persévérance?

CÉPHISE.

Essaie un peu de l'inconstance.

C'est toi qui le premier m'appris à m'engager ;
Pour récompense,
Je te veux apprendre à changer.

STRATON ET CÉPHISE.

Il faut { aimer / changer } toujours :
Les plus douces amours
Sont les amours { fidèles. / nouvelles. }
Il faut { aimer / changer. } toujours.

SCÈNE III.

LYCOMÈDE, SRATON, CÉPHISE.

LYCOMÈDE.

STRATON, donne ordre qu'on s'apprête
Pour commencer la fête.

(Straton se retire, et Lycomède parle à Céphise.)

Enfin, grâce au dépit, je goûte la douceur
De sentir le repos de retour dans mon cœur.
J'étais à préférer au roi de Thessalie;
Et si pour sa gloire on publie
Qu'Apollon autrefois lui servit de pasteur,
Je suis roi de Scyros, et Thétis est ma sœur.
J'ai su me consoler d'un hymen qui m'outrage;
J'en ordonne les jeux avec tranquillité.
Qu'aisément le dépit dégage
Des fers d'une ingrate beauté!

Et qu'après un long esclavage
Il est doux d'être en liberté!

CÉPHISE.

Il n'est pas sûr toujours de croire l'apparence:
Un cœur bien pris et bien touché
N'est pas aisément détaché,
Ni sitôt guéri que l'on pense;
Et l'amour est souvent caché
Sous une feinte indifférence.

LYCOMÈDE.

Quand on est sans espérance,
On est bientôt sans amour.
Mon rival a la préférence;
Ce que j'aime est en sa puissance;
Je perds tout espoir en ce jour.
Quand on est sans espérance
On est bientôt sans amour.
Voici l'heure qu'il faut que la fête commence;
Chacun s'avance,
Préparons-nous.

SCÈNE IV.

PHÉRÈS, ADMÈTE, ALCESTE, ALCIDE, LYCAS, CÉPHISE, STRATON, PEUPLES DE THESSALIE.

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

PHÉRÈS.

Jouissez des douceurs du nœud qui vous assemble.

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

ADMÈTE ET ALCESTE.

Quand l'hymen et l'amour sont bien d'accord ensemble
Que les nœuds qu'ils forment sont doux!

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DEUX TRITONS.

(Des Néréides et des Tritons forment une fête, où se mêlent des matelots.)

DEUX TRITONS.

Malgré tant d'orages
Et tant de naufrages,
Chacun à son tour
S'embarque avec l'Amour.

Partout où l'on mène
Les cœurs amoureux,
On voit la mer pleine,
D'écueils dangereux;
Mais sans quelque peine
On n'est jamais heureux.
Une ame constante

Après la tourmente
Espère un beau jour.

Malgré, etc.

(On danse.)

CÉPHISE, alternativement avec le chœur.

Jeunes cœurs, il faut vous rendre,
Le péril est grand d'attendre;
Vous perdez d'heureux momens
En cherchant à vous défendre;
Si l'amour a des tourmens,
C'est la faute des amans.

(On danse.)

CÉPHISE.

» Aimable espérance
» Règne dans les cœurs :
» Tu fais la constance
» Des tendres ardeurs.

» Quand l'amour s'envole,
» Tu viens le flatter,
» Ta voix le console
» Et sait l'arrêter.
» Aimable espérance, etc.

» Ta douceur extrême
» Est un don charmant,
» Qui vaut le bien même
» Qu'on cherche en aimant.
» Aimable espérance, etc.

(On danse.)

CÉPHISE, à Admète.

» Une paisible victoire
» Enchaîne sous vos lois les plus riches climats :
» Vous triomphez des plus brillans appas ;
» Tout applaudit à votre gloire.

(On danse.)

LYCOMÈDE, à Alceste.

On vous apprête
Dans mon vaisseau
Un divertissement nouveau.

LYCOMÈDE ET STRATON.

Venez voir ce que notre fête
Doit avoir de plus beau.

(Lycomède conduit Alceste dans son vaisseau ; Straton y mène Céphise ; et dans le tems qu'Admète et Alcide y veulent entrer, le pont s'enfonce dans la mer.)

ADMÈTE ET ALCIDE.

Dieu ! le pont s'abîme dans l'eau.

CHŒUR DES THESSALIENS.

Ah ! quelle trahison funeste !

ALCESTE ET CÉPHISE.

Au secours ! au secours !

ALCIDE.

Perfide !...

ADMÈTE.

Alceste !...

ALCIDE ET ADMÈTE.

Laissons les vains discours.

Au secours! au secours!

(Les Thessaliens courent s'embarquer pour suivre Lycomède.)

CHŒUR DES THESSALIENS.

Au secours! au secours!

SCÈNE VI.

THÉTIS, ADMÈTE, ALCIDE.

THÉTIS, sortant de la mer.

Époux infortuné, redoute ma colère!
Tu vas hâter l'instant qui doit finir tes jours;
C'est Thétis, que la mer révère,
Que tu vois contre toi du parti de son frère;
Et c'est à la mort que tu cours.

ADMÈTE ET ALCIDE.

Au secours! au secours!

THÉTIS.

Puisqu'on méprise ma puissance,
Que les vents déchaînés,
Que les flots mutinés
S'arment pour ma vengeance.

(Thétis rentre dans la mer, et les Aquilons excitent une tempête qui agite les vaisseaux qui s'efforcent de poursuivre Lycomède.)

SCÈNE VII.

ÉOLE, ADMÈTE, ALCIDE.

ÉOLE.

Le Ciel protége les héros,
Allez, Admète, allez Alcide;
Le Dieu qui sur les Dieux préside
M'ordonne de calmer les flots :
Allez, poursuivez un perfide.
(Admète et Alcide courent s'embarquer.)
Retirez-vous
Vents en couroux;
Rentrez dans vos prisons profondes :
Et laissez régner sur les ondes
Les Zéphyrs les plus doux.

(L'orage cesse, les Zéphyrs volent, et font fuir les Aquilons, qui tombent dans la mer avec les nuages qu'ils en avaient élevés; les vaisseaux d'Alcide et d'Admète poursuivent Lycomède.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est dans l'île de Scyros, et le théâtre représente la principale ville de cette île.

SCÈNE I.

LYCOMÈDE, ALCESTE, STRATON, SOLDATS de Lycomède.

LYCOMÈDE.

Allons, allons; la plainte est vaine.

ALCESTE.

Ah! quelle rigueur inhumaine!

LYCOMÈDE.

Allons, je suis sourd à vos cris;
Je me venge de vos mépris.

ALCESTE.

Quoi! vous serez inexorable?

LYCOMÈDE.

Cruelle! vous m'avez appris
A devenir impitoyable.

ALCESTE.

Est-ce ainsi que l'amour a su vous émouvoir?

Est-ce ainsi que pour moi votre ame est attendrie?

LYCOMÈDE.

L'amour se change en furie
Quand il est au désespoir.

Puisque je perds toute espérance,
Je veux désespérer mon rival à son tour;
Et les douceurs de la vengeance
Ont de quoi consoler des rigueurs de l'amour.

ALCESTE.

Voyez la douleur qui m'accable.

LYCOMÈDE.

Vous avez sans pitié regardé ma douleur,
Vous m'avez rendu misérable;
Vous partagerez mon malheur.

ALCESTE.

Admète avait mon cœur dès ma plus tendre enfance;
Nous ne connaissions pas l'amour, ni sa puissance,
Lorsque d'un nœud fatal il vint nous enchaîner:
Ce n'est pas une grande offense
Que le refus d'un cœur qui n'est plus à donner.

LYCOMÈDE.

Est-ce aux amans qu'on désespère
A devoir rien examiner?
Non, je ne puis vous pardonner
D'avoir trop su me plaire.
Que ne m'ont point coûté vos funestes attraits!
Ils ont mis dans mon cœur une cruelle flamme,
Ils ont arraché de mon ame
L'innocence et la paix.

Non, ingrate, non, inhumaine;
Non, quelle que soit votre peine,
Non, je ne vous rendrai jamais
Tous les maux que vous m'avez faits.

STRATON.

Voici l'ennemi qui s'avance
En diligence.

LYCOMÈDE.

Préparons-nous
A nous défendre.

ALCESTE.

Ah! cruel, que n'épargnez-vous
Le sang qu'on va répandre!

(Lycomède contraint Alceste d'entrer dans la ville, et les soldats de Lycomède en ferment la porte aussitôt qu'ils y sont entrés.)

SCÈNE II.

ADMÈTE, ALCIDE, LYCAS, SOLDATS assiégeans.

ADMÈTE ET ALCIDE.

MARCHEZ, marchez, marchez:
Approchez, amis, approchez;
Marchez, marchez, marchez.

Hâtons-nous de punir les traîtres;
Rendons-nous maîtres
Des murs qui les tiennent cachés:
Marchez, marchez, marchez.

SCÈNE III.

LYCOMÈDE, STRATON, SOLDATS assiégés; ADMÈTE, ALCIDE, LYCAS, SOLDATS assiégeans.

LYCOMÈDE, sur les remparts.

Ne prétendez pas nous surprendre,
Venez, nous allons vous attendre :
Nous ferons tous notre devoir
Pour vous bien recevoir.

ADMÈTE.

Perfide! évite un sort funeste :
On te pardonne tout si tu veux rendre Alceste.

LYCOMÈDE.

J'aime mieux mourir, s'il le faut,
Que de céder jamais cet objet plein de charmes.

ADMÈTE ET ALCIDE.

A l'assaut! à l'assaut!

LYCOMÈDE ET STRATON.

Aux armes! aux armes!

LES ASSIÉGEANS.

A l'assaut! à l'assaut!

LES ASSIÉGÉS.

Aux armes! aux armes!

ADMÈTE ET LYCOMÈDE.

A moi! compagnons, à moi!

Suivez votre roi.

(Les assiégés par une sortie s'efforçent d'empêcher l'assaut.)

ALCIDE.

C'est Alcide
Qui vous guide.

ADMÈTE ET ALCIDE.

A moi, compagnons! à moi!

(Alcide s'oppose à l'entreprise des troupes qui sont sorties de la ville, et il rétablit l'assaut.)

TOUS ENSEMBLE.

Donnons, donnons de toutes parts.

LES ASSIÉGEANS.

Que chacun à l'envi combatte.
Que l'on abatte
Les tours et les remparts.

TOUS.

Donnons, donnons de toutes parts.
Courage, courage, courage!
Ils sont à nous, ils sont à nous.

(Les assiégés font un dernier effort dans une seconde sortie pour repousser les assiégeans.)

ALCIDE.

C'est trop disputer l'avantage!
Je vais vous ouvrir un passage;
Suivez-moi tous, suivez-moi tous.

(Alcide entre dans la ville, suivi d'Admète et de toutes le troupes, par la porte qu'il vient d'enfoncer.)

LES ASSIÉGEANS.

Courage, courage, courage!
Ils sont à nous; ils sont à nous.

Achevons d'emporter la place ;
L'ennemi commence à plier.
Main basse, main basse, main basse.

LES ASSIÉGÉS, rendant les armes.

Quartier, quartier, quartier.

LES ASSIÉGEANS.

La ville est prise.

LES ASSIÉGÉS.

Quartier, quartier, quartier.

LYCAS, terrassant STRATON.

Il faut rendre Céphise.

STRATON.

Je suis ton prisonnier.
Quartier, quartier, quartier.

SCÈNE IV.

PHÉRÈS, armé et marchant avec peine.

Quoi! c'en est déjà fait, et l'on a pris la ville!
La faiblesse de l'âge a retardé mes pas :
La valeur devient inutile
Quand la force n'y répond pas.

SCÈNE V.

ALCIDE, ALCESTE, CÉPHISE, PHÉRÈS.

ALCIDE, à Phérès.

Rendez à votre fils cette aimable princesse.

PHÉRÈS.

Ce don de votre main serait encor plus doux.

ALCIDE.

Allez, allez la rendre à son heureux époux.

ALCESTE.

Tout est soumis, la guerre cesse ;
Seigneur, pourquoi me laissez-vous ?
Quel nouveau soin vous presse ?

ALCIDE.

Vous n'avez rien à redouter :
Je vais chercher ailleurs des tyrans à domter.

ALCESTE.

Les nœuds d'une amitié pressante
Ne retiendront-ils point votre ame impatiente ?
Et la gloire toujours vous doit-elle emporter ?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter.

ALCESTE.

C'est votre valeur triomphante
Qui fait le sort charmant que nous allons goûter ;
Quelque douceur que l'on ressente,

Un ami tel que vous l'augmente :
Voulez-vous sitôt nous quitter ?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter.
Laissez, laissez-moi fuir un charme qui m'enchante :
Non, toute ma vertu n'est pas assez puissante
Pour répondre d'y résister.
Non, encore une fois, princesse trop charmante,
Gardez-vous bien de m'arrêter.

SCÈNE VI.

ALCESTE, PHÉRÈS, CÉPHISE.

ENSEMBLE.

CHERCHONS Admète promptement.

ALCESTE.

Peut-on chercher ce qu'on aime
Avec trop d'empressement !
Quand l'amour est extrême,
Le moindre éloignement
Est un cruel tourment.

SCÈNE VII.

ADMÈTE, blessé : CLÉANTE, ALCESTE, PHÉRÈS, CÉPHISE.

ALCESTE.

O DIEU ! quel spectacle funeste !

CLÉANTE.

Le chef des ennemis mourant et terrassé
De sa rage expirante a ramassé le reste,
Le roi vient d'en être blessé.

ADMÈTE.

Je meurs, charmante Alceste !
Mon sort est assez doux
Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

C'est pour vous voir mourir que le ciel me délivre !

ADMÈTE.

Avec le nom de votre époux
J'eusse été trop heureux de vivre !
Mon sort est assez doux
Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

Est-ce là cet hymen si doux, si plein d'appas !
Qui nous promettait tant de charmes ?
Fallait-il que sitôt l'aveugle sort des armes
Tranchât des nœuds si beaux par un affreux trépas !
Est-ce là cet hymen si doux, si plein d'appas !

Qui nous promettait tant de charmes?

ADMÈTE.

Alceste, vous pleurez!

ALCESTE.

Admète, vous mourez!

ALCESTE.

Se peut-il que le ciel permette
Que les cœurs d'Alceste et d'Admète
Soient ainsi séparés?

ADMÈTE.

Alceste, vous pleurez!

ALCESTE.

Admète, vous mourez!

SCÈNE VIII.

APOLLON, ADMÈTE, ALCESTE, PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE.

APOLLON.

La lumière aujourd'hui te doit être ravie;
Il n'est qu'un seul moyen de prolonger ton sort:
Le destin me promet de te rendre la vie,
Si quelque autre pour toi veut s'offrir à la mort.
Reconnais si quelqu'un t'aime parfaitement:
Sa mort aura pour prix une immortelle gloire:
Pour en conserver la mémoire
Les arts vont élever un pompeux monument.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un monument élevé par les arts. Sur le devant paraît un tombeau, et au-dessus est une inscription grecque à la gloire de la personne qui s'immolera pour Admète.

—

SCÈNE I.

ALCESTE, PHÉRÈS, CÉPHISE.

ALCESTE.

Ah! pourquoi nous séparez-vous?
Eh! du moins attendez que la mort nous sépare;
Cruels! quelle pitié barbare
Vous presse d'arracher Alceste à son époux?
Ah! pourquoi nous séparez-vous?

PHÉRÈS ET CÉPHISE.

Plus votre époux mourant voit d'amour et d'appas,
Et plus le jour qu'il perd lui doit faire d'envie:
Ce sont les douceurs de la vie
Qui font les horreurs du trépas.

ALCESTE.

Les Arts n'ont point encore achevé leur ouvrage;
Ce tombeau doit porter la glorieuse image

De qui signalera sa foi
En mourant pour sauver son roi.

Le prix d'une gloire immortelle
Ne peut-il toucher un grand cœur ?
Faut-il que la mort la plus belle
Ne laisse pas de faire peur ?
A quoi sert la foule importune
Dont les rois sont embarrassés ?
Un coup fatal de la Fortune
Écarte les plus empressés.

ALCESTE, PHÉRÈS ET CÉPHISE.

De tant d'amis qu'avait Admète
Aucun ne vient le secourir ;
Quelque honneur qu'on promette,
On le laisse mourir.

PHÉRÈS.

J'aime mon fils, je l'ai fait roi;
Pour le rendre à la vie
Je mourrais sans effroi,
Si je pouvais offrir des jours dignes d'envie.

CÉPHISE.

Les honneurs les plus éclatans
Envain dans le tombeau promettent de nous suivre,
On ne peut renoncer à vivre ;
La mort est affreuse en tout tems.

ALCESTE.

Chacun est satisfait des excuses qu'il donne.
Cependant on ne voit personne
Qui pour sauver Admète ose perdre le jour :

Le devoir, l'amitié, le sang, tout l'abandonne :
Il n'a plus d'espoir qu'en l'amour.

SCÈNE II.

PHÉRÈS, CLÉANTE, CHŒUR, que l'on ne voit point.

PHÉRÈS.

Voyons encor mon fils, allons, hâtons nos pas ;
Ses yeux vont se couvrir d'éternelles ténèbres !

CHŒUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

PHÉRÈS.

Quels cris ! quelles plaintes funèbres !

CHŒUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

PHÉRÈS.

Où vas-tu, Cléante ? Demeure.

CLÉANTE.

Hélas ! hélas !
Le roi touche à sa dernière heure,
Il s'affaiblit, il faut qu'il meure ;
Et je viens pleurer son trépas.

PHÉRÈS.

On le plaint, tout le monde pleure,
Mais nos pleurs ne le sauvent pas.

SCÈNE III.

CHŒUR, que l'on ne voit point, ADMÈTE, PHÉRÈS, CLÉANTE.

CHŒUR.

O trop heureux Admète !
Que votre sort est beau !

PHÉRÈS ET CLÉANTE.

Quel changement ! Quel bruit nouveau !

CHŒUR.

O trop heureux Admète !
Que votre sort est beau !

PHÉRÈS ET CLÉANTE, voyant Admète.

L'effort d'une amitié parfaite
L'a sauvé du tombeau.

PHÉRÈS, embrassant Admète.

O trop heureux Admète !
Que votre sort est beau !

CHŒUR.

O trop heureux Admète !
Que votre sort est beau !

ADMÈTE.

Qu'une pompe funèbre
Rende à jamais célèbre
Le généreux effort
Qui m'arrache à la mort.

Alceste n'aura plus d'alarmes,
Je reverrai ses yeux charmans,
A qui j'ai coûté tant de larmes!
Que la vie a de charmes
Pour les heureux amans!

Achevez, Dieu des Arts, faites-nous voir l'image
Qui doit éterniser la grandeur de courage
De qui s'est immolé pour moi;
Ne différez pas davantage...
Ciel! O ciel! qu'est-ce que je voi!
(On voit l'image d'Alceste qui s'est percé le sein.)

SCÈNE IV.

CÉPHISE, ADMÈTE, PHÉRÈS, CLÉANTE, CHŒUR, que l'on ne voit pas.

CÉPHISE.

Alceste est morte.

ADMÈTE.

Alceste est morte!

CHŒUR.

Alceste est morte!

CÉPHISE.

Alceste a satisfait les parques en courroux;
Votre tombeau s'ouvrait; elle y descend pour vous:
Jamais ardeur ne fut si fidèle et si forte.
Alceste est morte!

ADMÈTE.

Alceste est morte !

CHŒUR.

Alceste est morte !

CÉPHISE.

Sujets, amis, parens vous abandonnaient tous ;
Sur les droits les plus forts, sur les nœuds les plus doux
L'Amour, le tendre Amour l'emporte :
Alceste est morte !

ADMÈTE.

Alceste est morte !

CHŒUR.

Alceste est morte !

(Admète veut se tuer, on le désarme.)

SCÈNE V.

(Prêtres funéraires, vêtus de blanc et couronnés de cyprès selon l'usage du deuil antique, et pleureuses en grands crêpes, couronnées de fleurs ; portant les uns et les autres divers attributs des pompes funèbres des anciens, ainsi que tous les ornemens qui ont servi à parer Alceste.)

(Tous les personnages qui composent la pompe funèbre vont déposer aux pieds d'Alceste les urnes et vases des parfums, des fleurs, des couronnes de laurier et les autres attributs qu'ils portent.)

LA PRINCIPALE PLEUREUSE, tenant le poignard avec lequel Alceste s'est frappée.

La mort, la mort barbare
Détruit aujourd'hui mille appas.

Quelle victime, hélas!
Fut jamais si belle, et si rare?
La mort, la mort barbare
Détruit aujourd'hui mille appas.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidèle Alceste n'est plus.

CHŒUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidèle Alceste n'est plus.

LA PRINCIPALE PLEUREUSE.

Tant de beauté, tant de vertus
Méritaient un sort moins funeste.
Alceste, la charmante Alceste,
La fidèle Alceste n'est plus.

CHŒUR.

Que nos pleurs, que nos cris renouvellent sans cesse :
Allons porter partout la douleur qui nous presse.

SCÈNE VI.

ADMÈTE, PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE.

ADMÈTE, se voyant désarmé.

Sans Alceste, sans ses appas
Croyez-vous que je puisse vivre!

Laissez-moi courir au trépas,
Où ma chère Alceste se livre.
Sans Alceste, etc.

C'est pour moi qu'elle meurt, hélas!
Pourquoi m'empêcher de la suivre?

Sans Alceste, etc.

SCÈNE VII.

ALCIDE, ADMÈTE, PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE.

ALCIDE.

Tu me vois arrêté, sur le point de partir,
Par les tristes clameurs qu'on entend retentir.

ADMÈTE.

Alceste meurt pour moi, par un amour extrême;
Je ne reverrai plus les yeux qui m'ont charmé:
Hélas! j'ai perdu ce que j'aime,
Pour avoir été trop aimé.

ALCIDE.

J'aime Alceste, il est tems de ne m'en plus défendre:
Elle meurt, ton amour n'a plus rien à prétendre;
Admète, cède-moi la beauté que tu perds.
Au palais de Pluton j'entreprends de descendre:
J'irai jusqu'au fond des enfers
Forcer la mort à me la rendre.

ADMÈTE.

Je verrais encor ses beaux yeux!
Allez, Alcide, allez, revenez glorieux:
Obtenez qu'Alceste vous suive:
Le fils du plus puissant des dieux

Est plus digne que moi du bien dont on me prive.
Allez, allez ne tardez pas,
Arrachez Alceste au trépas,
Et ramenez au jour son ombre fugitive,
Qu'elle vive pour vous avec tous ses appas :
Admète est trop heureux pourvu qu'Alceste vive.

PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE.

Allez, allez ne tardez pas,
Arrachez Alceste au trépas.

SCÈNE VIII.

MERCURE, ALCIDE, ADMÈTE, PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, DIANE, sur un nuage.

DIANE.

Le dieu dont tu tiens la naissance
Oblige tous les dieux d'être d'intelligence
En faveur d'un dessein si beau ;
Je viens t'offrir mon assistance ;
Et Mercure s'avance
Pour t'ouvrir aux enfers un passage nouveau.

(Mercure vient en volant frapper la terre de son caducée ; l'enfer s'ouvre, et Alcide y descend.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le fleuve Achéron.

SCÈNE I.

CARON, LES OMBRES.

CARON, dans sa barque.

Il faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma barque.
On y vient jeune, ou vieillard,
Ainsi qu'il plaît à la parque;
On y reçoit sans égard
Le berger et le monarque.
Il faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma barque.

Vous, qui voulez passer, venez, mânes errans,
Venez, avancez, tristes ombres;
Payez le tribut que je prends,
Ou retournez errer sur ces rivages sombres.

LES OMBRES.

Passe-moi, Caron, passe-moi.

CARON.

Il faut auparavant que l'on me satisfasse;

On doit payer les soins d'un si pénible emploi.

LES OMBRES.

Passe-moi, Caron, passe-moi.

(Caron fait entrer dans sa barque les ombres qui ont de quoi le payer.)

CARON.

Donne, passe; donne, passe:
Demeure, toi;
Tu n'as rien, il faut que l'on te chasse.

UNE OMBRE, rebutée.

De grâce, par pitié, ne me rebute pas.

CARON.

Ou paie, ou tourne ailleurs tes pas.

L'OMBRE.

De grâce, par pitié, ne me rebute pas.

CARON.

La pitié n'est point ici bas,
Et Caron ne fait point de grâce.

L'OMBRE.

Hélas! Caron, hélas! hélas!

CARON.

Crie, hélas! tant que tu voudras;
Rien pour rien, en tous lieux est une loi suivie:
Les mains vides sont sans appas;
Et ce n'est point assez de payer dans la vie,
Il faut encor payer au-delà du trépas.

SCÈNE II.

ALCIDE, CARON, LES OMBRES.

ALCIDE, sautant dans la barque.

Sortez, ombres, faites-moi place ;
Vous passerez une autre fois.

(Les ombres s'enfuient.)

CARON.

Ah! ma barque ne peut souffrir un si grand poids!

ALCIDE.

Allons, il faut que l'on me passe.

CARON.

Retire-toi d'ici, mortel, qui que tu sois :
Les enfers irrités puniront ton audace.

ALCIDE.

Passe moi, sans tant de façons.

CARON.

L'eau nous gagne, ma barque crève.

ALCIDE.

Allons, rame, dépêche, achève.

CARON.

Nous enfonçons.

ALCIDE.

Passons, passons.

SCÈNE III.

(Le théâtre change et représente le palais de Pluton. On voit dans l'éloignement les Champs-Élisées.)

PLUTON, PROSERPINE, L'OMBRE D'ALCESTE, SUIVANS DE PLUTON, OMBRES HEUREUSES.

PLUTON, sur son trône.

Reçois le juste prix de ton amour fidèle ;
Que ton destin nouveau soit heureux à jamais :
Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

SUIVANS DE PLUTON.

Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

(Les ombres heureuses reçoivent parmi elles l'ombre d'Alceste.

UNE OMBRE HEUREUSE, alternativement avec le chœur.

« Digne fille de Cérès,
» La belle Alceste t'implore ;
» Calme les tristes regrets
» Du tendre époux qui l'adore,

» Au nom des droits des amans
» Ouvre ton cœur à ses plaintes ;
» Au nom de tes traits charmans

» Dont Pluton sent les atteintes,

» Digne fille, etc. »

PROSERPINE, à l'ombre d'Alceste.

Tous tes vœux seront satisfaits.
L'épouse de Pluton te retient auprès d'elle.

PLUTON ET PROSERPINE.

En faveur d'une ombre si belle
Que l'enfer fasse voir tout ce qu'il a d'attraits.

(Les suivans de Pluton se réjouissent de la venue d'Alceste dans les enfers.)

SUIVANS DE PLUTON.

Tout mortel doit ici paraître;
On ne peut naître
Que pour mourir :
De cent maux le trépas délivre;
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
Venez tous sur nos sombres bords :
Le repos qu'on désire
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.

(On danse.)

Chacun vient ici bas prendre place,
Sans cesse on y passe,
Jamais on n'en sort.

C'est pour tous une loi nécessaire;

L'effort qu'on peut faire
N'est qu'un vain effort :
Est-on sage
De fuir ce passage ?
C'est un orage
Qui mène au port.

Chacun vient ici bas prendre place,
Sans cesse on y passe,
Jamais on n'en sort.
Tous les charmes,
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.

Chacun vient ici bas prendre place,
Sans cesse on y passe,
Jamais on n'en sort.

(On danse.)

SCÈNE IV.

ALECTON, PLUTON, PROSERPINE, L'OMBRE D'ALCESTE, SUIVANS DE PLUTON, OMBRES HEUREUSES.

ALECTON.

Quittez, quittez les jeux, songez à vous défendre ;
Contre un audacieux unissons nos efforts :
Le fils de Jupiter vient ici de descendre ;
Seul, il ose attaquer tout l'empire des morts.

PLUTON.

Qu'on arrête ce téméraire,
Armez-vous, amis, armez-vous :
Qu'on déchaîne Cerbère ;
Courez tous, courez tous.

ALECTON.

Son bras abat tout ce qu'il frappe,
Tout cède à ses horribles coups,
Rien ne résiste, rien n'échappe.

SCÈNE V.

ALCIDE, PLUTON, PROSERPINE, ALECTON, SUIVANS DE PLUTON, OMBRES HEUREUSES.

PLUTON, voyant Alcide.

Insolent, jusqu'ici braves-tu mon courroux !
Quelle injuste audace t'engage
A troubler la paix de ces lieux ?

ALCIDE.

Je suis né pour domter la rage
Des monstres les plus furieux.

PLUTON.

Est-ce le Dieu jaloux qui lance le tonnerre
Qui t'oblige à porter la guerre
Jusqu'au centre de l'univers ?
Il tient sous son pouvoir et le ciel et la terre,

Veut-il encor ravir l'empire des enfers ?

ALCIDE.

Non, Pluton, règne en paix, jouis de ton partage.
Je viens chercher Alceste en cet affreux séjour :
Permets que je la rende au jour ;
Je ne veux point d'autre avantage.

Si c'est te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grâce à l'amour.

PROSERPINE.

Un grand cœur peut tout quand il aime.
Tout doit céder à son effort.
C'est un arrêt du sort,
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la mort.

PLUTON.

Les enfers, Pluton lui-même,
Tout doit en être d'accord ;
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la mort.
Que pour revoir le jour l'ombre d'Alceste sorte.

(Pluton donne un coup de son trident et fait sortir son char.)

Prenez place tous deux au char dont je me sers :
Qu'au gré de vos vœux il vous porte ;
Partez, les chemins sont ouverts.

Qu'une volante escorte
Vous conduise au travers
Des noires vapeurs des enfers.

(Alcide et l'ombre d'Alceste se placent sur le char de Pluton, qui les enlève, sous la conduite d'une troupe volante de suivans de Pluton.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un arc de triomphe et des amphithéâtres, où l'on voit une multitude de différens peuples de la Grèce assemblés pour recevoir Alcide triomphant des enfers.

SCÈNE I.

ADMÈTE, CHŒUR.

ADMÈTE.

Alcide est vainqueur du trépas,
L'enfer ne lui résiste pas.
Il ramène Alceste vivante ;
Que chacun chante :
Alcide est vainqueur du trépas,
L'enfer ne lui résiste pas.

CHŒUR.

Alcide est vainqueur du trépas,
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMÈTE.

Quelle douleur secrète
Rend mon ame inquiète,
Et trouble mon amour ?
Alceste voit encor le jour,
Mais c'est pour un autre qu'Admète !

CHŒUR.

Alcide est vainqueur du trépas,
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMÈTE.

Ah ! du moins cachons ma tristesse ;
Alceste dans ces lieux ramène les plaisirs.
Je dois rougir de ma faiblesse :
Quelle honte à mon cœur de mêler des soupirs
Avec tant de cris d'allégresse !

CHŒUR.

Alcide est vainqueur du trépas,
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMÈTE.

Par une ardeur impatiente
Courons, et devançons ses pas.
Il ramène Alceste vivante ;
Que chacun chante :

ADMÈTE ET LE CHŒUR.

Alcide est vainqueur du trépas,
L'enfer ne lui résiste pas.

SCÈNE II.

LYCAS, STRATON, enchaîné.

LYCAS, mettant STRATON en liberté.

Aujourd'hui qu'Alcide ramène
Alceste des enfers,
Je veux finir ta peine.
Qu'on ne porte plus d'autres fers
Que ceux dont l'amour nous enchaîne.

STRATON ET LYCAS.

Qu'on ne porte plus d'autres fers
Que ceux dont l'amour nous enchaîne.

SCÈNE III.

CÉPHISE, LYCAS, STRATON.

LYCAS ET STRATON.

Vois, Céphise, vois qui de nous
Peut rendre ton destin plus doux.

LYCAS.

Mes amours seront éternelles.

STRATON.

Mon cœur ne sera plus jaloux.

LYCAS ET STRATON.

Entre deux amans fidèles,
Choisis un heureux époux.

CÉPHISE.

Je n'ai point de choix à faire :
Parlons d'aimer et de plaire,
Et vivons toujours en paix.
L'hymen détruit la tendresse,
Il rend l'amour sans attraits ;
Voulez-vous aimer sans cesse,
Amans, n'épousez jamais.

LYCAS.

Prenons part aux transports d'une joie éclatante.

CHŒUR.

Que chacun chante ;

Alcide est vainqueur du trépas
L'enfer ne lui résiste pas.

SCÈNE IV.

ALCIDE, ALCESTE, ADMÈTE, CÉPHISE, LYCAS, STRATON, PHÉRÈS, CLÉANTE, CHŒUR.

ALCIDE.

Pour une si belle victoire
Peut-on avoir trop entrepris?
Ah! qu'il est doux de courir à la gloire
Lorsque l'amour en doit donner le prix!
Vous détournez vos yeux! je vous trouve insensible!
Admète a seul ici vos regards les plus doux!

ALCESTE.

Je fais ce qui m'est possible
Pour ne regarder que vous.

ALCIDE.

Vous devez suivre mon envie,
C'est pour moi qu'on vous rend le jour.

ALCESTE.

Je n'ai pu reprendre la vie
Sans reprendre aussi mon amour.

ALCIDE.

Admète en ma faveur vous a cédé lui-même.

ADMÈTE.

Alcide pouvait seul vous ravir au trépas:

Alceste, vous vivez, je revois vos appas;
Ai-je pu trop payer cette douceur extrême?

ADMÈTE ET ALCESTE.

Ah, que ne fait-on pas.
Pour sauver ce qu'on aime!

ALCIDE.

Vous soupirez tous deux au gré de vos désirs;
Est-ce ainsi qu'on me tient parole?

ADMÈTE ET ALCESTE.

Pardonnez aux derniers soupirs
D'un malheureux amour qu'il faut qu'on vous immole.
Alceste, / Admète, } Il ne faut plus nous voir.
D'un autre que { de moi votre sort / de vous mon destin } doit dépendre.
Il faut dans les grands cœurs que l'amour le plus tendre
Soit la victime du devoir.
Alceste, / Admète, } il ne faut plus nous voir.

(Admète se retire, et Alceste offre sa main à Alcide, qui arrête Admète, et lui cède la main qu'Alceste lui présente.)

ALCIDE.

Non, non, vous ne devez pas croire
Qu'un vainqueur des tyrans soit tyran à son tour:
Sur l'enfer, sur la mort, j'emporte la victoire;
Il ne manque plus à ma gloire
Que de triompher de l'amour.

ADMÈTE ET ALCESTE.

Ah! quelle gloire extrême!
Quel héroïque effort!

Le vainqueur de la mort
Triomphe de lui-même.

SCÈNE V.

ALCIDE, ALCESTE, ADMÈTE, CÉPHISE
LYCAS, STRATON, PHÉRÈS, CLÉANTE
BERGERS ET PEUPLES DE THESSALIE.

CHŒUR.

« Aimez en paix; heureux époux,
» Triomphez, généreux Alcide;
» Que { toujours la gloire / sans cesse l'amour } vous guide.
» Jouissez à jamais des { honneurs / plaisirs } les plus doux.
» Aimez en paix, heureux époux,
» Triomphez, généreux Alcide.

(On danse.)

CÉPHISE.

C'est la saison d'aimer
Quand on sait plaire,
C'est la saison d'aimer
Quand on sait charmer.
Les plus beaux de nos jours ne durent guère;
Le sort de la beauté nous doit alarmer,
Nos champs n'ont point de fleur plus passagère.

C'est la saison d'aimer
Quand on sait plaire,
C'est la saison d'aimer
Quand on sait charmer.

Un peu d'amour est nécessaire
Il n'est jamais trop tôt de s'enflammer :
Nous donne-t-on un cœur pour n'en rien faire ?

C'est la saison d'aimer
Quand on sait plaire,
C'est la saison d'aimer
Quand on sait charmer.

(On danse.)

CÉPHISE.

Célébrons la victoire
Du fils du plus puissant des dieux !
Que l'éclat de sa gloire
Vole au plus haut des cieux.

(A Admète et à Alceste.)

Goûtez à chaque instant une douceur nouvelle,
Tendres amans, vivez en paix ;
Que votre ardeur soit éternelle,
Que vos plaisirs couronnent nos souhaits !

Célébrons, etc.

(On danse.)

CHŒUR.

Quel cœur sauvage
Ici ne s'engage ?
Quel cœur sauvage
Ne sent point l'amour ?
Nous allons voir les plaisirs de retour ;
Ne manquons pas d'en faire un doux usage,
Pour rire un peu, l'on n'est pas moins sage.

(Les bergers et les peuples célèbrent par leurs danses le triomphe d'Alcide et la réunion d'Admète et d'Alceste.)

FIN D'ALCESTE.

THÉSÉE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES;

PAR QUINAULT,

Représentée, pour la première fois, le 11 janvier 1675 en cinq actes; et remise en quatre actes, avec des changemens, par Marmontel, le 26 février 1782; musique de Gossec.

NOTA. Les vers ajoutés ou changés par Marmontel, sont précédés de guillemets.

ET 5

PERSONNAGES.

ÉGLÉ, princesse élevée sous la tutèle d'Égée, roi d'Athènes.
CLÉONE, confidente d'Églé.
ÉGÉE.
ARCAS, confident d'Égée.
SUIVANS d'Égée.
CHŒUR de Combattans.
LA GRANDE-PRÊTRESSE de Minerve.
CHŒUR de Prêtresses de Minerve.
MÉDÉE, princesse magicienne.
DORINE, confidente de Médée.
CHŒUR d'Athéniens.
THÉSÉE, fils inconnu d'Égée.
CHŒUR des habitans des enfers.
LES FURIES.
MINERVE.
DEUX VIEILLARDS.
UNE VIEILLE.

La scène se passe à Athènes.

THÉSEE.

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le temple de Minerve.

SCÈNE I.

(Combattans que l'on entend et que l'on ne voit pas.)

LE CHŒUR.

Avançons, avançons, que rien ne nous étonne;
Frappons, perçons, frappons, qu'on n'épargne personne;
Il faut périr, il faut périr,
Il faut vaincre ou mourir.

SCÈNE II.

ÉGLÉ, COMBATTANS, que l'on ne voit pas.

ÉGLÉ.

Quel que soit mon destin, il faut ici l'attendre.
Minerve, c'est à vous que je viens recourir!

Divinité, qui devez prendre
Le soin de nous défendre,
Hâtez-vous de nous secourir.

COMBATTANS.

Avançons, avançons, etc.

SCÈNE III.

CLÉONE, ÉGLÉ, COMBATTANS, que l'on ne voit pas.

ÉGLÉ.

Est-ce aux Athéniens, est-ce au parti contraire
Que l'avantage est demeuré?
Dis-moi, pour qui le sort s'est enfin déclaré?
Ton silence me désespère.

CLÉONE.

Mes yeux troublés d'effroi n'ont rien considéré,
Thésée est le dieu tutélaire,
Qui me donne en ce temple un refuge assuré;
Je ne sais rien de plus et j'ai cru beaucoup faire
De gagner en tremblant cet asile sacré.

ÉGLÉ.

Au milieu des clameurs, au travers du carnage
Thésée a jusqu'ici conduit mes pas errans,
Son généreux courage
A fait son premier soin de m'ouvrir un passage
Entre deux effroyables rangs
De morts et de mourans.

N'as-tu pas admiré l'ardeur noble et guerrière
Dont il court au péril et s'expose au trépas?
Ah! qu'un jeune héros, dans l'horreur des combats,
Couvert de sang et de poussière,
Aux yeux d'une princesse fière,
A de charmans appas!

COMBATTANS.

Il faut périr, etc.

SCÈNE IV.

ARCAS, ÉGLÉ, CLÉONE.

ÉGLÉ.

Le ciel ne veut-il point mettre fin à nos peines?
Éclaircis-nous, Arcas, quel est le sort d'Athènes.

ARCAS.

Le combat dure encore, il est sanglant, affreux,
Et le succès en est douteux.
Le Roi m'a commandé de prendre
Le soin de l'avertir, s'il fallait vous défendre;
Et ce n'est que pour vous qu'il a connu l'effroi.

ÉGLÉ.

Thésée est-il avec le Roi?

ARCAS.

Des plus fiers ennemis il écarte la foule:
On reconnait sa trace aux flots de sang qui coule.

ÉGLÉ.

O Dieux!

COMBATTANS.

Mourez, perfides cœurs,
Tombez sous les coups des vainqueurs,

SCÈNE V.

LA GRANDE PRÊTRESSE, ÉGLÉ, CLÉONE.

LA PRÊTRESSE.

O Minerve! arrêtez la cruelle furie
Qui désole notre patrie.

ENSEMBLE.

O Minerve! arrêtez la cruelle furie
Qui désole notre patrie.
Écartez loin de nous la guerre et ses horreurs,
Ciel! épargnez le sang, contentez-vous de pleurs!

COMBATTANS.

Liberté, liberté :
Victoire, victoire, victoire.
Courons tous à la gloire.
Combattons avec fermeté,
Défendons notre liberté.
Liberté, liberté :
Remportons la victoire;
Liberté, liberté,
Victoire, victoire, victoire.

SCÈNE VI.

ÉGÉE, LA PRÊTRESSE, ÉGLÉ, CLÉONE, SUIVANS, etc.

ÉGÉE.

Les mutins sont vaincus, leurs chefs sont immolés,
Leur vaine espérance est détruite :
Tous les peuples voisins, qu'ils avaient appelés,
Sont dans nos fers, ou sont en fuite.

LA PRÊTRESSE.

Rendons grâces aux Dieux.

LE CHŒUR

Rendons grâces aux Dieux.

ÉGÉE.

Puisque le juste ciel à nos vœux est propice,
» Allez et préparez un pompeux sacrifice
A la divinité qui protége ces lieux.

LE CHŒUR.

Allons, rendons grâces aux Dieux.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

ÉGLÉ, ÉGÉE.

ÉGÉE.

Cessez, charmante Églé, de répandre des larmes ;

Commençons, après tant d'alarmes,
A jouir d'un destin plus doux.
Puisque je vois mon trône affermi par les armes,
J'y veux joindre de nouveaux charmes,
En le partageant avec vous.

ÉGLÉ.

Avec moi! Vous, Seigneur...

ÉGÉE.

Que votre trouble cesse.
C'est peut-être un peu tard vouloir plaire à vos yeux;
Je ne suis plus au tems de l'aimable jeunesse,
Mais je suis roi, belle Princesse,
Et roi victorieux.

Faites grâce à mon âge en faveur de ma gloire,
Voyez le prix du rang qui vous est destiné;
La vieillesse sied bien sur un front couronné,
Quand on y voit briller l'éclat de la victoire.

Parlez, charmante Églé, parlez à votre tour.

ÉGLÉ.

Depuis que j'ai perdu mon père,
Vos soins ont prévenu mes vœux dans votre cour.
Je dois vous respecter, Seigneur, je vous révère.

ÉGÉE.

Vous parlez de respect, quand je parle d'amour.

ÉGLÉ.

» Mais votre foi, Seigneur, à Médée est promise.

ÉGÉE.

Je sais que, lorsqu'on la méprise,

On s'expose aux fureurs de ses ressentimens;
Toute la nature est soumise
A ses affreux enchantemens.
Mais j'ai fait élever, en secret dans Trésenne,
» Un fils qui peut remplir tous mes engagemens;
» Et dans l'âge où l'on plaît sans peine,
Je veux qu'en épousant Médée au lieu de moi,
Il dégage ma foi.

ÉGLÉ.

Mais, si malgré vos soins, Médée ambitieuse
Ne s'attache qu'au rang que vous me présentez...

ÉGÉE.

Que vous êtes ingénieuse
A trouver des difficultés!
Que Médée en fureur, s'arme, menace, tonne,
Il faut que ma main vous couronne,
Quand il m'en coûterait et l'empire et le jour.
Lorsqu'il se sent animé par l'amour,
Un grand cœur ne voit point de péril qui l'étonne.

J'atteste Minerve à vos yeux,
J'atteste le maître des cieux,
Et sa foudroyante justice...

ÉGLÉ, l'interrompant.

Tout est prêt pour le sacrifice,
On s'avance en ces lieux;
Rendons grâces aux Dieux.

SCÈNE VIII.

ÉGÉE, ÉGLÉ, SUIVANS DU ROI, CLÉONE, LA PRÊTRESSE, suite.

LA PRÊTRESSE.

Cet empire puissant, que votre soin conserve,
Vient reconnaître ici votre divin secours :
Favorable Minerve,
Protégez-nous toujours.

LE CHŒUR.

Favorable Minerve, etc.

LA PRÊTRESSE.

Chantez tous en paix ;
Chantez la victoire.

LE CHŒUR.

Chantons tous en paix,
Chantons la victoire,
Et que la mémoire
En vive à jamais.

LA PRÊTRESSE.

Chantons les attraits
Dont brille la gloire.

LE CHŒUR.

Chantons tous en paix,
Chantons la victoire,

Et que la mémoire
En vive à jamais.

(On danse.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ÉGÉE, COMBATTANS qui apportent les étendards des ennemis vaincus.

LA PRÊTRESSE.

O Minerve savante !
O guerrière Pallas !
Souffrez qu'un jeu sacré dans ces lieux vous présente
Une image innocente
De guerre et de combats.

LE CHŒUR.

O Minerve savante !
O guerrière Pallas !

(On forme les jeux de guerre.)

O Déesse puissante !
Protége ces climats.

LA PRÊTRESSE.

Puissions-nous voir toujours Athènes triomphante,
Puisse son roi, vainqueur des plus grands potentats,
La rendre heureuse et florissante !

LE CHŒUR.

Que la guerre sanglante
Passe en d'autres États !
O Minerve savante !
O guerrière Pallas !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une partie extérieure du palais d'Égée.

SCÈNE I.

MÉDÉE, DORINE.

MÉDÉE.

Doux repos, innocente paix,
» Mon cœur vainement vous rappelle;
» Dévoré d'une ardeur nouvelle,
» Il vous a perdus pour jamais.
L'impitoyable Amour m'a toujours poursuivie;
N'était-ce point assez des maux qu'il m'avait faits?
Pourquoi ce dieu cruel, avec de nouveaux traits,
Vient-il encor troubler le reste de ma vie?

DORINE.

» Faut-il vous refuser au plus juste penchant?
Thésée est un héros charmant :
Méprisez, en l'aimant,
L'ingrat Jason qui vous offense.

MÉDÉE.

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense,
On ne sait pas, lorsqu'il commence,

Tout ce qu'il doit coûter un jour.
Mon cœur aurait encor sa première innocence
S'il n'avait jamais eu d'amour.
Mon frère et mes deux fils ont été les victimes
De mon implacable fureur ;
J'ai rempli l'univers d'horreur :
L'Amour, hélas ! a fait seul tous mes crimes.
» J'ai trop vainement combattu,
» C'est lui qui m'a rendue inflexible et cruelle :
Le destin de Médée est d'être criminelle ;
Mais son cœur était fait pour aimer la vertu.

DORINE.

Aimez, aimez Thésée, aimez sa gloire extrême.

MÉDÉE.

Mais qui me répondra qu'il m'aime ?

DORINE.

Peut-il trouver un sort plus beau ?

MÉDÉE.

Peut-être que mon cœur cherche un malheur nouveau.
Mon dépit, tu le sais, dédaigne de se plaindre :
Il est difficile à calmer ;
S'il venait à se rallumer,
Il faudrait du sang pour l'éteindre.

DORINE.

Que ne peut point Médée avec l'art de charmer !

MÉDÉE.

Que puis-je, hélas ! Parlons sans feindre.
Les enfers quand je veux sont contraints de s'armer ;
Mais on ne force point un cœur à s'enflammer :

235371B

Mes charmes les plus forts ne sauraient l'y contraindre !
Ah ! je n'en ai que trop pour forcer à me craindre,
Et trop peu pour me faire aimer.

SCÈNE II.

ÉGÉE, MÉDÉE, DORINE.

ÉGÉE.

Je vois le succès favorable
Des soins que vous m'avez promis.
Médée et son art redoutable
Ont gardé ce palais contre mes ennemis.
» J'ai trop long-tems négligé l'avantage
» De m'unir...

MÉDÉE.

Sans blesser nos communs intérêts,
» On peut de notre hymen différer les apprêts.

ÉGÉE.

» Je sens, à les presser, que rien ne vous engage ;
» Dans le déclin des ans, l'Amour n'est plus heureux ;
» J'ai vu fuir les jours du bel âge,
» Et l'espoir d'être aimé s'est éloigné comme eux.
Mais, sans péril enfin je puis faire paraître
Un fils que dans ma cour je n'osai reconnaître :
Il peut venir dans peu de tems,
Et...

MÉDÉE.

Laissons votre fils, Seigneur ; je vous entends.
La jeune Églé vous paraît belle :

Chaque jour je m'en aperçoi ;
Si vous m'abandonnez pour elle,
Thésée est seul digne de moi.

SCÈNE III.

ARCAS, MÉDÉE, ÉGÉE.

ARCAS.

Seigneur, songez à vous.

ÉGÉE.

Quel malheur nous menace ?

ARCAS.

Thésée est si puissant qu'il peut vous alarmer.
Au lieu d'un héritier qui manque à votre race,
Pour votre successeur on veut le proclamer.

ÉGÉE.

Il faut arrêter cette audace.

SCÈNE IV.

(Derrière le théâtre.)

LE CHŒUR.

» Régnez, régnez, Thésée, et rendez-nous heureux.

ÉGÉE.

» Entendez-vous ces cris tumultueux ?

(A Arcas.)

» Rassemblons au palais ma garde dispersée.

MÉDÉE, vivement.

» C'est le crime du peuple, et non pas de Thésée.

PEUPLE.

(Chœur derrière le théâtre.)

» Régnez, régnez, Thésée, et rendez-nous heureux.

SCÈNE V.

(Thésée paraît environné du peuple d'Athènes, qui se réjouit de la victoire remportée par ce prince.)

LE PEUPLE.

CHŒUR.

Que l'on doit être
Content d'avoir un maître
Vainqueur des plus grands rois !

Que l'on entende
Chanter partout ses exploits ;
Que toujours il nous défende :
Joignons nos voix ;
Que la victoire
Le comble ici de gloire ;
Suivons, aimons ses lois.

Que l'on entende
Chanter partout ses exploits.

(On danse.)

LE CHŒUR.

Que toujours il nous défende :
Qu'il triomphe, qu'il commande.
Qu'il jouisse des douceurs
De régner sur tous les cœurs.

(On danse.)

TROIS VIEILLARDS ATHÉNIENS.

Pour le peu de bon tems qui nous reste,
Rien n'est si funeste
Qu'un noir chagrin ;
Le plaisir se présente,
Chantons quand on chante.
Vivons au gré du destin.
L'affreuse vieillesse,
Qui doit voir sans cesse
La mort s'approcher,
Trouve assez la tristesse,
Sans la chercher.

(On danse.)

THÉSÉE.

C'est assez, amis, c'est assez ;
Allez, et que chacun se rende
Aux endroits qu'au besoin il faudra qu'on défende ;
Allez, je suis content de vos soins empressés,
Si vous voulez que je commande,
Allez, allez, obéissez.

(Le peuple se retire.)

SCÈNE VI.

MÉDÉE, THÉSÉE.

MÉDÉE, à Thésée, qui veut sortir.

Thésée, où courez-vous, que prétendez-vous faire?

THÉSÉE.

Chercher le Roi, le voir et calmer sa colère.

MÉDÉE.

Le Roi souffrira-t-il que vous donniez la loi?

THÉSÉE.

Il n'aura pas lieu de se plaindre :
Si l'on a trop d'ardeur pour moi,
C'est un feu que j'ai soin d'éteindre.

MÉDÉE.

Quand on a fait trembler un roi,
Apprenez qu'on en doit tout craindre.

THÉSÉE.

Sans un charme puissant qui m'attache à sa cour,
J'irais chercher ailleurs une guerre nouvelle.
La gloire m'enflamma dès que je vis le jour,
Tout mon cœur était fait pour elle ;
Mais, dans un jeune cœur, la gloire la plus belle
Fait aisément place à l'amour.

MÉDÉE.

Vous aimez.... Mais parlez, que rien ne vous alarme,
J'obligerai le Roi de vous tout accorder.

THÉSÉE.

C'est Églé qui me charme,
Elle est l'unique prix que je veux demander.

MÉDÉE.

C'est Églé, dites-vous.... Églé qui vous engage?

THÉSÉE.

« Églé, par ses vertus, a fixé mon hommage,
» Mon cœur est pour jamais enchaîné sous ses lois,
» Et je préfère un si doux esclavage,
» Au sort brillant des plus grands rois. »

MÉDÉE.

» Il faut vous dévoiler un funeste mystère, »
Craignez pour votre amour un obstacle fatal.

THÉSÉE.

Si Médée est pour moi, qui peut m'être contraire?

MÉDÉE.

Vous avez le roi pour rival.

THÉSÉE.

Malgré sa foi promise, Églé pourrait lui plaire!

MÉDÉE.

Laissez-moi voir Églé, laissez-moi voir le Roi,
Allez, allez m'attendre,
Et fiez-vous à moi.
Vous connaîtrez bientôt les soins que je vais prendre.

(Thésée sort.)

SCÈNE VII.

MÉDÉE.

Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.
Et toi, meurs pour jamais, tendresse trop fatale :
Que le barbare amour, que j'avais cru si doux,
Se change dans mon cœur en furie infernale.
Inventons quelque peine affreuse et sans égale :
Préparons avec soin nos plus funestes coups.
Ah! si l'ingrat que j'aime échappe à mon courroux,
Au moins n'épargnons pas mon heureuse rivale.
Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MÉDÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, DORINE.

MÉDÉE.

Princesse, savez-vous ce que peut ma colère?
Quand on l'oblige d'éclater.

ÉGLÉ.

Je prétends ne rien faire
Qui vous doive irriter.

MÉDÉE.

Eh! n'est-ce rien que de trop plaire?
« Vous élevez vos vœux jusqu'à l'hymen du Roi. »

ÉGLÉ.

Si je lui plais, c'est malgré moi.
« Mon cœur n'est point épris de la grandeur suprême,
» Trop souvent le bonheur est dans un rang plus bas. »

MÉDÉE.

Vous aimez donc Thésée?... Ah! n'en rougissez pas,
Il n'est que trop digne qu'on l'aime!
Je m'intéresse à votre amour.
Parlez, vous connaîtrez mon cœur à votre tour.

ÉGLÉ.

J'avais toujours bravé l'amour et sa puissance,

Avant que d'avoir vu ce glorieux vainqueur ;
Mais la gloire et l'amour, tous deux d'intelligence,
Ne sont que trop puissans pour vaincre un jeune cœur.
« Régnez avec le Roi dans une paix profonde,
» Laissez-moi mon amant, mon sort est assez doux : »
Quand vous posséderiez tout l'empire du monde,
Mon cœur n'en serait pas jaloux.

MÉDÉE.

Vous m'en avez trop dit, il est tems qu'entre nous
La confidence soit égale.
Il faut vous dégager d'une chaîne fatale,
Vous aimez un héros qui ne peut être à vous,
Et Médée est votre rivale.

ÉGLÉ, à part.

Médée ! ô ciel !...

MÉDÉE.

Redoutez mon courroux.

ÉGLÉ.

DUO.

Nos deux cœurs sont unis par un amour fidèle.

MÉDÉE.

En dépit de l'amour, je les veux diviser.

ÉGLÉ.

La chaîne qui nous lie est si douce et si belle !

MÉDÉE.

J'aurai plus de plaisir si je la puis briser.

ÉGLÉ.

Non, j'aime mieux la mort qu'une lâche inconstance,

Tout l'enfer à mes yeux n'aurait rien de si noir.

MÉDÉE.

Pour rompre vos liens et servir ma vengeance,
Des enfers, s'il le faut, j'armerai le pouvoir.
Puisque vous le voulez, vous allez me connaître,
Si votre amour est tel qu'il veut paraître,
« Ce moment me le fera voir. »

(Le théâtre change, et représente une solitude horrible.)

SCÈNE II.

MÉDÉE, ÉGLÉ, HABITANS DES ENFERS.

(Médée invoque les habitans des enfers.)

MÉDÉE.

Sortez, démons, sortez de la nuit éternelle ;
Voyez le jour pour le troubler.

CHŒUR DES HABITANS DES ENFERS, sous le théâtre.

Sortons de la nuit éternelle.

MÉDÉE.

Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle
Prennent soin de vous rassembler.

CHŒUR DE DÉMONS, qui sortent par groupes de différens endroits du théâtre.

Sortons de la nuit éternelle,
Voyons le jour pour le troubler.

ÉGLÉ, pendant le chœur.

« Que d'objets horribles !

» Dieux ! où sommes nous ?
» Quel affreux courroux !
» Quels spectres terribles ! »

MÉDÉE.

Venez, peuple infernal, venez ;
Avancez, malheureux coupables ;
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyez pas seuls misérables.

LE CHŒUR.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

MÉDÉE.

Ma rivale m'expose à des maux effroyables ;
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés.

MÉDÉE ET LE CHŒUR expriment une joie barbare.

Ne soyons pas seuls misérables,
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés.

(Ils entourent Églé, la poursuivent et la tourmentent.)

LE CHŒUR.

On nous tourmente
Sans cesse aux enfers,
Que tout ressente
Nos feux et nos fers.

MÉDÉE, avec le chœur.

Que tout gémisse !
Que tout frémisse !
Quelle douceur de voir souffrir !

ÉGLÉ.

Ah ! quel effroyable supplice !

Faites-moi promptement mourir.

MÉDÉE, LE CHŒUR.

Non, non.... Que tout gémisse!
Que tout frémisse!
Quelle douceur de voir souffrir!

ÉGLÉ.

Ah! quel effroyable supplice!
Faites-moi promptement mourir!

MÉDÉE, LE CHŒUR.

Non, non.... Que tout gémisse!
Que tout frémisse!
Quelle douceur de voir souffrir!

ÉGLÉ.

Ah! par pitié, frappez, achevez, inhumaine!
Cruelle! ne voulez-vous pas
Faire cesser ma peine?
Achevez mon trépas.

MEDÉE, LE CHŒUR.

Non, non.... Que tout gémisse!
Que tout frémisse!
Quelle douceur de voir souffrir!

ÉGLÉ.

Ah! quel effroyable supplice!
Faites-moi promptement mourir.

MÉDÉE.

Satisfaites le Roi, contentez mon envie.

ÉGLÉ.

Hélas! laissez-moi mon amour,

Prenez plutôt ma vie.

MÉDÉE.

Ma haine, en vous perdant, ne peut être assouvie,
C'est grâce, c'est pitié de vous ôter le jour,

ÉGLÉ.

Vous aurez beau me poursuivre,
Vous aurez beau m'alarmer,
Ce n'est qu'en cessant de vivre
Que je puis cesser d'aimer.

MÉDÉE.

Vous allez donc savoir de quoi je suis capable.
La plus horrible mort n'a rien de comparable
Au coup qui vous menace; il est sanglant, affreux....
Moi-même, j'en frémis, tant il est effroyable.

(On apporte Thésée endormi.)

ÉGLÉ.

C'est Thésée endormi qui paraît à mes yeux!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, THÉSÉE, endormi.

MÉDÉE.

SECONDEZ mon courroux, implacables furies!
Que le sang commence à couler;
Il faut encor nous signaler
Par de nouvelles barbaries.

LES FURIES.

Il faut encor nous signaler

Par de nouvelles barbaries.

MÉDÉE.

Votre amant va périr, c'est vous qui m'animez
A m'en faire à vos yeux un sanglant sacrifice.

ÉGLÉ.

Vous pouvez vouloir qu'il périsse,
Et vous dites que vous l'aimez!

MÉDÉE.

Il faut voir qui des deux l'aimera davantage;
Plutôt que le céder, j'aime mieux que la mort,
» En trompant votre amour, satisfasse ma rage.

LES FURIES.

Ordonnez...

ÉGLÉ, précipitamment.

Arrêtez, ah! quel affreux transport!

MÉDÉE.

» Obéissez, achevez votre ouvrage.

LES FURIES.

» Qu'il périsse.

ÉGLÉ.

Arrêtez, ah! retenez leurs coups.
J'épouserai le roi, je suivrai votre envie.
Je cède ce héros, que sa main soit à vous,
Rien ne m'est si cher que sa vie.

MÉDÉE.

Mais aurez-vous bien le pouvoir
De lui paraître ingrate, insensible, volage?

ÉGLÉ.

C'est lui faire un cruel outrage,
J'aimerais mieux ne le pas voir.

MÉDÉE.

Non, il faut à l'instant lui déclarer vous-même
Que votre cœur l'immole à la grandeur suprême,
Tandis que je feindrai d'agir en sa faveur :
Enfin, je veux gagner son cœur,
Par le secours de ma rivale.

ÉGLÉ, à part.

Dieux ! quelle contrainte fatale !

MÉDÉE.

Pour le prix de ses jours attirez ses mépris,
Ou la mort...

ÉGLÉ, vivement.

Non, qu'il vive, il n'importe à quel prix.
Je veux tout, je puis tout pour sauver ce que j'aime :
Mon amour vous promet de se trahir lui-même.

MÉDÉE ordonne aux furies de se retirer, et le théâtre change.

(Les furies se retirent.)

» Il suffit. Demeurez avec lui dans ces lieux ;
» Profitez des momens que ma bonté vous laisse.
» Si ses jours vous sont chers, gardez votre promesse,
» Où bientôt tout son sang va couler à vos yeux. »

(Elle sort en touchant Thésée de sa baguette magique.)

SCÈNE IV.

Le théâtre représente un île enchantée.

THÉSÉE, EGLÉ.

THÉSÉE, éveillé.

(Apercevant Églé.)

» Ou suis-je ?... par quel charme ?... adorable princesse !
» Ah ! c'est donc vous que je revoi !
» Dieux ! quel moment ! quel prix de ma tendresse !

ÉGLÉ, à part.

» O ciel !

THÉSÉE.

» Un trône offert et l'amour d'un grand roi
N'ont donc pu vous rendre infidèle ?

ÉGLÉ, à part.

Dieux ! quelle contrainte cruelle !

THÉSÉE.

Mais où détournez-vous vos regards pleins d'appas ?
Ah ! ne me privez pas,
Charmante Eglé, de la faveur suprême
De lire dans vos yeux l'excès de mon bonheur.

ÉGLÉ, à part.

» Eh ! comment lui cacher mon embarras extrême,
» Et le trouble affreux de mon cœur ?

THÉSÉE, avec vivacité.

» Églé !...

ÉGLÉ.

(A Thésée) (A part.)

Thésée... O Dieux!

THÉSÉE, vivement.

Eglé! quelle rigueur!

» Vous fuyez mes regards! à quoi dois-je m'attendre?

» Ingrate! vous me trahissez :

» Vous préférez le trône à l'amant le plus tendre.

» Cruelle! vous me haïssez.

ÉGLÉ, à part, et alarmée.

» Si dans mon cœur il pouvait lire!

THÉSÉE.

Eglé ne m'aime plus, et n'a rien à me dire?
Qu'avez-vous fait des nœuds que l'amour fit pour nous?
Quoi! pour les briser tous,
Un jour, un seul jour peut suffire!
J'aurais abandonné le plus puissant empire,
Pour garder des liens si doux.

ÉGLÉ.

Cessez d'aimer une volage,
Faites sur vous un noble effort;
Servez-vous de votre courage
Pour trouver un plus heureux sort.

THÉSÉE, vivement.

Je ne m'en servirai que pour chercher la mort.
Si la belle Eglé m'est ravie,
Je ne prétends plus rien,
Je perds l'unique bien
Qui m'aurait fait aimer la vie.
» Quand je livrais mon ame à l'espoir le plus doux,

» Hélas ! c'était pour la trouver coupable.
» Qu'ai-je à craindre encor de tes coups?
» Achève, accable-moi, destin impitoyable !

ÉGLÉ.

Hélas !

THÉSÉE.

Vous soupirez, vous répandez des pleurs !

ÉGLÉ.

Non, non, sans m'attendrir, je verrai vos douleurs.

THÉSÉE.

Vous voulez me cacher vos larmes.

ÉGLÉ.

Ah! que vous me causez de mortelles alarmes ;
On vous a peut-être entendu,
Thésée ! et vous êtes perdu.

THÉSÉE.

Rassurez-vous, non, ma belle princesse,
Si vous m'aimez toujours, ne craignez rien pour moi.

ÉGLÉ.

Que nous paîrons cher un instant de faiblesse.
(Bas.) (Haut.)
Il y va de vos jours. J'épouserai le Roi.

THÉSÉE.

C'est trop appréhender que le Roi ne s'irrite,
Il faut vous dire tout, l'Amour m'en sollicite ;
Je suis fils du Roi.

ÉGLÉ.

Vous, Seigneur !

THÉSÉE.

Je n'ai montré d'abord que ma seule valeur.
C'était à mon propre mérite
Que je voulais devoir ma gloire et votre cœur.

ÉGLÉ.

Le Roi, le monde entier prendraient en vain les armes,
Il n'est rien de si fort que Médée et ses charmes.
» Non, non, n'espérons pas apaiser son courroux.
» Cédons à nos destins, à Médée invincible,
» Pour vous son cœur barbare est devenu sensible:
» Elle veut que demain le Roi soit mon époux.

THÉSÉE, vivement.

» Votre époux! je frémis... Dieu! consentiriez-vous?

ÉGLÉ.

Je ne puis vous sauver sans cet hymen horrible.

THÉSÉE.

DUO.

Quoi! le Roi serait votre époux?
Non, cruelle, il n'est pas possible.
Laissez armer plutôt tout l'enfer en courroux,
Le trépas est cent fois plus doux,
Qu'un secours si terrible.

ÉGLÉ.

» Ah! laissez-moi fléchir Médée et son courroux,
» Je veux, s'il est possible,
» Apaiser ses transports jaloux.

ENSEMBLE et alternativement.

ÉGLÉ.

Vivez, vivez, s'il est possible,
Et laissez-moi mourir pour vous.

THÉSÉE.

Vivez, vivez, s'il est possible,
Et laissez-moi mourir pour vous.

Ah ! quel supplice !
» Que de tourmens !
» Quelle injustice
De briser des nœuds si charmans !

SCÈNE V.

MÉDÉE, ÉGLÉ, THÉSÉE.

MÉDÉE.

Finissez vos regrets, c'est trop, c'est trop vous plaindre :
Je viens d'entendre tout, il n'est plus tems de feindre.

ÉGLÉ.

Pardonnez à l'amour qui ne m'a pas permis
De tenir ce que j'ai promis.

THÉSÉE.

Vengez-vous sur moi seul de notre amour extrême.

ÉGLÉ.

C'est par mon seul trépas qu'il faut nous désunir.

THÉSÉE.

Sa vie est la faveur que je veux obtenir.

ÉGLÉ.

Conservez ce héros, sauvez-le pour vous-même.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Épargnez ce que j'aime,
C'est moi qu'il faut punir.

MÉDÉE.

Je vous aime Thésée, et vous l'allez connaître :
Le crime enfin commence à me paraître affreux,
Votre vertu m'inspire un dépit généreux,
Je rendrai ce que j'aime heureux,
Puisque mon cœur ne peut l'être.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Quel bonheur surprenant pour nos cœurs amoureux !

MÉDÉE.

Gardez vos tendres amours,
Goûtez-en les charmes ;
Aimez sans alarmes,
Aimez-vous toujours.

ENSEMBLE.

THÉSÉE ET ÉGLÉ.

Gardons nos tendres amours,
Goûtons-en les charmes ;
Aimons sans alarmes,
Aimons-nous toujours.

MÉDÉE, à part.

» Ah ! quelle affreuse violence
» Il faut que je fasse à mon cœur !
» L'espoir d'une horrible vengeance
» Peut seul suspendre ma fureur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un palais formé par les enchantemens de Médée.

SCÈNE I.

MÉDÉE, seule.

Ah ! faut-il me venger
En perdant ce que j'aime !
Que fais-tu, ma fureur, où vas-tu m'engager ?
Punir ce cœur ingrat, c'est me punir moi-même ;
J'en mourrai de douleur, je tremble d'y songer.
Ah ! faut-il me venger,
En perdant ce que j'aime ;
Ma rivale triomphe et me voit outrager.
Quoi ! laisser son amour sans peine et sans danger !
Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême !
Non, il faut me venger,
En perdant ce que j'aime.

SCÈNE II.

DORINE, MÉDÉE.

DORINE.

« Que Thésée est heureux !

MÉDÉE.

» Ah! frémis de son sort.
Dorine, c'en est fait. Tout est prêt pour sa mort.

DORINE.

Quoi! c'est sa mort que l'on prépare!
Le Roi le doit choisir ici pour successeur,
Votre soin pour lui se déclare.

MÉDÉE.

J'ai caché mon dépit sous ma feinte douceur,
La vengeance ordinaire est trop peu pour mon cœur;
Je la veux horrible et barbare.
Je m'éloignais tantôt exprès pour tout savoir;
Du secret de Thésée il faut me prévaloir.
Le roi l'ignore encore, et pour me satisfaire,
Contre un fils inconnu j'arme son propre père.
J'immolai mes enfans, j'osai les égorger;
Je ne serai pas seule inhumaine et perfide,
Je ne puis me venger,
A moins d'un parricide.

SCÈNE III.

ÉGÉE, MÉDÉE, DORINE, tenant un vase.

MÉDÉE.

Ce vase, par mes soins, vient d'être empoisonné:
Vous n'aurez qu'à l'offrir.... vous semblez étonné.

ÉGÉE.

Ce héros m'a servi; malgré moi je l'estime:
Puis-je lui préparer un injuste trépas?

MÉDÉE.

L'espoir de votre amour, la paix de vos états,
Tout dépend d'immoler cette grande victime.
Contre un rival heureux faut-il qu'on vous anime ?
La vengeance a bien des appas;
Est-ce trop la payer, s'il n'en coûte qu'un crime ?

ÉGÉE.

Je n'ai rien fait jusqu'à ce jour,
Qui puisse flétrir ma mémoire.
Si près de mon tombeau faut-il trahir ma gloire ?
Que ne puis-je plutôt étouffer mon amour !

MÉDÉE.

Vous avez un fils à Trésène,
Il faudra toujours l'éloigner.
Votre peuple pour lui n'aura que de la haine;
Il adore Thésée, il veut le voir régner;
» Ce fils, cher à votre espérance,
» Sera-t-il toujours loin de vous ?

ÉGÉE.

» Cessez d'aigrir un cœur jaloux,
» Et d'augmenter ma défiance.

MÉDÉE.

» N'épargnez pas qui vous offense,
» Vengez-vous, vengez-vous.

ÉGÉE.

Non, non....

MÉDÉE.

Laisserez-vous votre fils sans empire,
Tandis qu'un étranger jouira de son sort ?

Et peut-être osera s'assurer par sa mort....

ÉGÉE.

Je cède aux sentimens que la nature inspire;
Je me rends, l'amour seul n'était pas assez fort.

ENSEMBLE.

N'épargnons pas qui nous offense,
Vengeons-nous, vengeons-nous;
L'amour même n'est pas plus doux
Que la vengeance.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, ÉGLÉ, ÉGÉE, MÉDÉE, DORINE, ATHÉNIENS.

MÉDÉE.

Ne craignez rien, parfaits amans,
Les plaisirs suivront vos tourmens.

LE CHŒUR.

Ne craignez rien, etc.

ÉGÉE ET MÉDÉE.

Recevez la récompense
De votre constance.

LE CHŒUR.

Ne craignez rien, etc.

ÉGÉE.

Oublions le passé, ma colère est finie.
Puisqu'Athènes le veut, je consens qu'après moi,

Ce héros soit un jour son légitime roi.
Commençons la cérémonie.
Qu'on apprenne à servir Thésée en souverain.
Prenez ce vase de ma main.

THÉSÉE, prenant le vase d'une main, et tirant son épée de l'autre.

Je jure sur ce fer qui m'a comblé de gloire,
Que je vous servirai contre vos ennemis,
Et que vous n'aurez pas de sujet plus soumis.

(Égée considère avec étonnement l'épée de Thésée, et la reconnaît pour être celle qu'il a laissée pour servir un jour à la reconnaissance de son fils.)

ÉGÉE, empêchant Thésée de porter le vase à sa bouche.

Que vois-je !.... quelle épée !.... ah ! qui l'aurait pu croire ?
O ciel ! j'allais perdre mon fils !
J'avais laissé ce fer pour ta reconnaissance,
Mon fils ! ah ! mon cher fils ! où nous exposais-tu ?

THÉSÉE.

Ce fer eût dans mes mains trahi votre espérance,
En vous montrant un fils qui n'eût point combattu.
Je voulais éprouver jusqu'où va la vertu,
Sans prendre aucun secours d'une illustre naissance.

ÉGÉE.

Ah ! perfide Médée !

MÉDÉE.

» A ces traits furieux
» Connais une amante offensée :
» De tous deux méprisée,
» J'ai voulu vous perdre tous deux.
Mais ne vous croyez pas délivrés de ma rage ;

Je n'ai point préparé la pompe de ces lieux
Pour servir au bonheur d'un amour qui m'outrage.
Démons, accourez tous, détruisez mon ouvrage,
Sortez du séjour ténébreux,

(Les démons paraissent avec des flambeaux.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DÉMONS.

CHŒUR DES DÉMONS.

« Embrasons, détruisons ces lieux.

MÉDÉE.

» Embrasez, détruisez ces lieux.

CHŒUR DE PEUPLE.

» Minerve, sauvez-nous de ce ravage affreux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MINERVE.

MINERVE.

» Fuis, barbare Médée, et respecte les Dieux.
» Va souffrir les tourmens d'une rage impuissante,
» Fuis, porte ailleurs l'horreur et l'épouvante.

(Médée dans son char est précipitée sous terre.)

» Et vous, peuple, soyez heureux,
» Minerve veillera sur vous du haut des cieux.

LE CHŒUR.

» O divine Pallas! notre reconnaissance
» Ne peut égaler vos faveurs,

» Régnez à jamais sur des cœurs
» Qui révèrent votre puissance.

(Minerve remonte aux cieux.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté MINERVE.

ÉGÉE, à Églé.

Je suis charmé de vos appas,
Je ne m'en défends pas,
Trop aimable Églé, je vous aime;
Mais je veux être heureux dans un autre moi-même.
Mon rival m'est trop cher pour en être jaloux.
Je reconnais mon fils à son amour extrême;
C'est le sort de mon sang de s'enflammer pour vous.
Que l'hymen prépare
Des nœuds pleins d'attraits;
Que l'amour répare
Les maux qu'il vous a faits:
Soyez unis à jamais.

ÉGLÉ, THÉSÉE.

Soyons unis à jamais.

LE CHŒUR.

Soyez unis à jamais.

ÉGÉE, à Églé.

» Je voulais vous offrir un brillant diadême,
» Mon fils remplira mes souhaits:
» Je partage avec lui la puissance suprême.

LE CHŒUR.

» Couronnez ce jeune héros,
» C'est le ciel qui vous inspire;
» Il partagera vos travaux,
» Fera votre bonheur et celui de l'empire.

ÉGÉE.

» Peuple, rendez hommage à votre roi;
» Jurez d'obéir à sa loi.

LE CHŒUR.

Jurons d'obéir à sa loi.

(On danse.)

FIN DE THÉSÉE.

ATYS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE,

PAR QUINAULT,

Représentée pour la première fois, en cinq actes, le 10 janvier 1676, réduite et arrangée en trois actes, par Marmontel, et remise le 14 janvier 1783.

NOTA. Tout ce qui est précédé de guillemets ne se dit plus à la représentation et les changemens faits par Marmontel sont l'objet des variantes qui sont indiquées par des numéros.

PERSONNAGES.

ATYS, parent de Sangaride, et favori de Célénus, roi de Phrygie.
IDAS, ami d'Atys, et frère de la nymphe Doris.
SANGARIDE, nymphe, fille du fleuve Sangar.
DORIS, nymphe, amie de Sangaride, et sœur d'Idas.
CHŒUR de Phrygiens et de Phrygiennes.
UN SONGE funeste.
TROUPE de Phrygiens et de Phrygiennes qui dansent à la fête de Cybèle.
LA DÉESSE CYBÈLE.
MÉLISSE, confidente et prêtresse de Cybèle.
TROUPE de prêtresses de Cybèle.
CÉLÉNUS, roi de Phrygie, fils de Neptune, er amant de Sangaride.
TROUPE de suivans de Célénus.
TROUPE de Zéphirs, chantans, dansans, volans.
CHŒUR et troupe de peuples différens qui viennent à la fête de Cybèle.
LE DIEU DU SOMMEIL.
MORPHÉE.
PHOBÉTOR.
PHANTASE.
» TROUPE de songes agréables.
TROUPE de songes funestes.
» LE DIEU du fleuve Sangar, père de Sangaride.
» TROUPE de Dieux de fleuves, de ruisseaux, et de nymphes de fontaines, qui chantent et qui dansent.
ALECTON.
TROUPE de Divinités des bois et des eaux.
TROUPE de Corybantes.

La scène est en Phrygie.

ATYS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une montagne consacrée à Cybèle.

» SCÈNE I. (1)

ATYS, seul.

« Allons, allons, accourez tous;
» Cybèle va descendre.
» Trop heureux Phrygiens, venez ici l'attendre :
» Mille peuples seront jaloux
» Des faveurs que sur nous
» Sa bonté va répandre.

SCÈNE II.

IDAS, ATYS.

IDAS.

Allons, allons, accourez tous;

Cybèle va descendre.

ATYS.

Le soleil peint nos champs des plus vives couleurs;
Il a séché les pleurs
Que sur l'émail des prés a répandus l'aurore,
Et ses rayons nouveaux ont déjà fait éclore
Mille nouvelles fleurs.

IDAS.

Vous veillez lorsque tout sommeille;
(2) « Vous nous éveillez si matin
» Que vous ferez croire à la fin
» Que c'est l'amour qui vous éveille.

ATYS.

» Non : tu dois mieux juger du parti que je prends;
» Mon cœur veut fuir toujours les soins et les mystères :
» J'aime l'heureuse paix des cœurs indifférens.
» Si leurs plaisirs ne sont pas grands,
» Au moins leurs peines sont légères.

IDAS.

» Tôt ou tard l'amour est vainqueur;
» En vain les plus fiers s'en défendent :
» On ne peut refuser son cœur
» A de beaux yeux qui le demandent.
» Atys, ne feignez plus; je sais votre secret :
» Ne craignez rien, je suis discret.
» Dans un bois solitaire et sombre,
» L'indifférent Atys se croyait seul un jour:
» Sous un feuillage épais, où je rêvais à l'ombre
» Je l'entendis parler d'amour.

ATYS.

» Si je parle d'amour, c'est contre son empire ;
» J'en fais mon plus doux entretien.

IDAS.

» Tel se vante de n'aimer rien,
» Dont le cœur en secret soupire.
» J'entendis vos regrets, et je les sais si bien,
» Que, si vous en doutez, je vais vous les redire.... »
(3) Amans, qui vous plaignez, vous êtes trop heureux.
Mon cœur de tous les cœurs est le plus amoureux ;
Et tout près d'expirer, je suis réduit à feindre.
Que c'est un tourment rigoureux
De mourir d'amour sans se plaindre !
Amans, qui vous plaignez, vous êtes trop heureux.

» ATYS.

» Idas, il est trop vrai, mon cœur n'est que trop tendre ;
» L'amour me fait sentir ses plus funestes coups :
» Qu'aucun autre que toi n'en puisse rien apprendre. »

SCÈNE III.

SANGARIDE, DORIS, ATYS, IDAS.

SANGARIDE ET DORIS.

Allons, allons, accourez tous ;
Cybèle va descendre.

« SANGARIDE.

» Que dans nos concerts les plus doux
» Son nom sacré se fasse entendre.

» ATYS.

» Sur l'univers entier son pouvoir doit s'étendre.

SANGARIDE.

» Les Dieux suivent ses lois et craignent son courroux.

» ATYS, SANGARIDE, IDAS ET DORIS.

» Quels honneurs, quels respects ne doit-on point lui rendre ?
» Allons, allons, accourez tous ;
» Cybèle va descendre. »

SANGARIDE.

Écoutons les oiseaux de ces bois d'alentour ;
Ils remplissent leurs chants d'une douceur nouvelle :
On dirait que dans ce beau jour
Ils ne parlent que de Cybèle.

ATYS.

Si vous les écoutez, ils parleront d'amour.
Un roi redoutable,
Amoureux, aimable,
(4) » Va devenir votre époux :
» Tout parle d'amour pour vous.

SANGARIDE.

» Il est vrai, je triomphe, et j'aime ma victoire.
Quand l'amour fait régner, est-il un plus grand bien ?
Pour vous, Atys, vous n'aimez rien,
Et vous en faites gloire.

ATYS.

L'amour fait trop verser de pleurs ;
Souvent ses douceurs sont mortelles :
Il ne faut regarder les belles

Que comme on voit d'aimables fleurs.
» J'aime les roses nouvelles,
» J'aime à les voir s'embellir;
» Sans leurs épines cruelles
» J'aimerais à les cueillir.

SANGARIDE.

» Quand le péril est agréable,
» Le moyen de s'en alarmer?
» Est-ce un grand mal de trop aimer
» Ce que l'on trouve aimable?
(5) » Peut-on être insensible aux plus charmans appas? »

ATYS.

Non, vous ne me connaissez pas.
Je me défends d'aimer autant qu'il m'est possible:
Si j'aimais un jour par malheur,
Je connais bien mon cœur,
Il serait trop sensible....
Mais il faut que chacun s'assemble près de vous;
Cybèle pourrait nous surprendre.

ATYS ET IDAS.

Allons, allons, accourez tous;
Cybèle va descendre.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

SANGARIDE, DORIS.

SANGARIDE.

» Atys est trop heureux.

DORIS.

» L'amitié fut toujours égale entre vous deux,
» Et le sang d'assez près vous lie.
» Quel que soit son bonheur, lui portez-vous envie?
» Vous qu'aujourd'hui l'hymen avec de si beaux nœuds
» Doit unir au roi de Phrygie?

SANGARIDE.

» Atys est trop heureux:
» Souverain de son cœur, maître de tous ses vœux,
» Sans crainte, sans mélancolie,
» Il jouit en repos des beaux jours de sa vie.
Atys ne connaît point les tourmens amoureux.
Atys est trop heureux.

DORIS.

(6) Quel mal vous fait l'amour? Votre chagrin m'étonne.

SANGARIDE.

» Je te fie un secret qui n'est su de personne.
» Je devrais aimer un amant
» Qui m'offre une couronne;
» Mais, hélas! vainement
» Le devoir me l'ordonne:
» L'amour, pour mon tourment,
» En ordonne autrement.

» DORIS.

» Aimeriez-vous Atys, lui, dont l'indifférence
» Brave avec tant d'orgueil l'amour et sa puissance?

» SANGARIDE.

» J'aime Atys en secret; mon crime est sans témoins.
» Pour vaincre mon amour je mets tout en usage;

» J'appelle ma raison, j'anime mon courage ;
» Mais à quoi servent tous mes soins ?
» Mon cœur en souffre davantage,
» Et n'en aime pas moins.

» DORIS.

» C'est le commun défaut des belles ;
» L'ardeur des conquêtes nouvelles
» Fait négliger les cœurs qu'on a trop tôt charmés,
» Et les indifférens sont quelquefois aimés
» Aux dépens des amans fidèles.
» Mais vous vous exposez à des peines cruelles.

SANGARIDE.

(7) » Toujours aux yeux d'Atys je serai sans appas ;
Je le sais, j'y consens : je veux, s'il est possible,
Qu'il soit encor plus insensible.
S'il me pouvait aimer, que deviendrais-je ? hélas !
C'est mon plus grand bonheur qu'Atys ne m'aime pas.
(8) » Je prétends être heureuse, au moins en apparence ;
» Au destin d'un grand roi je me vais attacher.

SANGARIDE ET DORIS.

» Un amour malheureux, dont le devoir s'offense,
» Se doit condamner au silence :
» Un amour malheureux, qu'on nous peut reprocher,
» Ne saurait trop bien se cacher.

SCÈNE V.

ATYS, SANGARIDE, DORIS.

ATYS.

(9) » On voit dans ces campagnes
Tous nos Phrygiens s'avancer.

DORIS.

(10) » Je vais prendre soin de presser
» Les nymphes nos compagnes.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ATYS, SANGARIDE.

ATYS.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

SANGARIDE.

Nous ordonnons tous deux la fête de Cybèle;
L'honneur est égal entre nous.

ATYS.

Ce jour même, un grand roi doit être votre époux....
Je ne vous vis jamais si contente et si belle :
Que le sort du Roi sera doux !

SANGARIDE.

Indifférent Atys n'en sera point jaloux.

ATYS.

Vivez tous deux contens, c'est ma plus chère envie :
J'ai pressé votre hymen, j'ai servi vos amours ;
Mais enfin ce grand jour, le plus beau de vos jours,
Sera le dernier de ma vie.

SANGARIDE.

O Dieu !

ATYS.

Ce n'est qu'à vous que je veux révéler
Le secret désespoir où mon malheur me livre :
Je n'ai que trop su feindre, il est tems de parler ;
Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler.

SANGARIDE.

Je frémis, ma crainte est extrême :
Atys, par quel malheur faut-il vous voir périr ?

ATYS.

Vous me condamnerez vous-même,
Et vous me laisserez mourir.

SANGARIDE.

J'armerai, s'il le faut, tout le pouvoir suprême....

ATYS.

Non, rien ne me peut secourir ;
Je meurs d'amour pour vous, je n'en saurais guérir.

SANGARIDE.

Qui ? vous !

ATYS.

Il est trop vrai.

SANGARIDE.

Vous m'aimez ?

ATYS.

Je vous aime.

Vous me condamnerez vous-même,
Et vous me laisserez mourir.
J'ai mérité qu'on me punisse;
J'offense un rival généreux,
Qui par mille bienfaits a prévenu mes vœux.
Mais je l'offense en vain, vous lui rendez justice.
Ah! que c'est un cruel supplice
D'avouer qu'un rival est digne d'être heureux!
(11) » Prononcez mon arrêt, parlez sans vous contraindre.

SANGARIDE.

» Hélas!

ATYS.

Vous soupirez! je vois couler vos pleurs!
D'un malheureux amour plaignez-vous les douleurs?

SANGARIDE.

Atys, que vous seriez à plaindre
Si vous saviez tous vos malheurs!

ATYS.

Si je vous perds et si je meurs,
Que puis-je encore avoir à craindre?

SANGARIDE.

C'est peu de perdre en moi ce qui vous a charmé;
Vous me perdez, Atys, et vous êtes aimé.

ATYS.

Aimé! qu'entends-je? ô ciel! quel aveu favorable!

SANGARIDE.

Vous en serez plus misérable.

ATYS.

Mon malheur en est plus affreux :
Le bonheur que je perds doit redoubler ma rage ;
Mais n'importe, aimez-moi, s'il se peut, davantage,
Quand j'en devrais mourir cent fois plus malheureux.

SANGARIDE.

Si vous cherchez la mort, il faut que je vous suive.
Vivez, c'est mon amour qui vous en fait la loi.

ATYS.

Eh ! comment ? eh ! pourquoi
Voulez-vous que je vive,
Si vous ne vivez pas pour moi ?

(12) ATYS ET SANGARIDE.

» Si l'hymen unissait mon destin et le vôtre,
» Que ses nœuds auraient eu d'attraits !
» L'amour fit nos cœurs l'un pour l'autre ;
» Faut-il que le devoir les sépare à jamais ?

» ATYS.

» Devoir impitoyable !
» Ah ! quelle cruauté !

» SANGARIDE.

» On vient, feignez encor ; craignez d'être écouté.

» ATYS.

» Aimons un bien plus durable
» Que l'éclat de la beauté,

» Rien n'est plus aimable
» Que la liberté.

SCÈNE VII.

» ATYS, SANGARIDE, DORIS, IDAS, CHŒUR DE PHRYGIENS chantans, CHŒUR DE PHRYGIENNES chantantes, TROUPE DE PHRYGIENS dansans, TROUPE DE PHRYGIENNES dansantes.

» ATYS.

» Mais déjà de ce mont sacré
» Le sommet paraît éclairé
» D'une splendeur nouvelle.

» SANGARIDE, s'avançant vers la montagne.

» La déesse descend, allons au-devant d'elle.

» ATYS ET SANGARIDE.

» Commençons, commençons
» De célébrer ici sa fête solennelle;
» Commençons, commençons
» Nos jeux et nos chansons.
(Le chœur répète les deux derniers vers.)

» ATYS ET SANGARIDE.

» Il est tems que chacun fasse éclater son zèle.
(13) » Venez, reine des dieux;
» Venez, favorable Cybèle.
(Les chœurs répètent les deux derniers vers.)

» ATYS.

» Quittez votre cour immortelle;
» Choisissez ces lieux fortunés
» Pour votre demeure éternelle.

» LES CHŒURS.

» Venez, reine des dieux, venez.

(14) SANGARIDE.

La terre sous vos pas va devenir plus belle
Que le séjour des dieux que vous abandonnez.

» LES CHŒURS.

» Venez, favorable Cybèle.

» ATYS ET SANGARIDE.

» Venez voir les autels qui vous sont destinés.

» ATYS, SANGARIDE, IDAS, DORIS, ET LES CHŒURS.

» Écoutez un peuple fidèle
» Qui vous appelle.
» Venez, reine des dieux, venez;
» Venez, favorable Cybèle.

SCÈNE VIII.

» (La déesse Cybèle paraît, et les Phrygiens et les Phrygiennes lui témoignent leur joie et leur respect.)

LES PRÉCÉDENS, CYBÈLE.

CYBÈLE.

(15) » VENEZ tous dans mon temple, et que chacun révère
Le sacrificateur dont je vais faire choix;
Je m'expliquerai par sa voix :
Les vœux qu'il m'offrira seront sûrs de me plaire.
» Je reçois vos respects, j'aime à voir les honneurs
» Dont vous me présentez un éclatant hommage;
» Mais l'hommage des cœurs
» Est-ce que j'aime davantage.

» Vous devez vous animer
» D'une ardeur nouvelle;
» S'il faut honorer Cybèle,
» Il faut encor plus l'aimer.

(Cybèle va se rendre da ns son temple : tous les Phrygiens s'empressent d'y aller, et répètent les quatre derniers vers que la déesse a prononcés.)

» LES CHŒURS.

» Nous devons nous animer
» D'une ardeur nouvelle;
» S'il faut honorer Cybèle,
» Il faut encor plus l'aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

» Le théâtre change, et représente le temple de Cybèle.

» SCÈNE I.

» CÉLÉNUS, ATYS, SUIVANS DE CÉLÉNUS.

» CÉLÉNUS.

» Cybèle est dans ces lieux; ne suivez point mes pas:
» Sortez... Toi, ne me quitte pas,
» Atys; il faut attendre ici que la déesse
» Nomme un grand sacrificateur.

» ATYS.

» Son choix sera pour vous, Seigneur. Quelle tristesse
» Semble avoir surpris votre cœur?

CÉLÉNUS.

» Les rois les plus puissans connaissent l'importance
» D'un si glorieux choix;
» Qui pourra l'obtenir étendra sa puissance
» Partout où de Cybèle on révère les lois.

» ATYS.

» Elle honore aujourd'hui ces lieux de sa présence;
» C'est pour vous préférer aux plus puissans des rois.

CÉLÉNUS.

» Mais quand j'ai vu tantôt la beauté qui m'enchante,
» N'as-tu point remarqué comme elle était tremblante ?

» ATYS.

» A nos jeux, à nos chants j'étais trop appliqué ;
» Hors la fête, Seigneur, je n'ai rien remarqué.

» CÉLÉNUS.

» Son trouble m'a surpris : elle t'ouvre son ame ;
» N'y découvres-tu point quelque secrète flamme,
» Quelque rival caché ?

» ATYS.

Seigneur, que dites-vous ?

CÉLÉNUS.

» Le seul nom de rival allume mon courroux.
» J'ai bien peur que le ciel n'ait pu voir sans envie
» Le bonheur de ma vie ;
» Et, si j'étais aimé, mon sort serait trop doux.
» Ne t'étonne point tant de voir la jalousie
» Dont mon ame est saisie :
» On ne peut bien aimer sans être un peu jaloux.

» ATYS.

» Seigneur, soyez content ; que rien ne vous alarme :
» L'hymen va vous donner la beauté qui vous charme ;
» Vous serez son heureux époux.

» CÉLÉNUS.

» Tu peux me rassurer, Atys, je te veux croire ;
» C'est son cœur que je veux avoir :
» Dis-moi s'il est en mon pouvoir ?

» ATYS.

» Son cœur suit avec soin le devoir et la gloire,
» Et vous avez pour vous la gloire et le devoir.

» CÉLÉNUS.

» Ne me déguise point ce que tu peux connaître.
» Si j'ai ce que j'aime en ce jour,
» L'hymen seul m'en rend-il le maître?
» La gloire et le devoir auront tout fait peut-être,
» Et ne laissent pour moi rien à faire à l'amour.

ATYS.

» Vous aimez d'un amour trop délicat, trop tendre.

» CÉLÉNUS.

» L'indifférent Atys ne le saurait comprendre.

» ATYS.

» Qu'un indifférent est heureux!
» Il jouit d'un destin paisible.
» Le ciel fait un présent bien cher, bien dangereux,
» Lorsqu'il donne un cœur trop sensible.

CÉLÉNUS.

» Quand on aime bien tendrement,
» On ne cesse jamais de souffrir et de craindre:
» Dans le bonheur le plus charmant
» On est ingénieux à se faire un tourment,
» Et l'on prend plaisir à se plaindre.
» Va, songe à mon hymen, et vois si tout est prêt:
» Laisse-moi seul ici, la déesse paraît.

» (Atys sort.)

SCÈNE II.

» CYBÈLE, CÉLÉNUS, MÉLISSE, TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBÈLE.

» CYBÈLE.

» Je veux joindre en ces lieux la gloire et l'abondance :
» D'un sacrificateur je veux faire le choix;
(16) » Et le roi de Phrygie aurait la préférence,
» Si je voulais choisir entre les plus grands rois.
Le puissant dieu des flots vous donna la naissance :
(17) » Un peuple renommé s'est mis sous votre loi;
» Vous avez, sans mes soins, d'ailleurs trop de puissance :
» Je veux faire un bonheur qui ne soit dû qu'à moi.
» Vous estimez Atys, et c'est avec justice;
» Je prétends que mon choix à vos vœux soit propice :
C'est Atys que je veux choisir.

CÉLÉNUS.

J'aime Atys, et je vois sa gloire avec plaisir.
(18) » Je suis roi, Neptune est mon père;
» J'épouse une beauté qui va combler mes vœux :
» Le souhait qui me reste à faire,
» C'est de voir mon ami parfaitement heureux.

» CYBÈLE.

» Il m'est doux que mon choix à vos désirs réponde :
» Une grande divinité
» Doit faire sa félicité
» Du bien de tout le monde;
« Mais surtout le bonheur d'un roi chéri des cieux

» Fait le plus doux plaisir des dieux.

» CÉLÉNUS.

» Le sang approche Atys de la nymphe que j'aime;
» Son mérite l'égale aux rois:
» Il soutiendra mieux que moi-même
» La majesté suprême
» De vos divines lois.
» Rien ne pourra troubler son zèle;
» Son cœur s'est conservé libre jusqu'à ce jour:
» Il faut tout un cœur pour Cybèle;
» A peine tout le mien peut suffire à l'amour.

» CYBÈLE.

» Portez à votre ami la première nouvelle
» De l'honneur éclatant où ma faveur l'appelle.

(Célénus sort.)

(19) SCÈNE III.

» CYBÈLE, MÉLISSE.

» CYBÈLE.

» Tu t'étonnes, Mélisse, et mon choix te surprend!

» MÉLISSE.

» Atys vous doit beaucoup, et son bonheur est grand.

» CYBÈLE.

» J'ai fait encor pour lui plus que tu ne peux croire.

MÉLISSE.

Est-il pour un mortel un rang plus glorieux?

CYBÈLE.

» Tu ne vois que sa moindre gloire.
Ce mortel dans mon cœur est au-dessus des dieux.
Ce fut au jour fatal de ma dernière fête,
Que de l'aimable Atys je devins la conquête.
Je partis à regret pour retourner aux cieux;
Tout m'y parut changé, rien ne plut à mes yeux.

Je sens un plaisir extrême
A revenir dans ces lieux :
Où peut-on être jamais mieux
Qu'aux lieux où l'on voit ce qu'on aime?

» MÉLISSE.

» Tous les dieux ont aimé; Cybèle aime à son tour :
» Vous méprisiez trop l'amour;
» Son nom vous semblait étrange :
» A la fin il vient un jour
» Où l'amour se venge.

» CYBÈLE.

» J'ai cru me faire un cœur maître de tout son sort,
» Un cœur toujours exempt de trouble et de tendresse.

» MÉLISSE.

» Vous braviez à tort
» L'Amour, qui vous blesse;
» Le cœur le plus fort
» A des momens de faiblesse;
» Mais vous pouviez aimer et descendre moins bas.

» CYBÈLE.

» Non; trop d'égalité rend l'amour sans appas.
» Quel plus haut rang ai-je à prétendre,
» Et de quoi mon pouvoir ne vient-il point à bout?

» Lorsqu'on est au-dessus de tout,
» On se fait, pour aimer, un plaisir de descendre.
» Je laisse aux Dieux les biens dans le ciel préparés;
» Pour Atys, pour son cœur je quitte tout sans peine,
» S'il m'oblige à descendre, un doux penchant m'entraîne
» Les cœurs que le destin a le plus séparés
» Sont ceux qu'Amour unit d'une plus forte chaîne.
(20) » Fais venir le sommeil; que lui-même en ce jour
» Prenne soin ici de conduire
» Les songes qui lui font la cour.
» Atys ne sait point mon amour :
» Par un moyen nouveau je prétends l'en instruire.
» (Melisse va exécuter les ordres de Cybèle.)
» Que les plus doux zéphirs, que les peuples divers
» Qui des deux bouts de l'univers
» Sont venus me montrer leur zèle
» Célèbrent la gloire immortelle
» Du sacrificateur dont Cybèle a fait choix.
» Atys doit dispenser mes lois;
» Honorez le choix de Cybèle.

SCÈNE IV.

» ATYS, CYBÈLE.

» (Les Zéphyrs paraissent dans une gloire élevée et brillante. Les peuples différens qui sont venus à la fête de Cybèle entrent dans le temple, et tous ensemble s'efforcent d'honorer Atys, et le reconnaissent pour le grand sacrificateur de Cybèle.)

» CHŒURS DES PEUPLES ET DES ZÉPHYRS.

» Célébrons la gloire immortelle
» Du sacrificateur dont Cybèle a fait choix :

» Atys doit dispenser ses lois ;
» Honorons le choix de Cybèle.
(à Atys.)
» Que devant vous tout s'abaisse et tout tremble ;
» Vivez heureux, vos jours sont notre espoir :
» Rien n'est si beau que de voir joints ensemble
» Un grand mérite avec un grand pouvoir.
» Que l'on bénisse
» Le ciel propice
» Qui dans vos mains
» Met le sort des humains.

» ATYS.

» Indigne que je suis des honneurs qu'on m'adresse,
» Je dois les recevoir au nom de la déesse.
» J'ose, puisqu'il lui plaît, lui présenter vos vœux ;
» Pour le prix de votre zèle,
» Que la puissante Cybèle
» Vous rende à jamais heureux.

» CHŒURS DES PEUPLES ET DES ZÉPHYRS.

» Que la puissante Cybèle
» Nous rende à jamais heureux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

» Le théâtre change, et représente le palais du grand-sacrificateur de Cybèle.

—

SCÈNE I.

» ATYS.

» Que servent les faveurs que nous fait la Fortune,
» Quand l'Amour nous rend malheureux ?
» Je perds l'unique bien qui peut combler mes vœux,
» Et tout autre bien m'importune.
» Que servent les faveurs que nous fait la Fortune,
» Quand l'Amour nous rend malheureux ?

SCÈNE II.

» ATYS, IDAS, DORIS.

» IDAS.

» Peut-on ici parler sans feindre ?

ATYS.

» Je commande en ces lieux, vous n'y devez rien craindre.

DORIS.

» Mon frère est votre ami.

» IDAS.

» Fiez-vous à ma sœur.

» ATYS.

» Vous devez avec moi partager mon bonheur.

» IDAS ET DORIS.

» Nous venons partager vos mortelles alarmes ;
» Sangaride, les yeux en larmes,
» Nous vient d'ouvrir son cœur.

» ATYS.

» L'heure approche où l'hymen voudra qu'elle se livre
» Au pouvoir d'un heureux époux.

» IDAS ET DORIS.

» Elle ne peut vivre
» Pour un autre que pour vous.

» ATYS.

» Qui peut la dégager du devoir qui la presse ?

» IDAS ET DORIS.

» Elle veut elle-même, aux pieds de la déesse,
» Déclarer hautement vos secrètes amours.

« ATYS.

» Cybèle pour moi s'intéresse ;
» J'ose tout espérer de son divin secours....
» Mais quoi ! trahir le roi ! tromper son espérance !
» De tant de biens reçus est-ce la récompense ?

» IDAS ET DORIS.

» Dans l'empire amoureux
» Le devoir n'a point de puissance ;
» L'Amour dispense

» Les rivaux d'être généreux :
» Il faut souvent, pour devenir heureux,
» Qu'il en coûte un peu d'innocence.

» ATYS.

» Je souhaite, je crains, je veux, je me repens.

» IDAS ET DORIS.

» Verrez-vous un rival heureux à vos dépens?

» ATYS.

» Je ne puis me résoudre à cette violence.

» ATYS, IDAS ET DORIS.

» En vain un cœur, incertain de son choix,
» Met en balance mille fois
» L'amour et la reconnaissance;
» L'amour toujours emporte la balance.

» ATYS.

Le plus juste parti cède enfin au plus fort.
Allez, prenez soin de mon sort:
» Que Sangaride ici se rende en diligence.

» (Idas et Doris sortent.)

SCÈNE III.

ATYS.

Nous pouvons nous flatter de l'espoir le plus doux;
Cybèle et l'Amour sont pour nous.
Mais du devoir trahi j'entends la voix pressante
Qui m'accuse et qui m'épouvante.
Laisse mon cœur en paix, impuissante vertu:
N'ai-je point assez combattu?

Quand l'Amour, malgré toi, me contraint à me rendre.
Que me demandes-tu ?
Puisque tu ne peux me défendre,
(21) » Que me sert-il d'entendre
» Les vains reproches que tu fais ?
» Impuissante vertu, laisse mon cœur en paix....
» Mais le sommeil vient me surprendre ;
» Je combats vainement sa charmante douceur :
» Il faut laisser suspendre
» Les troubles de mon cœur.

(Atys s'endort.)

SCÈNE IV.

» (Le théâtre change, et représente un antre entouré de pavots et de ruisseaux, où le dieu du sommeil se vient rendre, accompagné des Songes agréables et funestes.)

» ATYS, dormant; LE SOMMEIL, MORPHÉE, PHOBÉTOR, PHANTASE, LES SONGES AGREABLES, LES SONGES FUNESTES.

» LE SOMMEIL.

» Dormons, dormons tous :
» Ah ! que le repos est doux !

(22) » MORPHÉE.

Régnez, divin Sommeil, régnez sur tout le monde :
Répandez vos pavots les plus assoupissans ;
Calmez les soins, charmez les sens ;
Retenez tous les cœurs dans une paix profonde.

» PHOBÉTOR.

» Ne vous faites pas violence ;

» Coulez, murmurez, clairs ruisseaux :
» Il n'est permis qu'au bruit des eaux
» De troubler la douceur d'un si charmant silence.

» LE SOMMEIL, MORPHÉE, PHOBÉTOR ET PHANTASE.

» Dormons, dormons tous :
». Ah ! que le repos est doux !

»(Les Songes agréables approchent d'Atys, et par leurs chants et par leurs danses lui font connaître l'amour de Cybèle, et le bonheur qu'il en doit espérer.)

MORPHÉE.

Écoute, écoute, Atys, la gloire qui t'appelle ;
Sois sensible à l'honneur d'être aimé de Cybèle :
Jouis, heureux Atys, de ta félicité.

(23) » MORPHÉE, PHOBÉTOR ET PHANTASE.

» Mais souviens-toi que la beauté,
» Quand elle est immortelle,
» Demande la fidélité
» D'une amour éternelle.

» PHANTASE.

» Que l'amour a d'attraits
» Lorsqu'il commence
» A faire sentir sa puissance !
» Que l'amour a d'attraits
» Lorsqu'il commence
» Pour ne finir jamais !
» Trop heureux un amant
» Qu'Amour exempte
» Des peines d'une longue attente !
» Trop heureux un amant
» Qu'Amour exempte

» De crainte et de tourment !

» PHOBÉTOR.

» Goûte en paix chaque jour une douceur nouvelle ;
» Partage l'heureux sort d'une divinité :
» Ne vante plus la liberté ;
» Il n'en est point du prix d'une chaîne si belle.

» MORPHÉE, PHOBÉTOR ET PHANTASE.

» Mais souviens-toi que la beauté, etc.

» PHANTASE.

» Que l'Amour a d'attraits, etc.

(Les Songes funestes s'approchent d'Atys, et le menacent de la vengeance de Cybèle, s'il méprise son amour, et s'il ne l'aime pas avec fidélité.)

UN SONGE FUNESTE.

Garde-toi d'offenser un amour glorieux ;
C'est pour toi que Cybèle abandonne les cieux :
Ne trahis point son espérance.
Il n'est point pour les Dieux de mépris innocent ;
Ils sont jaloux des cœurs, ils aiment la vengeance :
(24) » Il est dangereux qu'on offense
» Un amour tout-puissant.

» CHŒUR DE SONGES FUNESTES.

» L'amour qu'on outrage
» Se transforme en rage,
» Et ne pardonne pas
» Aux plus charmants appas.
» Si tu n'aimes point Cybèle
» D'un amour fidèle,
» Malheureux ! que tu souffriras !
» Tu périras.

» Crains une vengeance cruelle ;
» Tremble, crains un affreux trépas.

» (Atys épouvanté par les Songes funestes, se réveille en sursaut ; le Sommeil et les Songes disparaissent avec l'antre où ils étaient, et Atys se retrouve dans le même palais où il s'était endormi.)

SCÈNE V.

ATYS, CYBÈLE, MÉLISSE.

ATYS.

Venez à mon secours, ô Dieux ! ô justes Dieux !

CYBÈLE.

Atys, ne craignez rien ; Cybèle est en ces lieux.

ATYS.

Pardonnez au désordre où mon cœur s'abandonne ;
C'est un songe....

CYBÈLE.

Parlez, quel songe vous étonne ?
Expliquez-moi votre embarras.

ATYS.

Les songes sont trompeurs, et je ne les crois pas :
» Les plaisirs et les peines
» Dont en dormant on est séduit
» Sont des chimères vaines
» Que le réveil détruit.

CYBÈLE.

» Ne méprisez pas tant les songes,

» L'Amour peut emprunter leur voix;
» S'ils font souvent des mensonges,
» Ils disent vrai quelquefois.
(25) » Ils parlaient par mon ordre, et vous les devez croire.

ATYS, à part.

O ciel!

CYBÈLE.

N'en doutez point, connaissez votre gloire;
Répondez avec liberté:
Je vous demande un cœur qui dépend de lui-même.

ATYS.

(26) » Une grande divinité
» Doit s'assurer toujours de mon respect extrême.

CYBÈLE.

» Les Dieux, dans leur grandeur suprême,
» Reçoivent tant d'honneurs, qu'ils en sont rebutés:
» Ils se lassent souvent d'être trop respectés;
» Ils sont plus contents qu'on les aime.

» ATYS.

» Je sais trop ce que je vous doi,
» Pour manquer de reconnaissance.

SCÈNE VI.

CYBÈLE, ATYS, SANGARIDE, MÉLISSE.

SANGARIDE, se jetant aux pieds de Cybèle.

» J'ai recours à votre puissance,
Reine des Dieux, protégez-moi;

(27) L'intérêt d'Atys vous en presse....

ATYS, l'interrompant.

Je parlerai pour vous, que votre crainte cesse.

SANGARIDE.

Tous deux unis des plus beaux nœuds....

ATYS.

Le sang et l'amitié nous unissent tous deux;
Que votre secours la délivre
Des lois d'un hymen rigoureux.
Ce sont les plus doux de ses vœux,
De pouvoir à jamais vous servir et vous suivre.

» CYBÈLE.

(28) » Les Dieux sont les protecteurs
» De la liberté des cœurs.
» Allez, ne craignez point le Roi ni sa colère;
» J'aurai soin d'appaiser
» Le fleuve Sangar votre père.
» Atys veut vous favoriser;
» Cybèle en sa faveur ne peut rien refuser.

ATYS.

« Ah! c'en est trop....

» CYBÈLE.

» Non, non; il n'est pas nécessaire
» Que vous cachiez votre bonheur;
» Je ne prétends point faire
» Un vain mystère
» D'un amour qui vous fait honneur.
» Ce n'est point à Cybèle à craindre d'en trop dire.
» Il est vrai, j'aime Atys; pour lui j'ai tout quitté:

» Sans lui je ne veux plus de grandeur ni d'empire ;
» Pour ma félicité
» Son cœur seul peut suffire.

(A Sangaride.)

» Allez ; Atys lui-même ira vous garantir
» De la fatale violence
» Où vous ne pouvez consentir.

(Sangaride se retire.)

» CYBÈLE, à Atys.

» Laissez-nous, attendez mes ordres pour partir :
» Je prétends vous armer de ma toute-puissance.

(Atys sort.)

SCÈNE VII.

CYBÈLE, MÉLISSE.

CYBÈLE.

Qu'Atys dans ses respects mêle d'indifférence !
L'ingrat Atys ne m'aime pas :
L'amour veut de l'amour, tout autre prix l'offense ;
Et souvent le respect et la reconnaissance
Sont l'excuse des cœurs ingrats.

» MÉLISSE.

» Ce n'est pas un si grand crime
» De ne s'exprimer pas bien ;
» Un cœur qui n'aima jamais rien
» Sait peu comment l'amour s'exprime.

» CYBÈLE.

» Sangaride est aimable, Atys peut tout charmer ;

» Ils témoignent trop s'estimer,
» Et de simples parens sont moins d'intelligence :
» Ils se sont aimés dès l'enfance ;
» Ils pourraient enfin trop s'aimer.
» Je crains une amitié que tant d'ardeur anime.
» Rien n'est si trompeur que l'estime :
» C'est un nom supposé
» Qu'on donne quelquefois à l'amour déguisé.
» Je prétends m'éclaircir ; leur feinte sera vaine.

» MÉLISSE.

» Quels secrets par les Dieux ne sont point pénétrés !
» Deux cœurs à feindre préparés
» Ont beau cacher leur chaîne ;
» On abuse avec peine
» Les Dieux par l'Amour éclairés.

CYBÈLE.

» Va, Mélisse ; donne ordre à l'aimable Zéphyre
» D'accomplir promptement tout ce qu'Atys désire.

(Mélisse sort.)

SCÈNE VIII.

» CYBÈLE.

» Espoir si cher et si doux,
» Ah ! pourquoi me trompez-vous ?
» Des suprêmes grandeurs vous m'avez fait descendre ;
» Mille cœurs m'adoraient, je les néglige tous :
» Je n'en demande qu'un, il a peine à se rendre.
» Je ne sens que chagrins et que soupçons jaloux :
» Est-ce le sort charmant que je devais attendre ?

» Espoir si cher et si doux,
» Ah! pourquoi me trompez-vous?
» Hélas! par tant d'attraits fallait-il me surprendre?
» Heureuse, si toujours j'avais pu me défendre!
» L'Amour qui me flattait me cachait son courroux.
» C'est donc pour me frapper des plus funestes coups,
» Que le cruel Amour m'a fait un cœur si tendre!
» Espoir si cher et si doux,
» Ah! pourquoi me trompez-vous?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME. (30)

Le théâtre change, et représente le palais du fleuve Sangar.

SCÈNE I.

» SANGARIDE, DORIS, IDAS.

DORIS.

Quoi! vous pleurez!

IDAS.

D'où vient votre peine mortelle?

DORIS.

» N'osez-vous découvrir votre amour à Cybèle?

SANGARIDE.

Hélas!

DORIS ET IDAS.

Qui peut encor redoubler vos ennuis!

SANGARIDE.

Hélas! j'aime.... hélas! j'aime....

DORIS ET IDAS.

Achevez.

SANGARIDE.

Je ne puis.

DORIS ET IDAS.

(31) » L'amour n'est guère heureux lorsqu'il est trop timide.

SANGARIDE.

Hélas! j'aime un perfide
Qui trahit mon amour.

(32) » La déesse aime Atys : il change en moins d'un jour.
Atys, comblé d'honneurs, n'aime plus Sangaride.
Hélas! etc.

» DORIS ET IDAS.

» Il nous montrait tantôt un peu d'incertitude ;
» Mais qui l'eût soupçonné de tant d'ingratitude?

» SANGARIDE.

» J'embarrassais Atys ; je l'ai vu se troubler :
» Je croyais devoir révéler
» Notre amour à Cybèle ;
» Mais l'ingrat, l'infidèle
» M'empêchait toujours de parler.

» DORIS ET IDAS.

» Peut-on changer sitôt quand l'amour est extrême?
» Gardez-vous, gardez-vous
» De trop croire un transport jaloux.

» SANGARIDE.

» Cybèle hautement déclare qu'elle l'aime,
» Et l'ingrat n'a trouvé cet honneur que trop doux :
» Il change en un moment, je veux changer de même.
» J'accepterai sans peine un glorieux époux :
» Je ne veux plus aimer que la grandeur suprême.

» DORIS ET IDAS.

» Peut-on changer sitôt quand l'amour est extrême?
» Gardez-vous, gardez-vous

» De trop croire un transport jaloux.

» SANGARIDE.

» Trop heureux un cœur qui peut croire
» Un dépit qui sert à sa gloire.
Revenez, ma raison, revenez pour jamais;
Joignez-vous au dépit pour étouffer ma flamme :
Réparez, s'il se peut, les maux qu'Amour m'a faits;
Venez rétablir dans mon ame
Les douceurs d'une heureuse paix.

(33) Revenez, ma raison, revenez pour jamais.

» IDAS ET DORIS.

» Une infidélité cruelle
» N'efface point tous les appas
» D'un infidèle,
» Et la raison ne revient pas
» Sitôt qu'on la rappelle.

» SANGARIDE.

» Après cette trahison,
» Si la raison ne m'éclaire,
» Le dépit et ma colère
» Me tiendront lieu de raison.

» SANGARIDE, DORIS, ET IDAS.

Qu'une première flamme est belle !
Qu'on a peine à s'en dégager!
Que l'on doit plaindre un cœur fidèle,
Lorsqu'il est forcé de changer! (34).

SCÈNE II.

(35) CÉLÉNUS, SANGARIDE, IDAS, DORIS, SUIVANS DE CÉLÉNUS.

CÉLÉNUS.

» Belle nymphe, l'hymen va suivre mon envie;
» L'Amour avec moi vous convie
A venir vous placer sur un trône éclatant :
J'approche avec transport du favorable instant
D'où dépend la douceur du reste de ma vie.
(36) » Mais, malgré les appas du bonheur qui m'attend,
» Malgré tous les transports de mon ame amoureuse,
» Si je ne puis vous rendre heureuse,
» Je ne serai jamais content.
» Je fais mon bonheur de vous plaire;
» J'attache à votre cœur mes désirs les plus doux.

SANGARIDE.

Seigneur, j'obéirai; je dépends de mon père,
Et mon père aujourd'hui veut que je sois à vous.

» CÉLÉNUS.

(37) » Regardez mon amour plutôt que ma couronne.

» SANGARIDE.

» Ce n'est point la grandeur qui me peut éblouir.

CÉLÉNUS.

» Ne sauriez-vous m'aimer sans que l'on vous l'ordonne ?

» SANGARIDE.

» Seigneur, contentez-vous que je sache obéir;
» En l'état où je suis, c'est ce que je puis dire...

(Sangaride apercoit Atys.)

SCÈNE III.

» ATYS, CÉLÉNUS, SANGARIDE, DORIS. IDAS, SUIVANS DE CÉLÉNUS.

CÉLÉNUS.

Votre cœur se trouble, il soupire?

SANGARIDE.

Expliquez en votre faveur
Tout ce que vous voyez de trouble dans mon cœur.

CÉLÉNUS.

Rien ne m'alarme plus, Atys, ma crainte est vaine.
Mon amour touche enfin le cœur de la beauté
Dont je suis enchanté.
Toi, qui fus témoin de ma peine,
Cher Atys, sois témoin de ma félicité.
(38) » Peut-on la concevoir? Non, il faut que l'on aime
» Pour juger des douceurs de mon bonheur extrême...
» Mais, près de voir combler mes vœux,
» Que les momens sont longs pour mon cœur amoureux!
» Vos parens tardent trop; je veux aller moi-même
» Les presser de me rendre heureux.

(Célénus et sa suite, Doris et Idas sortent.)

SCÈNE IV.

ATYS, SANGARIDE.

ATYS.

(39) « Qu'il sait peu son malheur! et qu'il est déplorable
» Son amour méritait un sort plus favorable:
» J'ai pitié de l'erreur dont son cœur s'est flatté.

SANGARIDE.

» Épargnez-vous le soin d'être si pitoyable;
» Son amour obtiendra ce qu'il a mérité.

ATYS.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

SANGARIDE.

Qu'il faut que je me venge;
Que j'aime enfin le roi, qu'il sera mon époux.

ATYS.

Sangaride! ch! d'où vient ce changement étrange?

SANGARIDE.

N'est-ce pas vous, ingrat! qui voulez que je change?

ATYS.

Moi?

SANGARIDE.

Quelle trahison!

ATYS.

Quel funeste courroux!

ATYS ET SANGARIDE.

Pourquoi m'abandonner pour une amour nouvelle?

Ce n'est pas moi qui romps une chaîne si belle.

ATYS.

Beauté trop cruelle, c'est vous!

SANGARIDE.

Amant infidèle, c'est vous!

ATYS.

Ah! c'est vous, beauté trop cruelle!

SANGARIDE.

Ah! c'est vous, amant infidèle!

ATYS.

Beauté trop cruelle, c'est vous

SANGARIDE.

Amant infidèle, c'est vous

ATYS ET SANGARIDE.

Qui rompez des liens si doux!

SANGARIDE.

Vous m'avez immolée à l'amour de Cybèle.

ATYS.

Il est vrai qu'à ses yeux, par un secret effroi,
J'ai voulu de nos cœurs cacher l'intelligence;
Mais ce n'est que pour vous que j'ai craint sa vengeance,
Et je ne la crains pas pour moi.
Cybèle m'aime en vain, et c'est vous que j'adore.

SANGARIDE.

Après votre infidélité,
Auriez-vous bien la cruauté
De vouloir me tromper encore?

ATYS, vivement.

Moi, vous trahir! vous le pensez!
Ingrate! que vous m'offensez!
Eh bien! il ne faut plus rien taire;
Je vais de la déesse attirer la colère,
M'offrir à sa fureur, puisque vous m'y forcez...

SANGARIDE.

Ah! demeurez, Atys; mes soupçons sont passés:
Vous m'aimez, je le crois, j'en veux être certaine;
Je le souhaite assez
Pour le croire sans peine.

(40) » ATYS.

» Je jure.

» SANGARIDE.

» Je promets.

» ATYS ET SANGARIDE.

» De ne changer jamais.

» SANGARIDE.

» Quel tourment de cacher une si belle flamme!

» ATYS.

» Redoublons-en l'ardeur dans le fond de notre ame.

» ATYS ET SANGARIDE.

» Aimons en secret, aimons-nous;
» Aimons plus que jamais en dépit des jaloux.

» SANGARIDE.

» Mon père vient ici.

» ATYS.

» Que rien ne vous étonne;
» Servons-nous du pouvoir que Cybèle m'a donne:

» Je vais préparer les Zéphyrs
» A suivre nos désirs.

(Il sort.)

SCÈNE V.

SANGARIDE, CÉLÉNUS, LE DIEU DU FLEUVE SANGAR; TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES, DE RUISSEAUX, ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

» LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

» O vous qui prenez part au bien de ma famille,
» Vous, vénérables Dieux des fleuves les plus grands,
» Mes fidèles amis et mes plus chers parens,
» Voyez quel est l'époux que je donne à ma fille :
» J'ai pris soin de choisir entre les plus grands rois.

» CHŒUR DE DIEUX DE FLEUVES.

» Nous approuvons votre choix.

» LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

» Il a Neptune pour son père;
» Les Phrygiens suivent ses lois :
» J'ai cru ne pouvoir faire
» Un choix plus digne de vous plaire.

» CHŒUR DE DIEUX DE FLEUVES.

» Tous, d'une commune voix,
» Nous approuvons votre choix.

LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

» Que l'on chante, que l'on danse;
» Rions tous, lorsqu'il le faut :

» Ce n'est jamais trop tôt
» Que le plaisir commence.
» On trouve bientôt la fin
» Des jours de réjouissance;
» On a beau chasser le chagrin,
» Il revient plus tôt qu'on ne pense.

» LE DIEU DU FLEUVE SANGAR ET LE CHŒUR.

» Que l'on chante, que l'on danse;
» Rions tous, lorsqu'il le faut;
» Ce n'est jamais trop tôt
» Que le plaisir commence.
» Que l'on chante, que l'on danse;
» Rions tous, lorsqu'il le faut.

» DIEUX DE FLEUVES, DIVINITÉS DE FONTAINES ET DE RUISSEAUX, chantant et dansant ensemble.

» La beauté la plus sévère
» Prend pitié d'un long tourment,
» Et l'amant qui persévère
» Devient un heureux amant.
» Tout est doux et rien ne coûte
» Pour un cœur qu'on veut toucher.
» L'onde se fait une route,
» En s'efforçant d'en chercher;
» L'eau qui tombe goutte à goutte
» Perce le plus dur rocher.

» L'Hymen seul ne saurait plaire,
» Il a beau flatter nos vœux;
» L'Amour seul a droit de faire
» Les plus doux de tous les nœuds.
» Il est fier, il est rebelle;
» Mais il charme tel qu'il est;

» L'Hymen vient quand on l'appelle;
» L'Amour vient quand il lui plaît.

» Il n'est point de résistance
» Dont le tems ne vienne à bout,
» Et l'effort de la constance
» A la fin doit vaincre tout.
» Tout est doux et rien ne coûte
» Pour un cœur qu'on veut toucher;
» L'onde se fait une route,
» En s'efforçant d'en chercher:
» L'eau qui tombe goutte à goutte
» Perce le plus dur rocher.

» L'Amour trouble tout le monde;
» C'est la source de nos pleurs;
» C'est un feu brûlant dans l'onde;
» C'est l'écueil des plus grands cœurs.
» Il est fier, il est rebelle;
» Mais il charme tel qu'il est:
» L'Hymen vient quand on l'appelle;
» L'Amour vient quand il lui plaît.

» UN DIEU DE FLEUVE ET UNE DIVINITÉ DE FONTAINE, dansent et chantent ensemble.

» D'une constance extrême
» Un ruisseau suit son cours:
» Il en sera de même
» Du choix de mes amours,
» Et du moment que j'aime,
» C'est pour aimer toujours.
» Jamais un cœur volage

« Ne trouve un heureux sort :
» Il n'a point l'avantage
» D'être long-tems au port ;
» Il cherche encor l'orage
» Au moment qu'il en sort.

» CHŒUR DE DIEUX DE FLEUVES ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

» Un grand calme est trop fâcheux ;
» Nous aimons mieux la tourmente.
» Que sert un cœur qui s'exempte
» De tous les soins amoureux ?
» A quoi sert une eau dormante ?
« Un grand calme est trop fâcheux,
» Nous aimons mieux la tourmente.

SCÈNE VI.

» ATYS, SANGARIDE, CÉLÉNUS, TROUPE DE ZÉPHRYS, LE DIEU DU FLEUVE SANGAR ; TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES, DE RUISSEAUX, ET DE DIVINITÉS DE FONTAINES.

» CHŒUR DE DIEUX DE FLEUVES ET DE FONTAINES.

» VENEZ former des nœuds charmans,
» Atys, venez unir ces bienheureux amans.

» ATYS.

» Cet hymen déplaît à Cybèle :
» Elle défend de l'achever :
» Sangaride est un bien qu'il faut lui réserver,
» Et que je demande pour elle.

» LE CHŒUR.

» Ah ! quelle loi cruelle !

» CÉLÉNUS.

» Atys peut s'engager lui-même à me trahir !
» Atys contre moi s'intéresse !

» ATYS.

» Seigneur, je suis à la déesse ;
» Dès qu'elle a commandé, je ne puis qu'obéir.

» LE DIEU DU FLEUVE SANGAR.

» Pourquoi faut-il qu'elle sépare
» Deux illustres amans pour qui l'hymen prépare
» Ses liens les plus doux ?

» LE CHŒUR.

» Opposons-nous
» A ce dessein barbare.

» ATYS.

» Apprenez, audacieux,
» Qu'il n'est rien qui n'obéisse
» Aux souveraines lois de la reine des Dieux !
» Qu'on nous enlève de ces lieux :
» Zéphyrs, que sans tarder mon ordre s'accomplisse.
(Les Zéphyrs enlèvent Atys et Sangaride.)

» LE CHŒUR.

» Quelle injustice !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

» Le théâtre change, et représente des jardins agréables.

SCÈNE I.

» CÉLÉNUS, CYBÈLE, MÉLISSE.

» CÉLÉNUS.

» Vous m'ôtez Sangaride, inhumaine Cybèle !
» Est-ce le prix du zèle
» Que j'ai fait avec soin éclater à vos yeux ?
» Préparez-vous ainsi la douceur éternelle
» Dont vous devez combler ces lieux ?
» Est-ce ainsi que les rois sont protégés des Dieux ?
» Divinité cruelle,
» Descendez-vous des cieux
» Pour troubler un amour fidèle,
» Et pour venir m'ôter ce que j'aime le mieux ?

» CYBÈLE.

» J'aimais Atys ; l'Amour a fait mon injustice :
» Il a pris soin de mon supplice ;
» Et, si vous êtes outragé,
» Bientôt vous serez trop vengé.
(41) » Atys adore Sangaride.

CÉLÉNUS.

Atys l'adore ! ah ! le perfide !

CYBÈLE.

» L'ingrat vous trahissait et voulait me trahir ;
» Il s'est trompé lui-même en croyant m'éblouir.
(42) » Les Zéphyrs l'ont laissé seul avec ce qu'il aime
» Dans ces aimables lieux ;
Je m'y suis cachée à leurs yeux :
J'y viens d'être témoin de leur amour extrême.

CÉLÉNUS.

O ciel ! Atys plairait aux yeux qui m'ont charmé !

CYBÈLE.

Eh ! pouvez-vous douter qu'Atys ne soit aimé ?
Non, non, jamais amour n'eut tant de violence :
Ils ont juré cent fois de s'aimer malgré nous,
Et de braver notre vengeance ;
Ils nous ont appelés cruels, tyrans, jaloux :
Enfin, leurs cœurs d'intelligence,
Tous deux... ah ! j'en frémis au moment que j'y pense !...,
Tous deux s'abandonnaient à des transports si doux,
Que je n'ai pu garder plus long-tems le silence,
Ni retenir l'éclat de mon juste courroux.

CÉLÉNUS.

La mort est pour leur crime une peine légère.

(43) CYBÈLE.

Mon cœur à les punir est assez engagé :
» Je vous l'ai déjà dit, croyez-en ma colère,
(44) Bientôt vous serez trop vengé.

SCÈNE II.

» ATYS, SANGARIDE, CYBÈLE, CÉLÉNUS, MÉLISSE, TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBÈLE.

CYBÈLE ET CÉLÉNUS.

» Venez vous livrer au supplice.

ATYS ET SANGARIDE.

Quoi! la terre et le ciel contre nous sont armés!
(45) Souffrirez-vous qu'on nous punisse?

» CYBÈLE ET CÉLÉNUS.

» Oubliez-vous votre injustice?

ATYS ET SANGARIDE.

Ne vous souvient-il plus de nous avoir aimés?

(46) CYBÈLE ET CÉLÉNUS.

» Vous changez mon amour en haine légitime.

» ATYS ET SANGARIDE.

» Pouvez-vous condamner
» L'amour qui nous anime?
» Si c'est un crime,
» Quel crime est plus à pardonner?

» CYBÈLE ET CÉLÉNUS.

» Perfide! deviez-vous me taire
» Que c'était vainement que je voulais vous plaire?

» ATYS ET SANGARIDE.

» Ne pouvant suivre vos désirs,
» Nous croyions ne pouvoir mieux faire
» Que de vous épargner de mortels déplaisirs.

» CYBÈLE.

» D'un supplice cruel craignez l'horreur extrême.

» CYBÈLE ET CÉLÉNUS.

» Craignez un funeste trépas.

» ATYS ET SANGARIDE.

» Vengez-vous, s'il le faut ; ne me pardonnez pas ;
» Mais pardonnez à ce que j'aime.

» CYBÈLE ET CÉLÉNUS.

» C'est peu de nous trahir, vous nous bravez, ingrats!

» ATYS ET SANGARIDE.

» Serez-vous sans pitié ?

» CYBÈLE ET CÉLÉNUS.

» Perdez toute espérance.

» ATYS ET SANGARIDE.

» L'Amour nous a forcés à vous faire une offense ;
» Il demande grâce pour nous.

» CYBÈLE ET CÉLÉNUS.

» L'Amour en courroux
» Demande vengeance.

CYBÈLE.

Toi qui portes partout et la rage et l'horreur ;
Cesse de tourmenter les criminelles ombres :
Viens, cruelle Alecton, sors des royaumes sombres ;
Inspire au cœur d'Atys ta barbare fureur.

» SCÈNE III.

» ALECTON, ATYS, SANGARIDE, CYBÈLE, CÉLÉNUS, MÉLISSE, IDAS, DORIS, TROUPE DE PRÊTRESSES DE CYBÈLE, CHŒUR DE PHRYGIENS.

(Alecton sort des enfers, tenant à la main un flambeau qu'elle secoue sur la tête d'Atys.)

ATYS.

Ciel! quelle vapeur m'environne!
Tous mes sens sont troublés, je frémis, je frissonne,
Je tremble, et tout-à-coup une infernale ardeur
Vient enflammer mon sang et dévorer mon cœur.

Dieux! que vois-je? le ciel s'arme contre la terre!

Quel désordre! quel bruit! quels éclats de tonnerre!
Quels abîmes profonds sous mes pas sont ouverts!
Que de fantômes vains sont sortis des enfers!

(A Cybèle, qu'il prend pour Sangaride.)

Sangaride, ah! fuyez la mort que vous prépare
Une divinité barbare:
C'est votre seul péril qui cause ma terreur.

SANGARIDE.

Atys, reconnaissez votre funeste erreur.

ATYS, prenant Sangaride pour un monstre.

Quel monstre vient à nous! quelle fureur le guide!
Ah! respecte, cruel, l'aimable Sangaride.

SANGARIDE.

Atys, mon cher Atys!

ATYS.

Quels hurlemens affreux?

CÉLÉNUS, à Sangaride.

Fuyez, sauvez-vous de sa rage.

ATYS, tenant à la main le couteau sacré qui sert aux sacrifices.

Il faut combattre : Amour, seconde mon courage!

(Atys court après Sangaride, qui fuit dans un des côtés du théâtre.)

CÉLÉNUS ET LE CHŒUR.

Arrête, arrête, malheureux!

(Célénus court après Atys.)

SANGARIDE, dans un des côtés du théâtre.

Atys!

LE CHŒUR.

O ciel!

SANGARIDE.

Je meurs.

LE CHŒUR.

Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime!

CÉLÉNUS, revenant sur le théâtre.

Je n'ai pu retenir ses efforts furieux;
Sangaride expire à nos yeux.

CYBÈLE.

Atys me sacrifie une indigne rivale.

» Partagez avec moi la douceur sans égale
» Que l'on goûte en vengeant un amour outragé.
» Je vous l'avais promis.

» CÉLÉNUS.

» O promesse fatale !
» Sangaride n'est plus, et je suis trop vengé.

(Célénus se retire au côté du théâtre où est Sangaride morte.)

» SCÈNE IV.

» ATYS, CYBÈLE, MÉLISSE, IDAS, CHŒUR DE PHRYGIENS.

ATYS.

Que je viens d'immoler une grande victime !
Sangaride est sauvée, et c'est par ma valeur.

CYBÈLE, touchant Atys.

Achève ma vengeance ; Atys, connais ton crime,
Et reprends ta raison pour sentir ton malheur.

ATYS.

Un calme heureux succède au trouble de mon cœur.
Sangaride, nymphe charmante,
Qu'êtes-vous devenue ? où puis-je avoir recours...?
Divinité toute-puissante,
Cybèle, ayez pitié de nos tendres amours ;
Rendez-moi Sangaride, épargnez ses beaux jours.

CYBÈLE, montrant à Atys Sangaride morte.

Tu la peux voir ; regarde.

ATYS.

Ah! quelle barbarie!
Sangaride a perdu la vie!
Ah! quelle main cruelle! ah! quel cœur inhumain!...

CYBÈLE.

Les coups dont elle meurt sont de ta propre main.

ATYS.

Moi, j'aurais immolé la beauté qui m'enchante!...
O ciel! ma main sanglante
Est de ce crime horrible un témoin trop certain!

LE CHŒUR.

Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime.

ATYS.

Quoi! Sangaride est morte! Atys est son bourreau!
Quelle vengeance, ô Dieux! quel supplice nouveau!
Quelles horreurs sont comparables
A l'excès des maux que je sens?
Dieux cruels! Dieux impitoyables!
Hé quoi! n'êtes-vous tout-puissans
Que pour faire des misérables?

CYBÈLE.

Atys, je vous ai trop aimé:
Cet amour, par vous-même en courroux transformé,
Fait voir encor sa violence.
Jugez, ingrat! jugez, en ce funeste jour,
De la grandeur de mon amour
Par la grandeur de ma vengeance.
Atys, c'est à l'Amour que tu dois imputer...

ATYS.

Barbare ! quel amour qui prend soin d'inventer
Les plus horribles maux que la rage peut faire !
Bienheureux qui peut éviter
Le malheur de vous plaire !
O Dieux ! injustes Dieux ! que n'êtes-vous mortels !
Faut-il que pour vous seuls vous gardiez la vengeance ?
C'est trop, c'est trop souffrir leur cruelle puissance ;
Chassons-les d'ici-bas, renversons leurs autels.
Quoi ! Sangaride est morte ! Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime !

(50) » CYBÈLE, ordonnant d'emporter le corps de Sangaride morte.

» Otez ce triste objet.

» ATYS.

» Ah ! ne m'arrachez pas
» Ce qui reste de tant d'appas :
» En fussiez-vous jalouse encore,
» Il faut que je l'adore
» Jusque dans l'horreur du trépas.

(Il suit le corps de Sangaride.)

« SCÈNE V.

» CYBÈLE, MÉLISSE.

» CYBÈLE.

» Je commence à trouver sa peine trop cruelle ;
» Une tendre pitié rappelle
» L'amour que mon courroux croyait avoir banni.

» Ma rivale n'est plus, Atys n'est plus coupable :
» Qu'il est aisé d'aimer un criminel aimable !
» Après l'avoir puni !
» Que son désespoir m'épouvante !
» Ses jours sont en péril, et j'en frémis d'effroi :
» Je veux d'un soin si cher ne me fier qu'à moi.
» Allons.,. Mais quel spectacle à mes yeux se présente !
» C'est Atys mourant que je voi !

» SCÈNE VI.

» ATYS, IDAS, CYBÈLE, MÉLISSE, PRÊTRESSES DE CYBÈLE.

» IDAS, soutenant Atys.

» Il s'est percé le sein, et mes soins pour sa vie
» N'ont pu prévenir sa fureur.

CYBÈLE.

» Ah ! c'est ma barbarie,
» C'est moi qui lui perce le cœur.

ATYS.

» Je meurs ; l'amour me guide
» Dans la nuit du trépas :
» Je vais où sera Sangaride...
» Inhumaine ! je vais où vous ne serez pas.

CYBÈLE.

» Atys, il est trop vrai, ma rigueur est extrême ;
» Plaignez-vous, je veux tout souffrir :
» Pourquoi suis-je immortelle en vous voyant périr ?

ATYS ET CYBÈLE.

» Il est doux de mourir
» Avec ce que l'on aime.

» CYBÈLE.

» Que mon amour funeste, armé contre moi-même,
» Ne peut-il vous venger de toutes mes rigueurs?

ATYS.

» Je suis assez vengé; vous m'aimez, et je meurs.

CYBÈLE.

» Malgré le destin implacable,
» Qui rend de ton trépas l'arrêt irrévocable,
» Atys, sois à jamais l'objet de mes amours;
» Reprends un sort nouveau, deviens un arbre aimable
» Que Cybèle aimera toujours.
» (Atys prend la forme d'un arbre aimé de la déesse Cybèle, et que l'on appelle pin.)
» Venez, furieux Corybantes,
» Venez joindre à mes cris vos clameurs éclatantes;
» Venez, nymphes des eaux; venez, dieux des forêts,
» Par vos plaintes les plus touchantes,
» Secondez mes tristes regrets.

« SCÈNE VII.

» CYBÈLE, TROUPE DE NYMPHES DES EAUX, TROUPE DE DIVINITÉS DES BOIS, TROUPE DE CORYBANTES.

» CYBÈLE.

» ATYS, l'aimable Atys, avec tous ses attraits,
» Descend dans la nuit éternelle;

» Mais, malgré la mort cruelle,
» L'amour de Cybèle
» Ne mourra jamais.
» Sous une nouvelle figure
» Atys est ranimé par mon pouvoir divin,
» Célébrez son nouveau destin;
» Pleurez sa funeste aventure.

» CHŒURS DES DIVINITÉS DES EAUX ET DES DIVINITÉS DES BOIS.

» Célébrons son nouveau destin;
» Pleurons sa funeste aventure.

» CYBÈLE.

» Que cet arbre sacré
» Soit révéré
» De toute la nature;
» Qu'il s'élève au-dessus des arbres les plus beaux;
» Qu'il soit voisin des cieux, qu'il règne sur les eaux;
» Qu'il ne puisse brûler que d'une flamme pure.
» Que cet arbre sacré
» Soit révéré
» De toute la nature.

(Le chœur répète les trois derniers vers.)

» CYBÈLE.

» Que ses rameaux soient toujours verts;
» Que les plus rigoureux hivers
» Ne leur fassent jamais d'injure.
Que cet arbre, etc.

» CYBÈLE ET LE CHŒUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

» Quelle douleur!

» CYBÈLE ET LE CHŒUR DES CORYBANTES.

» Ah! quelle rage!

» CYBÈLE ET LES CHŒURS.

» Ah! quel malheur!

CYBÈLE.

» Atys, au printems de son âge,
» Périt comme une fleur
» Qu'un soudain orage
» Renverse et ravage.

» CYBÈLE ET LE CHŒUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

» Quelle douleur!

» CYBÈLE ET LE CHŒUR DES CORYBANTES.

» Ah! quelle rage!

» CYBÈLE ET LES CHŒURS.

» Ah! quel malheur!

(Les divinités des bois et des eaux, avec les Corybantes, honorent le nouvel arbre, et le consacrent à Cybèle. Les regrets des divinités des bois et des eaux, et les cris des Corybantes, sont secondés et terminés par des tremblemens de terre, par des éclairs et par des éclats de tonnerre.)

» CYBÈLE ET LE CHŒUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

» Que le malheur d'Atys afflige tout le monde.

» CYBÈLE ET LE CHŒUR DES CORYBANTES.

» Que tout sente ici bas
» L'horreur d'un si cruel trépas.

» CYBÈLE ET LE CHŒUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

» Pénétrons tous les cœurs d'une douleur profonde;

» Que les bois, que les eaux perdent tous leurs appas.

» CYBÈLE ET LE CHŒUR DES CORYBANTES.

» Que le tonnerre nous réponde;
» Que la terre frémisse et tremble sous nos pas.

» CYBÈLE ET LE CHŒUR DES DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX.

» Que le malheur d'Atys afflige tout le monde.

» TOUS ENSEMBLE.

» Que tout sente ici bas.
» L'horreur d'un si cruel trépas.

FIN D'ATYS.

AVERTISSEMENT.

Par suite des changemens qu'a éprouvés le système de la coupe des opéras depuis Quinault, Atys est un de ceux qui ont le plus souffert de la réduction. Mais en fesant une pareille opération, Marmontel a plutôt songé à la commodité de la représentation et du musicien qu'à l'intérêt littéraire, et il a mutilé l'opéra que nous venons de donner. Cependant pour faire connaître aux lecteurs cette pièce telle qu'elle se joue, nous indiquons ici les changemens de scène et les morceaux que ce grand littérateur y a ajoutés.

ATYS.

VARIANTES.

(1) ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche paysage au fond duquel on voit le Mont Ida, et, en avant, le péristile du temple de Cybèle.

SCÈNE I.

ATYS.

Amans qui vous plaignez, etc.

. . . . . .

(Le reste comme à la scène II du texte de Quinault.)

AIR.

Brûlé d'une flamme
Qui fait mon malheur,
Il faut dans mon ame
Cacher ma douleur.
Il faut que j'expire,
Victime du sort,
Sans même oser dire
Qui cause ma mort.

Parmi l'allégresse
D'un peuple assemblé ;
Confus et troublé,
De quelle tristesse
Je suis accablé !

Brûlé d'une flamme, etc.

Ma douleur me trahit ; et quelqu'un peut m'entendre.

(2) AIR.

. . . . . .

Atys, votre cœur est changé.
L'Amour se serait-il vengé ?
N'est-ce pas lui qui vous éveille ?

AIR.

ATYS.

La paix des cœurs indifférens
Fait mes délices les plus chères :
Si leurs plaisirs ne sont pas grands,
Au moins leurs peines sont légères.

. . . . . .

(3) Devient votre époux ;
Tout doit parler d'amour pour vous.

SANGARIDE.

Oui, je dois chérir ma victoire.

. . . . . .

(4) Ainsi, vous opposez aux plus touchans appas,

Une indifférence invincible ?

. . . . . .

(5) DORIS.

Que je vous plains !

(6) Son cœur paisible
Fuit l'Amour, et craint ses appas.

. . . . . .

(7) AIR.

Est-il un destin plus cruel ?
Ah! qui fut jamais plus à plaindre ?
Charme d'un amour mutuel,
Je me vois réduite à vous craindre.
Le cœur d'Atys est le seul bien
Où mon cœur en secret aspire ;
J'adore Atys, et je désire
Que jamais Atys n'aime rien !
Atys, pour qui seul je respire !
Est-il un destin plus cruel ? etc.

. . . . . .

(8) JE viens de voir, dans ces campagnes,

. . . . . .

(9) Les jeux vont bientôt commencer ;
Et je ne vois point nos compagnes !

(10) SANGARIDE.

Que n'avez-vous su vous contraindre !
O Dieux !

. . . . . .

(11) DUO.

ATYS.

Hélas ! si, dans ma peine,
Une espérance vaine
Mêlait sa douce erreur !...
Mais rien n'en soulage l'horreur.

SANGARIDE.

Atys, vous, que j'adore,
N'accablez pas encore,
Par des tourmens nouveaux,
Un cœur qui partage vos maux.
Laissez-moi.

ATYS.

Non, cruelle.

SANGARIDE.

Vivez, soyez fidèle ;
Mais vivez sans me voir.

ATYS.

Ah ! croyez-vous possible
De vivre sans espoir ?

SANGARIDE,

Ah ! quel supplice horrible,
De s'aimer sans espoir !

ENSEMBLE.

Ciel ! sans ton assistance,
Est-il une constance
Égale à nos malheurs ?
O ciel, qui vois nos pleurs,
Est-il une constance

Égale à nos malheurs ?

ATYS.

Hélas ! quelle est ma peine !
Toute espérance est vaine.
Rien n'adoucit mes maux.

SANGARIDE.

Atys, vous que j'adore,
N'accablez pas encore,
Par des tourmens nouveaux,
Un cœur qui sent vos maux.
Laissez-moi.

ATYS.

Non, cruelle.

SANGARIDE.

Vivez, soyez fidèle ;
Mais vivez sans me voir.

ATYS.

Que voulez-vous, cruelle,
D'un cœur au désespoir ?

ENSEMBLE.

Ciel ! sans ton assistance,
Est-il une constance, etc.

(Une symphonie annonce l'arrivée de Cybèle.)

ATYS.

La déesse descend. Allons au-devant d'elle.

SCÈNE VII.

ATYS, SANGARIDE, CÉLÉNUS, CYBÈLE, IDAS, DORIS, MÉLISSE, PRÊTRES DE CYBÈLE, PEUPLE DE PHRYGIE.

LE CHŒUR.

Venez, reine des Dieux, venez,
Venez, favorable Cybèle.

ATYS.

Pour ces rivages fortunés,
Quittez votre cour immortelle.

SANGARIDE ET ATYS.

Venez voir les autels qui vous sont destinés.

. . . . . .

(13) ATYS.

. . . . . .

LE CHŒUR.

Venez, reine des Dieux, etc.

CYBÈLE.

(14) Qu'on m'écoute en silence; . . . . . .

. . . . . .

(15) Célénus, le ciel vous fit roi;

. . . . . .

(16) C'est bien assez pour vous de gloire et de puissance.
Je veux faire un destin qui ne soit dû qu'à moi.
Je crois voir, dans Atys, un ministre fidèle;

. . . . . .

(17) Rien ne pourra troubler son zèle.
Son cœur, pour vous être fidèle,
S'est réservé jusqu'à ce jour.
Il faut tout un cœur pour Cybèle;
A peine tout le mien peut suffire à l'amour.

(Au peuple.)

Célébrez la gloire immortelle
Du sacrificateur dont Cybèle a fait choix.
Qu'Atys nous dispense ses lois:
Honorons le choix de Cybèle.

LE CHŒUR.

Honorons le choix de Cybèle.
Qu'Atys nous dispense ses lois.
Celui dont Cybèle a fait choix,
Obtient une gloire immortelle;
Son sort l'égale aux plus grands rois.

(Fête célébrée en l'honneur de Cybèle. Atys est revêtu des marques de sa nouvelle dignité.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le vestibule du palais du grand-prêtre de Cybèle.

SCÈNE I.

CYBÈLE, MÉLISSE.

CYBÈLE.

C'EST ici son palais ; mais je fais, pour sa gloire,
Encor plus que tu ne peux croire.
. . . . . .

(19) Fais venir le sommeil, et que, dans ce séjour,
Ce Dieu prenne soin de conduire
Les songes qui forment sa cour.
Atys ne sait pas mon amour ;
Par un moyen nouveau je prétends l'en instruire...
Célénus avec lui s'avance ; éloignons-nous.

SCÈNE II.

ATYS, CÉLÉNUS.

CÉLÉNUS.

SANGARIDE gémit !... Elle t'ouvre son ame ;

N'y découvres-tu point quelque secrète flamme ?
Quelque rival caché ?

ATYS.

Seigneur, que dites-vous ?

CÉLÉNUS

Le seul nom de rival allume mon courroux.
Transport dont mon ame est saisie,
Sombre et cruelle Jalousie,
Vas-tu devenir mon vautour ?

Sombre et cruelle Jalousie,
Sors de mon cœur, fuis sans retour,
Éloigne-toi, triste furie,
Tu fais le tourment de l'Amour.

Tu vois le trouble qui me presse,
Atys : pour le calmer, je m'abandonne à toi.
Aux peines de mon cœur si ton cœur s'intéresse,
Vois Sangaride, et sers ton ami dans ton roi.

SCÈNE III.

ATYS.

O funeste amitié ! confiance accablante !
Sur quel abîme affreux vous tenez en suspens
Mon ame incertaine et tremblante !
Je souhaite, je crains, je veux, je me repens...
Trahirai-je mon roi ? Perdrai-je mon amante ?
Malheureux ! sur mes jours quel poison je répands !
Je suis aimé de Sangaride ;
L'heure approche où mon sort et le sien se décide ;
. . . . . .

(20) AIR.

Quel trouble agite mon cœur ?
Que d'ennemis il rassemble !
Ne pourrai-je unir ensemble
L'innocence et le bonheur ?
Auquel des deux renoncer ?
Je veux choisir, et je tremble,
Oui, je tremble à prononcer.
Je succombe ; et je sens une froide langueur
Dans tous mes esprits se répandre...
Le sommeil vient-il me surprendre
Hélas ! des malheureux c'est l'unique douceur...
Ah ! laissons-lui suspendre
Le trouble de mon cœur.

SCÈNE IV.

ATYS endormi, MORPHÉE, LES SONGES.

(21) CHŒUR.

. . . . . .

(22) Toujours aimé, toujours fidèle,
Pour une immortelle beauté,
Brûle d'une flamme immortelle.

. . . . . .

(23) Garde-toi d'offenser un amour tout-puissant.

SONGES HEUREUX.

Combien de délices
Ton cœur va goûter !

SONGES FUNESTES.

Combien de supplices
Tu dois redouter !

ENSEMBLE.

Des plaisirs } sans fin
Des malheurs }
De ton choix dépendent.
Ces plaisirs } t'attendent.
Ces malheurs }
Choisis ton destin.

(Danse des Songes.)

SONGES FUNESTES.

Si ton cœur rebelle,
Ingrat, infidèle,
Irrite Cybèle,
Tu cours au trépas.
L'amour qu'on outrage,
Se transforme en rage ;
L'amour qu'on outrage,
Ne pardonne pas.

CYBÈLE.

(24) Atys, ceux-là sont vrais, et vous devez les croire.

. . . . . .

ATYS.

(25) Vous servir avec zèle est mon devoir suprême.

CYBÈLE.

Le zèle n'est pas de l'amour ;
Et les Dieux sont encor plus flattés qu'on les aime.

ATYS.

AIR.

Je suis comblé de vos bienfaits :
Comment y serais-je insensible ?

Les mériter, s'il est possible,
Est le plus cher de mes souhaits.
Je suis comblé de vos bienfaits :
Comment y serais-je insensible ?

(29) D'un malheureux hymen dissuadez le Roi :

. . . . . .

(30) CYBÈLE, à Sangaride.

Cybèle aux vœux d'Atys n'a rien à refuser ;
Atys de sa faveur ne saurait abuser ;
Rassurez-vous. Je l'aime, et je veux bien le dire.
Le cœur d'Atys manquait à ma félicité.
Sans lui je ne veux plus de grandeurs ni d'empire ;
Et pour lui seul j'ai tout quitté.

SANGARIDE, à part.

Malheureuse !

CYBÈLE, à part.

Je crois l'entendre qui soupire !

(A Sangaride.)

Allez. Atys lui-même ira vous garantir
D'une fatale violence.
Et vous, Atys, et vous, attendez en silence,
Que de mes volontés je vous fasse avertir.

. . . . . .

(30) N'as-tu pas de leurs yeux surpris l'intelligence ?
N'as-tu pas entendu qu'ils soupiraient tout bas ?
Je vois dans ces jardins s'éloigner Sangaride ;
Suis-la des yeux. Bientôt le soupçon qui me guide,
M'y fera voler sur tes pas.

SCÈNE VIII.

CYBÈLE.

Est-ce là le retour que je devais attendre?
Mille cœurs m'adoraient; je les néglige tous.
Un seul m'a su charmer; il a peine à se rendre.
C'est donc pour me frapper des plus sensibles coups,
Que le cruel Amour m'a fait un cœur si tendre?

AIR.

Tremblez ingrats, de me trahir.
Je sais haïr
Autant que j'aime.
Je vous observerai moi-même;
Et n'espérez pas m'éblouir.

Quel noir projet mon cœur enfante!
Quelle horrible peine il invente!
Atys, combien tu vas gémir!
Ah! ma vengeance m'épouvante:
Je n'y puis penser sans frémir.
Tremblez, etc.

FIN DU SECOND ACTE.

(32) ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente les jardins du palais de Célénus.

SCÈNE I.

SANGARIDE, DORIS.

(33) SEULE avec moi, pourquoi ce silence timide ?

. . . . . .

(34) La Déesse aime Atys ; Atys l'aime à son tour.

. . . . . .

(35) AIR.

Malheureuse, hélas ! j'aime encore !
De l'infidèle que j'adore,
Mon cœur ne peut se détacher.
Je sens le trait qui me déchire :
En vain je voudrais l'arracher ;
Et je redouble mon martyre,
En m'efforçant de le cacher.

. . . . . .

Malheureuse, hélas ! etc.

(36) Mais l'ingrat a changé ; je veux changer de même.
J'accepterai sans peine un glorieux époux.
Je ne veux plus aimer que la grandeur suprême ;
Et le bonheur d'un Roi qui m'aime,

Va faire mes soins les plus doux.

. . . . . .

(37) CÉLÉNUS, SANGARIDE, DORIS.

CÉLÉNUS.

Belle Nymphe, l'Amour, avec moi, vous convie
A venir vous placer sur un trône éclatant.

. . . . . .

(38) Mais rassurez un cœur jaloux.
Je veux, en vous aimant, me flatter de vous plaire.

. . . . . .

(39) CÉLÉNUS.

Ah! ce n'est point assez.

SANGARIDE.

Que puis-je encor vous dire?

. . . . . .

(Atys paraît.)

CÉLÉNUS, à Sangaride.

. . . . . .

(40) AIR.

Je vais posséder Sangaride!
Ah! qui fut jamais plus heureux?
Sa bouche innocente et timide
A daigné répondre à mes vœux.
J'ai lu mon destin dans ses yeux;
Un soupir a trahi son ame.
Dans ce moment délicieux,
J'ai senti redoubler ma flamme;

Dans ses regards j'ai vu les cieux.
Je vais posséder Sangaride! etc.

(41) Qu'avec lui j'ai de peine à feindre!
Et que je plains l'erreur dont il est si flatté!

SANGARIDE.

Non, dispensez-vous de le plaindre:
Il obtiendra le prix qu'il a bien mérite!

. . . . . .

(42) ENSEMBLE.

DUO.

Jurons de nous aimer toujours,
De vivre ou de mourir ensemble.

ALTERNATIVEMENT.

Ce n'est pas pour moi que je tremble,
Non! je ne crains que pour vos jours.

ENSEMBLE.

Jurons de nous aimer toujours,
De vivre ou de mourir ensemble.

ALTERNATIVEMENT.

Tyrans cruels, tyrans jaloux!
Hélas! pourquoi séparez-vous
Deux cœurs qu'un nœud si doux rassemble?
Jurons, etc.

CYBÈLE, avant de paraître.

Perfide Atys!

ATYS.

J'entends Cybèle!
Nous sommes trahis. Ah! loin d'elle,

Fuyons, s'il en est tems; évitons son courroux.

. . . . . .

SCÈNE V.

(43) CYBÈLE, CÉLÉNUS, MÉLISSE.

CYBÈLE, vivement.

Oui, Célénus, Atys adore Sangaride.

. . . . . .

CYBÈLE.

(44) Ici, dans ces aimables lieux,
Il s'était retiré seul avec ce qu'il aime;

. . . . . .

CYBÈLE, à Mélisse.

(A Célénus.)

(45) Qu'on les amène ici. Croyez-en ma colère.

. . . . . .

(46) CÉLÉNUS.

Épargnez Sangaride.

CYBÈLE.

Épargner ma rivale!
Elle a fait mon malheur et le malheur d'Atys;
Ses yeux ont allumé les feux qu'il a sentis;
Sa coupable beauté ne m'est que trop fatale!

SCÈNE VI.

CYBÈLE, CÉLÉNUS, ATYS, SANGARIDE,
PRÊTRES DE CYBÈLE.

(47) CYBÈLE, ironiquement.

Venez, heureux amans, venez, qu'on vous unisse.

. . . . . .

(48) QUATUOR.

ATYS.

Pardonnez, ô puissante immortelle.

CYBÈLE.

Non, jamais, non! couple ingrat et rebelle.

CÉLÉNUS, à part.

Malgré moi j'aime encor l'infidèle.

SANGARIDE.

Hélas! Atys, sans moi,
Vous eût gardé sa foi.

CYBÈLE, à Célénus.

Elle a su plaire; elle est trop criminelle.

ATYS.

Son crime est d'être belle.

CÉLÉNUS, à part

Elle est encor plus belle.

SANGARIDE.

Hélas! quel excès de rigueur?

ATYS, SANGARIDE.

A quel affreux supplice
Je sens livrer mon cœur!

CYBÈLE.

ENSEMBLE. L'un et l'autre est complice :
Ils ont percé mon cœur.

CÉLÉNUS.

A quel affreux supplice
Je sens livrer mon cœur.

ATYS.

Pardonnez, ô puissante immortelle!

CYBÈLE.

Non, jamais, non! couple ingrat et rebelle.

SANGARIDE.

Hélas! Atys, sans moi,
Vous eût gardé sa foi.

CYBÈLE.

Elle a su plaire ; elle est trop criminelle.

ATYS, à Sangaride.

Ton crime est d'être belle.

CÉLÉNUS, à part.

Elle est encor plus belle,
L'infidèle!

SANGARIDE, à Atys.

Je cause ton malheur.

CYBÈLE.

L'effroi qu'il sent pour elle
Redouble ma fureur.

CÉLÉNUS, à part.

Je tremble, hélas! pour elle.
Cybèle est en fureur.

ATYS.

O Cybèle!

CYBÈLE.

Tu l'aimais! infidèle!

SANGARIDE.

Hélas! Atys, sans moi,
Vous eût gardé sa foi.

CÉLÉNUS.

Hélas! ce n'est qu'à moi
Qu'elle a manqué de foi.

CYBÈLE, à Célénus.

Jamais il n'aima qu'elle.

ATYS, à Sangaride.

Ton crime est d'être belle;
Je cause ton malheur.

CÉLÉNUS.

Son crime est d'être belle;
Et c'est pour mon malheur.

SANGARIDE.

Je m'offre en sacrifice.

CYBÈLE, à Célénus.

L'un et l'autre est complice.

ATYS.

Que mon sang vous fléchisse.

CYBÈLE.

Je me ferai justice.

CÉLÉNUS.

Laissez à ma justice
Vous faire un sacrifice.

SANGARIDE.

Que la mort nous unisse ;
Qu'un même instant finisse
Ma vie et son malheur.

ENSEMBLE.

ATYS, SANGARIDE.

A quel affreux supplice
Je sens livrer mon cœur !

CÉLÉNUS.

Hélas ! pour mon supplice,
Je l'aime avec ardeur.

CYBÈLE.

Au plus affreux supplice
Ils ont livré mon cœur.

(49) SCÈNE VII.

ATYS, CYBÈLE.

ATYS, tenant encore à la main le couteau sacré.

. . . . . .

(50) SCÈNE VIII.

CYBÈLE, ATYS, MÉLISSE, DORIS, IDAS
PEUPLES DE PHRYGIE.

LE CHŒUR, au fond du théâtre, environnant le corps de Sangaride.

Atys, Atys lui-même
Fait périr ce qu'il aime.

CYBÈLE, au chœur.

Éloignez cet objet.

ATYS.

Cruels, ne m'ôtez pas
Ce qui reste de tant d'appas.

Je veux la suivre; je l'adore,
Jusque dans l'horreur du trépas.
En fussiez-vous jalouse encore,
Je veux expirer dans ses bras.

(Atys veut se frapper.)

CYBÈLE.

Arrête! je fus trop cruelle,
Arrête! et vis du moins pour elle,
Si tu ne peux vivre pour moi:
Je vais la rappeler de la nuit éternelle.
O Pluton! ô mon fils! cède aux vœux de Cybèle.
Et toi, pour qui la mort va révoquer sa loi,
Revois le jour, revois un amant si fidèle.
Je serai dans les cieux moins heureuse que toi.

ATYS.

Dieux!

SANGARIDE.

Qui rappelle au jour mon ame fugitive ?

ATYS ET SANGARIDE.

Ah ! vous laissez-vous désarmer ?
Ah ! consentez-vous.. { que je vive,
qu'elle vive,
Et qu'elle vive pour m'aimer !
Et que je vive pour l'aimer !

CHŒUR.

Ah ! vous laissez-vous désarmer ?
Ah ! consentez-vous qu'elle vive,
Et qu'elle vive pour l'aimer !

CYBÈLE.

Cessez de répandre des larmes,
Mortels, oubliez à jamais
Et ma colère et vos alarmes ;
Ne pensez plus qu'à mes bienfais.

CHŒUR.

Cessons de répandre des larmes,
Cybèle nous rend ses bienfaits.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, CÉLÉNUS.

CÉLÉNUS, avec sa cour.

Atys, ne crains plus ma vengeance :
Cybèle a pardonné, je pardonnue à mon tour.
C'est aux rois comme aux dieux d'exercer la clémence.

ATYS ET SANGARIDE.

Célébrons à jamais, célébrons ce grand jour.
Rendons hommage à la clémence:
Elle a désarmé la vengeance,
Elle a triomphé de l'amour.

CHŒUR.

Célébrons à jamais, etc.

(Marche de prêtres de l'hymen, qui viennent unir les deux amans.)

CHŒUR, des prêtres et du peuple.

Dieu du bonheur, Dieu des plaisirs tranquilles,
Hymen! descends, viens unir sous ta loi
Deux vrais amans, deux cœurs dignes de toi.
L'aimable paix protége tes asiles,
Le tendre amour repose sur ta foi.

(Atys et Sangaride sont unis à l'autel de l'Hymen; et une ête générale termine le spectacle.

FIN DES VARIANTES D'ATYS.

ISIS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES,

PAR QUINAULT,

Représentée, pour la première fois, le 5 janvier 1677.

EFO

PERSONNAGES.

HIÉRAX, amant de la Nymphe Io, et frère d'Argus.
PIRANTE, ami d'Hiérax.
IO, Nymphe, fille du fleuve Inachus, aimée de Jupiter, persécutée par Junon, et reçue enfin au rang des divinités célestes sous le nom d'Isis.
MICÈNE, Nymphe, confidente d'Io.
MERCURE.
Chœurs des Divinités de la terre et des échos.
Troupe de Divinités de la terre, des eaux et des richesses souterraines.
JUPITER.
IRIS, confidente de Junon.
JUNON.
HÉBÉ, fille de Junon, et Déesse de la jeunesse.
Chœurs et troupes des Jeux et des Plaisirs de la suite d'Hébé.
Chœur et troupe de Nymphes de la suite de Junon.
ARGUS.
Une Nymphe représentant Syrinx.
Chœur et troupe de Nymphes compagnes de Syrinx.
Un des Sylvains représentant le dieu Pan.
Chœur et troupe de bergers suivans de Pan.
Chœur et troupe de Satyres de la suite de Pan.
Chœur et troupe de Sylvains suivans de Pan.
ERINNIS, furie.
Chœur et troupe de peuples des climats glacés.

Deux conducteurs des Chalybes travaillant à forger l'acier.
Chœur et troupe de Chalybes.
Suite des Parques. La Guerre, les Fureurs de la Guerre, la Famine, les Maladies violentes et languissantes, l'Incendie, l'Inondation, etc.
Les trois Parques.
Chœurs des Divinités célestes.
Chœur et troupe de peuples d'Egypte.

ISIS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente des prairies agréables, où le fleuve Inachus serpente.)

SCÈNE I.

HIÉRAX, seul.

Cessons d'aimer une infidèle;
Évitons la honte cruelle
De servir, d'adorer qui ne nous aime plus:
Achevons de briser les nœuds qu'elle a rompus:
Dégageons-nous, sortons d'un si funeste empire.
Hélas! malgré moi je soupire!
Ah! mon cœur! quelle lâcheté!
Quel charme te retient dans un honteux martyre!
Tu n'as pas craint des fers qui nous ont tant coûté;
As-tu peur de la liberté?
Revenez, liberté charmante;
Vous n'êtes que trop diligente,
Lorsqu'il faut dans un cœur faire place à l'amour;

Mais que vous êtes lente,
Lorsqu'un juste dépit presse votre retour !

SCÈNE II.

PIRANTE, HIÉRAX.

PIRANTE.

C'est trop entretenir vos tristes rêveries ;
Venez, tournez vos pas vers ces rives fleuries ;
Regardez ces flots argentés,
Qui, dans ces vallons écartés,
Font briller l'émail des prairies :
Interrompez vos soupirs ;
Tout doit être ici tranquille ;
Ce beau séjour est l'asile
Du repos et des plaisirs.

HIÉRAX.

Depuis qu'une nymphe inconstante
A trahi mon amour et m'a manqué de foi,
Ces lieux, jadis si beaux, n'ont plus rien qui m'enchante ;
Ce que j'aime a changé, tout est changé pour moi.

PIRANTE.

La fille d'Inachus hautement vous préfère
A mille autres amans de votre sort jaloux ;
Vous avez l'aveu de son père,
Par les soins d'Argus votre frère :
La puissante Junon se déclare pour vous.

HIÉRAX.

Si l'ingrate m'aimait, je serais son époux.

Cette nymphe légère
De jour en jour diffère
Un hymen qu'autrefois elle avait cru si doux.

L'inconstante n'a plus l'empressement extrême
De cet amour naissant qui répondait au mien :
Son changement paraît en dépit d'elle-même ;
Je ne le connais que trop bien :
Sa bouche quelquefois dit encor qu'elle m'aime ;
Mais son cœur ni ses yeux ne m'en disent plus rien.

PIRANTE.

Se peut-il qu'elle dissimule?
Après tant de sermens, ne la croyez-vous pas ?

HIÉRAX.

Je ne les crus que trop, hélas!
Ces sermens qui trompaient mon cœur tendre et crédule.

Ce fut dans ces vallons, où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours ;
Ce fut sur son charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais ;
Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont enfin emporté les sermens qu'elle a faits.
Je la vois, l'infidèle.

PIRANTE.

Éclaircissez-vous avec elle.

SCÈNE III.

LA NYMPHE IO, MICÈNE, HIÉRAX, PIRANTE.

IO.

M'AIMEZ-VOUS ? puis-je m'en flatter ?

HIÉRAX.

Cruelle ! en voulez-vous douter ?
En vain votre inconstance éclate ;
En vain elle m'anime à briser tous les nœuds :
Je vous aime toujours, ingrate !
Plus que vous ne voulez, et plus que je ne veux.

IO.

Je crains un funeste présage.
Un aigle dévorant vient de fondre, à mes yeux,
Sur un oiseau qui, dans ces lieux,
M'entretenait d'un doux ramage.
Différez notre hymen, suivons l'avis des cieux.

HIÉRAX.

Notre hymen ne déplaît qu'à votre cœur volage :
Répondez-moi de vous, je vous réponds des Dieux.

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se ferait vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verrait votre cœur dégagé :
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine ;
C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;
Leur cours ne change point, et vous avez changé.

IO.

Laissez-moi revenir de mes frayeurs secrètes ;
J'attends de votre amour cet effort généreux.

HIÉRAX.

Je veux ce qui vous plaît, cruelle que vous êtes !
Vous n'abusez que trop d'un amour malheureux.

IO.

Non ; je vous aime encor.

HIÉRAX.

Quelle froideur extrême !
Inconstante ! est-ce ainsi qu'on doit dire qu'on aime ?

IO.

C'est à tort que vous m'accusez ;
Vous avez vu toujours vos rivaux méprisés.

HIÉRAX.

Le mal de mes rivaux n'égale point ma peine ;
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur ;
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur :
Comme eux, à votre humeur sévère
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé !

Je ne le sens que trop, votre cœur se détache,
Et je ne sais qui me l'arrache.
Je cherche en vain l'heureux amant
Qui me dérobe un bien charmant,
Où j'ai cru devoir seul prétendre :
Je sentirais moins mon tourment,
Si je trouvais à qui m'en prendre.

Vous fuyez mes regards, vous ne me dites rien;
Il faut vous délivrer d'un fâcheux entretien :
Ma présence vous blesse, et c'est trop vous contraindre.

IO.

Jaloux, sombre et chagrin, partout où je vous vois,
Vous ne cessez point de vous plaindre :
Je voudrais vous aimer autant que je le dois :
Et vous me forcez à vous craindre.

IO ET HIÉRAX.

Non, il ne tient qu'à vous
De rendre notre sort plus doux.

IO.

Non, il ne tient qu'à vous
De rendre
Mon cœur plus tendre.

HIÉRAX.

Non, il ne tient qu'à vous
De rendre mon cœur moins jaloux.

IO ET HIÉRAX.

Non, il ne tient qu'à vous
De rendre notre sort plus doux.

SCÈNE IV.

IO, MICÈNE.

MICÈNE.

Ce prince trop long-tems dans ses chagrins s'obstine.
On pardonne au premier transport

D'un amour qui se plaint à tort,
Et qui sans raison se mutine;
Mais à la fin
On se chagrine
Contre un amour chagrin.

IO.

Je veux bien te parler, enfin, sans artifice;
Ce prince infortuné s'alarme avec justice.
Le maître souverain de la terre et des cieux
Entreprend de plaire à mes yeux :
Du cœur de Jupiter l'Amour m'offre l'empire;
Mercure est venu me le dire;
Je le vois chaque jour descendre dans ces lieux.
Mon cœur, autant qu'il peut, fait toujours résistance;
Et, pour attaquer ma constance,
Il ne fallait pas moins que le plus grand des dieux.

MICÈNE.

On écoute aisément Jupiter qui soupire;
C'est un amant qu'on n'ose mépriser;
Et du plus grand des cœurs le glorieux empire
Est difficile à refuser.

IO.

Lorsqu'on me presse de me rendre
Aux attraits d'un amour nouveau,
Plus le charme est puissant, et plus il serait beau
De pouvoir m'en défendre.
Quoi! tu veux me quitter! d'où vient ce soin pressant?

MICÈNE.

C'est pour vous seule ici que Mercure descend.

SCÈNE V.

MERCURE, IO, CHŒUR DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET CHŒUR DES ÉCHOS.

MERCURE, sur un nuage.

Le Dieu puissant qui lance le tonnerre,
Et qui des cieux tient le sceptre en ses mains,
A résolu de venir sur la terre
Chasser les maux qui troublent les humains.
Que la terre avec soin à cet honneur réponde :
Echos, retentissez dans ces lieux pleins d'appas;
Annoncez qu'aujourd'hui, pour le bonheur du monde,
Jupiter descend ici bas.

(Les chœurs répètent les quatre derniers vers dans le tems que Mercure descend sur la terre.)

MERCURE, parlant à Io.

C'est ainsi que Mercure,
Pour abuser des dieux jaloux,
Doit parler hautement à toute la nature;
Mais il doit s'expliquer autrement avec vous.
C'est pour vous voir, c'est pour vous plaire,
Que Jupiter descend du céleste séjour;
Et les biens qu'ici bas sa présence va faire
Ne seront dus qu'à son amour.

IO.

Pourquoi du haut des cieux ce dieu veut-il descendre?
Mes vœux sont engagés, mon cœur a fait un choix;
L'Amour tôt ou tard peut prétendre
Que tous les cœurs se rangent sous ses lois :

C'est un hommage qu'il faut rendre;
Mais c'est assez de le rendre une fois.

MERCURE.

Ce serait, en aimant, une contrainte étrange,
Qu'un cœur, pour mieux choisir, n'osât se dégager :
Quand c'est pour Jupiter qu'on change,
Il n'est pas honteux de changer.
Que tout l'univers se pare
De ce qu'il a de plus rare,
Que tout brille dans ces lieux :
Que la terre partage
L'éclat et la gloire des cieux,
Que tout rende hommage
Au plus grand des Dieux.

SCÈNE VI.

(Les Divinités de la terre, des eaux et des richesses souterraines viennent, magnifiquement parées, pour recevoir Jupiter et pour lui rendre hommage.)

CHŒUR DE DIVINITÉS.

Que la terre partage
L'éclat et la gloire des cieux;
Que tout rende hommage
Au plus grand des Dieux.

(Vingt-quatre Divinités chantant; huit Divinités de la terre; huit Divinités des eaux; huit Divinités des richesses souterraines.)

(Douze Divinités dansantes; quatre Divinités de la terre; quatre Divinités des eaux; quatre Divinités des richesses souterraines.)

Qu'un nuage vous environne :
Belle nymphe, rassurez-vous.
Je vous aime, et pour vous le dire,
Je sors avec plaisir de mon suprême empire.
La foudre est dans mes mains, les dieux me font la cour ;
Je tiens tout l'univers sous mon obéissance :
Mais, si je prétends en ce jour
Engager votre cœur à m'aimer à son tour,
Je fonde moins mon espérance
Sur la grandeur de ma puissance,
Que sur l'excès de mon amour.

IO.

Que sert-il qu'ici bas votre amour me choisisse ?
L'honneur m'en vient trop tard ; j'ai formé d'autres nœuds :
Il fallait que ce bien, pour combler tous mes vœux,
Ne me coutât point d'injustice,
Et ne fît point de malheureux.

JUPITER.

C'est une assez grande gloire
Pour votre premier vainqueur,
D'être encor dans votre mémoire,
Et de me disputer si long-tems votre cœur.

IO.

La gloire doit forcer mon cœur à se défendre.
Si vous sortez du ciel pour chercher les douceurs
D'un amour tendre,
Vous pourrez aisément attaquer d'autres cœurs,
Qui feront gloire de se rendre.

JUPITER.

Il n'est rien dans les cieux, il n'est rien ici bas

De si charmant que vos appas :
Rien ne peut me toucher d'une flamme si forte ;
Belle Nymphe, vous l'emportez
Sur les autres beautés,
Autant que Jupiter l'emporte
Sur les autres divinités.
Verrez-vous tant d'amour avec indifférence ?
Quel trouble vous saisit ? où tournez-vous vos pas ?

IO.

Mon cœur en votre présence
Fait trop peu de résistance :
Contentez-vous, hélas !
D'étonner ma constance,
Et n'en triomphez pas.

JUPITER.

Eh ! pourquoi craignez-vous Jupiter qui vous aime ?

IO.

Je crains tout, je me crains moi-même.

JUPITER.

Quoi ! voulez-vous me fuir ?

IO.

C'est mon dernier espoir.

JUPITER.

Écoutez mon amour.

IO.

Écoutez mon devoir.

JUPITER.

Vous avez un cœur libre, et qui peut se défendre !

IO.

Non ; vous ne laissez pas mon cœur en mon pouvoir.

MERCURE.

Si je fais ma première affaire
De vous voir et de vous plaire ?

IRIS.

Je ferai mon premier devoir
De vous plaire et de vous voir.

MERCURE.

Un cœur fidèle
A pour moi de charmans appas :
Vous avez mille attraits, vous n'êtes que trop belle ;
Mais je crains que vous n'ayez pas
Un cœur fidèle.

IRIS.

Pourquoi craignez-vous tant
Que mon cœur se dégage ?
Je vous permets d'être inconstant,
Sitôt que je serai volage.

MERCURE ET IRIS.

Promettez-moi de constantes amours ;
Je vous promets de vous aimer toujours.

MERCURE.

Que la feinte entre nous finisse.

IRIS.

Parlons sans mystère en ce jour.

MERCURE ET IRIS.

Le moindre artifice
Offense l'Amour.

IRIS.

Quel soin presse ici bas Jupiter de descendre ?

MERCURE.

Le seul bien des mortels lui fait quitter les cieux.
Mais quel soupçon nouveau Junon peut-elle prendre?
Ne suivrait-elle point Jupiter en ces lieux?

IRIS.

Dans les jardins d'Hébé Junon vient de se rendre.

(Junon paraît au milieu d'un nuage qui s'avance.)

MERCURE.

Un nuage entr'ouvert la découvre à mes yeux.
Iris parle ainsi sans mystère?
C'est ainsi que je puis me fier à sa foi?

IRIS.

Ne me reprochez pas que je suis peu sincère;
Vous ne l'êtes pas plus que moi.

MERCURE ET IRIS.

Gardez pour quelque autre
Votre amour trompeur;
Je reprends mon cœur,
Reprenez le vôtre.

(Le nuage s'approche de terre, et Junon descend.)

SCÈNE V.

JUNON, IRIS.

IRIS.

J'ai cherché vainement la fille d'Inachus.

JUNON.

Ah! je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.
Non, Iris, ne la cherchons plus.

Jupiter, dans ces lieux, m'a donné de l'ombrage ;
J'ai traversé les airs, j'ai percé le nuage
Qu'il opposait à mes regards :
Mais en vain j'ai tourné les yeux de toutes parts ;
Ce Dieu, par son pouvoir suprême,
M'a caché la Nymphe qu'il aime,
Et ne m'a laissé voir que des troupeaux épars.

Non, non ; je ne suis point une crédule épouse,
Qu'on puisse tromper aisément :
Voyons qui feindra mieux de Jupiter amant,
Ou de Junon jalouse.
Il est maître des cieux, la terre suit sa loi ;
Sous sa toute puissance il faut que tout fléchisse :
Mais puisqu'il ne prétend s'armer que d'artifice,
Tout Jupiter qu'il est, il est moins fort que moi.
Dans ces lieux écartés, vois que la terre est belle !

IRIS.

Elle honore son maître, et brille sous ses pas.

JUNON.

L'Amour, cet Amour infidèle,
Qui du plus haut des cieux l'appelle
Fait que tout lui rit ici bas.
Près d'une maîtresse nouvelle,
Dans le fond des déserts on trouve des appas,
Et le ciel même ne plaît pas
Avec une épouse immortelle.

SCÈNE VI.

JUPITER, JUNON, MERCURE, IRIS.

JUPITER.

Dans les jardins d'Hébé vous deviez en ce jour
D'une nouvelle nymphe augmenter votre cour.
Quel dessein si pressant dans ces lieux vous amène?

JUNON.

Je ne vous suivrai pas plus loin.
Je viens de votre amour attendre un nouveau soin.
Ne vous étonnez pas qu'on vous quitte avec peine,
Et que de Jupiter on ait toujours besoin :
Vous m'aimez, et j'en suis certaine.

JUPITER.

Souhaitez, je promets
Que vos vœux seront satisfaits.

JUNON.

J'ai fait choix d'une nymphe, et déjà la déesse
De l'aimable jeunesse
Se prépare à la recevoir ;
Mais je n'ose, sans vous, disposer de personne :
Si j'ai quelque pouvoir,
Je n'en prétends avoir
Qu'autant que votre amour m'en donne.
Ce don de votre main me sera précieux.

JUPITER.

J'approuve vos désirs, que rien n'y soit contraire.
Mercure, ayez soin de lui plaire,

Et portez à son gré mes ordres en tous lieux;
Que tout suive les lois de la reine des cieux.

MERCURE ET IRIS.

Que tout suive les lois de la reine des cieux.

JUPITER.

Parlez, que votre choix hautement se déclare.

JUNON.

La nymphe qui me plaît ne vous déplaira pas;
Vous ne verrez point ici bas
De mérite plus grand, ni de beauté plus rare:
Les honneurs que je lui prépare
Ne lui sont que trop dus:
Enfin, Junon choisit la fille d'Inachus.

JUPITER.

La fille d'Inachus!

JUNON.

Déclarez-vous pour elle.
Peut-on voir à ma suite une nymphe plus belle,
Plus capable d'orner ma cour,
Et de marquer pour moi le soin de votre amour?
Vous me l'avez promise, et je vous la demande.

JUPITER.

Vous ne sauriez combler d'une gloire trop grande
La nymphe que vous choisissez.
Junon commande;
Allez, Mercure, obéissez.

IRIS.

Junon commande;
Allez, Mercure, obéissez.

SCÈNE VII.

(Le théâtre change et représente les jardins d'Hébé, déesse de la jeunesse.)

HÉBÉ, TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS, TROUPE DE NYMPHES de la suite de Junon.

(Six Nymphes de Junon suivantes; vingt-quatre Jeux et Plaisirs chantant; neuf Jeux et Plaisirs dansant.)
(Des Jeux et des Plaisirs s'avancent en dansant devant la déesse Hébé.)

HÉBÉ.

Les Plaisirs les plus doux
Sont faits pour la jeunesse.
Venez, Jeux charmans, venez tous;
Gardez-vous bien d'amener avec vous
La sévère Sagesse.
Les Plaisirs les plus doux
Sont faits pour la jeunesse.
Fuyez, fuyez, sombre Tristesse;
Noirs Chagrins, fuyez loin de nous;
Vous êtes destinés pour l'affreuse vieillesse.
Les Plaisirs les plus doux
Sont faits pour la jeunesse:

(Le chœur répète les deux derniers vers.)

(Les Jeux, les Plaisirs et les Nymphes de Junon se divertissent par des danses et par des chansons, en attendant la nouvelle nymphe dont Junon veut faire choix.)

DEUX NYMPHES CHANTENT ENSEMBLE.

Aimez, profitez du tems,

Jeunesse charmante ;
Rendez vos désirs contens.
Tout rit, tout enchante
Dans les plus beaux ans.
L'Amour vous éclaire,
Marchez sur ses pas ;
Cherchez à vous faire
Des nœuds pleins d'appas :
Que vous sert de plaire,
Si vous n'aimez pas?

Pourquoi craignez-vous d'aimer,
Beautés inhumaines?
Cessez de vous alarmer?
L'Amour a des peines
Qui doivent charmer.
Ce Dieu vous éclaire,
Marchez sur ses pas;
Cherchez à vous faire
Des nœuds pleins d'appas:
Que vous sert de plaire,
Si vous n'aimez pas ?

LE CHŒUR.

Que ces lieux ont d'attraits!
Goûtons-en bien les charmes;
L'Amour n'y fait jamais
Verser de tristes larmes;
Les soins et les alarmes
N'en troublent point la paix.
Jouissons dans ces retraites
Des douceurs les plus parfaites:

Suivez-nous, charmans Plaisirs;
Comblez tous nos désirs.
Voyons couler ces eaux
Dans ces rians bocages;
Chantez, petits oiseaux,
Chantez sous ces feuillages;
Joignez vos doux ramages
A nos concerts nouveaux.
Jouissons dans ces retraites
Des douceurs les plus parfaites:
Suivez-nous, charmans Plaisirs;
Comblez tous nos désirs.

SCÈNE VIII.

IO, MERCURE, IRIS, HÉBÉ, LES JEUX, LES PLAISIRS; TROUPE DE NYMPHES DE LA SUITE DE JUNON.

MERCURE ET IRIS, conduisant Io.

Servez, Nymphe, servez, avec un soin fidèle,
La puissante reine des cieux;
Suivez dans ces aimables lieux
La jeunesse immortelle;
Tout plaît et tout rit avec elle.

(Hébé et les Nymphes reçoivent Io.)

HÉBÉ et le chœur des Nymphes.

Que c'est un plaisir charmant
D'être jeune et belle!

Triomphons à tout moment
D'une conquête nouvelle.
Que c'est un plaisir charmant
D'être jeune et belle!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change et représente la solitude où Argus fait sa demeure, près d'un lac et au milieu d'une forêt.

SCÈNE I.

ARGUS, IO.

ARGUS.

Dans ce solitaire séjour
Vous êtes sous ma garde, et Junon vous y laisse :
Mes yeux veilleront tour-à-tour,
Et vous observeront sans cesse.

IO.

Est-ce là le bonheur que Junon m'a promis ?
Argus, apprenez-moi quel crime j'ai commis.

ARGUS.

Vous êtes aimable ;
Vos yeux devaient moins charmer ;
Vous êtes coupable
De vous faire trop aimer.

IO.

Ne me déguisez rien ; de quoi m'accuse-t-elle ?
Quelle offense à ses yeux me rend si criminelle ?

Ne pourrai-je apaiser son funeste courroux ?

ARGUS.

C'est une offense cruelle
De paraître belle
A des yeux jaloux.
L'amour de Jupiter a trop paru pour vous.

IO.

Je suis perdue, ô ciel! si Junon est jalouse.

ARGUS.

On ne plaît guère à l'épouse,
Lorsqu'on plaît tant à l'époux.

Vous n'en serez pas mieux d'être ingrate et volage :
Vous quittez un fidèle amant,
Pour recevoir un plus brillant hommage ;
Mais c'est un avantage
Que vous paîrez chèrement.
Vous n'en serez pas mieux d'être ingrate et volage.

J'ai l'ordre d'enfermer vos dangereux appas ;
La déesse défend que vous voyez personne.

IO.

Aux rigueurs de Junon Jupiter m'abandonne :
Non, Jupiter ne m'aime pas.

(Argus enferme Io.)

SCÈNE II.

HIÉRAX, ARGUS.

HIÉRAX, voyant Io qui entre dans la demeure d'Argus.

La perfide craint ma présence ;
Elle me fuit en vain, et j'irai la chercher....

ARGUS, arrêtant Hiérax.

Non.

HIÉRAX.

Laissez-moi lui reprocher
Sa cruelle inconstance.

ARGUS.

Non, on ne la doit point voir.

HIÉRAX.

Quoi ! Junon me devient contraire !

ARGUS.

L'ordre est exprès pour tous ; perdez un vain espoir.

HIÉRAX.

L'amitié fraternelle a si peu de pouvoir ?

ARGUS.

Non, je ne connais plus ni d'ami, ni de frère ;
Je ne connais que mon devoir.
Laissez la Nymphe en paix, ce n'est plus vous qu'elle aime.

HIÉRAX.

Quel est l'heureux amant qui s'en est fait aimer ?
Nommez-le moi.

ARGUS.

Tremblez à l'entendre nommer;
C'est un dieu tout-puissant, c'est Jupiter lui-même.

HIÉRAX.

O Dieux!

ARGUS.

Dégagez-vous d'un amour si fatal;
Sans balancer, il faut vous y résoudre:
C'est un redoutable rival
Qu'un amant qui lance la foudre.

HIÉRAX.

Dieux tout-puissans! ah! vous étiez jaloux
De la félicité que vous m'avez ravie!
Dieux tout-puissans! ah! vous étiez jaloux
De me voir plus heureux que vous!
Vous n'avez pu souffrir le bonheur de ma vie,
Et je voyais vos grandeurs sans envie:
J'aimais, j'étais aimé; mon sort était trop doux.
Dieux tout-puissans! ah! vous étiez jaloux
De la félicité que vous m'avez ravie!
Dieux tout-puissans! ah! vous étiez jaloux
De me voir plus heureux que vous!

ARGUS.

Heureux qui peut briser sa chaîne!
Finissez une plainte vaine;
Méprisez l'infidélité:
Un cœur ingrat vaut-il la peine
D'être tant regretté?
Heureux qui peut briser sa chaîne!

HIÉRAX ET ARGUS.

Heureux qui peut briser sa chaîne !

ARGUS.

Liberté, liberté !

SCÈNE III.

ARGUS, HIÉRAX, UNE NYMPHE qui représente SYRINX; troupe de NYMPHES en habit de chasse; LA NYMPHE SYRINX; huit NYMPHES compagnes de SYRINX, chantantes; quatre autres NYMPHES chantantes; six NYMPHES compagnes de SYRINX, dansantes.

SYRINX, CHŒUR DE NYMPHES.

Liberté, liberté!

(Une partie des Nymphes danse dans le tems que les autres chantent.)

ARGUS ET HIÉRAX.

Quelles danses ! quels chants ! et quelle nouveauté !

SYRINX ET LES NYMPHES.

S'il est quelque bien au monde,
C'est la liberté.

ARGUS ET HIÉRAX.

Que voulez-vous ?

CHŒUR DE NYMPHES.

Liberté, liberté!

ARGUS ET HIÉRAX.

Que voulez-vous ? il faut qu'on nous réponde.

SYRINX ET LES NYMPHES.

S'il est quelque bien au monde,
C'est la liberté.

SCÈNE IV.

ARGUS, HIÉRAX, SYRINX, MERCURE, déguisé en berger, TROUPE DE NYMPHES, TROUPE DE BERGERS, TROUPE DE SATYRES, TROUPE DE SYLVAINS.

MERCURE, CHŒUR DE NYMPHES, DE BERGERS ET DE SYLVAINS.

LIBERTÉ, liberté!

MERCURE, déguisé en berger, parlant à Argus.

De la nymphe Syrinx Pan chérit la mémoire;
Il en regrette encor la perte chaque jour:
Pour célébrer une fête à sa gloire,
Ce dieu lui-même assemble ici sa cour;
Il veut que du malheur de son fidèle amour
Un spectacle touchant représente l'histoire.

ARGUS.

C'est un plaisir pour nous, poursuivez, j'y consens;
Je ne m'oppose point à des jeux innocens.

(Argus va prendre place sur un siége de gazon proche de l'endroit où Io est enfermée, et fait placer Hiérax de l'autre côté.)

MERCURE, parlant à part à toute la troupe qu'il conduit.

Il donne dans le piége; achevez, sans remise,
Achevez de surprendre Argus et tous ses yeux:
Si vous tentez une grande entreprise,

Mercure vous conduit, l'Amour vous favorise,
Et vous servez le plus puissant des Dieux.

(Mercure, les bergers, les satyres et les sylvains rentrent derrière le théâtre.)

SCÈNE V.

ARGUS, HIÉRAX, SYRINX, TROUPE DE NYMPHES.

SYRINX ET LE CHŒUR DES NYMPHES.

Liberté, liberté!
S'il est quelque bien au monde,
C'est la liberté.
Liberté, liberté!

SYRINX.

L'empire de l'Amour n'est pas moins agité
Que l'empire de l'onde:
Ne cherchons point d'autre félicité
Qu'un doux loisir dans une paix profonde.

SYRINX ET LE CHŒUR.

S'il est quelque bien au monde,
C'est la liberté.
Liberté, liberté!

(Dans le tems qu'une partie des Nymphes chante, le reste de la troupe danse.)

SCÈNE VI.

ARGUS, HIÉRAX, SYRINX, TROUPE DE NYMPHES; UN DES SYLVAINS REPRÉSENTANT LE DIEU PAN; TROUPE DE BERGERS, TROUPE DE SATYRES, TROUPE DE SYLVAINS.

(Les bergers et des sylvains dansant et chantant viennent offrir des présens de fruits et de fleurs à la nymphe Syrinx, et tâchent de lui persuader de n'aller point à la chasse et de s'engager sous les lois de l'Amour.)

(Douze Satyres chantant et portant des présens à Syrinx ; qautre Satyres jouant de la flûte; douze bergers portant des présens à Syrinx ; quatre bergers jouant de la flûte; quatre Sylvains dansant ; quatre bergers héroïques dansant ; deux bergers chantant.)

QUEL bien devez-vous attendre,
Beauté, qui chassez dans ces bois?
Que pouvez-vous prendre
Qui vaille un cœur tendre
Soumis à vos lois?
Ce n'est qu'en aimant
Qu'on trouve un sort charmant.
Aimez enfin à votre tour;
Il faut que tout cède à l'Amour :
Il sait frapper d'un coup certain
Le cerf léger qui fuit en vain :
Jusque dans les antres secrets,
Au fond des forêts,
Tout doit sentir ses traits.

Lorsque l'Amour vous appelle,

Pourquoi fuyez-vous ses plaisirs?
La rose nouvelle
N'en est que plus belle
D'aimer les zéphyrs:
Ce n'est qu'en aimant
Qu'on trouve un sort charmant.
Aimez enfin à votre tour;
Il faut que tout cède à l'Amour:
Il sait frapper d'un coup certain
Le cerf léger qui fuit en vain:
Jusque dans les antres secrets,
Au fond des forêts,
Tout doit sentir ses traits.

PAN.

Je vous aime, Nymphe charmante;
Un amant immortel cherche à plaire à vos yeux.

SYRINX.

Pan est un dieu puissant; je révère les Dieux;
Mais le nom d'amant m'épouvante.

PAN.

Pour faire trouver le nom d'amant plus doux
J'y joindrai le titre d'époux.
Je n'aurai pas de peine
A m'engager
Dans une aimable chaîne;
Je n'aurai pas de peine
A m'engager
Pour ne jamais changer.
Aimez un dieu qui vous adore;
Unissons-nous d'un nœud charmant.

SYRINX.

Un époux doit être encore
Plus à craindre qu'un amant.

PAN.

Dissipez de vaines alarmes ;
Éprouvez l'Amour et ses charmes ;
Connaissez ses plus doux appas :
Non, ce ne peut être
Que faute de le connaître
Qu'il ne vous plaît pas.

SYRINX.

Les maux d'autrui me rendront sage.
Ah ! quel malheur
De laisser engager son cœur !
Pourquoi faut-il passer le plus beau de son âge
Dans une mortelle langueur !
Ah ! quel malheur !
Pourquoi n'avoir pas le courage
De s'affranchir de la rigueur
D'un funeste esclavage ?
Ah ! quel malheur
De laisser engager son cœur !

PAN.

Ah ! quel dommage
Que vous ne sachiez pas aimer !
Que vous sert-il d'avoir tant d'attraits en partage,
Si vous en négligez le plus grand avantage ?
Que vous sert-il de savoir tout charmer ?
Ah ! quel dommage
Que vous ne sachiez pas aimer !

CHŒUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Aimons sans cesse.

CHŒUR DE NYMPHES.

N'aimons jamais.

CHŒUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Cédons à l'Amour qui nous presse;
Pour vivre heureux, aimons sans cesse.

CHŒUR DE NYMPHES.

Pour vivre en paix,
N'aimons jamais.

SYRINX.

Le chagrin suit toujours les cœurs que l'Amour blesse.

PAN.

La tranquille sagesse
N'a que des plaisirs imparfaits.

CHŒUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Aimons sans cesse.

CHŒUR DE NYMPHES.

N'aimons jamais.

SYRINX.

On ne peut aimer sans faiblesse.

PAN.

Que cette faiblesse a d'attraits!

CHŒUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Aimons sans cesse.

CHŒUR DE NYMPHES.

N'aimons jamais.

CHŒUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

Cédons à l'amour qui nous presse ;
Pour vivre heureux, aimons sans cesse.

CHŒUR DE NYMPHES.

Pour vivre en paix
N'aimons jamais.

SYRINX.

Faut-il qu'en vains discours un si beau jour se passe ?
Mes compagnes, courons dans le fort des forêts ;
Voyons qui d'entre nous se sert mieux de ses traits :
Courons à la chasse.

LES CHŒURS.

Courons à la chasse.

SYRINX, revenant sur le théâtre, suivie de Pan.

Pourquoi me suivre de si près ?

PAN.

Pourquoi fuir qui vous aime ?

SYRINX.

Un amant m'embarrasse.

SYRINX ET LES CHŒURS, derrière le théâtre.

Courons à la chasse.

PAN, revenant une seconde fois sur la scène, suivant toujours Syrinx.

Je ne puis vous quitter; mon cœur s'attache à vous
Par des nœuds trop forts et trop doux...

SYRINX.

Mes compagnes, venez!... C'est en vain que j'appelle.

PAN.

Écoutez, ingrate! écoutez
Un dieu charmé de vos beautés,
Qui vous jure un amour fidèle.

SYRINX, fuyant.

Je déclare à l'Amour une guerre immortelle.

TROUPE DE BERGERS QUI ARRÊTENT SYRINX.

Cruelle! arrêtez.

TROUPE DE SYLVAINS ET DE SATYRES QUI ARRÊTENT SYRINX.

Arrêtez, cruelle!

SYRINX.

On me retient de tous côtés.

CHŒUR DE SATYRES, DE SYLVAINS ET DE BERGERS.

Cruelle! arrêtez.

SYRINX.

Dieux, protecteurs de l'innocence;
Naïades, Nymphes de ces eaux,
J'implore ici votre assistance.

(Syrinx se jette dans les eaux.)

PAN, suivant Syrinx dans le lac où elle s'est jetée.

Où vous exposez-vous? Quels prodiges nouveaux!

La Nymphe est changée en roseaux !

(Le vent pénètre dans les roseaux, et leur fait former un bruit plaintif.)

Hélas ! quel bruit ! Qu'entends-je ? Ah ! quelle voix nouvelle !
La Nymphe tâche encor d'exprimer ses regrets.
Que son murmure est doux ! que sa plainte a d'attraits !
Ne cessons point de nous plaindre avec elle.
Ranimons les restes charmans
D'une nymphe qui fut si belle ;
Elle répond encore à nos gémissemens :
Ne cessons point de nous plaindre avec elle.

(Pan donne des roseaux aux Bergers, aux Satyres et aux Sylvains, qui en forment un concert de flûtes.)

PAN.

Les yeux qui m'ont charmé ne verront plus le jour !
Était-ce ainsi, cruel Amour,
Qu'il fallait te venger d'une beauté rebelle ?
N'aurait-il pas suffi de t'en rendre vainqueur,
Et de voir, dans tes fers, son insensible cœur
Brûler, avec le mien, d'une ardeur éternelle ?
Que tout ressente mes tourmens.

PAN ET DEUX BERGERS, accompagnés du concert de flûtes.

Ranimons les restes charmans
D'une nymphe qui fut si belle ;
Elle répond encore à nos gémissemens :
Ne cessons point de nous plaindre avec elle.

(Argus commence à s'assoupir ; Mercure, déguisé en Berger, s'approche de lui, et achève de l'endormir en le touchant de son caducée.)

PAN.

Que ces roseaux plaintifs soient à jamais aimés...

MERCURE.

Il suffit ; Argus dort, tous ses yeux sont fermés :
Allons, que rien ne nous retarde ;
Délivrons la Nymphe qu'il garde.

SCÈNE VII.

IO, MERCURE, ARGUS, HIÉRAX; TROUPE DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS.

MERCURE, fesant sortir Io de la demeure d'Argus, qu'il ouvre d'un coup de son caducée.

Reconnaissez Mercure, et fuyez avec nous :
Éloignez-vous d'Argus, avant qu'il se réveille.

HIÉRAX, arrêtant Io, et parlant à Mercure.

Argus avec cent yeux sommeille ;
Mais croyez-vous
Endormir un amant jaloux ?
Demeurez.

MERCURE.

Malheureux ! d'où te vient cette audace ?

HIÉRAX.

J'ai tout perdu, j'attends le trépas sans effroi ;
Un coup de foudre est une grâce
Pour un malheureux comme moi.
Éveillez-vous, Argus ; vous vous laissez surprendre.

ARGUS ET HIÉRAX.

Puissante reine des cieux,
Junon, venez nous défendre.

MERCURE, frappant Argus et Hiérax de son caducée.

Commencez d'éprouver la colère des Dieux.

(Argus tombe mort, et Hiérax, changé en oiseau de proie, s'envole.)

CHŒUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS

Fuyons.

IO.

Vous me quittez ! quel secours puis-je attendre ?

CHŒUR DE SYLVAINS, DE SATYRES ET DE BERGERS

Fuyons ; Junon vient dans ces lieux.

SCÈNE VIII.

JUNON, sur son char; ARGUS, IO, ÉRINNIS, FURIE.

JUNON.

Revois le jour, Argus ; que ta figure change.

(Argus, transformé en paon, vient se placer devant le char de Junon.)

Et vous, Nymphe, apprenez comment Junon se venge.
Sors, barbare Érinnis, sors du fond des enfers ;
Viens, prends soin de servir ma vengeance fatale,
Et d'en montrer l'horreur en cent climats divers :
Epouvante tout l'univers

Par les tourmens de ma rivale ;
Viens la punir au gré de mon courroux ;
Redouble ta rage infernale,
Et fais, s'il se peut, qu'elle égale
La fureur de mon cœur jaloux.

(La Furie sort des enfers ; elle poursuit Io ; elle l'enlève, et Junon remonte dans le ciel.)

IO, poursuivie par la Furie.

O Dieux ! où me réduisez-vous ?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre change et représente l'endroit le plus glacé de la Scythie.

SCENE I.

Des Peuples paraissent transis de froid.

CHŒURS DES PEUPLES, des climats glacés.

L'HIVER qui nous tourmente
S'obstine à nous geler;
Nous ne saurions parler
Qu'avec une voix tremblante.
La neige et les glaçons
Nous donnent de mortels frissons.
Les frimats se répandent
Sur nos corps languissans;
Le froid transit nos sens;
Les plus durs rochers se fendent.
La neige et les glaçons
Nous donnent de mortels frissons.

SCÈNE II.

IO, ÉRINNIS, FURIE, LES PEUPLES des climats glacés.

IO.

Laisse-moi, cruelle Furie!
Cruelle! laisse-moi respirer un moment.
Ah! barbare! plus je te prie,
Et plus tu prends plaisir d'augmenter mon tourment.

ÉRINNIS.

Soupire, gémis, pleure, crie;
Je me fais de ta peine un spectacle charmant.

IO.

Laisse-moi, cruelle Furie!
Cruelle! laisse-moi respirer un moment.
Quel horrible séjour! quel froid insupportable!
Tes serpens, animés par ta rage implacable,
Ne sont-ils pas d'assez cruels bourreaux?
Pour punir un cœur misérable,
Viens-tu chercher si loin des supplices nouveaux?

ÉRINNIS.

Malheureux habitans d'une demeure affreuse,
Connaissez de Junon le funeste courroux:
Par sa vengeance rigoureuse,
Vous voyez une malheureuse
Qui souffre cent fois plus que vous.
(Io et la Furie répètent les deux derniers vers.)

CHŒURS DES PEUPLES DES CLIMATS GLACÉS.

Ah ! quelle peine
De trembler, de languir dans l'horreur des frimats !

IO.

Ah ! quelle peine
D'éprouver tant de maux sans trouver le trépas !
Ah ! quelle vengeance inhumaine !

ÉRINNIS.

Viens changer de tourmens, passe en d'autres climats.
(La Furie entraine et enlève Io.)

IO.

Ah ! quelle peine !

CHŒURS DES PEUPLES DES CLIMATS GLACÉS.

Ah ! quelle peine
De trembler, de languir dans l'horreur des frimats !

SCÈNE III.

Le théâtre change et représente des deux côtés les forges des Chalybes, qui travaillent à forger l'acier. La mer paraît dans l'enfoncement.

HUIT CHALYBES DANSANS; DEUX CONDUCTEURS DES CHALYBES CHANTANS; CHŒUR DES CHALYBES.

(Dans le tems que plusieurs Chalybes travaillent dans les forges, quelques autres vont et viennent avec empressement pour apporter l'acier des mines, et pour disposer ce qui est nécessaire au travail qui se fait.)

LES DEUX CONDUCTEURS ET LE CHŒUR DES CHALYBES.

Que le feu des forges s'allume;
Travaillons d'un effort nouveau;
Qu'on fasse retentir l'enclume
Sous les coups pesans du marteau.

SCÈNE IV.

IO, ÉRINNIS, LES CONDUCTEURS DES CHALYBES; TROUPE ET CHŒUR DES CHALYBES.

IO, au milieu des feux qui sortent des forges.

Quel déluge de feux vient sur moi se répandre
O ciel!

(Les Chalybes passent auprès d'Io avec des morceaux d'épées, de lances et de haches à demi-forgées.)

ÉRINNIS.

Le ciel ne peut t'entendre;
Tu ne te plains pas assez haut.

LES DEUX CONDUCTEURS ET LE CHŒUR DES CHALYBES.

Qu'on prépare tout ce qu'il faut.

IO.

Junon serait moins inhumaine;
Tu me fais trop souffrir, tu sers trop bien sa haine.

ÉRINNIS.

Au gré de son dépit jaloux,
Tes maux les plus cruels seront encor trop doux.

IO.

Hélas ! quelle rigueur extrême !
C'est en vain que Jupiter m'aime ;
La haine de Junon jouit de mon tourment.
Que vous haïssez fortement,
Grands Dieux! qu'il s'en faut bien que vous aimiez de même!

(Les feux des forges redoublent, et les Chalybes environnent Io avec des morceaux d'aciers brûlans.)

IO.

Ne pourrai-je cesser de vivre ?
Cherchons le trépas dans les flots.

ÉRINNIS.

Partout ma rage te doit suivre ;
N'attends ni secours ni repos.

(Io fuit et monte au haut d'un rocher, d'où elle se précipite dans la mer ; la Furie s'y jette après la Nymphe.)

SCÈNE V.

Le théâtre change et représente l'antre des Parques.

SUITE DES PARQUES, LA GUERRE, LES FUREURS DE LA GUERRE, LES MALADIES VIOLENTES ET LANGUISSANTES, LA FAMINE, L'INCENDIE, L'INONDATION, etc., CHANTANS, DANSANS.

CHŒUR DE LA SUITE DES PARQUES.

Exécutons l'arrêt du sort ;
Suivons ses lois les plus cruelles :
Présentons sans cesse à la mort
Des victimes nouvelles.

LA GUERRE.

Que le fer,

LA FAMINE.

Que la faim,

L'INCENDIE.

Que les feux,

L'INONDATION.

Que les eaux;

TOUS ENSEMBLE.

Que tout serve à creuser mille et mille tombeaux.

LES MALADIES VIOLENTES.

Qu'on s'empresse d'entrer dans les royaumes sombres
Par mille chemins différens.

LES MALADIES LANGUISSANTES.

Achevez d'expirer, infortunés mourans;
Cherchez un long repos dans le séjour des ombres.

LE CHŒUR.

Exécutons l'arrêt du sort;
Suivons ses lois les plus cruelles:
Présentons sans cesse à la mort
Des victimes nouvelles.

LA GUERRE.

Que le fer,

LA FAMINE.

Que la faim,

L'INCENDIE.

Que les feux,

L'INONDATION.

Que les eaux ;

TOUS ENSEMBLE.

Que tout serve à creuser mille et mille tombeaux.

(La suite des Parques témoigne le plaisir qu'elle prend à terminer le sort des humains.)

SCÈNE VI.

IO, ERINNIS, LA SUITE DES PARQUES.

IO, parlant à la suite des Parques.

C'EST contre moi qu'il faut tourner
Votre rigueur la plus funeste :
D'une vie odieuse arrachez-moi le reste ;
Hâtez-vous de la terminer.

LE CHŒUR DE LA SUITE DES PARQUES.

C'est aux Parques de l'ordonner.

IO.

Favorisez mes vœux, Déesses souveraines,
Qui réglez du destin les immuables lois ;
Finissez mes jours et mes peines ;
Ne me condamnez pas à mourir mille fois

(Le fond de l'antre des Parques s'ouvre, et les trois Parques en sortent.)

SCÈNE VII.

LES PARQUES, IO, ERINNIS, SUITE DES PARQUES.

LES PARQUES.

Le fil de la vie
De tous les humains,
Suivant notre envie,
Tourne dans nos mains.

IO.

Tranchez mon triste sort d'un coup qui me délivre
Des tourmens que Junon me contraint à souffrir.
Chacun vous fait des vœux pour vivre,
Et je vous en fais pour mourir.

ÉRINNIS.

Jupiter l'a soumise aux lois de son épouse;
Elle a rendu Junon jalouse:
L'amour d'un dieu puissant a trop su la charmer;
Elle est trop peu punie encore.

IO.

Est-ce un si grand crime d'aimer
Ce que tout l'univers adore?

LES PARQUES.

Nymphe, apaise Junon, si tu veux voir la fin
De ton sort déplorable:
C'est l'arrêt du destin;
Il est irrévocable.

IO.

Hélas! comment fléchir une haine implacable?

LES PARQUES, ÉRINNIS, LE CHŒUR DE LA SUITE DES PARQUES.

C'est l'arrêt du destin;
Il est irrévocable.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change et représente les rivages du Nil et l'une des embouchures par où ce fleuve se jette dans la mer.

SCÈNE I.

IO, ERINNIS.

IO, sortant de la mer, d'où elle est tirée par la Furie.

Terminez mes tourmens, puissant maître du monde :
Sans vous, sans votre amour, hélas !
Je ne souffrirais pas.
Réduite au désespoir, mourante, vagabonde,
J'ai porté mon supplice en mille affreux climats ;
Une horrible furie, attachée à mes pas,
M'a suivie au travers du vaste sein de l'onde.
Terminez mes tourmens, puissant maître du monde ;
Voyez de quels maux ici bas
Votre épouse punit mes malheureux appas :
Délivrez-moi de ma douleur profonde ;
Ouvrez-moi, par pitié, les portes du trépas.
Terminez mes tourmens, puissant maître du monde ;
Sans vous, sans votre amour, hélas !
Je ne souffrirais pas.

C'est Jupiter qui m'aime : ah ! qui le pourrait croire !
Je ne suis plus dans sa mémoire ;
Il n'entend pas mes cris, il ne voit pas mes pleurs :
Après m'avoir livrée aux plus cruels malheurs,
Il est tranquille au comble de la gloire ;
Il m'abandonne au milieu des douleurs.
A la fin, je succombe ; heureuse, si je meurs !

(Io tombe accablée de ses tourmens, et Jupiter, touché de pitié, descend du ciel.)

SCÈNE II.

JUPITER, IO, ÉRINNIS.

JUPITER.

Il ne m'est pas permis de finir votre peine,
Et ma puissance souveraine
Doit suivre du destin l'irrévocable loi :
C'est tout ce que je puis, par un amour extrême,
Que de quitter le ciel et ma gloire suprême
Pour prendre part aux maux que vous souffrez pour moi.

IO.

Ah ! mon supplice augmente encore !
Tout le feu des enfers me brûle et me dévore !
Mourrai-je tant de fois sans voir finir mon sort ?

JUPITER.

Ma tendresse pour vous rend Junon inflexible.
Elle voit mon amour ; il lui paraît trop fort :
Son courroux se redouble et devient invincible.

IO.

N'importe ; en ma faveur soyez toujours sensible.

JUPITER.

C'est trop vous exposer à son jaloux transport ;
J'irrite, en vous aimant, sa vengeance terrible.

IO.

Aimez-moi, s'il vous est possible,
Assez pour la forcer à me donner la mort.

(Junon descend sur la terre.)

SCÈNE III.

JUPITER, JUNON, IO, ÉRINNIS.

JUPITER.

Venez, déesse impitoyable ;
Venez, voyez, reconnaissez
Cette nymphe mourante, autrefois trop aimable :
C'est assez la punir, c'est vous venger assez ;
L'éclat de sa beauté ne la rend plus coupable :
Par la cruelle horreur du tourment qui l'accable,
Son crime et ses appas sont ensemble effacés.
Sans jalousie, et sans alarmes,
Voyez ses yeux noyés de larmes,
Que l'ombre de la mort commence de couvrir.

JUNON.

Ils n'ont encor que trop de charmes,
Puisqu'ils savent vous attendrir.

JUPITER.

Une juste pitié peut-elle vous aigrir ?
Votre courroux fatal ne doit-il point s'éteindre ?

JUNON.

Ah ! vous la plaignez trop, elle n'est pas à plaindre.
Non, elle ne peut trop souffrir.

JUPITER.

Je sais que c'est de vous que son sort doit dépendre :
Ce n'est qu'à vos bontés qu'elle doit recourir.
Il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre,
Si je puis obliger votre haine à se rendre.

IO.

Ah ! laissez-moi mourir.

JUPITER.

Prenez soin de la secourir.

JUNON.

Vous l'aimez d'un amour trop tendre :
Non, elle ne peut trop souffrir.

JUPITER.

Quoi ! le cœur de Junon, quelque grand qu'il puisse être,
Ne saurait triompher d'une injuste fureur ?

JUNON.

De la terre et du ciel, Jupiter est le maître,
Et Jupiter n'est pas le maître de son cœur !

JUPITER.

Hé bien ! il faut que je commence
A me vaincre en ce jour.

JUNON.

Vous m'apprendrez à me vaincre à mon tour.

JUPITER ET JUNON.

JUNON. { J'abandonnerai ma vengeance,
Rendez-moi votre amour.

JUPITER. { Abandonnez votre vengeance,
Je vous rends mon amour.

JUPITER.

Noires ondes du Styx, c'est par vous que je jure;
Fleuve affreux, écoutez le serment que je fais.
Si cette nymphe enfin reprend tous ses attraits;
Si Junon fait cesser les tourmens qu'elle endure,
Je jure que ses yeux ne troubleront jamais
De nos cœurs réunis la bienheureuse paix.
Noires ondes du Styx, c'est par vous que je jure;
Fleuve affreux, écoutez le serment que je fais.

JUNON.

Nymphe, je veux finir votre peine cruelle;
Que la Furie emporte aux enfers avec elle
Le trouble et les horreurs dont vos sens sont saisis.

(La Furie s'enfonce dans les enfers, et Io se trouve délivrée de ses peines.)

Après un rigoureux supplice,
Goûtez les biens parfaits que les Dieux ont choisis;
Et, sous le nouveau nom d'Isis,
Jouissez d'un bonheur qui jamais ne finisse.

JUPITER ET JUNON.

Dieux, recevez Isis au rang des immortels;
Peuples voisins du Nil, dressez-lui des autels.

(Les divinités du ciel descendent pour recevoir Isis; les peuples d'Égypte lui dressent un autel, et la reconnaissent pour la divinité qui les doit protéger.)

(Divinités qui descendent du ciel dans la gloire; peuples d'Égypte chantans, quatre égyptiennes chantantes, peuples d'Égypte dansans, quatre égyptiennes dansantes.)

CHŒUR DES DIVINITÉS.

Venez, Divinité nouvelle.

CHŒUR DES PEUPLES D'ÉGYPTE.

Isis, tournez sur nous vos yeux;
Voyez l'ardeur de notre zèle.

CHŒUR DES DIVINITÉS.

La céleste cour vous appelle.

CHŒUR DES PEUPLES D'ÉGYPTE.

Tout vous révère dans ces lieux.

(Jupiter et Junon prennent place au milieu des divinités, et y font placer Isis.)

JUPITER ET JUNON.

Isis est immortelle;
Isis va briller dans les cieux;
Isis jouit avec les Dieux.
D'une gloire éternelle.

(Jupiter, Junon et les divinités remontent au ciel, et y conduisent Isis, dans le tems que les chœurs des divinités et des peuples d'Égypte répètent ces quatre derniers vers.)

FIN D'ISIS.

PROSERPINE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES,

PAR QUINAULT,

Représentée pour la première fois, le 15 novembre 1680.

ET-8

PERSONNAGES.

CÉRÈS.
CYANÉ, nymphe de Sicile, confidente de Cérès.
CRINISE, dieu de fleuve de Sicile.
MERCURE.
ARÉTHUSE, nymphe aimée d'Alphée.
ALPHÉE, dieu de fleuve, amant d'Aréthuse.
PROSERPINE, fille de Jupiter et de Cérès.
TROUPE de Nymphes.
TROUPE de Dieux des bois.
TROUPE d'habitans de Sicile.
PLUTON, dieu des Enfers.
ASCALAPHE, fils du fleuve Achéron, et confident de Pluton.
TROUPE de Divinités infernales.
TROUPE de Suivans de Cérès.
LES OMBRES HEUREUSES.
LES TROIS JUGES DES ENFERS.
LES TROIS FURIES.
JUPITER.
L'AMOUR, L'HYMÉNÉE, VÉNUS, PALLAS, APOLLON ET MARS.
TROUPE de Divinités célestes.
TROUPE de Divinités de la suite de Pluton.
VERTUMNE, FLORE ET POMONE.
TROUPE de Divinités de la terre.

PROSERPINE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais de Cérès.

SCÈNE I.

CÉRÈS, CYANÉ, CRINISE.

CÉRÈS.

Goutons, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.
Les superbes géants, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante;
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante :
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante;
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Goûtons, etc.

CÉRÈS, CYANÉ, CRINISE.

Goûtons, etc.

CÉRÈS.

» Prenez soin d'assembler tout ce qui suit mes lois;
Honorons le vainqueur, d'une commune voix.

CÉRÈS, CYANÉ, ET CRINISE.

Honorons le vainqueur, d'une commune voix.

(Cyané et Crinise vont de deux côtés différens appeler les divinités et les peuples de la Sicile, pour venir ensemble célébrer la victoire de Jupiter.)

SCÈNE II.

Mercure descend du ciel.

MERCURE, CÉRÈS.

CÉRÈS.

Mercure, quel dessein vous fait ici descendre?

MERCURE.

Jupiter, près de vous, m'ordonne de me rendre.

CÉRÈS.

Non, non; à vos discours je n'ose ajouter foi.
Jupiter, après sa victoire,
Songe à tenir en paix l'univers sous sa loi:
Il est trop occupé de sa nouvelle gloire;
Eh! le moyen de croire
Qu'il songe encore à moi?

MERCURE

Dans les soins les plus grands, dont son ame est remplie,
Il se souvient toujours que vous l'avez charmé:
Il est mal-aisé qu'on oublie
Ce qu'on a tendrement aimé.
Il admire les dons que vous venez de faire
En cent climats divers.
L'abondante Sicile, heureuse de vous plaire,
De vos riches moissons voit tout ses champs couverts;
Mais la mère des dieux se plaint que la Phrygie,
Qu'elle a toujours chérie,
Ne se ressente pas de vos soins bienfesans,
Et c'est Jupiter qui vous prie
D'y porter vos divins présens.
Quelle gloire de voir qu'un dieu si grand implore
Votre favorable secours!

CÉRÈS.

Peut-être qu'il m'estime encore;
Mais il m'avait promis qu'il m'aimerait toujours.

L'amour qui pour lui m'anime
Devient plus fort chaque jour;
Est-ce assez d'un peu d'estime
Pour le prix de tant d'amour?

MERCURE.

Il sent l'ardeur qu'un tendre amour inspire,
Avec plaisir il se laisse enflammer :
Mais un amant chargé d'un grand empire
N'a pas toujours le tems de bien aimer.

CÉRÈS.

Quand de son cœur je devins souveraine,

N'avait-il pas le monde à gouverner?
Et ne trouvait-il pas, sans peine,
Du tems de reste à me donner?

Je l'ai vu sous mes lois, ce dieu si redoutable,
Je l'ai vu plein d'empressement.
Ah! qu'il serait aimable,
S'il aimait constamment!

MERCURE.

Son amour craint de trop paraître;
Dans le ciel on l'observe avec des yeux jaloux.

CÉRÈS.

De quels dieux n'est-il pas le maître?
Ne les fait-il pas trembler tous?
Que vous l'excusez mal quand mon amour l'accuse!
S'il pouvait avoir quelque excuse,
Mon cœur la trouverait mille fois mieux que vous.
Allez; à ses désirs il faut que je réponde:
Je quitte une paix profonde
Qui m'offre ici mille appas;
Que ne quitterait-on pas
Pour plaire au maître du monde?

CÉRÈS ET MERCURE.

Que ne quitterait-on pas, etc.

(Mercure s'envole pour aller au ciel retrouver Jupiter.)

SCÈNE III.

ARÉTHUSE, CÉRÈS.

CÉRÈS.

La Phrygie a besoin de mes dons précieux,
Et je laisse avec vous Proserpine en ces lieux:
J'ai peine à la quitter, cette fille si chère...

ARÉTHUSE.

Je suis dans la Sicile une nymphe étrangère;
Je viens vous conjurer de m'en laisser partir.

CÉRÈS.

Non, Aréthuse, non, je n'y puis consentir.

ARÉTHUSE.

Alphée à mon repos a déclaré la guerre:
Diane, propice à mes vœux,
En vain, pour me cacher à ce fleuve amoureux,
Fit ouvrir le sein de la terre;
Il n'est point de détours dans l'ombre des enfers
Que son amour n'ait découverts.
Je l'ai trouvé partout; et sous des mers profondes
J'ai vu ses flots brûlans suivre mes froides ondes;
Je veux le fuir encore au bout de l'univers.

CÉRÈS.

Les soins d'un amour extrême
Devraient moins vous alarmer;
Vous craignez trop qu'on vous aime;
Ne craignez-vous point d'aimer?

Vous rougissez, Arhétuse!
Votre rougeur vous accuse.
Il est aisé de voir, dans ce trouble fatal,
Le péril où l'amour en ce lieu vous expose.

ARÉTHUSE.

Le dangereux amour! que je lui veux de mal
Du trouble qu'il me cause!

CÉRÈS.

Avec Alphée ici je veux vous arrêter.

ARÉTHUSE.

Eh! de grâce, aidez-moi plutôt à l'éviter.
Je crains enfin qu'il ne m'engage,
Et sa constance me fait peur.
Non, si je le vois davantage,
Je ne réponds plus de mon cœur.

CÉRÈS.

Aimez sans vous contraindre;
Aimez à votre tour.
C'est déjà ressentir l'amour
Que de commencer à le craindre.

CÉRÈS ET ARÉTHUSE.

C'est déjà ressentir l'amour, etc.

CÉRÈS.

Je vais voir Proserpine, et partir promptement;
Demeurez avec elle en un lieu si charmant.
Pour fuir l'Amour qui vous appelle
Ne cherchez plus de vains détours:
Aimez un amant fidèle;
On n'en trouve pas toujours.

(Cérès va voir Proserpine avant que de partir pour aller en Phrygie.)

SCÈNE IV.

ARÉTHUSE.

Vaine fierté, faible rigueur,
Que vous avez peu de puissance
Contre l'Amour et la constance!
Vaine fierté, faible rigueur,
Ah! que vous gardez mal mon cœur!
En vain par vos conseils je me fais violence :
Je combats vainement une douce langueur :
Hélas! vous m'engagez à faire résistance,
Et vous me laissez sans défense,
Au pouvoir de l'Amour vainqueur.
Vaine fierté, faible rigueur,
Que vous avez peu de puissance
Contre l'Amour et la constance!
Vaine fierté, faible rigueur,
Ah! que vous gardez mal mon cœur!...
Je vois Alphée, ô Dieux! où sera mon asile?

Mon cœur est déjà charmé,
Et ma fuite est inutile :
Hélas! qu'il est difficile
De fuir un amant aimé!...

Il approche; je tremble. Ah? faut-il qu'il jouisse
Du trouble honteux où je suis?...
Pardonne, Amour, si je le fuis :
J'en ressens un cruel supplice;
Mais, n'importe, je veux l'éviter si je puis.

SCÈNE V.

ALPHÉE, ARÉTHUSE.

ALPHÉE.

Arrêtez, Nymphe trop sévère;
Ne fuyez plus d'une course légère
Les soins trop empressés de mon cœur amoureux;
N'ayez plus contre moi ni chagrin ni colère;
J'ai résolu de ne vous plus déplaire,
Et je vais étouffer mon amour malheureux.

ARÉTHUSE.

Alphée!...

ALPHÉE.

Alphée enfin vous arrête, inhumaine!
Mais vous vous arrêtez pour voir briser sa chaîne,
C'en est fait, mes fers sont rompus.

ARÉTHUSE.

Alphée, est-il bien vrai?

ALPHÉE.

N'en doutez point, cruelle!
Je le reprends ce cœur trop tendre et trop fidèle,
Ce cœur trop rebuté par de cruels refus.

ARÉTHUSE.

Alphée! est-il bien vrai que vous ne m'aimez plus?

ALPHÉE.

Ingrate! il est trop vrai, mon cœur rompt avec peine
Des nœuds qu'il a trouvés si beaux;

Mais, de peur qu'il ne les reprenne,
Je le veux engager en des liens nouveaux.
J'ai vu l'aimable Proserpine :
On connaît, à l'éclat de sa beauté divine,
Que du maître des dieux elle a reçu le jour.
Rendez-lui grâce ;
C'est elle qui vous débarrasse
De mon fâcheux amour.

ARÉTHUSE.

Si Proserpine est belle,
Son cœur est fier et rigoureux ;
Votre chaîne nouvelle
Ne vous rendra pas plus heureux.

ALPHÉE.

N'importe ; je veux bien souffrir sous son empire.
Vous ne m'avez déjà que trop accoutumé
Au rigoureux martyre
D'aimer sans être aimé.
Proserpine vous aime, et j'ose au moins prétendre
Que vous me servirez dans cet engagement.
Vous savez si mon cœur est tendre!
Vous avez éprouvé s'il aime constamment!

ARÉTHUSE, voulant fuir Alphée qui la suit.

Non, je ne veux jamais entendre
Parler ni d'amour, ni d'amant...
Me suivrez-vous sans cesse?

ALPHÉE.

Me fuirez-vous toujours?
L'ingrate Aréthuse me laisse
Sans espoir de secours!

C'est un feu nouveau qui me presse.

ARÉTHUSE.

Me suivrez-vous sans cesse?

ALPHÉE.

Me fuirez-vous toujours?

SCÈNE VI.

PROSERPINE, ALPHÉE, ARÉTHUSE; CYANÉ, CRINISE; TROUPES DE DIVINITÉS ET DE PEUPLES DE SICILE; NYMPHES ET DIVINITÉS DES BOIS ET DES EAUX, chantantes; HABITANS DE SICILE, chantans; UN CONDUCTEUR DE LA FÊTE, ET DES HABITANS DE SICILE, dansans.

PROSERPINE.

Cérès va nous ôter sa divine présence;
Ces lieux vont perdre leurs attraits...
Cérès, favorable Cérès,
Faites cesser bientôt votre cruelle absence:
Cérès, favorable Cérès,
Ecoutez nos tristes regrets.

LE CHŒUR.

Cérès, favorable Cérès, etc.

SCÈNE VII.

CERÈS, PROSERPINE, ALPHÉE, ARÉTHUSE, CYANÉ, CRINISE; TROUPES DE DIVINITÉS ET DE PEUPLES.

(Cérès, sur son char tiré par des dragons ailés.)

Vous, qui voulez pour moi signaler votre zèle,
Ne troublez point la paix de cet heureux séjour.
Je presse mon départ pour hâter mon retour;
Accompagnez ma fille avec un soin fidèle;
Changez vos tristes chants en de charmans concerts;
Que j'entende en partant, dans le milieu des airs,
Éclater la gloire nouvelle
Du plus grand dieu de l'univers.

(Elle s'envole.)

SCÈNE VIII.

PROSERPINE, ALPHÉE, ARÉTHUSE, CYANÉ, CRINISE; TROUPE DE DIVINITÉS, TROUPE DE PEUPLES.

PROSERPINE ET LE CHŒUR.

Célébrons la victoire
Du plus puissant des dieux;
Qu'un trophée éternel conserve la mémoire
D'un triomphe si glorieux.
Célébrons la victoire

Du plus puissant des dieux;
Fesons retentir jusqu'aux cieux
Le bruit éclatant de sa gloire.
Célébrons, etc.

(On danse autour d'un trophée qu'on élève en l'honneur de Jupiter, et que l'on forme des débris des armes monstrueuses des géans vaincus.)

(Sur la fin de cette fête, on entend un tremblement de terre qui fait tomber une partie du palais de Cérès.)

PROSERPINE ET LE CHŒUR.

Ce palais va tomber : ô dieux, la terre s'ouvre!
Quels tremblemens affreux!
L'enfer découvre
Ses gouffres ténébreux...
Jupiter, lancez le tonnerre,
Renversez, par de nouveaux coups,
Le chef audacieux des enfans de la terre;
Il veut se relever pour s'armer contre vous.
Achevez d'étouffer la guerre :
Jupiter, lancez le tonnerre.

(Le tonnerre tombe sur le mont Etna, qui paraît dans l'éloignement, et ce coup achève d'accabler le chef des géans, qui s'efforçait de se relever.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre change, et représente les jardins de Cérès.

SCÈNE I.

CRINISE, ALPHÉE.

CRINISE.

Jupiter a domté les géans pour jamais.
Ce beau séjour brille de nouveaux charmes;
Tout y ressent le retour de la paix.
Ah! que le repos a d'attraits
Après de mortelles alarmes!

ALPHÉE.

La Paix, dans ces beaux lieux, m'offre en vain mille appas:
L'Amour en rend pour moi la douceur inutile;
Cruel Amour, hélas!
Que me sert-il de voir tout le monde tranquille,
Si mon cœur ne l'est pas?

CRINISE.

Vous changez, vous quittez une nymphe inhumaine;
Votre cœur ne risque rien
A choisir une autre chaîne;
C'est toujours un bien
De changer de peine.

ALPHÉE.

Heureux, qui peut-être inconstant!
Rebuté des rigueurs d'une haine éternelle,
J'ai voulu la quitter, cette beauté cruelle,
Et j'éprouve qu'en la quittant
Mon cœur est encor moins content.
J'ai feint de ressentir une flamme nouvelle:
J'ai fait voir à ses yeux un dépit éclatant;
Mais, hélas! dans le même instant,
Je brûlais en secret, je languissais pour elle,
Et je ne l'aimai jamais tant.
Qu'il coûte cher d'être fidèle!
Heureux, qui peut-être inconstant!

CRINISE ET ALPHÉE.

Qu'il coûte cher, etc.

CRINISE.

Quelqu'un vient; gardez le silence.

ALPHÉE.

C'est Ascalaphe qui s'avance.
Pour quelque soin pressant il quitte les enfers;
Il n'a de mon amour que trop de connaissance.
Où n'ai-je point porté la honte de mes fers?

(Crinise sort.)

SCÈNE II.

ASCALAPHE, ALPHÉE.

ALPHÉE.

Venez goûter ici le doux air qu'on respire.

ASCALAPHE.

Je dois suivre le dieu de l'infernal empire.
La terre, par ses tremblemens,
Vient d'ébranler les fondemens
De nos demeures sombres.
Pluton a voulu voir si la clarté des cieux
Ne s'ouvre point de passage en ces lieux,
Pour aller aux enfers effaroucher les ombres.
Il me permet de voir Aréthuse un moment.

ALPHÉE.

D'où vous vient tant d'empressement?

ASCALAPHE.

Je l'ai vue aux enfers; que je la trouvais belle!

ALPHÉE.

L'ingrate me fuyait; elle est toujours cruelle!

ASCALAPHE.

Ses cruautés pour vous, ses soins pour fuir vos pas,
Ont encore à mes yeux augmenté ses appas.

ALPHÉE.

Les flammes amoureuses
Descendent-elles jusqu'à vous?
L'Amour veut un séjour plus doux
Que vos demeures ténébreuses.

ASCALAPHE.

L'astre brillant qui vous luit
Finit son cours dans les ondes:
Il ne peut percer la nuit
De nos demeures profondes;
Mais il n'est point de séjour

Impénétrable à l'Amour.

ALPHÉE.

Qu'espérez-vous d'une ame si sévère ?
Mon amour ne peut l'émouvoir.

ASCALAPHE.

Si vous ne savez pas le secret de lui plaire,
Un autre pourra le savoir.

ALPHÉE.

Saurez-vous de son cœur vaincre la résistance ?
Est-ce aux enfers qu'on apprend ce secret ?

ASCALAPHE.

On apprend aux enfers à garder le silence
Et l'on y sait être discret :
La nymphe que je cherche avec soin vous évite ;
Pour la trouver il faut que je vous quitte.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ALPHÉE.

Amans qui n'êtes point jaloux,
Que votre sort est doux !
L'Amour m'a fait gémir sous une dure chaîne ;
Mais, quand je me plaignais de ses funestes coups,
Je ne connaissais pas le plus cruel de tous.
Un autre aime Aréthuse et ne craint point sa haine,
Et je vois sur moi seul tomber tout son courroux !
C'était peu du malheur d'aimer une inhumaine ;

Le bonheur d'un rival a redoublé ma peine.
Amans qui n'êtes point jaloux,
Que votre sort est doux!

SCÈNE IV.

ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ALPHÉE.

Ingrate! écoutez-moi; je ne veux plus me plaindre,
Je ne vous dirai rien qui vous puisse alarmer.

ARÉTHUSE.

Vous cessez de m'aimer.
Je cesse de vous craindre.

ALPHÉE.

Ascalaphe vous cherche ici;
Bientôt vous le verrez paraître :
Aréthuse, peut-être,
Vous le cherchez aussi.

ARÉTHUSE.

L'aimable Proserpine en votre ame a fait naître
Une nouvelle ardeur :
Si vous ne m'aimez plus, que vous sert de connaître
Le secret de mon cœur?

ALPHÉE.

Faut-il que votre cœur, à l'Amour moins rebelle,
Récompense un amant sans éprouver sa foi?
Si ce bien eût été le prix du plus fidèle,
Ah! vous savez, cruelle!

Qu'il n'était dû qu'à moi.

ARÉTHUSE.

Votre nouvelle chaîne est si belle et si forte!
Pourquoi songer encore à des liens rompus?
Que vous importe
Qu'un autre emporte
Un prix qui ne vous touche plus?

ALPHÉE.

Vous avez fui les soins de mon amour extrême;
Vous m'avez ôté tout espoir:
Si je disais que je vous aime,
Vous m'ôteriez encor le plaisir de vous voir.

ARÉTHUSE ET ALPHÉE.

C'est une / C'est un } autre que moi qui règne dans votre ame;
Vous trouvez d'autres nœuds plus doux...
En vain je veux cacher ma flamme,
Mon amour paraît trop dans mon transport jaloux:
Non, je ne puis aimer que vous.

SCÈNE V.

ASCALAPHE, ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ARÉTHUSE.

Est-il vrai que mon cœur soit en votre puissance?

ASCALAPHE.

Je vous aime sans espérance;
J'ai voulu soulager mon mal

Par le chagrin de mon rival.

Dans les enfers c'est ainsi qu'on en use;
Mes maux n'ont pu trouver d'autre adoucissement.
Pardonnez-moi, belle Aréthuse,
Je ne suis pas le seul qui se vante en aimant
De posséder un cœur qu'on lui refuse;
Mais Alphée aujourd'hui n'est plus tant rebuté;
Vous ne fuyez plus sa présence.

ARÉTHUSE.

Pour punir votre vanité,
Je veux que vous voyiez triompher sa constance.

ASCALAPHE.

En lui donnant la préférence,
Vous me rendez la liberté.
C'est goûter la félicité
Que d'Amour braver la puissance.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, ET ASCALAPHE, ensemble.

ALPHÉE, ARÉTHUSE. { Pour être heureux, il faut qu'on aime bien.

ASCALAPHE. { Pour être heureux, il faut qu'on n'aime rien.

ASCALAPHE.

Mais Pluton va bientôt rentrer dans son empire;
Il passe en ces lieux : il admire
Les charmes d'un séjour si doux.

SCÈNE VI.

PLUTON, ARÉTHUSE, ASCALAPHE, ALPHÉE.

PLUTON.

Demeurez, Aréthuse... Alphée, éloignez-vous.
(Alphée se retire.)
Les efforts d'un géant, qu'on croyait accablé,
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde.
Mon empire s'en est troublé;
Jusqu'au centre du monde
Mon trône en a tremblé.
L'affreux Typhon, avec sa vaine rage,
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.
L'éclat du jour ne s'ouvre aucun passage
Pour pénétrer les royaumes profonds
Qui me sont échus en partage.
Le ciel ne craindra plus que ses fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chute mortelle;
Et du monde ébranlé par leur fureur rebelle
Les fondemens sont raffermis.
Je puis faire goûter une paix éternelle
Aux peuples souterrains que le sort m'a soumis.
Mais par vos soins puis-je voir Proserpine
Avant que de quitter cet aimable séjour?

ARÉTHUSE.

Cette fière beauté s'obstine
A fuir les amans et l'amour.

Dans l'innocent repos de cette solitude
Elle évite les dieux
De la terre et des cieux :
Jugez de son inquiétude
Si le dieu des enfers paraissait à ses yeux!...
Caché sous cet épais feuillage,
Vous pourriez la voir un moment.

PLUTON.

Allez ; il suffira que votre soin l'engage
A venir dans ce lieu charmant ;
Et, si je puis la voir, il n'importe comment.

(Aréthuse sort.)

SCÈNE VII.

PLUTON, ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

J'ai peine à concevoir d'où vient le trouble extrême
Où le cœur de Pluton semble s'abandonner.

PLUTON.

Tu peux t'en étonner ;
J'en suis surpris moi-même.

J'ai trouvé Proserpine en visitant ces lieux ;
Les pleurs coulaient de ses beaux yeux :
Elle fuyait interdite et tremblante.
Pour implorer l'assistance des Dieux,
Elle tournait ses regards vers les cieux ;
Sa douleur et son épouvante

Rendaient encor sa beauté plus touchante.
Les accens plaintifs de sa voix
Ont ému mon cœur inflexible.
Qu'un cœur fier est troublé, quand il devient sensible
Pour la première fois!

ASCALAPHE.

Contre l'Amour quel cœur peut se défendre?
Le tems d'aimer n'est pas connu :
Il faut l'attendre.
Quand ce tems fatal est venu,
Il faut se rendre.
Contre l'Amour quel cœur peut se défendre?

PLUTON.

De ce dieu si puissant je méprisais les feux;
J'éprouve enfin sa vengeance cruelle.
Je l'ai vu, ce dieu dangereux;
Il suivait Proserpine, il volait après elle;
J'ai vu de sa fatale main
Partir un trait de flamme :
J'ai voulu l'éviter en vain;
Le coup a pénétré jusqu'au fond de mon ame.

ASCALAPHE.

L'Amour a surmonté le maître des enfers;
Il n'a plus rien à vaincre après cette victoire.

PLUTON ET ASCALAPHE.

L'Amour, comblé de gloire,
Triomphe de tout l'univers.

SCÈNE VIII.

PROSERPINE, CYANÉ, ARÉTHUSE, PLUTON, ASCALAPHE, TROUPE DE NYMPHES, de la suite de Proserpine, chantant et dansant.

PROSERPINE ET SES NYMPHES.

Les beaux jours et la paix
Sont revenus ensemble.

PLUTON.

La troupe des nymphes s'assemble;
Retirons-nous sous ce feuillage épais.

(Pluton et Ascalaphe se retirent et se cachent; et Proserpine et ses nymphes s'avancent, en dansant et en chantant.)

Les beaux jours et la paix.
Sont revenus ensemble.
On ne voit plus de cœur qui tremble;
Tout rit dans ces lieux pleins d'attraits.
Les beaux jours, etc.

(Proserpine et ses nymphes continuent leurs danses et leurs chants.)

PROSERPINE.

Belles fleurs, charmant ombrage,
Il ne faut aimer que vous.

LE CHŒUR.

On ne trouve rien de doux
Quand on est dans l'esclavage.

PROSERPINE.

Belles fleurs, etc.

LE CHŒUR.

Les amans n'ont en partage
Que langueurs, que soins jaloux.

PROSERPINE.

Belles fleurs, etc.

LE CHŒUR.

Belles fleurs, etc.

PROSERPINE.

Quand un cœur est trop sensible,
Rien ne peut le rendre heureux.

LE CHŒUR.

Dans les plus aimables nœuds
On n'a point de bien paisible.

PROSERPINE.

Quand un cœur, etc.

LE CHŒUR.

C'est toujours un mal terrible
Que l'ardeur des plus beaux feux.

PROSERPINE.

Quand un cœur, etc.

LE CHŒUR.

Quand un cœur, etc.

PROSERPINE.

Que notre vie
Doit faire envie!

Le vrai bonheur
Est de garder son cœur.
Le jour n'éclaire,
Que pour nous plaire:
Ces arbres verts
Ont le plus beau feuillage,
Et mille oiseaux divers,
Dans ce bocage,
Imitent nos concerts
Par leur ramage.

Que notre vie, etc.

Tout s'intéresse
Dans nos désirs;
Jamais l'Amour ne nous blesse:
Les doux plaisirs
Sont pour les cœurs sans faiblesse.

Que notre vie, etc.

LE CHŒUR.

Que notre vie, etc.

Pour nous défendre
D'un amour tendre,
Avec fierté,
Nous avons pris les armes;
Nos biens n'ont point coûté
De tristes larmes:
La liberté
N'a jamais que des charmes.

Que notre vie, etc.

PROSERPINE.

Nous reverrons bientôt Cérès dans ces beaux lieux;
Il faut lui préparer des guirlandes nouvelles.
Séparons-nous; voyons qui sait le mieux
Assortir les fleurs les plus belles.

LE CHŒUR DES NYMPHES.

Voyons qui sait le mieux, etc.

(Les nymphes s'écartent; Proserpine et Cyané cueillent des fleurs.)

SCÈNE IX.

PLUTON, PROSERPINE, ASCALAPHE, CYANÉ; TROUPE DE DIVINITÉS DES ENFERS.

PLUTON.

Infernales divinités,
Secondez mon amour; sortez.

(Une troupe de divinités infernales sort de la terre et le char de Pluton parait en même tems.)

PROSERPINE.

Ciel! prenez ma défense.

PROSERPINE ET CYANÉ.

O ciel! protégez l'innocence.

PLUTON, ASCALAPHE ET LES DIVINITÉS INFERNALES.

Proserpine, ne craignez pas
Un dieu charmé de vos appas.

CYANÉ, retenant Proserpine.

Quelle barbare violence!

PLUTON.

Nymphe, crains ma vengeance :
Sous peine de perdre la voix,
Garde-toi de parler de tout ce que tu vois.

(L'écharpe de Proserpine demeure dans les mains de Cyané, et Pluton fait placer Proserpine près de lui sur son char.)

PROSERPINE.

Ciel ! prenez ma défense.

PROSERPINE ET CYANÉ.

O ciel ! protégez l'innocence.

PLUTON, ASCALAPHE ET LES DIVINITÉS INFERNALES, descendant aux enfers avec Proserpine.

Proserpine, ne craignez pas
Un dieu charmé de vos appas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change, et représente le mont Etna vomissant des flammes, et les lieux d'alentour.

SCÈNE I.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, CRINISE, TROUPE DE NYMPHES; TROUPE DE DIEUX DES BOIS.

TOUS ENSEMBLE.

PROSERPINE, répondez-nous :
Hélas! en quels lieux êtes-vous ?
O disgrâce cruelle!
L'écho fidèle
Au fond des bois
Répond à notre voix...
Proserpine, ah! faut-il qu'en vain on vous appelle!
Proserpine, répondez-nous, etc.
(Crinise, les nymphes et les dieux des bois se retirent.)

SCÈNE II.

ARÉTHUSE, ALPHÉE.

ARÉTHUSE.

N'AURAIS-JE point innocemment
Causé tant de cris et de larmes?
D'un désir curieux je n'ai point pris d'alarmes:
Qui croirait que Pluton pût devenir amant?
Il demandait à voir Proserpine un moment;
Je crains qu'il n'ait trop vu ses charmes.
Ce n'est que par mes soins que Cérès peut savoir
Si le dieu des enfers tient sa fille captive:
Il m'est permis d'aller sur l'infernale rive.
Adieu: dans peu de tems j'espère vous revoir.

ALPHÉE.

Pouvez-vous oublier qu'il faut que je vous suive?
J'ai sans cesse suivi vos pas,
Quand j'excitais votre colère;
Quand j'ai cessé de vous déplaire,
Pourrais-je ne vous suivre pas?

ARÉTHUSE.

Du maître des enfers je veux aller me plaindre;
Craignez, en me suivant, d'attirer son courroux.

ALPHÉE.

Pour moi rien n'est tant à craindre
Que d'être éloigné de vous.
Que l'absence de ce qu'on aime
Est un supplice rigoureux

Pour les cœurs amoureux !
Tout autre mal cède à ce mal extrême ;
Et l'enfer même
N'a rien de plus affreux
Que l'absence de ce qu'on aime.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Le bonheur est partout où l'Amour est en paix.
Ne nous quittons jamais.

SCÈNE III.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, CRINISE; TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

TOUS ENSEMBLE.

Cérès revient : ah ! quelle peine !
Cachons-nous à ses yeux.
Sa fille n'est plus dans ces lieux ;
Son espérance est vaine.
Que lui pourrons-nous dire ? ô Dieux !
Cérès revient : ah ! quelle peine !
Cachons-nous à ses yeux.

(Les nymphes et les dieux des bois se cachent : Alphée et Aréthuse descendent aux enfers ; le char volant de Cérès s'arrête, et la Déesse en descend.)

SCÈNE IV.

CERÈS.

Je vais revoir ma fille ; elle est dans ces campagnes.
Je viens d'y voir les nymphes ses compagnes.

Je vais goûter près d'elle un sort doux et charmant.
Hélas! qu'un tendre amour accroît l'empressement
De la tendresse maternelle!
Proserpine est pour moi le gage précieux
De l'amour du plus grand des dieux:
C'est Jupiter que j'aime en elle.

J'ai rendu les humains heureux;
Mes travaux ont comblé leurs vœux:
Il m'est permis enfin d'être heureuse moi-même.
Après avoir acquis un immortel honneur:
Quand chacun par mes soins goûte un bonheur extrême,
Qu'il m'est doux de songer à mon propre bonheur!

Les nymphes de ces lieux semblent fuir ma présence....
Proserpine! ma fille! ah! quel triste silence!
Est-ce ainsi qu'on devait, dans cet heureux séjour,
Se réjouir de mon retour?....
Venez, nymphes, venez; que ma fille s'avance:
Venez, dieux des bois, venez tous.

SCÈNE V.

CÉRÈS, CRINISE, TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

CÉRÈS.

Ma fille n'est pas avec vous?
Quoi donc! est-ce le soin que vous en deviez prendre?
Rendez-moi Proserpine.... Au lieu de me la rendre,
Vous m'offrez seulement des soupirs et des pleurs.

LE CHŒUR.

O Cérès, ô mère trop tendre!
Ah! quelles seront vos douleurs!

CÉRÈS.

Ciel! on m'ôte ma fille! Et qui l'ose entreprendre?

TROUPE DE NYMPHES.

Nous n'avons pu l'apprendre,
Et l'on a pris le tems que nous cueillions des fleurs.

CÉRÈS.

J'ai cru qu'un doux repos devait ici m'attendre;
Je n'y retrouve, hélas! que de cruels malheurs.

LE CHŒUR.

O Cérès, etc.

SCÈNE VI.

CYANÉ, CÉRÈS, CRINISE, TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DE BOIS.

CYANÉ.

Je ressens vos ennuis, et j'en suis trop atteinte;
Quoi qu'il puisse arriver, vous allez tout savoir:
Il faut que mon devoir
L'emporte sur ma crainte.

CÉRÈS.

Parle, ma chère Cyané;
Soulage un cœur infortuné.

CYANÉ.

J'ai suivi Proserpine, et j'ai pris sa défense:
Hélas! tous mes efforts pour elle ont été vains;

Son écharpe est entre mes mains.

CÉRÈS.

Ce cher et triste objet presse encor ma vengeance :
Hâte-toi de nommer l'ennemi qui m'offense.

CYANÉ.

C'est.... c'est....

CÉRÈS.

Achève.

CYANÉ.

C'est....

(La voix lui manque, et elle est transformée en ruisseau.)

CÉRÈS ET LE CHŒUR.

Ah! quel malheur nouveau!
Cyané perd la voix, et n'est plus qu'un ruisseau.

SCÈNE VII.

CÉRÈS, CRINISE, TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX DES BOIS.

CÉRÈS.

O malheureuse mère!

LE CHŒUR.

O trop malheureuse Cérès!

CÉRÈS.

Les dieux n'ont pu souffrir qu'une nymphe sincère
M'ait découvert mes ennemis secrets!

Je ne saurai donc pas sur qui lancer les traits
De ma juste colère !
On me ravit une fille si chère !
Jupiter dans les cieux, sourd à mes vains regrets,
Ne ressent plus qu'il est son père !
O malheureuse mère !

LE CHOEUR.

O trop malheureuse Cérès !

CÉRÈS.

Ah ! quelle injustice cruelle !
O dieux ! pourquoi m'arrachez-vous
Un bien que je trouvais si doux !
De cette audace criminelle
Est-ce Apollon ou Mars que je dois soupçonner ?
Leurs mères en fureur n'ont pu me pardonner
D'avoir une fille si belle.
Dois-je accuser l'Amour ? et sert-il aujourd'hui
A me ravir un bien que je tenais de lui ?
Trahirait-il mon cœur fidèle ?

Ah ! quelle injustice cruelle ! etc.

Par mes soins les champs de Cybèle
De fruits et de moissons viennent d'être couverts :
De mes dons précieux la richesse nouvelle
Brille, par mes travaux, en cent climats divers ;
Et quand de tant de biens j'ai comblé l'univers,
Les dieux percent mon cœur d'une douleur mortelle.

Ah ! quelle injustice cruelle ! etc.

Après un si sensible outrage,
Mon cœur désespéré s'abandonne à la rage.

Du monde trop heureux je veux troubler la paix :
Brûlons, ravageons tout ; détruisons mes bienfaits.

SCÈNE VIII.

CÉRÈS, TROUPE DE NYMPHES ET DE DIEUX CHAMPÊTRES, TROUPE DE SUIVANS DE CÉRÈS, TROUPE DE PEUPLES DE SICILE.

(Les suivans de Cérès rompent les arbres, en prennent des branches et en font des flambeaux, qu'ils allument au feu qui sort du mont Etna ; ils brûlent les bleé, malgré les efforts et les cris des nymphes, des dieux champêtres et des peuples.)

CÉRÈS, tenant deux flambeaux allumés.

Que tout se ressente
De la fureur que je sens.

LE CHŒUR.

Quel crime avons-nous fait ? Divinité puissante,
Écoutez les clameurs des peuples gémissans.

CÉRÈS.

J'ai fait du bien à tous ; ma fille est innocente,
Et pour toucher les Dieux nos cris sont impuissans.
J'entendrai sans pitié les cris des innocens.
Que tout se ressente, etc.

LE CHŒUR.

Ah ! quelle épouvantable flamme !

Ah! quel ravage affreux!

CÉRÈS.

Portons partout l'horreur qui règne dans mon ame;
Portons partout d'horribles feux.

LE CHŒUR.

Ah! quelle épouvantable flamme! etc.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre change, et représente les Champs-Élysées.

SCÈNE I.

OMBRES HEUREUSES, chantantes, et jouant de la flûte.

CHŒUR DES OMBRES HEUREUSES.

Loin d'ici, loin de nous,
Tristes ennuis, importunes alarmes ;
Gardez-vous, gardez-vous
D'interrompre la paix dont nous goûtons les charmes :
Gardez-vous, gardez-vous
De troubler un bonheur si doux.

DEUX OMBRES HEUREUSES.

O bienheureuse vie !
Vous ne nous serez point ravie,
O doux plaisirs dont nos vœux sont comblés !
Vous ne serez jamais troublés.

DEUX AUTRES OMBRES HEUREUSES.

Ah ! que ces demeures sont belles !
Que nous y passons d'heureux jours !
Quelle félicité pour les amans fidèles ;
Ici les amours éternelles
Ont toujours les douceurs des nouvelles amours.

Ah ! que ces demeures sont belles ! etc.

DEUX AUTRES OMBRES HEUREUSES.

Dans ces beaux lieux tout nous enchante ;
Les plaisirs y suivent nos pas,
Et plus on en jouit, plus le désir augmente
D'en goûter les appas.

LE CHŒUR DES OMBRES HEUREUSES.

O bienheureuse vie ! etc.

SCÈNE II.

PROSERPINE, ASCALAPHE, LES OMBRES HEUREUSES.

PROSERPINE.

Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits !
En vous perdant, hélas ! que mon ame est atteinte
De douleur, de trouble, et de crainte !
Ma chère liberté, que vous aviez d'attraits !
Faut-il vous perdre pour jamais...?

Ombres, que j'interromps, souffrez ma triste plainte ;
Ce n'est pas pour mon cœur que vos plaisirs sont faits.
Plaignez-vous avec moi du dieu qui m'a contrainte
De troubler la douceur de votre heureuse paix.

Ma chère liberté, etc.

ASCALAPHE.

Aimez qui vous aime ;
Rien n'est si charmant.
Pluton n'est pas un dieu sujet au changement :
Il vous offre son cœur avec son diadême.
Aimez qui vous aime, etc.

LE CHŒUR DES OMBRES.

Aimez qui vous aime, etc.

PROSERPINE.

Que n'est-il satisfait de sa grandeur suprême ?
J'étais heureuse sans amant ;
Mon cœur se contentait de régner sur lui-même.

ASCALAPHE ET LES OMBRES.

Aimez qui vous aime, etc.

PROSERPINE.

Ah ! sans la liberté, sans sa douceur extrême,
Tout autre bien est un cruel tourment.

ASCALAPHE ET LES OMBRES.

Aimez qui vous aime,

(Les Ombres heureuses sortent.)

SCÈNE III.

ARÉTHUSE, ALPHÉE, PROSERPINE, ASCALAPHE.

PROSERPINE.

Est-ce une illusion dont le charme m'abuse ?
Est-ce toi, ma chère Aréthuse ?

ARÉTHUSE.

Pluton veut qu'avec vous nous demeurions ici ;
Nous suivons, sans effort, la loi qu'il nous impose.

ALPHÉE.

Ce dieu veut soulager le chagrin qu'il vous cause,

Et croit que, par nos soins, il peut être adouci.

ARÉTHUSE.

Il attend, pour vous voir, que de votre colère
Les premiers transports soient calmés.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Le dieu que vous charmez
Ne songe qu'à vous plaire.

PROSERPINE, à Aréthuse.

Que devient pour l'amour ton mépris éclatant?
Cet amant près de toi goûte un bonheur paisible.

ARÉTHUSE.

Rien n'est impossible
A l'amour constant.
En vain je présumais tant
D'avoir un cœur invincible.
Rien n'est impossible, etc.

ALPHÉE.

Qu'un amant fidèle est content
D'engager ce qu'il aime à devenir sensible!

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Rien n'est impossible, etc.

ASCALAPHE.

Pluton pourra trouver un favorable instant.
Où son amour pour vous deviendra moins terrible.

ASCALAPHE, ARÉTHUSE ET ALPHÉE.

Rien n'est impossible, etc.
Voyez ce beau séjour, ces charmantes campagnes,
Ces vallons écartés, ces paisibles forêts.

PROSERPINE.

Ne reverrai-je plus Cérès ?
Ne reverrai-je plus mes fidèles compagnes ?

ASCALAPHE.

Vous avez, par malheur, goûté de quelques grains.
D'un fruit de ces lieux souterrains.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Pluton le sait, il vient de nous le dire.

ASCALAPHE.

J'ai pris soin de l'en avertir.
Par l'arrêt du destin, le dieu de cet empire
Peut vous voir désormais autant qu'il le désire.

ALPHÉE, ARÉTHUSE ET ASCALAPHE.

Jamais, s'il n'y veut consentir,
Du séjour des enfers vous ne pourrez sortir.

PROSERPINE.

Je ne verrai jamais la lumière céleste !
(A Ascalaphe.)
Dans une ardente soif, par un secours funeste,
C'est toi qui m'as montré ce fruit si dangereux !
Tu m'as caché l'arrêt du destin rigoureux !
Perfide ! c'est toi qui m'abuses,
Et c'est toi-même qui m'accuses ?
Ah ! du moins le destin exaucera les vœux
De ma juste vengeance ;
Tu ne surprendras plus la crédule innocence ;
Tu seras un objet affreux,
Et d'un présage malheureux.
Va, cruel, va languir dans l'horreur des ténèbres ;

Va; deviens, s'il se peut, aussi triste que moi;
Que tes cris soient des cris funèbres:
Que le sombre chagrin, que le mortel effroi
Ne se lassent jamais de voler après toi.

(Ascalaphe est transformé en hibou, et s'envole, et Alphée et Aréthuse se retirent en voyant arriver Pluton.)

SCÈNE IV.

PLUTON, PROSERPINE.

PROSERPINE.

Venez-vous contre moi défendre un téméraire?

PLUTON.

Votre pouvoir ici ne sera point borné;
On n'est point innocent quand on peut vous déplaire:
Épuisez, s'il se peut, sur cet infortuné
Tous les traits de votre colère.

PROSERPINE.

Tout ressent ici-bas mon trouble et ma terreur;
Les ombres, sans trembler, ne peuvent plus m'entendre.
Ne souffrez pas que ma fureur
De cet heureux séjour fasse un séjour d'horreur;
A la clarté du ciel hâtez-vous de me rendre.

PLUTON.

Ne regrettez point tant la lumière des cieux.
Des astres faits pour nous éclairent ces beaux lieux.
Jamais un verdoyant feuillage
Ne cesse de parer les arbres de nos bois:
Sans cesse dans nos champs nous trouvons à la fois

Des fruits, des fleurs, et de l'ombrage ;
Et le tems affreux des frimas
Est la seule saison que l'on n'y connaît pas.

PROSERPINE.

Mon triste cœur ne peut connaître
La douceur des appas qu'on voit ici paraître.
Hélas ! ces lieux si beaux, où je frémis d'effroi,
Sont toujours les enfers pour moi.

PLUTON.

Je suis roi des enfers ; Neptune est roi de l'onde ;
Nous regardons, avec des yeux jaloux,
Jupiter plus heureux que nous ;
Son sceptre est le premier des trois sceptres du monde.
Mais si de votre cœur j'étais victorieux,
Je serais plus content d'adorer vos beaux yeux,
Au milieu des enfers, dans une paix profonde,
Que Jupiter, le plus heureux des dieux,
N'est content d'être roi de la terre et des cieux.

PROSERPINE.

Que deviendra Cérès à qui je suis si chère ?
Quelle surprise ! hélas ! quelle douleur amère !
Hélas !

PLUTON.

Ne donnerez-vous
Des soupirs qu'à votre mère ?
Aimez, beauté trop sévère :
Les soupirs d'amour sont doux.

PROSERPINE.

D'un insensible cœur que pouvez-vous attendre ?

PLUTON.

J'ignorais le pouvoir des traits qui m'ont surpris ;
Mon cœur ne connaissait rien de doux, ni de tendre.
Ne pourrai-je vous apprendre
Ce que vous m'avez appris ?

PROSERPINE.

Dieu cruel ! vous n'aimez que les pleurs et les cris.
Deviez-vous aux enfers me contraindre à descendre ?
Vous m'ôtez le bonheur qui m'était destiné !

PLUTON.

Est-ce à moi qu'il faut vous en prendre ?
Accusez-en l'amour que vous m'avez donné.

PROSERPINE.

Voulez-vous me causer d'éternelles alarmes ?

PLUTON.

Voulez-vous me causer d'éternels déplaisirs ?

PROSERPINE.

Laissez-moi suivre en paix mes innocens désirs.

PLUTON.

Laissez-moi la douceur de voir toujours vos charmes.

PROSERPINE.

Voyez couler mes larmes.

PLUTON.

Écoutez mes soupirs.

PLUTON. { Mon amour fidèle
Ne touche point votre cœur !
Ah ! quelle rigueur ! }

PROSERPINE. { Ma douleur mortelle
Ne touche point votre cœur !
Ah ! quelle rigueur !

PLUTON.

N'importe, fussiez-vous cent fois plus inhumaine,
Mon amour entreprend de vaincre votre haine.

SCÈNE V.

PLUTON, PROSERPINE, CHŒUR D'OMBRES HEUREUSES, CHŒUR DE DIVINITÉS INFERNALES, DIVINITÉS INFERNALES de la suite de Pluton, chantantes, LES TROIS JUGES DES ENFERS, DIVINITÉS INFERNALES, dansantes, OMBRES HEUREUSES, dansantes.

PLUTON.

Que l'on suspende ici les tourmens éternels
Des plus criminels :
Qu'aux enfers, en ce jour, tout soit exempt de peine....
Vous qu'un heureux repos suit après le trépas....
Et vous, dieux, mes sujets, venez, hâtez vos pas ;
Rendez hommage à votre reine,
Admirez ses divins appas....
Régnez, aimable souveraine ;
Régnez à jamais ici bas.

LES CHŒURS DES OMBRES HEUREUSES ET DES DIVINITÉS INFERNALES.

Rendons hommage à notre reine,
Admirons ses divins appas....

Régnez, aimable souveraine, etc.

(Les ombres heureuses et les divinités infernales rendent hommage à Proserpine, et lui apportent de riches présens; elles témoignent leur joie par leurs danses et par leurs chants.)

CHŒUR DES OMBRES HEUREUSES.

C'est assez de regrets;
C'est verser trop de larmes:
Goûtez les attraits
D'un destin plein de charmes;
Pluton aime mieux que Cérès.
Une mère
Vaut-elle un époux?
L'amour doit toujours plaire;
Les soins en sont doux.
Un cœur est trop sauvage,
S'il change l'usage
D'un bien si charmant,
Et c'est grand dommage
D'en faire un tourment.
Triomphez dans ces lieux;
C'est pour vous que soupire
L'un des plus grands dieux.
Possédez son empire;
Tout cède au pouvoir de vos yeux.
Une mère, etc.

LE CHŒUR DES DIVINITÉS INFERNALES ET DES OMBRES HEUREUSES.

Dans les enfers,
Tout rit, tout chante:
On vous doit, beauté charmante,

La douceur de nos concerts.
Un dieu sévère
Par vos yeux est enflammé ;
Tout son empire vous révère :
Qu'il est doux d'avoir charmé
Un cœur qui n'a jamais aimé !
Que vos appas
Auront de gloire !
Ils étendent leur victoire
Jusqu'où règne le trépas.

Un dieu sévère, etc.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change, et représente le palais de Pluton.

SCÈNE I.

PLUTON, LES TROIS JUGES DES ENFERS, LES TROIS FURIES, TROUPE DE DIVINITÉS INFERNALES.

PLUTON.

Vous, qui reconnaissez ma suprême puissance,
Donnez-moi des conseils, donnez-moi du secours.
L'orgueilleux Jupiter m'offense :
Il veut rompre aujourd'hui l'heureuse intelligence
Que nous avions juré de conserver toujours.

Les Dieux ont aimé tous, et le dieu du ciel même
S'est laissé cent fois enflammer.
C'est la première fois que j'aime,
Et l'on veut me ravir ce qui m'a su charmer.
Ah! c'est une rigueur extrême
De condamner un cœur à ne jamais aimer.

C'est votre reine qu'on demande;
Jupiter veut que je la rende,
Et Mercure prétend l'enlever d'ici-bas.
Pouvons-nous endurer que l'on nous la ravisse?

LE CHŒUR.

Non, non; c'est une injustice
Que nous ne souffrirons pas.

PLUTON.

Et par quel droit faut-il que Jupiter s'obstine
A troubler le bonheur que l'Amour me destine?
Mon pouvoir n'est-il pas indépendant du sien?
Gardons Proserpine;
Les enfers ne rendent rien.

LE CHŒUR.

Gardons Proserpine, etc.

LES TROIS JUGES DES ENFERS.

Proserpine a goûté des fruits de votre empire:
Elle est à vous, on ne peut vous l'ôter;
Aux arrêts du Destin les Dieux doivent souscrire:
C'est vainement qu'on y veut résister.

PLUTON.

Que le ciel menace, qu'il tonne;
Il faut que rien ne nous étonne:
Nous avons pour nous en ce jour
Le Destin et l'Amour.

LE CHŒUR.

Que le ciel menace, qu'il tonne, etc.

LES TROIS FURIES.

Plutôt que de souffrir l'injure
Que le ciel veut faire aux enfers;
Renversons toute la nature;
Périsse l'univers!

LE CHŒUR.

Renversons toute la nature, etc.

UNE DES FURIES.

Retirons les géants de leur prison obscure;
Des Titans enchaînés il faut briser les fers.

LES FURIES ET LE CHŒUR.

Renversons toute la nature, etc.

(Pluton, les Juges des enfers, les Furies et les divinités infernales disparaissent.)

SCÈNE II.

(Le théâtre change, et représente une solitude.)

CÉRÈS.

Déserts écartés, sombres lieux,
Cachez mes soupirs et mes larmes.
Mon désespoir a trop de charmes
Pour les impitoyables Dieux.
Déserts écartés, etc.

Les Dieux étaient jaloux de mon sort glorieux;
C'est un doux spectacle à leurs yeux
Que les malheurs cruels dont je suis poursuivie.
Ils se font un plaisir de mes cris furieux.
Jupiter m'a livrée à leur barbare envie:
Jupiter me trahit! ma fille m'est ravie!
Je perds ce que j'aimais le mieux!
Infortunée, hélas! le jour m'est odieux,
Et je suis, pour jamais, condamnée à la vie!

Ah! je ne puis souffrir la lumière des cieux ;
Mon désespoir a trop de charmes
Pour les impitoyables Dieux.
Déserts écartés, etc.

SCÈNE III.

CÉRÈS, VOIX INFERNALES.

CÉRÈS.

Quels abîmes se sont ouverts!
Qu'entends-je? quel affreux murmure!

VOIX INFERNALES.

Renversons toute la nature ;
Périsse l'univers!

CÉRÈS.

Le ciel n'est point touché des maux que j'ai soufferts.
L'enfer prendrait-il part aux peines que j'endure?

VOIX INFERNALES.

Renversons, etc.
Périsse l'univers!

SCÈNE IV.

ALPHÉE, ARÉTHUSE, CÉRÈS.

(Alphée et Aréthuse sortant des enfers.)

CÉRÈS.

Ne m'apprendrez-vous point où ma fille peut être?

ARÉTHUSE.

Votre ennemi secret veut se faire connaître :
Enfin vous pouvez tout savoir.
De l'empire infernal le redoutable maître
Tient votre fille en son pouvoir.

CÉRÈS.

L'enfer retient ma fille ! ô ciel ! ô sort barbare !
L'éternelle nuit nous sépare !
Ma chère Proserpine !.... O regrets superflus !
Hélas ! je ne la verrai plus !
Dieux ! ma fille n'est point coupable ;
Pourquoi Pluton inexorable
Veut-il dans les enfers l'accabler de douleur ?

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

C'est quelquefois un grand malheur
Que d'être trop aimable.

CÉRÈS.

Pluton l'aime ! et l'Amour, pour me désespérer,
Fait soupirer un cœur qui doit être inflexible !

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Quel cœur se peut assurer
D'être toujours insensible ?
Quel cœur se peut assurer
De ne jamais soupirer ?

ALPHÉE.

Le dieu qui pour elle soupire
Est un des trois grands dieux maîtres de l'univers.

ARÉTHUSE.

Elle est reine d'un vaste empire.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Il est beau de régner même dans les enfers.

CÉRÈS.

Quelque honneur qu'aux enfers on s'empresse à lui rendre,
Elle n'en peut sortir, et je n'y puis descendre.
Je la perds, je perds tout espoir :
Je ne pourrai jamais la voir.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Jupiter la demande ; et l'enfer, plein d'alarmes,
Pour la garder a pris les armes.

CÉRÈS.

Jupiter n'est donc pas insensible aux regrets
De la malheureuse Cérès ?
Obtenez, Dieu puissant, que ma fille revienne ;
Sans troubler votre paix j'irais suivre ses pas,
Si je pouvais passer dans la nuit du trépas.
Ne souffrez plus que l'enfer la retienne,
Grand Dieu ! c'est votre fille aussi bien que la mienne ;
C'est votre fille, hélas !
Ne l'abandonnez pas.

(Mercure descend du ciel.)

SCÈNE V.

MERCURE, CÉRÈS, ALPHÉE, ARÉTHUSE.

MERCURE.

Tous les Dieux sont d'accord, pour vous tout s'intéresse :
Proserpine verra le jour ;
Elle suivra Cérès et Pluton tour-à-tour.

Elle partagera son tems et sa tendresse
Entre la nature et l'amour.
Vous verrez votre fille, et Jupiter lui même
A pris soin qu'à vos vœux le sort ait répondu.

CÉRÈS.

Après une peine extrême,
Qu'un bien qu'on avait perdu
Est doux, quand il est rendu
Par les soins de ce qu'on aime!

MERCURE.

L'Hymen assemble tous les Dieux
De l'empire infernal, de la terre et des cieux.

(Le ciel s'ouvre, Jupiter paraît accompagné des divinités célestes. Pluton et Proserpine sortent des enfers sur un trône où Cérès va prendre place près de sa fille. Une troupe de divinités infernales richement parées accompagne Pluton; et une troupe de divinités de la terre vient prendre part à la joie de Cérès, et à la gloire de Proserpine.)

SCÈNE VI.

JUPITER, PLUTON, PROSERPINE, CÉRÈS, MERCURE, ALPHÉE, ARÉTHUSE; TROUPES DE DIVINITÉS CÉLESTES, TERRESTRES ET INFERNALES; DIVINITÉS CÉLESTES, qui jouent de divers instrumens, et qui accompagnent Jupiter dans la gloire; DIVINITÉS CÉLESTES, qui chantent dans les machines; TROUPE DE DIVINITÉS DE LA TERRE ET INFERNALES, chantant; TROUPES DE DIVINITÉS INFERNALES, dansant.

JUPITER.

Cérès, que de vos pleurs le triste cours finisse;

Qu'avec Pluton Proserpine s'unisse.
Que l'on enchaîne pour jamais
La discorde et la guerre.
Dans les enfers, dans les cieux, sur la terre,
Tout doit jouir d'une éternelle paix.

LES CHŒURS.

Que l'on enchaîne pour jamais, etc.

(Les Divinités célestes, terrestres et infernales témoignent, par leurs chants et par leurs danses, la joie qu'elles ont de voir l'intelligence rétablie entre les plus grands dieux du monde, par le mariage de Pluton et de Proserpine.)

FIN DE PROSERPINE.

PERSÉE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE,

PAR QUINAULT,

Représentée, pour la première fois, en cinq actes, le 17 avril 1682; arrangée et réduite en quatre actes, par Marmontel, et remise le 17 mai 1770. Musique de Philidor.

NOTA. Tout ce qui est de Marmontel est précédé de guillemets.

EFB

PERSONNAGES.

CÉPHÉE.
CASSIOPE.
MÉROPE.
ANDROMÈDE.
PHINÉE.
Une Éthiopienne.
Un Éthiopien.
Un second Éthiopien.
Une seconde Éthiopienne.
Un troisième Éthiopien.
PERSÉE.
MERCURE.
Un Cyclope.
Une guerrière.
Une Divinité infernale.
MÉDUSE.
EURIALE.
STÉNONE.
Un quatrième Éthiopien.
Un Triton.
VÉNUS.
Éthiopiens et Éthiopiennes.
Cyclopes.
Nymphes guerrières.
Ministres du Sommeil.
Soldats Éthiopiens.
Soldats indiens.

PERSÉE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une des cours du palais de Céphée.

SCÈNE I.

CÉPHÉE, CASSIOPE et leur suite.

CÉPHÉE.

Je crains que Junon ne refuse
D'apaiser sa haine pour nous ;
Je crains, malgré nos vœux, que l'affreuse Méduse
Ne revienne servir son funeste courroux.
L'Éthiopie, en vain, à mes lois est soumise;
Quelle espérance m'est permise,
Si le ciel contre nous veut toujours être armé?
Ah! si Junon, que votre orgueil offense,
N'arrête sa vengeance,
Je serai bientôt roi d'un peuple inanimé.

CASSIOPE.

Heureuse épouse, heureuse mère,
Trop vaine d'un sort glorieux,

Je n'ai pu m'empêcher d'exciter la colère
De l'épouse du dieu de la terre et des cieux.
J'ai comparé ma gloire à sa gloire immortelle.
La déesse punit ma fierté criminelle;
Mais j'espère fléchir son courroux rigoureux.

J'ordonne les célèbres jeux
Qu'en l'honneur de Junon en ces lieux on prépare.
Mon orgueil offensa cette divinité :
Il faut que mon respect répare
Le crime de ma vanité.

CÉPHÉE.

Il n'est point de grandeur que le ciel irrité
N'abaisse, quand il veut, et ne réduise en poudre:
Mais un prompt repentir
Peut arrêter la foudre,
Toute prête à partir.
» Je vais, avec Persée, implorer l'assistance
» Du dieu dont il tient la naissance.
» Il est fils du plus grand des dieux;
» Apaisez de Junon la colère fatale :
» Ce serait pour elle en ces lieux
» Un objet odieux
» Qu'un fils de sa rivale.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CASSIOPE, MÉROPE.

CASSIOPE.

Vous savez mes desseins pour vous:
Phinée est destiné pour épouser ma fille;
Ma sœur, par votre hymen, il m'aurait été doux
D'unir Persée à ma famille:
Mais je le veux en vain, l'amour n'y consent pas:
Aux yeux de ce héros ma fille a trop d'appas.

MÉROPE.

Le fils de Jupiter l'adore;
Croyez-vous que je sois encore
A m'en apercevoir?
J'y prends trop d'intérêt, pour ne le pas savoir.

CASSIOPE.

Qu'à vaincre cet amour la gloire vous excite.
Pour prendre soin des jeux, il faut que je vous quitte.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MÉROPE.

Ah! je garderai bien mon cœur,
Si je puis le reprendre.
Hélas! mon cœur soupire, et ce soupir trop tendre

Va, malgré mon dépit, rappeler ma langueur :
L'amour est toujours mon vainqueur,
Et je veux en vain m'en défendre.

Ah! j'ai trop engagé mon cœur;
Je ne puis le reprendre.

Andromède vient voir les jeux;
Phinée avec elle s'avance :
L'espoir de leur hymen flatte encore mes vœux,
Et c'est ma dernière espérance.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ANDROMÈDE, PHINÉE.

ANDROMÈDE.

» A calmer vos chagrins, à vous rendre l'espoir
» Mon devoir ne peut-il suffire?

PHINÉE.

L'amour n'a-t-il rien à me dire?
» Ne ferez-vous jamais parler que le devoir?.....

Persée a su vous plaire, et d'une vaine excuse
Vous voulez éblouir mon amour outragé;
Mais la raison me désabuse.
Ah! puisqu'il a sitôt changé,
Non, jamais votre cœur ne fut bien engagé.

ANDROMÈDE.

Un père sur mes vœux vous donne un juste empire;

Vous ne devez pas craindre un changement fatal.
Un amant, assuré du bonheur qu'il désire,
Peut-il être jaloux d'un malheureux rival?

PHINÉE.

Non, je ne puis souffrir qu'il partage une chaîne
Dont le poids me paraît charmant :
Quand vous l'accableriez du plus cruel tourment,
Je serais jaloux de sa peine.

Mais il ne fait point voir de dépit éclatant.
S'il est si malheureux, sa constance m'étonne :
L'amour, que l'espoir abandonne,
Est moins tranquille et moins constant.

ANDROMÈDE.

Quel plaisir prenez-vous à vous troubler vous-même?
Et de quoi votre amour peut-il être alarmé?
Je suis votre rival avec un soin extrême :
Est-t-on accoutumé
De fuir ce que l'on aime?

PHINÉE.

Vous suivez à regret la gloire et le devoir,
En fuyant un amant, à vos yeux trop aimable.
Vous l'avez trouvé redoutable,
Puisque vous craignez de le voir.

ANDROMÈDE.

Tout vous blesse, tout vous irrite;
Vous m'apprenez à craindre un héros glorieux.
Je ne veux point voir son mérite;
Votre importun soupçon veut-il m'ouvrir les yeux?

PHINÉE.

Ah ! si vous le flattiez de la moindre espérance,
Le dieu qu'il vous fait croire auteur de sa naissance,
Dût-il faire éclater son foudroyant courroux,
Ne le sauverait pas de mon transport jaloux.

ANDROMÈDE.

Juste ciel !

PHINÉE.

Vous tremblez ?... Persée a su vous plaire,
Si son péril peut vous troubler.

ANDROMÈDE.

Le ciel n'est que trop en colère,
Et vous bravez un dieu qui peut vous accabler;
» C'en est trop pour ne pas trembler.
(On entend une symphonie.)

PHINÉE.

» Le peuple vient. Je vous laisse, inhumaine !
» Je voulais ne tenir mon bonheur que de vous;
» Mais, puisque ma tendresse est vaine,
» Songez qu'un père a nommé votre époux.
(Il sort.)

SCÈNE V.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, SUIVANS DE CASSIOPE, QUADRILLES DE JEUNES PERSONNES CHOISIES POUR LES JEUX.

(Marche, pour l'entrée de la danse et des chœurs.)

DEUX ÉTHIOPIENS ET UNE ÉTHIOPIENNE, AVEC LE CHŒUR.

» Tout un peuple ici vous implore,
» O Déesse! veillez sur nos jours innocens:
» Laissez-vous désarmer encore
» Par nos respects et par nos chants.

CASSIOPE.

O Junon, puissante déesse,
Qu'on ne peut assez révérer,
J'assemble, en votre nom, cette aimable jeunesse,
Que le flambeau d'hymen doit bientôt éclairer:
Chacun va montrer son adresse,
Pour disputer les prix que j'ai fait préparer:
Détournez loin de nous une haine implacable:
Si l'orgueil me rendit coupable,
Je reconnais mon crime et veux le réparer.
Voyez d'un regard favorable
Ces jeux, qu'en votre honneur nous allons célébrer.

» (Airs, pour la dispute des prix de la lutte et de l'arc.)

» UNE ÉTHIOPIENNE, d'abord seule, et ensuite avec le chœur.

» Des beaux nœuds de l'hymen protectrice adorable,
» Répandez sur nous vos faveurs:

» Que vos bienfaits, de sa chaîne durable
» Fassent pour nous une chaîne de fleurs.

L'ÉTHIOPIENNE, seule.

» Envain l'Amour sait dans nos ames
» Faire éclore et briller ses feux :
» Dieu d'hymen, sans tes douces flammes,
» Pour les cœurs innocens est-il des jours heureux ?

» L'ÉTHIOPIENNE ET LE CHŒUR.

» Des beaux nœuds de l'hymen, etc:
» (Airs, pour la dispute du prix de la danse.)

» LE CHŒUR.

» Joignez vos sons à nos chants de victoire,
» Fière trompette, éclatez dans les airs :
» Des vainqueurs annoncez la gloire,
» De leur triomphe instruisez l'univers :
» Fière trompette, éclatez dans les airs.

» (Pendant le chœur précédent les vainqueurs reçoivent les différens prix.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN ÉTHIOPIEN.

L'ÉTHIOPIEN.

Fuyons, nos vœux sont vains, et Junon les refuse.
De nouveaux malheureux, en rochers transformés,
» Ne prouvent que trop bien à nos cœurs alarmés
Qu'on a vu paraître Méduse ;
» Méduse revient en ces lieux.

CASSIOPE.

Gardons-nous de la voir, la mort est dans ses yeux.

TOUS ENSEMBLE, en fuyant.

Fuyons ce monstre terrible ;
Sauvons-nous, s'il est possible :
Sauvons-nous, hâtons nos pas,
Fuyons un affreux trépas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente les jardins du palais de Céphée.

SCÈNE I.

CASSIOPE, PHINÉE.

CASSIOPE.

Faut-il que contre nous tout le ciel s'intéresse ?
Dieux, ne puis-je espérer de vous fléchir jamais ?

PHINÉE.

» Vos pleurs désarmeront leur haine vengeresse.
Méduse se retire, elle nous laisse en paix.

CASSIOPE.

» Elle peut revenir, elle peut nous surprendre ;
» Junon s'obstine à se venger :
» Contre elle aucun des dieux n'a soin de nous défendre;
» Mon seul espoir est d'engager
» Jupiter à nous protéger.

PHINÉE.

» Je vous entends : je sais qu'elle est votre espérance.
» Persée a beau vanter sa divine naissance ;
» Après votre promesse, après le choix du roi
» La princesse doit être à moi.

SCÈNE II.

CÉPHÉE, PHINÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, SUITE.

PHINÉE.

A l'hymen fortuné de l'aimable Andromède,
Seigneur, vous m'avez destiné;
A l'amour de Persée on veut que je la cède;
M'ôterez-vous un bien que vous m'avez donné?

CÉPHÉE.

Au fils de Jupiter on peut céder sans honte.

PHINÉE.

Et croyez-vous aussi la fable qu'il raconte?
Il se dit fils du dieu dont le ciel suit la loi;
Mais je ne prétends pas l'en croire sur sa foi.

CÉPHÉE.

Votre incrédulité n'aura donc plus d'excuse,
Mon frère, sa valeur va vous ouvrir les yeux:
Reconnaissez le fils du plus puissant des dieux;
Il offre de couper la tête de Méduse.

TOUS.

La tête de Méduse! ô cieux!

CÉPHÉE.

Ma fille est le prix qu'il demande.

CASSIOPE ET CÉPHISE.

Quel prix peut trop payer cet effort glorieux?

PHINÉE.

Le succès n'est pas sûr, souffrez que je l'attende ;
Souffrez que cependant mon amour se défende
D'abandonner un bien si précieux :
Persée encor n'est pas victorieux.

(Il sort.)

CÉPHÉE.

La vengeance des Dieux n'a que trop su paraître :
O ciel, favorisez le fils de votre maître !

(Il sort avec Cassiope.)

SCÈNE III.

ANDROMÈDE, rêvant.

Infortunés, qu'un monstre affreux
A changés en rochers par ses regards terribles,
Vous ne ressentez plus vos destins rigoureux,
Et vos cœurs, endurcis, sont pour jamais paisibles :
Hélas! les cœurs sensibles
Sont mille fois plus malheureux.

Il ne m'aime que trop, et tout me sollicite
De l'aimer à mon tour :
C'est du plus grand des Dieux qu'il a reçu le jour ;
Dans nos périls mortels l'amour le précipite :
» Comment ne pas aimer un héros, qui mérite
» De l'univers entier et l'hommage et l'amour?
Il vient... faut-il que mon cœur se trahisse?...
ciel! il va partir... il me cherche en ces lieux.

Que lui dirai-je, hélas !... et quel supplice
De ne pouvoir mêler mes pleurs à ses adieux !

SCÈNE IV.

PERSÉE, ANDROMÈDE.

PERSÉE.

Belle princesse, enfin vous souffrez ma présence !

ANDROMÈDE.

Seigneur, on me l'ordonne, et je suis mon devoir.

PERSÉE.

Pourquoi me faire apercevoir
Que je ne dois ce bien qu'à votre obéissance ?...
N'importe, rien ne peut ébranler ma constance :
J'ai su, jusqu'à ce jour, vous aimer sans espoir ;
Je vais avec plaisir prendre votre défense,
Quand je n'aurais pour récompense
Que la seule douceur que je sens à vous voir.

ANDROMÈDE.

Non, ne vous flattez pas, je veux ne vous rien taire ;
Vous m'aimez vainement, Phinée a su me plaire :
Il est choisi pour être mon époux ;
Nos deux cœurs sont unis : quel prix espérez-vous
D'une entreprise dangereuse ?
Quand vous seriez vainqueur, votre ame est généreuse,
Et vous ne voudrez pas rompre des nœuds si doux ?

PERSÉE.

Je serai malheureux, désespéré, jaloux ;

Mais je mourrai content, si vous vivez heureuse.

ANDROMÈDE.

O Dieux!

PERSÉE.

De mes regards vos beaux yeux sont blessés;
Vous souffrez à me voir, mon amour vous outrage:
Je vais chercher Méduse, et je vous aime assez
Pour ne vous pas contraindre à souffrir davantage.

ANDROMÈDE.

Quoi, pour jamais vous me quittez?
Persée, arrêtez, arrêtez!

PERSÉE.

Qu'entends-je? ô cieux! belle princesse,
Que vois-je? vous versez des pleurs.

ANDROMÈDE.

Ah! par l'excès de mes douleurs,
Connaissez, s'il se peut, l'excès de ma tendresse.

Voyez à quoi j'avais recours
Pour vous ôter l'ardeur, qui vous fait entreprendre
Un combat funeste à vos jours.
Hélas! que n'ai-je pu me rendre
Indigne de votre secours!
Que n'êtes-vous moins magnanime!
Méduse d'un regard porte un trépas certain.

PERSÉE.

Vous pourriez être sa victime.

ANDROMÈDE.

Tout l'effort des mortels contre elle serait vain.

PERSÉE.

Le fils de Jupiter, lorsque l'Amour l'anime,
Doit aller au-delà de tout effort humain.

ANDROMÈDE.

Par les frayeurs d'un amour tendre,
Ne serez-vous point désarmé ?

PERSÉE.

J'ignorais votre amour, et j'allais vous défendre :
Puis-je à vous secourir être moins animé,
Quand je sais que je suis aimé ?

ANDROMÈDE.

Quoi, vous partez ?

PERSÉE.

L'Amour m'appelle.

ANDROMÈDE.

Vous méprisez mes pleurs ! mes cris sont superflus !

PERSÉE.

Vous me verrez comblé d'une gloire immortelle.

ANDROMÈDE.

Hélas ! nous ne nous verrons plus.

ENSEMBLE.

Ah ! votre péril est extrême !
Je vois votre danger, je ne vois pas le mien.
Dieux, sauvez ce que j'aime !
Et pour moi-même
Je ne demande rien.

(Andromède sort ; Persée, qui la suit est retenu par Mercure sortant des enfers.)

SCÈNE V.

MERCURE, PERSÉE.

MERCURE, sortant des enfers.

PERSÉE, où courez-vous? qu'allez-vous entreprendre?

PERSÉE.

Un peuple infortuné m'engage à le défendre;
C'est à la gloire que je cours.
Si je meurs, mon trépas sera digne d'envie:
Je laisse le soin de mes jours
Au dieu qui m'a donné la vie.

MERCURE.

Ce dieu, juste et puissant, favorise vos vœux,
Et c'est par ma voix qu'il s'explique:
Il reconnaît son sang à l'effort généreux
Que vous allez tenter, d'une ardeur héroïque,
Pour secourir des malheureux:
Mais ce n'est point en téméraire
Qu'il faut dans le péril précipiter vos pas:
L'assistance des Dieux vous sera nécessaire;
Ils veulent vous l'offrir, ne la négligez pas.

Je viens d'apprendre à toute la nature
Que Jupiter s'intéresse à vos jours;
La jalouse Junon vainement en murmure,
Et tout, jusqu'aux enfers, vous promet du secours.

SCÈNE VI.

MERCURE, PERSÉE, CYCLOPES.

(Des Cyclopes viennent, en dansant, donner à Persée, de la part de Vulcain, une épée et des talonnières ailées, semblables à celles de Mercure.)

UN DES CYCLOPES.

C'est pour vous que Vulcain, de ses mains immortelles,
A forgé cette épée et préparé ces ailes.
Hâtez-vous de vous signaler
Par une célèbre victoire :
Allez cueillir la palme de la gloire :
Digne émule d'Alcide, il le faut égaler.

(On danse.)

SCÈNE VII.

MERCURE, PERSÉE, CYCLOPES ET NYMPHES GUERRIÈRES, qui arrivent en dansant.

UNE NYMPHE GUERRIÈRE, présentant à Persée un bouclier de diamant.

Le plus vaillant guerrier s'abuse
D'oser tout espérer de l'effort de son bras.
Si vous voulez vaincre Méduse,
Portez le bouclier de la sage Pallas.
Que la valeur et la prudence,
Quand elles sont d'intelligence,

Achèvent d'exploits glorieux !
Le monstre le plus furieux
Leur fait vainement résistance.

(Les nymphes continuent leurs danses.)

SCÈNE VIII.

MERCURE, PERSÉE, CYCLOPES, NYMPHES GUERRIÈRES ET DIVINITÉS INFERNALES.

(Les divinités infernales sortent des enfers et, sur un air, apportent le casque de Pluton, qu'elles présentent à Persée.)

UNE DIVINITÉ INFERNALE, présentant le casque.

Ce casque vous est présenté
Au nom du souverain de l'empire des ombres.
Au milieu du péril, pour votre sûreté,
Il répendra sur vous l'épaisse obscurité
Qui règne en nos demeures sombres.
Ce don mystérieux doit apprendre aux humains
Comme on peut s'assurer d'un succès favorable :
Il faut cacher de grands desseins
Sous un secret impénétrable.

(Les Cyclopes, les nymphes guerrières et les divinités infernales se réunissent pour former une fête générale.)

MERCURE.

Que l'enfer, la terre et les cieux,
Que tout l'univers favorise
Votre généreuse entreprise :
Que l'enfer, la terre et les cieux,
Que tout l'univers favorise !

Le fils du plus puissant des dieux.

MERCURE et les autres acteurs qui sont sur la scène, avec le CHŒUR.

Que l'enfer, etc.

MERCURE, à Persée.

L'impatience éclate dans vos yeux :
Suivez-moi ; partons de ces lieux.

(Mercure et Persée s'envolent.)

TOUS.

Que l'enfer, etc.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'antre des Gorgones.

SCÈNE I.

MÉDUSE, EURIALE, STÉNONE.

MÉDUSE.

J'ai perdu la beauté qui me rendit si vaine :
Je n'ai plus ces cheveux si beaux
Dont autrefois le dieu des eaux
Sentit lier son cœur d'une si douce chaîne :
Pallas, la barbare Pallas,
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse, autant que j'étais belle :
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté,
Fera connaître, en dépit d'elle,
Quelle fut l'excès de ma beauté.

Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle :
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpens, dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.

Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux ;

Tout se change en rocher à mon aspect horrible :
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi :
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

MÉDUSE, EURIALE ET STÉNONE.

O le doux emploi, pour la rage,
De causer un affreux ravage !
Heureuse la fureur
Qui remplit l'univers d'horreur !

(On entend une symphonie agréable.)

MÉDUSE, EURIALE ET STÉNONE.

Dans ce triste séjour qui peut nous faire entendre
Le doux bruit qui nous vient surprendre ?
Jamais ici mortel, avec impunité,
Ne porta sa vue indiscrète.
Quels concerts ? quelle nouveauté !
Qui peut chercher l'horreur secrète
De notre fatale retraite ?...
C'est Mercure qui vient dans cet antre écarté.

SCÈNE II.

MERCURE, MÉDUSE, EURIALE, STÉNONE.

MÉDUSE.

Mon terrible secours vous est-il nécessaire ?

CHŒUR DES MINISTRES DU SOMMEIL, coupé par des traits du trio précédent.

Il faut céder, il faut vous rendre
Au charme, qui va vous surprendre.
Il faut vous rendre, malgré vous,
Au charme d'un sommeil trop doux.
Il faut céder, il faut vous rendre.

(Sur deux airs, les ministres du Sommeil emploient les mêmes charmes pour assoupir les Gorgones, qui s'efforcent de s'en défendre.)

» LE CHŒUR.

» Du Sommeil à tous les cœurs
» Nous dispensons les biens flatteurs;
» Soupirs et pleurs,
» Tout cède à ses dons enchanteurs.
» Des faveurs qu'il sait répandre,
» Vous cherchez à vous défendre:
» Mais l'espoir qui vous séduit
» N'est qu'une ombre qui s'enfuit:
» Vos vains efforts n'auront produit
» Que le triomphe, qui nous suit.
» Des faveurs qu'il fait répandre,
» Vous cherchez à vous défendre, etc.

» LES TROIS GORGONES.

» Il faut nous rendre, malgré nous,
» Aux charmes d'un sommeil trop doux.

» (Les Gorgones tombent d'accablement sur des rochers; les ministres du Sommeil achèvent de les endormir, et se retirent ensuite, sur les vapeurs qui les avaient apportés.)

SCÈNE IV.

PERSÉE, MERCURE, LES GORGONES, endormies.

MERCURE.

Persée, approchez-vous ; Méduse est endormie :
Avancez sans bruit, surprenez
Une si terrible ennemie :
Si vous osez la voir, c'est fait de votre vie.

PERSÉE.

Je suivrai les conseils que vous m'avez donnés.

MERCURE.

Je vous laisse au milieu d'un péril redoutable ;
Je ne puis plus rien pour vos jours :
Cherchez votre dernier secours
Dans un courage inébranlable.

PERSÉE.

Un prix, qui me doit charmer,
M'est offert par la Victoire :
Quel péril peut m'alarmer ?
L'Amour et la Gloire
S'unissent pour m'animer.

(Mercure se retire : Persée tenant son bouclier devant ses yeux, approche de Méduse, et lui coupe la tête.)

SCÈNE V.

PERSÉE, LES GORGONES.

(On entend le bruit du tonnerre.)

PERSÉE.

Le monde est délivré d'un monstre si terrible ;
Le ciel s'est servi de mon bras.

(EURIALE ET STÉNONE, s'éveillant, au bruit du tonnerre et à la voix de Persée et courant vers l'endroit où elles l'ont entendu.)

Tu fais périr Méduse : ah, traître ! tu mourras.
Qu'il meure d'un trépas horrible.

(Les deux Gorgonnes veulent attaquer Persée ; mais la vertu secrète du casque qu'il porte les empêche de le voir.)

Mais qui peut le rendre invisible.

(Chrisaor, Pégase et plusieurs autres monstres de figures bizarres et terribles, se forment du sang de Méduse. Chrisaor et Pégase s'envolent.)

PERSÉE.

Méduse après sa mort trouble encor l'univers.
C'est son sang qui produit tant de monstres divers.

(Sur un air, les monstres cherchent Persée, qui est toujours invisible.)

EURIALE ET STÉNONE.

Monstres, cherchez votre victime,
Vengez le sang qui vous anime.
Servez nos fureurs ; armez-vous ;
Vengeons Méduse, vengeons-nous.

SCÈNE VI.

MERCURE, PERSÉE, EURIALE, ET STÉNONE.

MERCURE.

PERSÉE, allez, volez où l'amour vous appelle.
Gorgones, désormais vous serez sans pouvoir :
Ce lieu n'est pas pour vous un séjour assez noir ;
Venez dans la nuit éternelle.

(Persée s'envole, il emporte la tête de Méduse. Les monstres qui s'efforcent de le suivre, tombent avec Euriale et Sténone, dans les enfers, où Mercure les contraint de descendre.)

EURIALE ET STÉNONE, s'abîmant.

Des gouffres profonds sont ouverts :
Ah! nous tombons dans les enfers.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre réprésente la mer et un rivage bordé de rochers.

SCÈNE I.

PHINÉE, ÉTHIOPIENS, qu'on ne voit pas.

CHŒUR D'ÉTHIOPIENS, qu'on entend, et qu'on ne voit pas.

Courons, courons tous admirer
Le vainqueur de Méduse.

PHINÉE.

Persée est de retour, chacun court l'honorer,
Et le bonheur public va me désespérer;
Non, non, il n'est plus tems qu'un vain espoir m'abuse.

SCÈNE II.

PHINÉE, MÉROPE.

PHINÉE.

Nous ressentons mêmes douleurs.

MÉROPE.

Fuyons une foule importune.

ENSEMBLE.

» Une égale infortune;
» Malgré nous, fait couler nos pleurs.

MÉROPE.

Persée est revenu, mais c'est pour Andromède.
Pour m'offrir à ses yeux, l'ardeur qui me possède
M'a fait empresser vainement;
Il n'a rien vu que ce qu'il aime,
Il n'a pas daigné même
S'apercevoir de mon empressement;
Et tous les soins de mon amour extrême
N'ont pas été payés d'un regard seulement.

PHINÉE.

Que le ciel pour Persée est prodigue en miracles!
Qui n'eût pas cru qu'un monstre furieux
M'aurait débarrassé d'un rival odieux?
Cependant, malgré mille obstacles,
Mon rival est victorieux.
Il s'est fait des routes nouvelles,
Il a volé pour hâter son retour;
Et Mercure et l'Amour
Ont pris soin, à l'envi, de lui prêter des ailes.

Le peuple croit lui tout devoir;
On entend de son nom retentir ce rivage.
Le roi s'est empressé d'honorer son courage:
Chacun jusqu'en ces lieux l'est venu recevoir:
Qu'Andromède a paru contente de le voir!

Quel triomphe pour lui! quel charmant avantage!
Et pour moi quelle rage
Et quel horrible désespoir!

(La mer s'irrite, les flots s'élèvent et s'étendent sur le rivage.)

PHINÉE ET MÉROPE.

Les vents impétueux s'échappent de la chaîne
Qui les forçait d'être en repos :
Une tempête soudaine
Soulève les flots.

SCÈNE III.

PHINÉE, MERCURE, ÉTHIOPIENS.

CHŒUR, qu'on entend et qu'on ne voit pas.

O ciel inexorable!
O malheur déplorable!

PHINÉE ET MÉROPE.

Qui pourrait traverser ces trop heureux amans!
(Aux Éthiopiens qui paraissent.)
D'où naissent vos gémissemens!

UN ÉTHIOPIEN.

L'implacable Junon cause notre infortune ;
Elle arme contre nous l'empire de Neptune :
Un monstre en doit sortir, qui viendra dévorer
L'innocente Andromède;
Il n'est plus permis d'espérer

De voir finir nos maux sans ce cruel remède.
C'est sur ces bords qu'au monstre on la doit exposer :
Pour son secours, Persée en vain veut tout oser.

CHŒUR.

O ciel, etc.

(Les Éthiopiens se placent sur les rochers qui bordent le rivage.)

PHINÉE.

Le plaisir que je sens, avec peine se cache.

MÉROPE.

Verrez-vous, sans douleur, Andromède en danger!

PHINÉE.

Est-ce à moi que la mort l'arrache?
C'est à Persée à s'affliger.

L'Amour meurt dans mon cœur, la rage lui succède :
J'aime mieux voir un monstre affreux
Dévorer l'ingrate Andromède,
Que la voir dans les bras de mon rival heureux.

MÉROPE.

» Mais, si pour lui, le souverain des cieux
» Signalait de nouveau sa puissance suprême?
» Si de ce monstre encor, et malgré Junon même,
» Le fils de Jupiter était victorieux?

» PHINÉE.

» Vous me faites frémir!... Courons à la vengeance ;
» Frappons, sans balancer, un rival qui m'offense :

» Mes soldats sont tout prêts profitons des momens :
» Chaque instant, de ma rage accroît la violence ;
» Allons hâter l'éclat de nos ressentimens.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ÉTHIOPIENS, placés sur les rochers, TRITONS, ANDROMÈDE.

(Les Tritons paraissent dans la mer, environnent Andromède et l'attachent à un rocher.)

CASSIOPE.

Que j'expie, en mourant, un trop funeste crime ;
Que, par pitié, j'obtienne une mort légitime!

CASSIOPE ET CÉPHÉE.

Cruels, n'attachez pas ma fille à ce rocher.

CASSIOPE.

C'est moi qu'il faut y attacher.

CÉPHÉE ET CASSIOPE.

C'est moi, c'est moi qu'il y faut attacher.

CHŒUR D'ÉTHIOPIENS.

Divinités des flots quel courroux vous anime,
Contre une innocente victime?

CÉPHÉE ET CASSIOPE.

C'est notre unique espoir; faut-il nous l'arracher?
Nos vœux, nos pleurs, nos cris, rien ne vous peut toucher.

(Le chœur répète ce dernier vers.)

UN TRITON.

Tremblez, superbe reine!
Tremblez, mortels audacieux!
Que vôtre orgueil apprenne
Combien votre grandeur est vaine.
Tremblez, mortels audacieux!
Redoutez le courroux des cieux.

ANDROMÈDE.

Dieux, qui me destinez une mort si cruelle,
Hélas! pourquoi me flattiez-vous
De l'espoir d'un destin si doux?...
Quel souvenir charmant en mourant je rappelle!
Le fils de Jupiter eût été mon époux;
Ah! que ma vie eût été belle!
Vous, dont je tiens le jour, et vous, peuple fidèle,
Je vais fléchir les Dieux irrités contre nous;
Et, si ma mère est criminelle,
C'est moi qui dois calmer le celeste courroux
Par le sang que j'ai reçu d'elle:
Heureuse de périr pour le salut de tous!

CASSIOPE.

Ah! quelle vengeance inhumaine.

CÉPHÉE.

Andromède!

CASSIOPE.

Ma fille!

ANDROMÈDE.

O Dieux!

(Le monstre parait.)

CHŒUR D'ÉTHIOPIENS.

Le monstre approche de ces lieux :
Ah ! quelle vengeance inhumaine !

CHŒUR DE TRITONS.

Tremblez, mortels audacieux !
Redoutez le courroux des cieux.

ANDROMÈDE.

Je ne vois point Persée, et je flattais ma peine
Du triste espoir de mourir à ses yeux.

CHŒUR D'ÉTHIOPIENS.

Voyez ce héros glorieux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PERSÉE en l'air.

ANDROMÈDE.

A s'exposer pour moi, c'est en vain qu'il s'obstine.

(Persée vole et combat le monstre.)

CHŒUR DE TRITONS.

Téméraire Persée, arrêtez, respectez
La vengeance divine.

CHŒUR D'ÉTHIOPIENS.

Magnanime héros, combattez, remportez
Le prix que l'amour vous destine.

UN TRITON.

Le fils de Jupiter brave notre courroux :
Le monstre expire sous ses coups.

CHŒUR DE TRITONS.

Descendons sous les ondes :
Notre honte se doit cacher.
Allons chercher
Des retraites profondes.
Descendons sous les ondes.

(La mer s'apaise et les flots se retirent.)

SCÈNE VI.

PERSÉE, ANDROMÈDE, CÉPHEE, CASSIOPE, ÉTHIOPIENS.

(Les Ethiopiens descendent des rochers, et viennent se mêler à la réjouissance publique.)

CHŒUR D'ÉTHIOPIENS, pendant lequel Persée délie Andromède.

Le monstre est mort, Persée en est vainqueur ;
Persée est invincible.

PERSÉE, à Andromède.

Ah ! que votre danger me paraissait terrible !

ANDROMÈDE.

Quand l'amour anime un grand cœur,
Il ne trouve rien d'impossible.

(On entend une courte et bruyante symphonie.)

CÉPHÉE.

(Apercevant Phinée et ses soldats.)

D'où naît ce bruit ?.... Que vois-je ?.... quelle horreur !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PHINÉE, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

PERSÉE, il faut périr ; meurs, et laisse Andromède
Au pouvoir d'un heureux rival.

CÉPHÉE ET PERSÉE.

(A leur suite.) (A Phinée et à sa suite.)

Armez-vous. Recevez le châtiment fatal
De la fureur qui nous possède.

TOUS LES COMBATTANS.

Cédez, cédez à notre effort ;
Vous n'éviterez pas la mort.

(Phinée et sa suite enfoncent le parti de Céphée et de Persée, qu'ils poursuivent, en disparaissant.)

SCÈNE VIII.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, FEMMES de leur suite.

CASSIOPE.

LEUR rage croît.... ô ciel ! leur nombre augmente.

ANDROMÈDE.

Persée en vain combat avec chaleur :
Que servent les efforts qu'il tente ;
Le nombre tôt ou tard, accable la valeur.

SCÈNE IX.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, ÉTHIOPIENNES.

CÉPHÉE, à Cassiope.

Le soin de vous défendre en ce lieu me rappelle.
Craignons tout d'un sujet rebelle.
Quel sang n'ose-t-on pas verser!
Un trait, que sur Persée on a voulu lancer,
A frappé votre sœur d'une atteinte mortelle.

CASSIOPE ET ANDROMÈDE.

Secourez-nous, ô justes dieux!

SCÈNE X.

LES PRECÉDENS, PHINÉE, PERSÉE, leur suite.

CHŒUR, de la suite de Phinée, en rentrant sur le théâtre et en combattant.)

Qu'il n'échappe pas, qu'il périsse
Cet étranger audacieux,
Qui prétend régner en ces lieux.

(Le combat continue dans la plus grande force; Persée désarme Phinée.

PERSÉE, désarmant Phinée.

» Je te laisse le jour; il sera ton supplice.

PHINÉE, se frappant d'un poignard

» Et moi, je m'affranchis d'un spectacle odieux.

(On emporte Phinée : son parti est dispersé, et le combat cesse.)

(Vénus, l'Amour, Hébé, l'Hymen et leur suite descendent dans une gloire.)

PERSÉE.

Cessons de redouter la fortune cruelle;
Le ciel nous promet d'heureux jours.
Vénus vient à notre secours;
Elle amène l'Amour et l'Hymen avec elle.

(Le théâtre change et représente le palais de l'Amour.)

SCÈNE XI.

VÉNUS, L'AMOUR, HÉBÉ, L'HYMEN, LES GRACES, LES AMOURS, LES JEUX ET LES PLAISIRS, CÉPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE. ANDROMÈDE, ÉTHIOPIENS, ÉTHIOPIENNES.

VÉNUS.

Mortels, vivez en paix, vos malheurs sont finis,
Jupiter vous protége en faveur de son fils :
A ce dieu si puissant tous les dieux veulent plaire,
Et Junon même enfin apaise sa colère.

Grâces, Jeux et Plaisirs, vous, qui formez ma cour,
» A nos regards offrez vos plus doux charmes :
» Chantez, célébrez le beau jour,
» Qui du monde à jamais doit bannir les alarmes.

» CHŒUR.

» Chantons, célébrons le beau jour
» Qui du monde à jamais doit bannir les alarmes;
» Chantons, chantons le plus beau jour.

(Entrée des Jeux et des plaisirs.)

» VÉNUS.

» Hymen, d'un jour si beau consacre la mémoire,

» Unis, par des nœuds enchanteurs,
» L'aimable Hébé, le dieu des cœurs
» T'offrent la plus belle victoire :
» Que les Jeux, sous tes lois, les enchaînent de fleurs :
» Répands sur eux tes dons les plus flatteurs !
» Le monde attend de toi leur bonheur et sa gloire.

(Sur une passacaille dansée, et chantée en partie, les grâces et les Plaisirs conduisent l'Amour et Hébé au milieu du théâtre, pour y être unis par l'Hymen. Au moment de cette union, des lys, auxquels sont entrelacés des branchages de roses, semblent naître et s'élever pour entourer un autel, qui sort en même tems du dessous du théâtre et sur lequel l'aigle de Jupiter, planant et tenant le foudre dans ses serres, vient allumer le feu sacré. Ces différens prodiges donnent lieu au cœur suivant.)

» CHŒUR.

» Du plus doux présage
» Cet aigle est le gage.
» Lieux, embellis
» Par les lis,
» Des Grâces et des Ris
» Soyez toujours chéris.
» Ces naissantes roses
» Sont à peine écloses,
» Leur éclat touchant

» Est garant
» Du tendre sentiment
» Dont le bonheur dépend.

» O fortuné moment!
» Un seul regard charmant
» D'Hébé fait le serment
» Qui l'unit au plus digne amant.

» Que ces nœuds
» Sont heureux!

» A nos transports les dieux
» S'unissent dans les cieux.

» (Les Graces, les Jeux et les Plaisirs continuent la fête.)

» PERSÉE, d'abord seul, et ensuite avec le chœur.

» Sur l'univers règne à jamais,
» Tendre déesse de Cythère.
» Amour, lance sur nous tes traits.
» Sentir tes feux, aimer et plaire,
» C'est jouir de tous les bienfaits.

» (Sur la fin d'une chacone, qui termine l'opéra, les Jeux et les Plaisirs entourent l'Amour et Hébé, qu'ils enchainent de guirlandes de fleurs, en même tems que les Grâces les couronnent de roses et de myrte fleuri.)

FIN DE PERSÉE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

PRÉCIS HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE sur l'Opéra. . . 1
NOTICE sur Quinault. 25
ALCESTE, tragédie lyrique en cinq actes, par Quinault. 38
THÉSÉE, tragédie-lyrique en quatre actes, par le même. 87
ATYS, tragédie-lyrique, en cinq actes, par le même. 129
VARIANTES d'Atys. 193
ISIS, tragédie-lyrique, en cinq actes, par le même. . 217
PROSERPINE, trag.-lyrique en cinq actes, par le même. 277
PERSÉE, trag.-lyrique en quatre actes, par le même. 335

FIN DE LA TABLE.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

13.

SENLIS

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR Me LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

GRANDS-OPÉRAS.—TOME II.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

PHAÉTON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES;

PAR QUINAULT,

Représentée, pour la première fois, en 1683.

PERSONNAGES.

LYBIE, fille de Mérops, roi d'Égypte.
THÉONE, fille de Protée.
PHAÉTON, fils du Soleil et de Climène.
CLIMÈNE, fille de l'Océan et de Thétis.
PROTÉE, dieu marin, conducteur des troupeaux de Neptune.
Troupe de suivans de Protée.
TRITON, dieu marin, frère de Climène.
Troupe de suivans de Triton.
ÉPAPHUS, fils de Jupiter et d'Isis.
MÉROPS, roi d'Égypte, qui a épousé Climène, dont il a eu Lybie.
Troupe d'Égyptiens et d'Égyptiennes.
UN ROI ÉTHIOPIEN, tributaire de Mérops,
Troupe d'Éthiopiens et d'Éthiopiennes.
UN ROI INDIEN, tributaire de Mérops.
Troupe d'Indiens et d'Indiennes.
Troupe de prêtresses de la déesse Isis.
Troupe de jeunes personnes choisies, pour porter des offrandes au temple d'Isis.
Des furies et des fantômes terribles.
LES VENTS ET LE SOLEIL.
Les heures du jour, et les saisons de l'année.
Quatre quadrilles, dont chacune accompagne une des quatre saisons.
Troupe de pasteurs égyptiens.
Troupe de bergères égyptiennes.
LA DÉESSE DE LA TERRE.
JUPITER.

PHAÉTON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin sur le devant, une grotte dans le milieu, et la mer dans l'éloignement.

SCÈNE I.

LYBIE.

Heureuse une ame indifférente!
Le tranquille bonheur, dont j'étais si contente,
Ne me sera-t-il point rendu!
Dans ces beaux lieux tout est paisible;
Hélas! que ne m'est-il possible
D'y trouver le repos que mon cœur a perdu!

SCÈNE II.

THÉONE, LYBIE.

THÉONE.

Je ne vous croyais point dans un lieu solitaire.
Une pompeuse cour ne songe qu'à vous plaire,
Et vous venez rêver ici?

LYBIE.

Vous y venez rêver aussi.

THÉONE.

J'aime, c'est mon destin d'aimer toute ma vie;
Votre cœur fuit l'amour, et croit s'en garantir :
Il faut aimer pour ressentir
Le charme de la rêverie.

LYBIE.

Le roi doit aujourd'hui me choisir un époux :
Ai-je moins à rêver que vous?
M'est-il permis d'entrer dans votre confidence?

LYBIE.

La sincere amitié doit bannir d'entre nous
Le mystère et la défiance.

THÉONE.

Pourquoi chercher des lieux où règne le silence?
Est-il un spectacle plus doux
Que de voir mille amans empressés et jaloux
Dont votre hymen fait l'espérance!
Je commence à douter que vous les voyiez tous
Avec la même indifférence.

LYBIE.

Je suis fille d'un roi qui commande à des rois :
Après lui, j'aurai sous mes lois
Les pays où le Nil répand son eau féconde.
Un grand destin m'est préparé,
Mais le premier trône du monde
N'est pas contre l'amour un asile assuré.

THÉONE.

Le fils de Jupiter vous aime.

LYBIE.

Je ne serais qu'à lui, si j'étais à moi-même.

Mon cœur s'est trop pressé de choisir un vainqueur,
Et mon timide amour craint un devoir sévère :
Que deviendrai-je, ô ciel ! si le choix de mon père
Ne suit pas le choix de mon cœur!
Vous ressentez l'amour, sans éprouver ses peines ;
Le fils du dieu brillant qui donne la clarté
Tout fier qu'il est, porte vos chaînes ;
Vous aimez Phaéton, avec tranquillité.

THÉONE.

Hélas ! un tendre cœur est toujours agité.

La mer est quelquefois dans une paix profonde,
On peut après l'orage y jouir d'un beau jour :
Le calme règne plus dans l'empire de l'onde,
Que dans l'empire de l'Amour.

ENSEMBLE.

Ah ! qu'il est difficile
De bien aimer
Sans s'alarmer !
Ah ! qu'il est difficile
Que l'amour soit tranquille.

THÉONE.

Phaéton est pour moi peu sensible aujourd'hui.
Que je crains....

LYBIE.

Je vous laisse éclaircir avec lui.

SCÈNE III.

PHAÉTON, THÉONE.

THÉONE.

Vous passez sans me voir, craignez-vous ma présence?

PHAÉTON.

Je vous aime, Théone, et ce soupçon m'offense.

THÉONE.

Que ma vue aujourd'hui vous cause d'embarras!
Avouez qu'en ces lieux vous ne me cherchiez pas.

PHAÉTON.

Je cherchais la reine ma mère :
Ce soin pourrait-il vous déplaire?
Devez-vous me le reprocher?

THÉONE.

C'est toujours ne me pas chercher.

Je m'aperçois sans cesse
Que quelque soin vous presse,
Et par malheur je m'aperçoi
Que ce soin n'est jamais pour moi.

PHAÉTON.

Une autre amour, à votre espoir fatale,
N'a pas causé mes nouveaux soins :
Je n'aime point ailleurs, les Dieux m'en sont témoins.

THÉONE.

Vous changez, cependant, ma peine est sans égale ;
Peut-être souffrirais-je moins,
Si je pouvais haïr une rivale.

Protée, à qui je dois le jour,
Du plus sombre avenir perce la nuit obscure ;
Il m'a prédit cent fois le tourment que j'endure :
Vous ne me parlez plus ni d'hymen, ni d'amour ;
De tant de vains sermens vous perdez la mémoire.

PHAÉTON.

Non, je vous aimerai toujours.

THÉONE.

Ingrat, le moyen de vous croire ?
Vos regards inquiets démentent vos discours.
Avec trop peu de soin votre froideur se cache :
Le bonheur de ma vie à votre cœur s'attache,
Vous me laissez trop voir qu'il cherche à m'échapper ;
Ah ! du moins, ingrat que vous êtes,
Puisque vous me voulez tromper,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

PHAÉTON.

Je ne sais plus comment pouvoir calmer
Mille frayeurs qui viennent vous surprendre :
Mon cœur vous aime autant qu'il peut aimer,
S'il n'est pas assez tendre,
C'est à l'Amour qu'il s'en faut prendre.

THÉONE.

Quand vous commenciez d'être amant,
Vous me cherchiez avec empressement;
Vous ne me quittiez point sans une peine extrême.
Le souvenir fatal d'un amour si charmant
Ne sert qu'à faire mon tourment;
Vous ne savez que trop, comme il faut que l'on aime;
Ah! deviez-vous m'aimer si tendrement,
Si vous ne vouliez pas m'aimer toujours de même?

PHAÉTON.

La reine tourne ici ses pas.

THÉONE.

Suivez la reine, allez, ne vous contraignez pas.

SCÈNE IV.

CLIMÈNE, PHAÉTON.

CLIMÈNE.

Vous paraissez chagrin, mon fils, ne puis-je apprendre
D'où vient le trouble où je vous voi?

PHAÉTON.

Le roi va faire choix d'un gendre;
L'époux de la princesse un jour doit être roi.
Le superbe Épaphus à cet honneur aspire.
Ah! faudra-t-il le voir maître de cet empire?
Faudra-t-il nous voir sous sa loi?
Quelle honte pour vous! quelle rage pour moi!

Le roi fera tout pour vous plaire....

CLIMÈNE.

Mais quel autre choix doit-il faire?
Le fils de Jupiter est-il à dédaigner?

PHAÉTON.

Quoi! votre fils, le fils du dieu qui nous éclaire
Est-il indigne de régner?

CLIMÈNE.

Votre gloire, mon fils, est mon unique envie,
Après l'amour du dieu dont vous tenez la vie.
Jusqu'à l'hymen d'un roi j'eus peine à m'abaisser;
Mais pour vous mettre au trône, il fallait m'y placer.
Le roi veut vous offrir sa fille et sa couronne.
Je sais que vous aimez Théone,
Et c'est cet amour que je crains.
Profitez du bonheur que je mets en vos mains,
Méritez la grandeur suprême.
Vaincre un amour charmant, est un effort extrême;
Mais qui veut s'élever au-dessus des humains,
Doit être maître de lui-même.

Il ne tiendra qu'à vous de régner en ces lieux.

PHAÉTON.

J'entends mon destin qui m'appelle,
Je brûle de monter dans un rang glorieux:
Si Théone me paraît belle,
La couronne est encor plus charmante à mes yeux.

CLIMÈNE.

J'aime ces sentimens d'une ame noble et fière,
Ils sont dignes du fils du dieu de la lumière.

D'une amoureuse ardeur un grand cœur peut brûler,
C'est un amusement, qu'il faut qu'on lui pardonne;

Mais il faut que l'Amour soit prêt à s'immoler,
Sitôt que la Gloire l'ordonne.

Tout est favorable à mes vœux,
Et cependant ma joie est inquiète.
Mille présages malheureux
Troublent mon cœur d'une atteinte secrète.
C'est ici que Protée amène les troupeaux
Du dieu de l'empire des eaux.
Il se plaît sous ce frais ombrage.
L'avenir est pour lui sans ombre et sans nuage:
Je veux sur votre sort le contraindre à parler,
Empêchez qu'en ces lieux on me vienne troubler.

SCÈNE V.

Protée sortant de la mer, conduit les troupeaux de Neptune, et est accompagné d'une troupe de dieux marins.

PROTÉE, SUIVANS DE PROTÉE.

PROTÉE.

Heureux, qui peut voir du rivage
Le terrible océan, par les vents agité!
Heureux, qui dans le port peut plaindre en sûreté
Ceux qui sont dans l'horreur d'un dangereux orage!
Plaignons les malheureux amans,
Évitons leurs cruels tourmens.

Gardons-nous de souffrir que l'amour nous engage
Dans ses trompeurs enchantemens :

Gardons-nous des embarquemens,
Où le repos d'un cœur fait un fatal naufrage.
Plaignons les malheureux amans,
Évitons leurs cruels tourmens.
Prenez soin, sur ces bords, des troupeaux de Neptune:
Je veux fuir du soleil la chaleur importune.
Ici, l'ombre des bois, le murmure des flots,
Tout invite à goûter la douceur du repos.

Protée s'endort dans la grotte, et ses suivans s'écartent sur le rivage, où ils vont prendre soin des troupeaux de Neptune.

SCÈNE VI.

CLIMÈNE, PROTÉE endormi.

CLIMÈNE.

Vous, avec qui le sang me lie,
Triton, secondez mon envie;
Donnez-moi les secours que vous m'avez promis.
Des décrets du destin Protée a connaissance,
Faites lui rompre le silence
Qu'il s'obstine à garder sur le sort de mon fils.

(Climène se retire.)

SCÈNE VII.

TRITON, SUIVANS DE TRITON, PROTÉE.

Triton, sort de la mer accompagné d'une troupe de dieux marins, dont une partie fait un concert d'instrumens, et l'autre partie danse. Ils éveillent Protée, et l'invitent à prendre part à leurs divertissemens. Triton chante au milieu de ses suivans.

TRITON.

Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux.
C'est de tous les pasteurs, le pasteur le plus sage :

Paissez, heureux troupeaux
Du dieux des eaux,
Paissez en paix sur ce rivage.
Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux.
Chantons sous cet ombrage :
Répondez-nous, charmans oiseaux :
Joignez à nos concerts votre plus doux ramage.
Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux.

Les suivans de Triton continuent leurs concerts d'instrumens et leurs danses. Triton y joint une chanson qu'il chante, en s'adressant à Protée.

TRITON.

Le plaisir est nécessaire :
La sagesse austère
Peut empêcher d'y courir :

Mais le plus sévère
Ne refuse guère
Le plaisir qui vient s'offrir.

(Les suivans de Triton environnent Protée, en dansant.)

PROTÉE.

Vos jeux ont des appas; je les quitte avec peine :
Mais mon troupeau s'éloigne de ces lieux.

TRITON.

Du sort de Phaéton éclaircissez Climène;
De grâce, contentez son désir curieux.

PROTÉE.

Ne me pressez point d'en trop dire.
Le sort dans l'avenir permet que j'ose lire,
Mais sous un silence discret;
Le sort veut qu'avec soin je garde son secret.

(Protée disparaît, et se transforme successivement en lion, en arbre, en monstre marin, en fontaine, et en flamme; mais sous ces formes différentes, il est suivi et environné par les suivans de Triton.)

TRITON.

C'est un secret qu'il faut qu'on vous arrache.
Vous vous transformez vainement.
Nous vous suivrons avec empressement,
Sous quelque forme qui vous cache.
Non, ne croyez pas nous tromper;
N'espérez pas nous échapper.
Non, de ces changemens l'étonnant artifice
N'aura rien qui nous éblouisse.
Non, ne croyez pas nous tromper;
N'espérez pas nous échapper.

SCÈNE VIII.

TRITON, CLIMÈNE, SUIVANS DE TRITON, PROTÉE.

TRITON.

Il reviendra bientôt dans sa forme ordinaire.
Ma sœur, venez l'entendre, il cède à notre effort :
Il va de votre fils vous déclarer le sort.

(Protée, après plusieurs métamorphoses, reprend enfin sa forme naturelle.)

PROTÉE.

Puisque vous me forcez, il faut ne vous rien taire.

Le sort de Phaéton se découvre à mes yeux.
Dieux ! je frémis ! que vois-je ! ô dieux !
Tremblez pour votre fils, ambitieuse mère.
Où vas-tu, jeune téméraire ?
Tu dois trouver la mort dans la gloire où tu cours.
En vain le dieu qui nous éclaire,
En pâlissant pour toi, se déclare ton père ;
Il doit servir à terminer tes jours.
Tu vas tomber, n'attends plus de secours.
Le ciel fait tonner sa colère.
Tremblez pour votre fils, ambitieuse mère.

TRITON

Quel oracle !

CLIMÈNE.

Quelle terreur

TRITON, ET CLIMÈNE.

Ah ! je me sens saisir d'horreur !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre change, et représente un endroit du palais du roi d'Égypte, orné et préparé pour une grande cérémonie.

SCÈNE I.

CLIMÈNE, PHAÉTON.

CLIMÈNE.

Protée en a trop dit, je frémis du danger
Qu'il prévoit, et qu'il vous annonce.

PHAÉTON.

A l'hymen de sa fille, il me veut engager;
Son intérêt a dicté sa réponse.

CLIMÈNE.

Je vois que j'ai trop entrepris.

PHAÉTON.

Quoi, ma grandeur n'est pas votre plus chère envie?

CLIMÈNE.

Il vous en coûterait la vie,
Je ne veux point pour vous de grandeur à ce prix.

PHAÉTON.

Protée a-t-il le droit suprême

De donner des arrêts, ou de vie, ou de mort?
Est-ce à lui de régler mon sort?
Un cœur comme le mien fait son destin lui-même.

Croyez-en mon courage, il vous doit rassurer.

CLIMÈNE.

Vous êtes digne de l'empire;
Mais, si vôtre grand cœur me force à l'admirer,
C'est en tremblant que je l'admire.

Vivez, et bornez vos désirs
Aux tranquilles plaisirs
D'une amour mutuelle:
Aimez, contentez-vous
De régner sur un cœur fidèle,
Il n'est point d'empire plus doux.

PHAÉTON.

Vous m'en désavoûriez, si je pouvais vous croire.
Je veux me faire un nom d'éternelle mémoire,
J'ai déjà trop langui dans un honteux repos:
La plus forte amour d'un héros
Doit être l'amour de la gloire.

CLIMÈNE.

Vous êtes menacé du céleste courroux,
Et j'entends la foudre qui gronde.

PHAÉTON.

Élevez votre fils au premier rang du monde,
Laissez tonner les dieux jaloux.

CLIMÈNE.

Une secrète voix, qui dans mon cœur murmure,
Me dit que le trépas au trône vous attend;
Puis-je n'écouter point la voix de la nature?

PHAÉTON.

Le fils du dieu du jour doit être plus content
D'un trépas éclatant,
Que d'une vie obscure.

CLIMÈNE.

J'espère que l'Amour pourra vous arrêter;
Théone vient, je me retire.

PHAÉTON.

Non, non, je ne puis vous quitter
Que vous ne m'assuriez du bonheur où j'aspire.

SCÈNE II.

THÉONE.

Il me fuit, l'inconstant, il m'ôte tout espoir !
O ciel! tant de froideur succède à tant de flamme!
Ah! que n'a-t-il toujours évité de me voir!
Qu'il aurait épargné de tourmens à mon ame!

Sur la foi des sermens, dont il flattait mes vœux,
J'espérais un destin heureux;
Je croyais voir toujours nos cœurs d'intelligence;
Je m'assurais que jamais l'inconstance
Ne briserait de si beaux nœuds :
Ah! qu'il est dangereux
De s'engager, sur la vaine assurance
Des sermens amoureux.
L'infidèle attendait, pour éteindre ses feux,
Qu'il m'en eût fait sentir toute la violence,
Que le charme fatal d'une douce espérance

Expose un cœur crédule à des maux rigoureux!
Ah! qu'il est dangereux
De s'engager, sur la vaine assurance
Des sermens amoureux!

SCÈNE III.

LYBIE, THÉONE.

LYBIE.

Que l'incertitude
Est un rigoureux tourment!
Non, on n'a point, en aimant,
De peine plus rude
Que l'incertitude.
Je sens croître à tout moment
Mon inquiétude.
Que l'incertitude
Est un rigoureux tourment!

THÉONE.

Que ma disgrâce, hélas! n'est-elle encor douteuse!
Vous espérez de voir vos désirs satisfaits:
Vous pouvez être heureuse,
Et je ne le serai jamais.

Dans mes malheurs, que faut-il que j'espère!
J'aime un ingrat qui trahit nos amours:
Et je sens, malgré ma colère,
Que, tout ingrat qu'il est, je l'aimerai toujours.

LYBIE.

Mon sort était digne d'envie,

Avant que par l'amour mon cœur fût tourmenté.

THÉONE.

Nous ne savons le prix de notre liberté,
Qu'après qu'elle nous est ravie.

ENSEMBLE.

Amour, cruel vainqueur,
Ah! pourquoi troublais-tu le repos de ma vie!
Amour, cruel vainqueur,
Ah! pourquoi troublais-tu le repos de mon cœur!

LYBIE.

J'attends le choix du roi.

THÉONE.

Je vais cacher mes larmes.

LYBIE.

Mon cœur est agité de mortelles alarmes:
Le roi déjà peut-être a nommé mon époux.
Vous me laissez?

THÉONE.

Je laisse Épaphus avec vous.

SCÈNE IV.

ÉPAPHUS, LYBIE.

ÉPAPHUS.

Quel malheur!

LYBIE.

Dieux! quelle tristesse!

ÉPAPHUS.

Quel malheur! quel supplice! hélas!

LYBIE.

Que vous alarmez ma tendresse!

ÉPAPHUS.

Je vous perds, charmante princesse;
Quel malheur! quel supplice! hélas!
De perdre un bien si plein d'appas!
C'est en vain que pour moi votre cœur s'intéresse:
Le roi m'a prononcé l'arrêt de mon trépas;
Votre époux est choisi, je ne le serai pas;
Je vous perds, charmante princesse,
Quel malheur! quel supplice! hélas!
De perdre un bien si plein d'appas!

Se peut-il qu'une loi si dure
Ne vous arrache aucun murmure!
Un doux espoir m'a-t-il trompé?
Belle princesse, est-il possible,
Que votre cœur soit insensible
Au coup mortel qui m'a frappé?

LYBIE.

Votre douleur n'a point à craindre
De blesser du devoir les droits trop absolus;
Votre amour malheureux se plaint, sans se contraindre;
Mais l'amour qui se plaint le plus,
N'est pas toujours le plus à plaindre.

ÉPAPHUS.

Divinité, dont j'ai reçu le jour,
ez mon désespoir, et vengez mon amour!

Contre un roi si cruel armez votre colère....

LYBIE.

Ah! tout cruel qu'il est, songez qu'il est mon père:
N'attirez point sur lui le céleste courroux.

ÉPAPHUS.

Vous ne demandez point qui sera votre époux?

LYBIE.

Hélas! pour m'accabler, c'est assez de connaître
Que je ne serai point à qui je voudrais être.

ÉPAPHUS.

Phaéton est choisi...

LYBIE.

Trop rigoureuse loi!
Ah! qu'il m'en coûtera de larmes;

ÉPAPHUS.

Que le bien qu'il m'ôte a de charmes?
Il n'en connaîtra pas le prix si bien que moi.

LYBIE.

Funeste choix!

ÉPAPHUS.

Douleur mortelle!

LYBIE.

Jour infortuné!

ÉPAPHUS.

Jour affreux!

ENSEMBLE.

O sort trop malheureux

D'un amour si fidèle !

ÉPAPHUS.

Votre cœur peut-il suivre une loi si cruelle ?

LYBIE.

Mon cœur tremble, soupire, et se sent déchirer ;
Mais il doit obéir, en dût-il expirer.

ENSEMBLE.

Faut-il que le devoir barbare
Pour jamais nous sépare ?

ÉPAPHUS.

Je vous perdrai dans un moment :
L'Amour, le tendre Amour gémira vainement ;
Vous l'abandonnerez.

LYBIE.

Que ne puis-je le suivre !

ÉPAPHUS.

Faut-il que ce que j'aime à mon rival se livre ?

LYBIE.

Plaignez-moi de souffrir un si cruel tourment.

ÉPAPHUS.

Vous vivrez pour un autre amant,
Et sans vous je ne saurais vivre.

ENSEMBLE.

Que mon sort serait doux
Si je vivais pour vous !

(Épaphus se retire.)

SCÈNE V.

LYBIE, MÉROPS, CLIMÈNE, PHAÉTON, un ROI ÉTHIOPIEN, un ROI INDIEN, troupe d'ÉGYPTIENS et d'ÉGYPTIENNES, troupe d'ÉTHIOPIENS et d'ÉTHIOPIENNNES troupe d'INDIENS et d'INDIENNES.

MÉROPS.

Rois, qui pour souverain devez me reconnaître :
Et vous, peuples divers, dont les dieux m'ont fait maître,
Soyez attentifs à ma voix.
Dans ma vieillesse languissante,
Le sceptre que je tiens pèse à ma main tremblante,
Je ne puis sans secours en soutenir le poids.

Pour le fils du Soleil mon choix se détermine :
C'est Phaéton que je destine
A tenir, après moi, l'Égypte sous ses lois.
J'accorde à ce héros ma fille qu'il demande.

Que de tous côtés on entende
Le nom de Phaéton retentir mille fois.
Est-il pour nous une gloire plus grande ?
Le sang des Dieux s'unit au sang des rois.

Mérops, Climène, Phaéton et Lybie se placent sur un trône, et les peuples témoignent leur joie par des danses, auxquelles ils mêlent des acclamations, en faveur de Phaéton.)

LE CHŒUR.

Que de tous côtés on entende
Le nom de Phaéton retentir mille fois.
Est-il pour nous une gloire plus grande ?
Le sang des Dieux s'unit au sang des rois.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change, et représente le temple d'Isis.

SCÈNE I.

THÉONE, PHAÉTON, SUIVANS DE PHAÉTON.

THÉONE.

Ah! Phaéton, est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour une autre que moi?
Ah! Phaéton, est-il possible
Que vous m'ayez manqué de foi?

Tout m'annonce un malheur, dont je frémis d'effroi:
Si vous me trahissez, ma mort est infaillible:
Nous devions vivre heureux sous une même loi;
Avec ce que l'on aime un sort doux et paisible
Vaut bien le sort du plus grand roi.

Ah! Phaéton, est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour une autre que moi?
Ah! Phaéton, est-il possible
Que vous m'ayez manqué de foi!

PHAÉTON.

Pour régir l'univers, les destins m'ont fait naître :
Si l'Amour m'en rendait le maître,
Que mon bonheur serait charmant !
Pour être heureux parfaitement,
Ce serait avec vous que je le voudrais être.

THÉONE.

L'hymen de la princesse a pour vous des appas,
Vous l'aimez, votre cœur m'oublie.

PHAÉTON.

Non, la seule grandeur avec elle me lie,
Et l'amour ne s'en mêle pas.

THÉONE.

Quoi ! malgré ma douleur mortelle,
Au mépris de mes pleurs, votre cœur infidèle
Rompt des nœuds qui devaient à jamais nous unir ?
La couronne vous parût-elle
Cent fois encor plus belle,
Quel bien peut être doux, quand il faut l'obtenir
Par une trahison cruelle ?

PHAÉTON.

Aux lois de mon destin j'ai regret d'obéir.
Je suis touché de votre peine.

THÉONE.

Hélas ! vous me plaignez, et vous m'allez trahir !
Vous m'offrez une pitié vaine.

PHAÉTON.

Punissez-moi par votre haine.

THÉONE.

Ai-je un cœur fait pour vous haïr ?

PHAÉTON.

Je suis indigne de vous plaire ;
Je mérite votre colère,
Je ne mérite pas les pleurs que vous versez.

THÉONE.

Perfide, il est donc vrai que vous me trahissez ?

Témoin de ma constance
Et de son changement :
Ciel, qui vois la cruelle offense
Que me fait ce parjure amant,
O ciel ! j'implore ta vengeance.
Que la foi méprisée arme les justes Dieux !
Que l'amour soit vengé ! qu'il allume la foudre !
Que ce superbe ambitieux
Tombe avec sa grandeur, et soit réduit en poudre !...
Que dis-je, malheureuse ! hélas !
Ce perfide m'est cher encore,
Et je mourrais de son trépas :
Justice du ciel que j'implore,
Dieux vengeurs, ne m'exaucez pas.

Vous voyez ma faiblesse extrême,
Ingrat, vous triomphez de mon juste courroux.
Non, si je me venge de vous,
Ce ne sera que sur moi-même.

SCÈNE II.

PHAÉTON, suivans de PHAÉTON.

PHAÉTON.

SUIVEZ-LA, ma présence irrite ses douleurs.

Je plains ses malheurs,
Je m'attendris par ses larmes;
Ah! que deux beaux yeux en pleurs,
Ont de puissans charmes!

Je n'avais jamais vu l'éclat du sort des rois,
Quand je m'engageai sous ses lois;
Rien n'était, à mes yeux, si beau qu'un amour tendre:
La grandeur m'appelle aujourd'hui,
L'amour me parle en vain, je ne puis plus l'entendre,
La fière ambition parle plus haut que lui.

L'Égypte adore Isis; la coutume m'engage
A rendre un solennel hommage
A son divin pouvoir;
Acquittons-nous de ce devoir.

SCÈNE III.

ÉPAPHUS, PHAÉTON, SUIVANS de PHAÉTON.

ÉPAPHUS.

Songez-vous qu'Isis est ma mère?
Jusqu'au temple où l'on la révère,
Venez-vous insulter à son fils malheureux?

PHAÉTON.

Par nos offrandes, par nos vœux,
Nous allons calmer sa colère.

ÉPAPHUS.

Vous m'ôtez un bien qui m'est dû;
Croyez-vous qu'à vos vœux le juste ciel réponde?

PHAÉTON.

Peut-il à mes désirs avoir mieux répondu?
Je deviens le maître du monde.

Quel sort est plus beau que le mien?
Est-il une gloire plus grande?
Non, que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

ÉPAPHUS.

Votre orgueil pourrait s'abuser;
Un rival tel que moi n'est pas à mépriser.

PHAÉTON.

Tout suit mes désirs, tout me cède,
Que peut votre vain désespoir?
Il ne sert qu'à me faire voir

Le prix du bien que je possède ;
Plus mon rival est jaloux,
Et plus mon bonheur est doux.

ÉPAPHUS.

Craignez le dieu, dont je tiens la naissance ;
Craignez son foudroyant courroux.

PHAÉTON.

Je me flatte de l'espérance,
Que tous les dieux ne seront pas pour vous.

Mon père est le dieu favorable,
Qui répand le jour en tous lieux :
Tout s'anime par lui, sans lui, rien n'est aimable ;
Sans son divin éclat, une nuit effroyable
Couvrirait à jamais nos yeux.
Non, rien n'est comparable
Au destin glorieux
Du plus brillant des Dieux.

ÉPAPHUS.

Mon père est le dieu redoutable
Qui régit la terre et les cieux :
Il peut, quand il lui plaît, d'un coup inévitable,
Renverser les audacieux.
Non, rien n'est comparable,
Au destin glorieux
Du plus puissant des Dieux.

ENSEMBLE.

Non, rien n'est comparable
Au destin glorieux
PHA. / ÉPAPH. } Du plus { brillant / puissant } des Dieux.

ÉPAPHUS.

Jupiter pour son fils m'a daigné reconnaître :
On peut douter encor qu'un dieu vous ait fait naître.

PHAÉTON.

C'est le Soleil, vous le savez,

ÉPAPHUS.

Climène nous le dit, est-ce assez pour le croire?

PHAÉTON.

Oscz-vous attaquer ma gloire?

ÉPAPHUS.

Défendez-la, si vous pouvez.

PHAÉTON.

Vos yeux sont fermés par l'envie.
Malgré vous, ils seront ouverts :
J'espère que le dieu qui m'a donné la vie
M'avoûra pour son fils aux yeux de l'univers.

SCÈNE IV.

PHAÉTON, ÉPAPHUS, MÉROPS, CLIMÈNE, LYBIE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de PEUPLES différens, troupes de jeunes ÉGYPTIENS, et de jeunes ÉGYPTIENNES, qu'on a pris soin de choisir et de parer magnifiquement, pour porter de riches offrandes, troupe de PRÊTRESSES de la déesse ISIS.

(Les jeunes Égyptiens, et les jeunes Égyptiennes qui portent les offrandes, approchent du temple d'Isis en dansant.)

MÉROPS.

Vous, pour qui l'Amour, du plus beau de ses nœuds,

Sut enchaîner le dieu qui lance le tonnerre :
Isis, aimez toujours ce séjour bienheureux.
Le ciel y fit cesser votre sort rigoureux,
Lorsque Junon partout, vous déclarait la guerre.
Approuvez nos desseins, favorisez nos vœux :
Étendez cet empire aux deux bouts de la terre.

MÉROPS ET CLIMÈNE.

Nous révérons
Votre puissance ;
Nous implorons
Votre assistance :
Isis, nous espérons en vous,
Isis, exaucez-nous.

LE CHŒUR DES PEUPLES.

Nous révérons
Votre puissance ;
Nous implorons
Votre assistance :
Isis, nous espérons en vous,
Isis, exaucez-nous.

LE CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Recevez, ô grande déesse,
Les vœux qu'on vous adresse.

LE CHŒUR DES PEUPLES.

Nous révérons
Votre puissance ;
Nous implorons
Votre assistance :
Isis, nous espérons en vous,

Isis, exaucez-nous.

LE CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Recevez, ô grande déesse,
Les vœux qu'on vous adresse.

LE CHŒUR DES PEUPLES.

Nous révérons
Votre puissance;
Nous implorons
Votre assistance;
Isis, nous espérons en vous,
Isis, exaucez-nous.

ÉPAPHUS.

Vous qui servez Isis, avez-vous la faiblesse
D'être éblouis de la richesse
Des offrandes qu'on vous fait voir?
Et vous, Divinité, dont je tiens la naissance,
Consentez-vous à recevoir
Des dons de la main qui m'offense?

(On entend du bruit dans le temple, et l'on en voit les portes se fermer d'elles-mêmes.)

MÉROPS.

Dieux! le temple se ferme!

PHAÉTON.

Allons, il faut l'ouvrir.
Les Dieux veulent souvent qu'on ose les contraindre
A recevoir les vœux que l'on doit leur offrir.

CLIMÈNE.

Ah! mon fils, arrêtez.

PHAÉTON.

Suivez-moi, sans rien craindre.

ÉPAPHUS.

Vengez-vous, ô! puissante Isis,
Vengez-vous, vengez votre fils.

SCÈNE V.

Les portes du temple s'ouvrent, et ce lieu qui avait paru magnifique, n'est plus qu'un gouffre effroyable qui vomit des flammes, et d'où sortent des furies et des fantômes terribles, qui renversent et brisent les offrandes, et qui menacent et écartent l'assemblée. Phaéton s'obstine à demeurer, et Climène ne peut quitter son fils.

SCÈNE VI.

CLIMÈNE, PHAÉTON.

CLIMÈNE.

Le ciel trouble votre bonheur;
Un péril mortel vous menace.

PHAÉTON.

L'envie ose attaquer ma gloire et votre honneur,
C'est l'unique péril dont mon cœur s'embarrasse.
Partagez un affront dont le seul souvenir
Me fait rougir de honte et frémir de colère;
Épaphus ose soutenir
Que le Soleil n'est pas mon père.

CLIMÈNE.

O Dieux!

PHAÉTON.

C'est de vous que j'attends
Des témoignages éclatans
De la grandeur de ma naissance.
Je sens qu'elle est divine, et j'ai dû m'en vanter;
Mais c'est peu que mon cœur m'en donne l'assurance;
Il faut forcer l'envie à n'en pouvoir douter
Prenez-en soin, au nom du tendre amour de mère,
Qui s'est, en ma faveur, signalé tant de fois;
Au nom de ce qui peut vous plaire;
Au nom du dieu qui nous éclaire,
De ce dieu, que l'Amour sut ranger sous vos lois.

CLIMÈNE.

Mon fils, n'en doutez point, vous confondrez l'envie;
C'est du père du jour que vous tenez la vie,
Vous pouvez vous vanter d'un sort si glorieux.
Vous êtes son fils, je le jure,
Par ce dieu qui nous voit, qui nous entend des cieux;
Et par la splendeur vive et pure
Dont il sait obscurcir l'éclat des plus grands dieux.
Si je soutiens une imposture,
Puisse-t-il, pour jamais, refuser à mes yeux
La lumière qu'il donne à toute la nature.

(Des Vents sortent d'un nuage, et viennent prendre Phaéton, pour le conduire au palais du Soleil.)

Ce dieu semble approuver le serment que je fais :
Il y joindra son témoignage.
C'est lui qui fait sortir ces Vents de ce nuage,
Pour vous conduire à son palais.

PHAÉTON.

gloire éclatera de l'un à l'autre pôle;

L'envieux Épaphus se verra démentir,
Je ne puis assez tôt partir.

CLIMÈNE.

Allez, mon fils, allez.

PHAÉTON.

Je vole.

(Les Vents enlèvent Phaéton et le conduisent au palais du Soleil.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre change et représente le palais du Soleil.

SCÈNE I.

LE SOLEIL, LES HEURES DU JOUR, LE PRINTEMS, L'ÉTÉ, L'AUTOMNE, L'HIVER, SUITE DES QUATRE SAISONS.

LE CHŒUR DES HEURES.

Sans le dieu qui nous éclaire,
Tout languit, rien ne peut plaire.
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

UNE DES HEURES.

O dieu de la clarté, vous réglez la mesure
Des jours, des saisons et des ans :
C'est vous qui produisez, dans les fertiles champs,
Les fruits, les fleurs et la verdure :
Et toute la nature
N'est riche que de vos présens.

LES CHŒURS.

Sans le dieu qui nous éclaire
Tout languit, rien ne peut plaire ;
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

L'AUTOMNE.

C'est par vous, ô Soleil, que le ciel s'illumine;
Et, sans votre splendeur divine,
La terre n'aurait point de climats fortunés.
La nuit, l'horreur et l'épouvante,
S'emparent du séjour que vous abandonnez:
Tout brille, tout rit, tout enchante
Dans les lieux où vous revenez.

LES CHŒURS.

Sans le Dieu qui nous éclaire,
Tout languit, rien ne peut plaire;
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

LE SOLEIL.

Redoublez la réjouissance
Que vous me faites voir.
Phaéton vient ici, c'est mon fils qui s'avance;
Prenez soin de le recevoir.

SCÈNE II.

LE SOLEIL, PHAÉTON, LES HEURES DU JOUR, LES QUATRE SAISONS, SUITE DES QUATRE SAISONS.

Le printems et sa suite dansent, et les autres saisons chantent avec les heures, pour témoigner qu'ils se réjouissent de l'arrivée du fils du Soleil, dans le palais de son père.

UNE DES HEURES, ET LES CHŒURS qui lui répondent.

DANS ce palais,
Bravez l'envie,

Dans ce palais
Vivez en paix.
Soyez content, tout vous y convie;
Goûtez toujours les biens les plus parfaits,
L'honneur qui suit une illustre vie,
Est un bonheur qui ne finit jamais.

Ne tardez pas,
La gloire est belle;
Ne tardez pas,
Suivez ses pas.
Vous la cherchez, et sa voix vous appelle,
Vous êtes fait, pour aimer ses appas;
L'amour constant que l'on a pour elle,
Porte un grand nom au-delà du trépas.

LES CHŒURS.

Dans cette demeure charmante,
Venez jouir d'une gloire éclatante;
Jeune héros, tout répond à vos vœux,
Venez jouir d'un sort heureux.

LE SOLEIL.

Approchez, Phaéton, que rien ne vous étonne;
J'adoucis, en ces lieux, l'éclat qui m'environne.
Vous soupirez! mon fils, qui peut vous inspirer
Tant de trouble et tant de tristesse?
Le sang, qui pour vous m'intéresse,
Vous permet de tout espérer.

PHAÉTON.

Ame de l'univers, source vive et féconde
De tous les biens du monde,
Père du jour, s'il m'est permis
D'oser vous appeler mon père,

Ne me refusez pas le secours que j'espère
Contre mes jaloux ennemis.
Le reproche honteux d'une naissance obscure
M'a fait une cruelle injure ;
Au nom de l'amour paternel,
Imposez à l'envie un silence éternel.

LE SOLEIL.

L'envie accuse à tort Climène.
Vous n'êtes point trompé, j'approuverai sans peine
Le grand nom que vous avez pris ;
Ma tendresse pour vous ne craint pas de paraître ;
Phaéton, vous êtes mon fils,
Et vous êtes digne de l'être.
Quel gage voulez-vous du sang qui vous fit naître?
Quoi que vous puissiez demander,
Je promets de vous l'accorder.

C'est toi que j'en atteste,
Fleuve noir et funeste,
Que l'éternelle nuit doit cacher à mes yeux ;
J'en jure par l'horreur de tes eaux effroyables,
Styx, ô Styx! dont le nom attesté par les dieux
Rend leurs sermens inviolables.

Tous mes trésors vous sont ouverts,
Tout est permis à votre noble audace.

PHAÉTON.

Sur votre char, en votre place,
Permettez-moi d'éclairer l'univers.

LE SOLEIL.

Ah! mon fils, qu'osez-vous prétendre?

PHAÉTON.

Si je suis votre fils, puis-je trop entreprendre?

LE SOLEIL.

Malgré mon sang, la loi du sort
Vous assujétit à la mort.
Vos désirs vont plus loin que la puissance humaine,
C'est trop pour un mortel de tenter un effort
Où les forces d'un dieu ne suffisent qu'à peine.

PHAÉTON.

La mort ne m'étonne pas
Quand elle me paraît belle;
Je suis content du trépas,
S'il rend ma gloire immortelle.

LE SOLEIL.

J'ai fait un indiscret serment.
Voyez mon triste cœur saisi d'étonnement;
De l'amour paternel faut-il un autre gage?
Hélas! ma crainte en dit assez,
Un dieu tremble pour vous, mon fils, reconnaissez
Votre père à ce témoignage.

PHAÉTON.

Je dois, par un courage incapable d'effroi,
Mériter les frayeurs que vous avez pour moi.

LE SOLEIL.

Déjà la nuit descend, et fait place à l'aurore,
Il faut bientôt faire briller mes feux.
Abandonnez un dessein dangereux,
Évitez votre perte, il en est tems encore.

PHAÉTON.

Mon destin sera beau, dussé-je y succomber.

Quelle gloire si je l'achève !
Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève,
Il est beau même d'en tomber.

LE SOLEIL.

Puisque je l'ai juré, je dois vous satisfaire.
Fortune, s'il se peut, prends soin d'un téméraire ;
Mon fils veut se perdre aujourd'hui,
Conserve ses jours malgré lui.

LES CHŒURS.

Allez répandre la lumière.
Puisse un heureux destin
Vous conduire à la fin
De votre brillante carrière !
Allez répandre la lumière.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change et représente une campagne agréable; la nuit se dissipe insensiblement, et cède au jour qui commence à paraître; Phaéton, assis sur le char du Soleil, s'élève sur l'horizon.

SCÈNE I.

CLIMÈNE, et un des deux ROIS tributaires de Mérops.

CLIMÈNE.

Assemblez-vous, habitans de ces lieux,
Le sommeil qui ferme vos yeux
Vous retient trop long-tems dans une paix profonde:
Mon fils fait voir qu'il est du sang des dieux.
Sur le char de son père, il brille dans les cieux.
Que votre zèle me seconde.
Célébrez avec moi son destin glorieux.
Que l'on chante, que tout réponde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

TOUS DEUX.

C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde:

C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

(Climène transportée de joie, court de tous côtés publier la gloire de son fils; les peuples d'Égypte qui entendent sa voix, s'empressent de la suivre.)

SCÈNE II.

ÉPAPHUS, TROUPE DE PEUPLES qui suivent CLIMÈNE.

ÉPAPHUS.

Dieu, qui vous déclarez mon père,
Maître des dieux, c'est en vous que j'espère!
M'abandonnerez-vous au désespoir fatal
De voir triompher mon rival?
On suit les transports de sa mère;
On me méprise, on le revère:
Tout sert à son bonheur, tout irrite mon mal.
Il obtient ce qui m'a su plaire,
Il monte au ciel, il nous éclaire,
Il me voit accablé d'un tourment sans égal;
Dieu, qui vous déclarez mon père,
Maître des dieux, c'est en vous que j'espère!
M'abandonnerez-vous au désespoir fatal
De voir triompher mon rival?

SCÈNE III.

ÉPAPHUS, LYBIE.

LYBIE.

O rigoureux martyre
De n'oser découvrir de mortelles douleurs !
Mon destin paraît beau, tout le monde l'admire,
Cependant, je soupire,
Je pleure mes malheurs :
Du sévère devoir le tyrannique empire
Me contraint à cacher mes soupirs et mes pleurs.
O rigoureux martyre
De n'oser découvrir de mortelles douleurs !
(Apercevant Épaphus.)
Dieux ! Épaphus !...

ÉPAPHUS.

Belle princesse....

LYBIE.

N'augmentez pas le désordre où je suis.

ÉPAPHUS.

Vous me fuyez ?

LYBIE.

Quelle faiblesse !
Je le devrais, mais je ne puis.
Hélas ! en nous voyant, nous redoublons nos peines.

ÉPAPHUS.

Que, dans mes maux, il m'est doux de vous voir !

LYBIE.

Je suis à Phaéton par des lois souveraines.

ÉPAPHUS.

Vous n'êtes pas encore en son pouvoir.
Mon père est souverain du ciel et de la terre,
Espérons au secours qu'il peut nous réserver :
Plus mon rival s'empresse à s'élever,
Plus son orgueil l'approche du tonnerre.

LYBIE.

Je n'ose plus songer qu'à suivre mon devoir,
L'espérance nous est ravie.

ÉPAPHUS.

Ah ! si vous m'ôtez tout espoir,
Vous m'ôterez la vie.
J'ose attendre du sort quelque heureux changement,
L'amour doit espérer jusqu'au dernier moment.

LYBIE.

Notre disgrâce est certaine,
Vous espérez vainement.

ÉPAPHUS.

L'espérance la plus vaine
Flatte un malheureux amant.

ENSEMBLE.

Hélas ! une chaîne si belle
Devait être éternelle :
Hélas ! de si tendres amours
Devaient durer toujours.

SCÈNE IV.

MÉROPS, CLIMÈNE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de divers peuples, troupes de pasteurs ÉGYPTIENS et de bergères ÉGYPTIENNES.

Mérops et Climène invitent leur suite à se réjouir de la gloire du héros qui doit être un jour roi d'Égypte. Les pasteurs égyptiens et les bergères égyptiennes dansent, et les autres peuples chantent.

MÉROPS ET CLIMÈNE.

Que l'on chante, que tout réponde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

LE CHŒUR.

Que l'on chante, que tout réponde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

MÉROPS ET CLIMÈNE.

Jamais le céleste flambeau
Ne sortit si brillant de l'onde :
C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

LE CHŒUR.

Que l'on chante, que tout réponde;

C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

(Les pasteurs égyptiens et les bergères égyptiennes témoignent leur joie en dansant, et une de ces bergères chante.)

UNE BERGÈRE.

Ce beau jour ne permet qu'à l'Aurore
De s'occuper à répandre des pleurs.
Que d'éclat! que de vives couleurs!
Mille fleurs vont éclore;
Tout charme nos cœurs;
Il naîtra plus encore
D'Amours que de fleurs.

L'Amour me plaît, je consens qu'il m'enchante,
Lorsqu'il suivra les ris et les jeux;
Mais s'il me tourmente,
Je romprai ses nœuds.

Un amant qui toujours soupire
Doit alarmer;
Ce n'est que pour rire,
Qu'on doit former
Le dessein d'aimer.

Jeunes cœurs qui cherchez à vous rendre,
N'aimez pas tant:
Un amour trop tendre
N'est jamais content.

Puisqu'il faut qu'une chaîne nous lie,

Ne faut-il pas choisir un nœud charmant?
Moquons-nous de souffrir constamment;
On doit rendre la vie
Plus douce en aimant,
Ce n'est qu'une folie,
D'aimer son tourment.

L'Amour plaît, je consens qu'il m'enchante
Lorsqu'il suivra les ris et les jeux;
Mais s'il me tourmente
Je romprai ses nœuds.

Un amant qui toujours soupire
Doit alarmer:
Ce n'est que pour rire,
Qu'on doit former
Le dessein d'aimer.

Jeunes cœurs qui cherchez à vous rendre,
N'aimez pas tant:
Un amour trop tendre
N'est jamais content.

SCÈNE V.

THÉONE, MÉROPS, CLIMÈNE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de divers peuples, troupes de pasteurs ÉGYPTIENS, et de bergères EGYPTIENNES.

THÉONE.

CHANGEZ ces doux concerts en des plaintes funèbres.

L'instant fatal arrive où d'épaisses ténèbres
Couvriront pour jamais le soleil qui nous luit;
Phaéton va tomber dans l'éternelle nuit.
Mon père m'en assure, et la pitié rappelle
Un trop fidèle amour pour un amant sans foi :
Hélas! je ne vois plus sa trahison cruelle,
Son funeste péril est tout ce que je voi.

CLIMÈNE.

Une effroyable flamme
Se répand dans les airs.

THÉONE.

Que la crainte trouble mon ame!
Phaéton, tu te perds;
Tu vas embrâser l'univers.

LE CHŒUR.

Dieux! quel feu vient partout s'étendre!
Dieux! tout va se réduire en cendre!
Quelle ardeur pénètre en tous lieux!
Où fuirons-nous! ô justes Dieux!

SCÈNE VI.

LA DÉESSE DE LA TERRE, THÉONE, MÉROPS, CLIMÈNE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de divers peuples, troupes de pasteurs ÉGYPTIENS et de bergères ÉGYPTIENNES.

LA DÉESSE DE LA TERRE.

C'EST votre secours que j'implore,

Jupiter, sauvez-moi du feu qui me dévore.
Ai-je pu mériter un si cruel tourment?
Ah! s'il faut qu'un embrâsement
A la fin me réduise en poudre,
Que je ne brûle au moins que du feu de la foudre!
Grand Dieu! ne me refusez pas
La gloire de périr d'un coup de votre bras.
Roi des Dieux, armez-vous, il n'est plus tems d'attendre:
Tout l'empire qui suit vos lois,
Bientôt ne sera plus qu'un vain monceau de cendre.
Les fleuves vont tarir; les villes et les bois,
Les monts les plus glacés, tout s'embrâse à la fois,
Les cieux ne peuvent s'en défendre....
Ah! je sens suffoquer ma voix,
Avec peine je respire,
Au milieu de tant de feux.
Il faut que je me retire
Dans mes antres les plus creux.

SCÈNE VII.

PHAÉTON, MÉROPS, CLIMÈNE, LYBIE, THÉONE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de divers peuples, troupes de pasteurs ÉGYPTIENS et de bergères ÉGYPTIENNES.

Phaéton paraît en désordre sur le char du Soleil, qu'il ne peut plus conduire.

LE CHŒUR.

O Dieu, qui lancez le tonnerre,
Hâtez-vous de sauver la terre:

Nous brûlons, nous allons périr;
Venez, ô Jupiter, venez nous secourir.

SCÈNE VIII.

JUPITER, PHAÉTON, MÉROPS, CLIMÈNE, LYBIE, THÉONE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de divers peuples, troupes de pasteurs ÉGYPTIENS et des bergères ÉGYPTIENNES

JUPITER.

Au bien de l'univers ta perte est nécessaire,
Sers d'exemple aux audacieux:
Tombe avec ton orgueil, expire, téméraire;
Laisse en paix la terre et les cieux.

(Jupiter foudroie Phaéton et l'anéantit.)

CLIMÈNE ET THÉONE.

O sort fatal!

MÉROPS, LYBIE ET LE CHŒUR.

O chute affreuse!
O témérité malheureuse!

FIN DE PHAÉTON.

AMADIS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES;

PAR QUINAULT,

Représentée, pour la première fois, en 1684, et remise en 1771, avec la musique de Laborde.

5.

EY-

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

ALQUIF, célèbre enchanteur, époux d'URGANDE.
URGANDE, célèbre enchanteresse, épouse D'ALQUIF.
Suivans D'ALQUIF.
Suivantes D'URGANDE.
Troupe d'Amours et de Jeux.

PROLOGUE.

Le théâtre représente les lieux qu'Alquif et Urgande ont choisis pour y demeurer enchantés et assoupis avec leur suite. Un éclair et un coup de tonnerre commencent à dissiper l'assoupissement d'Alquif, d'Urgande, et de leur suite.

ALQUIF et URGANDE, ensemble, sous un riche pavillon.

Ah! j'entends un bruit qui nous presse
De nous rassembler tous :
Le charme cesse ;
Éveillons-nous.

(Les suivans d'Alquif et les suivantes d'Urgande s'éveillent et répètent les deux derniers vers.)

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

Esprits empressés à nous plaire,
Vous qui veillez ici pour notre sûreté,
Votre soin n'est plus nécessaire ;
Vous pouvez désormais partir en liberté.

Que le ciel annonce à la terre
La fin de cet enchantement :
Brillans éclairs, bruyant tonnerre,
Marquez avec éclat ce bienheureux moment.

(Le chœur répète les quatre derniers vers.)

(Les statues qui soutiennent le pavillon l'emportent en volant au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs. Les suivans d'Alquif et les suivantes d'Urgande se réjouissent de n'être plus enchantés, et une partie d'entre eux en témoigne sa joie en dansant.)

UNE DES SUIVANTES D'URGANDE.

Les Plaisirs nous suivront désormais ;
Nous allons voir nos désirs satisfaits.
Vivons sans alarmes ;
Vivons tous en paix.
Revenez, reprenez tous vos charmes ;
Jeux innocens, revenez pour jamais.
Il est tems que l'Aurore vermeille
Cède au Soleil qui marche sur ses pas :
Tout brille ici-bas.
Il est tems que chacun se réveille ;
L'Amour ne dort pas ;
Tout sent ses appas.
L'aimable Zéphire
Pour Flore soupire :
Dans un si beau jour
Tout parle d'amour.

URGANDE.

Lorsqu'Amadis périt, une douleur profonde
Nous fit retirer dans ces lieux.
Un charme assoupissant devait fermer nos yeux
Jusqu'au tems fortuné que le destin du monde
Dépendrait d'un héros encor plus glorieux.

ALQUIF.

Ce héros triomphant veut que tout soit tranquille :
En vain mille envieux s'arment de toutes parts ;
D'un mot, d'un seul de ses regards ;
Il sait rendre, à son gré, leur fureur inutile.

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

C'est à lui d'enseigner
Aux maîtres de la terre
Le grand art de la guerre :
C'est à lui d'enseigner
Le grand art de régner.

URGANDE.

Retirons Amadis de la nuit éternelle :
Le ciel nous le permet ; un sort nouveau l'appelle
Où son sang régnait autrefois.

ALQUIF.

Nous ne saurions choisir de demeure plus belle.
Allons être témoin de la gloire immortelle
D'un roi, l'étonnement des rois,
Et des plus grands héros le plus parfait modèle.

URGANDE ET ALQUIF, ensemble

Tout l'univers admire ses exploits ;
Allons vivre heureux sous ses lois.

(Le chœur répète les deux derniers vers.)
(On danse.)

UNE DES SUIVANTES D'URGANDE ET LE CHŒUR, ensemble

Suivons l'Amour, c'est lui qui nous mène ;
Tout doit sentir son aimable ardeur.
Un peu d'amour nous fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.
Malgré nos soins, l'Amour nous enchaîne ;
On ne peut fuir ce charmant vainqueur.
Un peu d'amour nous fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

Volez, tendres Amours, Amadis va revivre ;
Son grand cœur est fait pour vous suivre.
Volez, volez, aimables Jeux ;
Conduisez Amadis en des climats heureux.

(Le chœur répète les deux derniers vers.)
(Les Amours et les Jeux paraissent, et s'envolent pour précéder les pas d'Amadis.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

AMADIS, fils du roi Périon de Gaule.
ORIANE, fille de Lisnart, roi de la Grande-Bretagne.
FLORESTAN, fils naturel du roi Périon de Gaule.
CORISANDE, souveraine de Gravesande.
Troupe de chevaliers, combattans dans les jeux à l'honneur d'Oriane.
ARCALAUS, chevalier enchanteur, frère d'Arcabonne et d'Ardan Canile.
ARCABONNE, enchanteresse, sœur d'Arcalaüs et d'Ardan Canile.
Troupe de suivans et de suivantes d'Arcalaüs.
Troupe de démons, sous la figure de monstres terribles; de nymphes agréables, de bergers et de bergères.
Troupe de captifs.
Troupe de captives.
Troupe de geôliers.
Démons volans, qui conduisent Arcabonne.
L'ombre d'Ardan Canile.
Urgande, célèbre enchanteresse, amie d'Amadis.
Troupe de suivantes d'Urgande.
Troupe de démons infernaux.
Troupe de démons de l'air.
Troupe de héros et d'héroïnes, enchantés dans la chambre défendue du palais d'Apollidon.

AMADIS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais du roi Lisnart, père d'Oriane.

SCÈNE I.

AMADIS, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Je reviens dans ces lieux pour y voir ce que j'aime;
Chaque moment est cher pour moi;
Mais au sang qui nous joint je sens ce que je doi;
Je ne puis vous laisser, sans une peine extrême,
Dans la douleur où je vous voi.
Le grand cœur d'Amadis doit être inébranlable;
Quel malheur peut troubler un héros indomptable,
Vainqueur des fiers tyrans et des monstres affreux?

AMADIS.

J'aime, hélas! c'est assez pour être malheureux.

FLORESTAN.

Sans cesse vous volez de victoire en victoire;

Votre grand nom s'étend aussi loin que le jour.
Si vous vous plaignez de l'amour,
Consolez-vous avec la gloire.

AMADIS.

Ah! que l'amour paraît charmant!
Mais, hélas! il n'est point de plus cruel tourment.
Que je trouvais d'appas dans ma naissante flamme!
Que j'aimais à former un tendre engagement!
Ah! je paîrai bien chèrement
Les trompeuses douceurs qui séduisaient mon ame.
Ah! que l'amour paraît charmant!
Mais, hélas! il n'est point de plus cruel tourment.
J'ai choisi la gloire pour guide;
J'ai prétendu marcher sur les traces d'Alcide:
Heureux, si j'avais évité
Le charme trop fatal dont il fut enchanté!
Son cœur n'eut que trop de tendresse,
Je suis tombé dans son malheur;
J'ai mal imité sa valeur,
J'imite trop bien sa faiblesse.
J'aime Oriane, hélas! je l'aime sans espoir.

FLORESTAN.

Elle dépend d'un père, elle suit son devoir.

AMADIS.

Oriane m'aimait, je l'aimais sans alarmes.

FLORESTAN.

Que vous peut-elle offrir que d'inutiles larmes?
L'empereur des Romains sur son trône l'attend.

AMADIS.

Je pourrais l'obtenir par la force des armes,
Si son amour était constant;

Et je croyais son cœur à l'épreuve des charmes
Du trône le plus éclatant.
Fut-il jamais amant plus fidèle et plus tendre?
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?
La beauté dont je suis la loi
Me bannit pour jamais sans me vouloir entendre:
Hélas! est-ce le prix que je devais attendre
De mon amour et de ma foi?
Fut-il jamais amant plus fidèle et plus tendre?
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?

FLORESTAN.

Quand on est aimé comme on aime,
C'est une trahison que de se dégager;
Mais c'est une faiblesse extrême
D'aimer une inconstante et de ne pas changer.
Vous serez plus heureux dans une amour nouvelle.

AMADIS.

Oriane, ingrate et cruelle,
M'accable de mortels ennuis;
Mais j'ai juré de conserver pour elle
Une amour éternelle,
Tout infortuné que je suis,
J'aime mieux être encor malheureux qu'infidèle.
C'est trop vous arrêter; allez, suivez l'amour.
Corisande en ces lieux attend votre retour.

FLORESTAN.

Vous puis-je abandonner à votre inquiétude?

AMADIS.

Un amour malheureux cherche la solitude.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CORISANDE, FLORESTAN.

CORISANDE.

FLORESTAN !

FLORESTAN.

Corisande !

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

O bienheureux moment
Qui finit mon cruel tourment !
Après la rigueur extrême
D'un fatal éloignement,
Que c'est un plaisir charmant
De revoir ce que l'on aime !

FLORESTAN.

Il faut unir votre cœur et le mien
D'un éternel lien.

CORISANDE.

Venez régner aux lieux où je commande.

FLORESTAN.

Aimons-nous belle Corisande,
Et comptons la grandeur pour rien.

FLORESTAN ET CORISANDE ensemble.

Vous êtes le seul bien
Que mon amour demande.

CORISANDE.

Que ne puis-je arrêter l'ardeur

Qui vous porte à chercher les périls de la guerre ?
Que ne vous puis-je offrir l'empire de la terre
Avec l'empire de mon cœur ?

FLORESTAN.

Trop heureux que l'Amour avec moi vous engage,
Trop heureux de porter vos fers,
J'estime plus cent fois un si doux esclavage
Que l'empire de l'univers.

CORISANDE.

Si votre cœur eût été bien sensible
Au tendre amour qui me tient sous sa loi,
Vous eût-il été possible
De vous éloigner de moi ?

FLORESTAN.

Fils d'un roi dont le nom partout s'est fait connaître,
Et frère d'Amadis le plus grand des héros,
Pouvais-je demeurer dans un honteux repos ?
Aurais-je démenti le sang qui m'a fait naître ?
Pour mériter de plaire aux yeux qui m'ont charmé,
J'ai cherché tout l'éclat que donne la victoire.
Si j'avais moins aimé la gloire,
Vous ne m'auriez pas tant aimé.

CORISANDE.

La loi que fait l'Amour doit être enfin suivie
Quand on a satisfait la gloire et le devoir.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

C'est ma plus chère envie
De vous aimer toute ma vie ;
C'est mon plus doux espoir
De vous aimer et de vous voir.

SCÈNE III.

ORIANE, FLORESTAN, CORISANDE.

CORISANDE, à Oriané.

Je revois Florestan; je le revois fidèle.

ORIANE.

Ah! qu'il est beau d'aimer d'une amour éternelle!

FLORESTAN.

C'est en vain qu'Amadis vous aime constamment,
Et vous l'avez banni par une loi cruelle.

ORIANE.

Non, ne défendez point un si volage amant;
Sa première amour est finie :
Il adore Briolanie.
Le confident de sa nouvelle ardeur
N'a que trop bien su m'en instruire;
Il n'est plus permis à mon cœur
De se laisser séduire.

FLORESTAN.

Se peut-il qu'Amadis vous ait manqué de foi?

ORIANE.

Ma rivale n'est que trop belle.

CORISANDE.

Etes-vous moins aimable qu'elle?

ORIANE.

Elle a l'avantage sur moi
D'être une conquête nouvelle.

FLORESTAN.

Amadis est saisi d'un mortel désespoir.

ORIANE.

Non, non ; ce n'est qu'un artifice
Dont il couvre son injustice :
Il sera trop content de ne me jamais voir.

CORISANDE.

L'injustice serait étrange
De vouloir ajouter la feinte au changement :
Au moins un grand cœur, quand il change,
Doit changer sans déguisement.

ORIANE.

L'ingrat, un peu plus tard, aurait changé sans crime.
Je vais devenir la victime
Du devoir qui règle mon sort.
L'inconstant n'a-t-il pu se faire un peu d'effort ?
De lui-même bientôt son cœur allait dépendre :
Eh ! que n'attendait-il mon hymen ou ma mort ?
Il ne devait plus guère attendre.

FLORESTAN.

Amadis punit les ingrats,
L'innocence opprimée a recours à son bras,
La justice trop faible à son secours l'appelle :
Jamais tant de vertu n'a si bien mérité
Une gloire immortelle.
Un héros ennemi de l'infidélité
Peut-il être amant infidèle ?

ORIANE.

L'éclat de tant de gloire avait, jusqu'à ce jour,
Ébloui mon ame crédule.

Ah! les plus grands héros ne font pas grand scrupule
D'une infidélité d'amour.
Pourquoi me plaindre d'une offense
Qui met mon cœur en mon pouvoir?
Que je profite mal d'une heureuse inconstance,
Qui m'aide à suivre mon devoir...!
Juste dépit, brisez ma chaîne.
J'allais finir mes tristes jours,
Plutôt que de trahir de si belles amours;
Amadis les trahit sans peine.
Juste dépit, brisez ma chaîne;
C'est à vous seul que j'ai recours.
Hélas! vous m'agitez d'une colère vaine.
Que je me sens tremblante, inquiète, incertaine!
Que je suis faible encore avec votre secours!
Juste dépit, brisez ma chaîne.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Non, on ne sort pas aisément
D'un amoureux engagement.

ORIANE.

Malheureux qui s'engage
Avec un cœur volage!

ORIANE, FLORESTAN, CORISANDE, ensemble.

Trop heureux qui peut s'engager
Pour ne jamais changer.

CORISANDE.

Deux partis vont ici disputer la victoire;
Ces jeux guerriers se font à votre gloire.

ORIANE.

Que j'ai de peine à cacher mes ennuis!
Ne m'abandonnez pas dans le trouble où je suis.

SCÈNE IV.

ORIANE, CORISANDE, FLORESTAN; TROUPE DE COMBATTANS de deux différens partis.

(Les deux partis font divers combats, et les victorieux portent aux pieds d'Oriane les armes qu'ils ont gagnées.)

LE CHŒUR.

Belle princesse, que vos charmes
Ont enchanté de cœurs!
Vous forcez les plus fiers vainqueurs
A vous rendre les armes.

Les plus grands rois de l'univers
Font gloire de porter vos fers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre change, et représente une forêt dont les arbres sont chargés de trophées; on y voit un pont et un pavillon au bout.

SCÈNE I.

ARCABONNE.

Amour, que veux-tu de moi?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.
Non, ne t'oppose point au penchant qui m'entraîne :
Je suis accoutumée à ressentir la haine;
Je ne veux inspirer que l'horreur et l'effroi.
Amour, que veux-tu de moi?
Mon ame aurait trop de peine
A suivre une douce loi;
C'est mon sort d'être inhumaine.
Amour, que veux-tu de moi?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.

SCÈNE II.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Ma sœur, qui peut causer votre sombre tristesse?

Le silence des bois sert à l'entretenir.

ARCABONNE.

Il faut avouer ma faiblesse
Pour commencer à m'en punir.
Un héros contre un monstre un jour prit ma défense ;
J'étais morte sans son secours.
Il ne voulut pour récompense
Que le plaisir secret d'avoir sauvé mes jours.
Je n'ai point su quel héros m'a servie :
Je m'informai de son nom vainement ;
Mais son casque tomba, je le vis un moment...
Ce moment fut fatal au reste de ma vie.
Cet inconnu si généreux
Ne me parut que trop aimable ;
Il m'en revient sans cesse une image agréable
Qui me plaît plus que je ne veux.
J'ai honte de mon trouble extrême :
Je fuis partout l'amour ; je sens partout ses traits.
Je cherche en vain les paisibles forêts :
Hélas ! jusqu'au silence même,
Tout me parle ici de ce que j'aime.

ARCALAUS.

L'amour n'est qu'une vaine erreur ;
On n'en est point surpris quand on veut s'en défendre.
Est-ce à vous d'avoir un cœur tendre ?
Votre cœur tout entier n'est dû qu'à la fureur.

ARCABONNE.

Non, je ne connais plus mon cœur ;
L'Amour, qu'il a bravé, le réduit à se rendre ;
Tout barbare qu'il est, il se laisse surprendre

D'une douce langueur,
Non, je ne connais plus mon cœur.

ARCALAUS.

Délivrez-vous de l'esclavage
Où l'Amour vous engage.
Vous, qui savez commander aux enfers,
Ne sauriez-vous briser vos fers?

ARCABONNE.

Vous m'avez enseigné la science terrible
Des noirs enchantemens qui font pâlir le jour;
Enseignez-moi, s'il est possible,
Le secret d'éviter les charmes de l'Amour.

ARCALAUS.

Songez que notre sang nous demande vengeance.
Amadis l'a versé; sa valeur nous offense:
Le superbe Amadis a terminé le sort
Du redoutable Ardan, notre malheureux frère....

ARCABONNE.

Que le nom d'Amadis m'inspire de colère!
Quand pourrai-je goûter le plaisir de sa mort?

ARCALAUS.

Que j'aime à voir en vous ce généreux transport!

ARCALAUS ET ARCABONNE ensemble.

Irritons notre barbarie;
Écoutons notre sang qui crie:
Périsse l'ennemi qui nous ose outrager!
Ah! qu'il est doux de se venger!

ARCABONNE.

L'espoir de la vengeance aujourd'hui me console
De tout ce que l'amour m'a causé de tourmens.

Hâtez-vous de livrer à mes ressentimens
L'ennemi qu'il faut que j'immole.

ARCALAUS.

Laissez-moi l'engager dans mes enchantemens.

(Arcabonne se retire; Arcalaüs demeure dans la forêt, et aperçoit Amadis qui s'avance.)

SCÈNE III.

ARCALAUS.

Dans un piége fatal son mauvais sort l'amène.
Esprits malheureux et jaloux,
Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine,
Vous, dont la fureur inhumaine
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux,
Démons, préparez-vous
A seconder ma haine;
Démons, préparez-vous
A servir mon courroux.

(Arcalüs se retire dans le pavillon qui est au bout du pont.)

SCÈNE IV.

AMADIS.

Bois épais, redouble ton ombre,
Tu ne saurais être assez sombre;
Tu ne peux trop cacher mon malheureux amour.
Je sens un désespoir dont l'horreur est extrême!
Je ne dois plus voir ce que j'aime,
Je ne veux plus souffrir le jour.

SCÈNE V.

CORISANDE, AMADIS.

CORISANDE, à part, sans voir Amadis.

O fortune cruelle,
Tu prends plaisir à me troubler!
Tu me flattais pour m'accabler
D'une peine mortelle.
O fortune cruelle!

AMADIS, à part, sans voir Corisande.

Ciel! par un prompt trépas finissez ma douleur.

CORISANDE, à part.

Ciel! par un prompt secours finissez mon malheur.

AMADIS ET CORISANDE, en même tems, mais à part, et sans se voir.

Hélas! quels soupirs me répondent!
Hélas! quels soupirs, quels regrets
Avec mes plaintes se confondent!
Hélas! quels soupirs, quels regrets
Me répondent dans ces forêts!

CORISANDE, apercevant Amadis.

Que vois je? Amadis!

AMADIS.

Qui m'appelle?

CORISANDE.

Par quel sort puis-je ici vous voir?

AMADIS.

Vous voyez un amant fidèle
Réduit au dernier désespoir.

CORISANDE.

Protégez la vertu, que l'injustice opprime;
Secourez Florestan, même sang vous anime:
Il était, comme vous, l'appui des malheureux.
Je n'ai pu retenir son cœur trop généreux;
Aux pleurs d'une inconnue, il s'est laissé séduire,
La perfide a su le conduire
Dans des enchantemens affreux.

AMADIS.

Pour l'aller secourir quel chemin faut-il prendre?

CORISANDE.

A d'horribles dangers vous devez vous attendre.

AMADIS.

J'ai vu le danger sans effroi
Lorsque mes jours heureux étaient dignes d'envie;
Puis-je craindre la mort dans un tems où la vie
N'est plus qu'un supplice pour moi?

CORISANDE.

Florestan est tombé dans un triste esclavage,
En voulant passer dans ces lieux.

AMADIS.

Allons.

SCÈNE VI.

AMADIS, CORISANDE, ARCALAUS, SUIVANS D'ARCALAUS.

ARCALAUS, empêchant Amadis de passer sur le pont.

ARRÊTE, audacieux!
Arrête! j'entreprends de garder ce passage.
Vois ces marques de mes exploits,
Vois combien de guerriers m'ont cédé la victoire;
Joins un nouveau trophée à ceux que dans ces bois
J'ai fait élever à ma gloire.

AMADIS.

Cesse de m'arrêter; ne force point mon bras
A tourner sur toi ma vengeance.

ARCALAUS.

Si tu cherches ton frère, il est en ma puissance.

CORISANDE.

Rendez-moi Florestan.

ARCALAUS, à ses suivans.

Allez, suivez ses pas....
(A Corisande.)
Suivez votre amant au trépas.
(Les suivans d'Arcalaüs emmènent Corisande.)

CORISANDE, à Amadis, en s'en allant.

Amadis, Amadis, notre unique espérance,
Ah! ne nous abandonnez pas.

SCÈNE VII.

AMADIS, ARCALAUS.

AMADIS.

Perfide ! il faut que je punisse
Ta barbare injustice !
(Amadis combat contre Arcalaüs.)

ARCALAUS, en s'en allant.

Esprits infernaux, il est tems
De me donner le secours que j'attends.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

AMADIS, TROUPE DE DÉMONS INFERNAUX.

(Plusieurs démons, sous la figure de monstres terribles, s'efforcent en vain d'étonner et d'arrêter Amadis; puis ils disparaissent.)

SCÈNE IX.

AMADIS, TROUPE DE DÉMONS ENCHANTEURS.

(Une troupe de démons, sous la forme de nymphes, de bergers, et de bergères, vient enchanter Amadis.)

LE CHŒUR DES DÉMONS ENCHANTEURS.

Non, non, pour être invincible
On n'en est pas moins sensible.

Quel vainqueur a résisté
Au charme de la beauté?

DEUX DÉMONS, sous la forme de bergers.

Aimez, soupirez, cœurs fidèles;
L'Amour dans ces bois
Prend des forces nouvelles.
Heureux mille fois
Ceux qu'il tient sous ses lois!
Il fait disparaître
L'horreur des déserts;
Tout le suit : c'est le maître
De tout l'univers;
Quel empire doit être
Plus doux que ses fers?

DEUX DÉMONS, sous la forme de nymphes, et LE CHŒUR ensemble.

Vous ne devez plus attendre
Rien qui trouble vos désirs :
Cédez aux plaisirs
Qui viennent vous surprendre;
Cédez, il est tems de vous rendre;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux;
L'Amour est pour nous.
C'est en vain que l'on veut s'en défendre :
Cédez, il est tems de vous rendre;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux.
C'est l'Amour qui doit prétendre
De savoir vous désarmer :
L'Amour doit former
Les chaînes d'un cœur tendre.

Cédez, il est tems de vous rendre ;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux ;
L'Amour est pour nous.
C'est en vain que l'on veut s'en défendre, etc.

(Amadis enchanté croit voir Oriane.)

AMADIS.

Est-ce vous, Oriane? ô ciel! est-il possible?
Votre cœur contre moi n'est-il plus irrité?
L'éclat de vos beaux yeux, dans ce bois écarté,
Chasse ce que l'enfer a formé de terrible.
Que vivre loin de vous est un supplice horrible!
Quel plaisir de vous voir! que j'en suis enchanté!
Disposez de ma vie et de ma liberté.

(Amadis met son épée aux pieds de la nymphe qu'il prend pour Oriane, et la suit avec empressement.)

LE CHŒUR.

Non, non, pour être invincible
On n'en est pas moins sensible :
Quel vainqueur a résisté
Au charme de la beauté?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change, et représente un vieux palais ruiné; on y voit le tombeau d'Ardan Canile, et plusieurs différens cachots.

SCÈNE I.

FLORESTAN, enchaîné et enfermé dans un cachot; CORISANDE, enchaînée et enfermée dans un autre cachot; TROUPES DE CAPTIFS ET DE CAPTIVES enfermés; TROUPE DE GEOLIERS.

LE CHŒUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES, ensemble.

Ciel! finissez nos peines.

CHŒUR DES GEOLIERS.

Vos clameurs seront vaines.

CHŒUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES, ensemble.

Ciel! ô ciel! quel supplice, hélas!

CHŒUR DES GEOLIERS.

Le ciel ne vous écoute pas.

UN CAPTIF ET UNE CAPTIVE, ensemble.

Souffrirons-nous toujours ces rigueurs inhumaines?

UN DES GEOLIERS.

Vous ne sortirez de vos chaînes

Que par le secours du trépas.

FLORESTAN, à Corisande.

Que devient ce bonheur si rare
Dont l'Amour nous avait flattés?

CORISANDE.

Sont-ce là les liens que l'Hymen nous prépare!

FLORESTAN.

Je ne sens que le poids des fers que vous portez.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Que devient ce bonheur si rare
Dont l'Amour nous avait flattés

UN DES CAPTIFS.

O mort! que vous êtes lente!
O mort! ô funeste mort!
Répondez à mon attente.
O mort! ô funeste mort!
Terminez mon triste sort.

UN AUTRE CAPTIF.

La mort, toujours cruelle,
Aime à trancher des jours heureux,
Et n'entend point les vœux
D'un infortuné qui l'appelle.

UN DES GEOLIERS.

Tel s'empresse d'appeler
La mort, quand elle est absente,
Qui commence de trembler
Sitôt qu'elle se présente.

LE CHŒUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES ensemble.

O mort! que vous êtes lente! etc.

SCÈNE II.

ARCABONNE, FLORESTAN, CORISANDE, TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES, ET DE GEOLIERS.

(Arcabonne, conduite et portée en l'air par des démons, descend dans le palais ruiné.)

ARCABONNE.

Il est tems de finir votre plainte importune;
Sortez, traînez ici vos fers.

(Les geoliers ouvrent les cachots, et les captifs en sortent.)

LES CAPTIFS.

Contentez-vous des maux que nous avons soufferts;
Faites cesser notre infortune.

ARCABONNE.

Vous allez cesser de souffrir,
Malheureux! vous allez mourir.
Bientôt l'ennemi qui m'outrage
Sera remis en mon pouvoir;
Et plus je suis près de le voir,
Plus je sens augmenter ma rage.
Le sang ou l'amitié vous unit avec lui,
Vous périrez tous aujourd'hui.

LES CAPTIFS.

La mort est plus digne d'envie
Qu'une si déplorable vie.

ARCABONNE ET LES GEOLIERS, ensemble.

Vous allez cesser de souffrir,

Malheureux ! vous allez mourir.

CORISANDE, à Florestan.

Florestan !

FLORESTAN.

Corisande !

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Quel sort pour nos tendres amours !

CORISANDE.

Faut-il que votre sang à mes yeux se répande !

FLORESTAN.

Faut-il voir ce que j'aime expirer sans secours !

CORISANDE.

Que le juste ciel vous défende !
C'est l'unique faveur qu'en mourant je demande !

FLORESTAN.

Non, non, le coup fatal qui doit trancher mes jours
N'est pas celui que j'appréhende.

CORISANDE.

Florestan !

FLORESTAN.

Corisande !

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Quel sort pour nos tendres amours !
(A Arcabonne.)
Cruelle ! que votre colère
Se contente de m'immoler.

ARCABONNE.

Non ; trop de sang ne peut couler
Pour venger le sang de mon frère.
Consolez-vous dans vos tourmens ;

La mort n'est pas un mal si cruel qu'il le semble :
C'est unir deux amans
Que de les immoler ensemble.

CORISANDE, à Florestan.

Puisque le ciel ne permet pas
Que je vive avec vous dans un bonheur extrême,
Avec vous la mort même
A pour moi des appas :
La douceur de mourir avec ce que l'on aime
Dissipe l'horreur du trépas.

(Florestan et Corisande répètent ensemble les deux derniers vers.)

FLORESTAN.

Heureux, dans nos malheurs, que rien ne nous sépare!
Non pas même la mort barbare.

CORISANDE.

Portons un nœud si beau
Jusque dans le tombeau.

(Florestan et Corisande répètent ensemble ces deux derniers vers.)

ARCABONNE.

Ah! c'est trop entendre
Un amour si tendre :
Vous m'importunez;
Taisez-vous, infortunés!

LES CAPTIFS.

Quelle rigueur de nous contraindre
A souffrir sans nous plaindre!
O juste ciel! vengez-nous.

LES GEOLIERS.

Infortunés, taisez-vous!

ARCABONNE.

Toi, qui dans ce tombeau n'es plus qu'un peu de cendre,
Et qui fus de la terre autrefois la terreur,
Reçois le sang que ma fureur
S'empresse de répandre...
Qu'entends-je? quel gémissement
Sort de ce monument?...
Je vais répondre à votre impatience,
Mânes plaintifs, cessez de murmurer;
Je punirai qui vous offense,
Par la plus cruelle vengeance
Que la rage puisse inspirer.
Je vais répondre à votre impatience,
Mânes plaintifs, cessez de murmurer.

SCÈNE III.

L'OMBRE D'ARDAN CANILE, ARCABONNE, CORISANDE, FLORESTAN; TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES ET DE GEOLIERS.

L'OMBRE D'ARDAN CANILE, sortant de son tombeau, à Arcabonne

Ah! tu me trahis, malheureuse!

ARCABONNE.

J'ai juré d'achever une vengeance affreuse :
Voyez quelle est l'ardeur de mes ressentimens.

L'OMBRE.

Ah! tu me trahis, malheureuse!
Ah! tu vas trahir tes sermens.
Je retombe; le jour me blesse.

Tu me suivras dans peu de tems.
Pour te reprocher ta faiblesse,
C'est aux enfers que je t'attends.

ARCABONNE.

Non, rien n'arrêtera la fureur qui m'anime...
On vient me livrer ma victime

(L'ombre rentre dans le tombeau.)

SCÈNE IV.

AMADIS, enchaîné; TROUPE DE SOLDATS qui gardent Amadis; ARCABONNE, CORISANDE, FLORESTAN; TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES, ET DE GEOLIERS.

ARCABONNE, à Amadis, s'approchant de lui le poignard levé.

Meurs... Que mes sens sont interdits!
O ciel! que vois-je? est-ce Amadis?

AMADIS.

Je suis un malheureux qui n'ai plus d'autre envie
Que de trouver la fin de mon funeste sort.

ARCABONNE, à part.

Quoi! l'ennemi dont j'ai juré la mort
Est le héros qui m'a sauvé la vie?
Qu'est-ce que j'entreprends?... Un trépas inhumain
De mon libérateur serait la récompense!...
(A Amadis.)
Non, une cruelle vengeance
Contre vos jours m'a fait armer en vain;
Une juste reconnaissance

Me fait tomber les armes de la main.
Vivez, quittez vos fers; ne craignez plus ma haine.
Quel prix vous puis-je offrir pour ce que je vous doi?

AMADIS.

D'innocens malheureux ont trop souffert pour moi;
Le seul prix que je veux, c'est de briser leur chaîne.

ARCABONNE, aux captifs et aux captives.

Allez en liberté goûter un doux repos;
Rendez grâces à ce héros.

(Arcabonne fait remettre en liberté Florestan, Corisande, et les autres captifs et captives; mais elle retient Amadis et l'emmène avec elle. Les geôliers et les soldats se retirent.)

SCÈNE V.

CORISANDE, FLORESTAN, TROUPES de CAPTIFS ET CAPTIVES, remis en liberté.

(Les captifs et les captives se réjouissent de la liberté qui leur est rendue.)

FLORESTAN, CORISANDE, ET LE CHŒUR, ensemble.

Sortons d'esclavage;
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté.
Notre liberté
Est le prix de son courage.
Sortons d'esclavage;
Amadis a surmonté
L'envie et la rage;
Amadis a surmonté
L'enfer irrité.

Sortons d'esclavage,
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté :
Notre liberté
Est le prix de son courage.
Sortons d'esclavage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre change, et représente une île agréable.

SCÈNE I.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Par mes enchantemens Oriane est captive ;
Sa beauté causa nos malheurs :
Dans ces lieux, sans pitié, j'entends sa voix plaintive,
Et j'aime à voir couler ses pleurs.
Notre ennemi l'aimait : il a tout fait pour elle ;
Il combattait pour l'obtenir.

ARCABONNE.

Je viens de la voir ; qu'elle est belle !
Vous ne la sauriez trop punir.

ARCALAUS.

Ne permettons pas qu'elle ignore
La perte d'un amant dont son cœur est charmé :
Il faut qu'après la mort Amadis souffre encore
Dans ce qu'il a le plus aimé.
Aux regards d'Oriane exposez la victime
Qu'à nos ressentimens vous venez d'immoler.
Un soupir vous échappe ! et vous n'osez parler !

Est-ce par des soupirs que la haine s'exprime ?

ARCABONNE.

Que vous êtes heureux de n'avoir à songer
Qu'à haïr et qu'à nous venger !
Hélas ! dans notre ennemi même
J'ai trouvé l'inconnu que j'aime.

ARCALAUS.

Vous aimez Amadis ! il voit encor le jour !
Quoi ! sur votre vengeance un lâche amour l'emporte !

ARCABONNE.

La vengeance la plus forte
Est faible contre l'Amour.

ARCALAUS.

Quelle faiblesse est plus étrange ?
Notre ennemi mortel devient votre vainqueur !
Malgré tant de sermens, votre perfide cœur
Du parti d'Amadis se range !
Parjure ! ah ! c'est de vous qu'il faut que je me venge.

ARCABONNE.

Je l'aime malgré moi, cet ennemi charmant :
Je n'en puis être aimée ! une autre a su lui plaire.
Je vous défie, avec votre colère,
D'inventer, pour mon châtiment,
Un plus cruel tourment !

ARCALAUS.

Pour augmenter votre supplice,
Il faut vous faire voir ces deux amans heureux ;
Avant que ma vengeance en fasse un sacrifice,
Il faut que l'hymen les unisse....

ARCABONNE.

Ah! que plutôt cent fois ils périssent tous deux.

Entre l'amour et la haine cruelle
J'ai cru pouvoir me partager;
Mais dans mon cœur l'amour est étranger,
Et la haine m'est naturelle.

(voyant approcher Oriane.)

Ma rivale gémit; que ses maux me sont doux!
Pour punir ces amans, j'imagine une peine
Digne de ma fureur et de votre courroux :
C'est peu d'une mort inhumaine....

ARCALAUS.

Puis-je encor me fier à vous?

ARCABONNE.

Fiez-vous à l'amour jaloux,
Il est plus cruel que la haine.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

ORIANE.

A qui pourrai-je avoir recours?
C'est de vous, juste ciel, que j'attends du secours.
Sur ces bords inconnus, un enchanteur barbare
Dispose de mes tristes jours :
L'enfer contre moi se déclare.
A qui pourrai-je avoir recours?
C'est de vous, juste ciel! que j'attends du secours.

Autrefois Amadis aurait pris ma défense;

Mais l'inconstant m'oublie et suit une autre loi.
Pourquoi m'en souvenir? pourquoi
N'oublier pas de lui jusqu'à son inconstance?
Ici, loin de toute assistance,
Je tremble d'un mortel effroi.
Eh! faut-il encor que je pense
A qui ne pense plus à moi?

SCÈNE III.

ARCALAUS, ORIANE.

ARCALAUS.

Je vous entends, cessez de feindre;
Plaignez-vous d'Amadis : je ne veux pas contraindre
Un si juste courroux.

ORIANE.

J'ai tant de sujets de m'en plaindre,
Que j'ai presque oublié de me plaindre de vous.
Non, ce n'est point ici son secours que j'implore;
Il est allé chercher la beauté qu'il adore,
Et je l'appellerais par des cris superflus.

ARCALAUS.

Lorsque vous le verrez, vous l'aimerez encore.

ORIANE.

Non, non, je ne le verrai plus :
Je dois trop le haïr pour renouer la chaîne
Dont il a dégagé son cœur.

ARCALAUS.

Si vous le haïssez, j'ai servi votre haine;

A la fin j'ai vaincu ce superbe vainqueur.

ORIANE.

Vous, vainqueur d'Amadis! non, il n'est pas possible
Qu'il ait cessé d'être invincible :
Tout cède à sa valeur, et vous la connaissez.

ARCALAUS.

Et c'est ainsi que vous le haïssez?

ORIANE.

Je veux haïr toujours un amant si volage,
Et je me le suis bien promis;
Mais ses plus cruels ennemis
Peuvent-ils s'empêcher d'admirer son courage?
Non, rien ne peut être assez fort
Pour surmonter ce héros indomptable.

ARCALAUS.

Voyez si je me vante à tort
D'avoir vaincu ce vainqueur redoutable.

(Il sort, et Amadis, étendu sur ses armes ensanglantées, paraît mort.)

SCÈNE IV.

AMADIS, qui paraît mort, ORIANE.

ORIANE, apercevant Amadis.

Que vois-je? ô spectacle effroyable!
O trop funeste sort!
Ciel! ô ciel! Amadis est mort!

Ma colère lui fut fatale;

J'eus tort de l'accuser de suivre un autre amour.
Que ne puis-je, en mourant, le rappeler au jour,
Dût-il vivre pour ma rivale!
Ciel, qui nous donnas ce héros,
Que ne prenais-tu sa défense
Contre l'infernale puissance?
L'univers a perdu l'honneur de son repos....
Pleure, gémis, faible innocence;
Pleure, hélas! tu n'as plus d'appui.
Tu vois expirer aujourd'hui
Ton unique espérance....
O trop funeste sort!
Ciel! ô ciel! Amadis est mort!
Il m'appelle, je vais le suivre:
Le sort qui nous rejoint m'est doux....
Amadis, je vivais pour vous;
Vous mourez, je ne puis plus vivre.

(Oriane tombe évanouie.)

SCÈNE V.

ARCALAUS, ARCABONNE, AMADIS, qui paraît mort; ORIANE, évanouie.

ARCALAUS ET ARCABONNE, ensemble.

Quel plaisir de voir
Un si cruel désespoir!

ARCABONNE.

Joignez votre fureur à ma rage inhumaine.
Il faut que ces amans revivent tour-à-tour,
Pour souffrir une affreuse peine.

ARCALAUS.

Il faut faire de leur amour
Le ministre de notre haine.

ARCALAUS ET ARCABONNE ensemble.

Quel plaisir de voir
Un si cruel désespoir!

ARCABONNE.

Il faut qu'Amadis sorte
Du profond assoupissement
Où le tient notre enchantement,
Et qu'il pleure Oriane morte...
Mais pour eux contre nous quel pouvoir s'est armé?

ARCALAUS.

Qui peut conduire ici ce rocher enflammé?

SCÈNE VI.

(Un rocher environné de flammes s'approche. Les flammes se retirent, et laissent voir un vaisseau sous la figure d'un serpent, ce qui l'a fait appeler la grande serpente; Urgande et ses suivantes sortent de ce vaisseau.)

URGANDE, TROUPE DE SUIVANTES D'URGANDE, ARCALAUS, ARCABONNE, AMADIS, qui paraît mort; ORIANE, évanouie.

URGANDE.

Je soumets à mes lois l'enfer, la terre et l'onde:
Sans qu'on sache où je suis, je parcours tout le monde,
Et je connais des secrets que les cieux
N'ont jusqu'ici dévoilés qu'à mes yeux.

Mais j'arme seulement ma fatale puissance
Contre l'injuste violence.
J'ai soin de relever le mérite abattu.
Et je fais mon bonheur de servir la vertu...
Tremblez, tremblez, reconnaissez Urgande;
Tout obéit sitôt que je commande :
Barbares ! laissez pour jamais
Ces fidèles amans en paix.]

(Urgande touche de sa baguette Arcalaüs et Arcabonne, qui restent sans mouvement.)

ARCALAUS ET ARCABONNE ensemble.

Tout mon effort est inutile,
Je demeure immobile ;
Je cède aux charmes trop puissans
Qui saisissent mes sens.

LES SUIVANTES D'URGANDE, ensemble.

Tremblez, tremblez, reconnaissez Urgande ;
Tout obéit sitôt qu'elle commande :
Barbares ! laissez pour jamais
Ces fidèles amans en paix.

(Les suivantes d'Urgande jettent des fleurs, et répandent des parfums sur Amadis et Oriane pour commencer à dissiper l'enchantement dont ils sont saisis. Une partie de ces suivantes dansent, et les autres chantent.)

DEUX SUIVANTES D'URGANDE, ensemble.

Cœurs accablés de rigueurs inhumaines,
Ne cessez point d'espérer en aimant.
Il est fâcheux de porter des chaînes.
C'est un cruel tourment ;
Mais quand l'Amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

Il vient un jour où les craintes sont vaines ;

Un triste sort change dans un moment.
Il est fâcheux de porter des chaînes,
C'est un cruel tourment;
Mais quand l'Amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

(Les suivantes d'Urgande emportent Amadis et Oriane dans le vaisseau de la grande serpente. Urgande, avant que d'y rentrer, touche une seconde fois de sa baguette Arcalaüs et Arcabonne, qui cessent d'être immobiles.)

URGANDE.

Il faut que de vos sens je vous rende l'usage;
Perfides! je vous livre à votre propre rage.

(Urgande rentre dans le vaisseau de la grande serpente qui s'éloigne en se couvrant de flammes.)

SCÈNE VII.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Démons, soumis à nos lois,
Volez, venez nous défendre:
N'osez-vous rien entreprendre?
Méprisez-vous notre voix?
Hâtez-vous, c'est trop attendre.
Démons, soumis à nos lois,
Volez, venez nous défendre.

Vous pourrez trouver plus d'appas ;
Mais vous n'y trouverez pas
Un cœur plus fidèle.

AMADIS.

Oriane, m'accusez-vous ?

ORIANE.

Briolanie a des charmes trop doux ;
Je n'empêcherai pas que votre amour la suive.

AMADIS.

Ah ! ne reprenez plus votre fatal courroux,
Si vous souhaitez que je vive.

ORIANE.

Vous aurez peu de peine à me désabuser :
Amadis, contre vous à regret je m'irrite ;
Le dépit que l'Amour excite
Ne demande qu'à s'apaiser.

AMADIS.

Faut-il que votre cœur se soit laissé surprendre
D'un soupçon qui nous coûte un si cruel tourment ?

ORIANE.

C'est le défaut d'un cœur tendre
De s'alarmer aisément.

ENSEMBLE.

Ma douleur eût été mortelle ;
Hélas ! j'allais y succomber.
Ah ! gardons-nous de retomber
Dans une peine si cruelle !

ORIANE.

Tout vous a dit

Que je vous aime ;
Mes larmes, ma douleur extrême
Et jusqu'à mon dépit,
Tout vous a dit
Que je vous aime.

AMADIS.

Je vous promets
De n'éteindre jamais
Une flamme si belle ;
Je vous promets
Une amour éternelle.

(Amadis et Oriane répètent ensemble ces derniers vers.)

SCÈNE III.

URGANDE, AMADIS, ORIANE.

URGANDE.

Enfin vos cœurs sont réunis!

AMADIS.

Par votre heureux secours nos troubles sont finis.

URGANDE.

Il est aisé d'apaiser les querelles
Dont les amans fidèles
Ne sont troublés que trop souvent :
L'amour chassé par la colère
Ne manque guère
De revenir plus fort qu'auparavant.

ORIANE.

Je désespère

D'un devoir sévère ;
Mon père a fait un choix qui s'oppose à mes voeux.

URGANDE.

J'aurai soin d'obtenir l'aveu de votre père.

AMADIS ET ORIANE, ensemble.

Que ne devons-nous pas à vos soins généreux ?

URGANDE.

Un si parfait amour mérite d'être heureux.
Il faut vous ôter tout ombrage ;
Les amans dans ces lieux, sous cet arc enchanté
Trouvent le juste témoignage
De leur fidélité.

ORIANE.

Il me suffit de l'assurance
Qu'Amadis me donne en ce jour.

URGANDE.

Peut-on trop rassurer l'Amour ?...,
Mais Florestan ici vient montrer sa constance.

SCÈNE IV.

FLORESTAN, CORISANDE, URGANDE, AMADIS, ORIANE.

URGANDE, à Florestan.

Il est tems de vous arrêter.

FLORESTAN.

La valeur et l'amour doivent tout surmonter....

Où suis-je ? d'où vient ce nuage ?
Quel pouvoir arrête mes pas ?
Mille et mille invisibles bras
Défendent ce passage.

URGANDE.

Soyez content de l'avantage
Qu'aucun autre avant vous n'ait pu passer si loin.

CORISANDE, à Florestan.

Je connais votre amour.

AMADIS, à Florestan.

L'univers est témoin
Des efforts de votre courage.

URGANDE, CORISANDE, AMADIS ET ORIANE.
Ensemble, à Florestan.

Épargnez-vous un inutile soin.

URGANDE, à Florestan.

Amadis va tenter l'aventure fatale ;
Il doit l'achever aujourd'hui.
En amour, en valeur, nul autre ne l'égale ;
C'est un sort assez beau de ne céder qu'à lui.

AMADIS.

Pour rendre tout possible à mon amour extrême,
Il suffit d'un regard de la beauté que j'aime.

URGANDE, ORIANE, FLORESTAN ET CORISANDE,
ensemble, à Amadis.

Héros favorisé des cieux,
Soyez toujours victorieux.
Amadis, votre amour fidèle
Mérite une gloire immortelle,

(Un chœur de personnes invisibles répète ces quatre vers, pendant qu'Amadis passe sous l'arc des loyaux amans.)

URGANDE, à Oriane.

Suivez ce héros glorieux;
Vers la chambre enchantée avancez sans alarmes.

AMADIS, conduisant Oriane.

Venez en surmonter les charmes.
Quels charmes sont plus forts que ceux de vos beaux yeux?

SCÈNE V.

(La chambre défendue s'ouvre, et une troupe de héros et d'héroïnes, qu'Apollidon y avait autrefois enchantés pour y attendre le plus fidèle des amans et la plus parfaite des amantes, reçoit Amadis et Oriane, et les reconnaît dignes de cet honneur.)

URGANDE, AMADIS, ORIANE, FLORESTAN CORISANDE; TROUPE DE HÉROS ET D'HÉROÏNES.

UNE DES HÉROÏNES.

Fidèles cœurs, votre constance
Ne sera pas sans récompense;
Un sort heureux suit vos tourmens:
A la fin l'Amour couronne
Les parfaits amans.
Que les prix qu'il donne
Sont doux et charmans!
A la fin l'Amour couronne
Les parfaits amans.

(Le grand chœur répète ces derniers vers.)
(Les héros et les héroïnes témoignent leur joie par des danses mêlées de chants.)

LE GRAND CHŒUR.

Chantons tous en ce jour
La gloire de l'Amour.
Gardez-vous bien de briser vos chaînes,
Vous qui souffrez de cruelles peines;
Ne cessez point d'être constants,
Et vous serez contens.

UN PETIT CHŒUR.

Nous devons suivre
Des lois qui doivent nous charmer;
Ce n'est pas vivre
Que vivre sans savoir aimer.

FLORESTAN, à Corisande.

Tout suit nos vœux,
Rien ne trouble notre vie;
Des plus beaux nœuds
Pour jamais l'Amour nous lie :
Je puis vivre pour vous;
Que mon bonheur est doux!

CORISANDE.

Il n'est plus tems de répandre des larmes;
Nous aimerons désormais sans alarmes.
Que de plaisirs, que de beaux jours
Vont s'offrir à nos amours!

LE GRAND CHŒUR.

Tout charme ici nos yeux;
Où peut-on être mieux?

LE PETIT CHŒUR.

Où peut-on être mieux
Que dans ces beaux lieux?

LE GRAND CHŒUR.

Les plus charmans plaisirs
Suivront tous nos désirs.

LE PETIT CHŒUR.

Les parfaites douceurs
Sont pour les tendres cœurs.

UN DES HÉROS.

Jouissons à jamais
De la douce paix
Qui nous appelle ;
Jouissons à jamais
De la douce paix
D'une amour fidèle.

LE GRAND CHŒUR.

C'est assez d'entreprendre
De faire un beau choix ;
Il suffit qu'un cœur tendre
S'engage une fois.

CORISANDE.

Quel tourment, quand l'amour est extrême,
De trembler pour l'objet que l'on aime !
Quel plaisir de se voir hors d'un mortel danger !
Quand les maux sont finis, qu'il est doux d'y songer !

LE GRAND CHŒUR.

A la fin nous aimons sans rien craindre ;
Ce n'est plus la saison de nous plaindre :
On fuirait les Amours,
S'ils gémissaient toujours.

Un des HÉROS enchantés, FLORESTAN et CORISANDE, ensemble.

Un tendre amour ne plaît pas moins,
Lorsqu'il tourmente;
Plus un plaisir coûte de soins,
Plus il enchante.
Que le bonheur est charmant,
Après un long tourment!

LE GRAND CHŒUR.

Mille jeux innocens
Vont enchanter nos sens.
(Le petit chœur répète ces deux derniers vers.)

UN DES HÉROS ENCHANTÉS.

Amans inconstans, n'espérez pas
De jouir d'un sort si plein d'appas.

LE GRAND CHŒUR.

Loin de nous, infidèles,
Fuyez loin de nous;
Ces demeures si belles
Ne sont pas pour vous.

CORISANDE.

Au milieu d'un tourment sans égal
L'Amour sait plaire;
Il lui faut pardonner tout le mal
Qu'il nous veut faire.
Je n'ai point de regret aux pleurs que j'ai versés;
Le bonheur qui les suit les récompense assez.

LE GRAND CHŒUR.

Chantons tous en ce jour
La gloire de l'Amour.

Gardez-vous bien de briser vos chaînes,
Vous qui souffrez de cruelles peines;
Ne cessez point d'être constans,
Et vous serez contens.

FIN D'AMADIS.

ROLAND,

TRAGÉDIE-LYRIQUE,

PAR QUINAULT;

MISE EN TROIS ACTES, PAR MARMONTEL;

Représentée, pour la première fois, en cinq actes, en 1685 et en trois actes; le 27 janvier 1778.

MUSIQUE DE PICCINI.

EF-D

PERSONNAGES.

ROLAND, neveu de Charlemagne et le plus renommé des paladins.
ANGÉLIQUE, reine de Catay.
THÉMIRE, confidente d'Angélique.
SUIVANS ET SUIVANTES d'Angélique.
MÉDOR, suivant d'un des rois africains.
AMANS ET AMANTES enchantés.
Peuples de Catay.
Sujets d'Angélique.
ASTOLFE, ami de Roland.
CORIDON, berger, amant de Bélise.
BÉLISE, bergère, amante de Coridon.
TERSANDRE, berger, père de Bélise.
Un insulaire.
LOGISTILLE, l'une des plus puissantes fées, et celle qui a la sagesse en partage.
Bergers et bergères.
Fées de la suite de Logistille.

PERSONNAGES DANSANS.

Indiens et Indiennes.
Amans heureux.
Matelots chinois.
Bergers et bergères.
Chevaliers et dames françaises.

NOTA. Les vers précédés de guillemets ont été ajoutés ou changés par Marmontel. Les variantes sont placées à la fin de la pièce, pour les lecteurs qui voudraient connaître le texte de Quinault en entier.

ROLAND;

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE (1), THÉMIRE.

ANGÉLIQUE.

Ah! que mon cœur est agité!
L'Amour y combat la Fierté.
Je ne sais qui des deux l'emporte.
» Tantôt la Gloire est la plus forte (2);
» Et tantôt l'Amour est vainqueur.
» Dans mon sein, leur guerre mortelle
» A chaque instant se renouvelle.
Quel trouble, hélas! quelle rigueur!
» Funeste Amour, Gloire cruelle (3);
Ne cesserez-vous pas de déchirer mon cœur(4)?

THÉMIRE.

» Vous négligez les dons du héros qui vous aime (5).

ANGÉLIQUE.

L'invincible Roland n'a que trop fait pour moi.
Fais-moi ressouvenir de ce que je lui doi.

THÉMIRE.

» Que ne devez-vous pas à son amour extrême (6)?

ANGÉLIQUE.

» J'y pense autant que je le puis (7);
Mais, malgré tous mes soins, dans le trouble où je suis,
Je crains de m'oublier moi-même.
Je crains que ma fierté ne succombe en ce jour.

THÉMIRE.

Aimez Roland à votre tour.
Il n'est point de climats où sa gloire ne vole.
Du moins la fierté se console,
Quand la Gloire l'oblige à céder à l'Amour.
» Roland soumet tout à ses armes (8);
Son bras sait affermir un trône chancelant.

ANGÉLIQUE.

Hélas! hélas! que Médor a de charmes!
Ah! que n'a-t-il la gloire de Roland (9)!
Mon cœur était tranquille et croyait toujours l'être,
Quand je trouvai Médor blessé, près de mourir
La pitié, dans ce lieu champêtre,
M'arrêta pour le secourir.
Le prix de mon secours est le mal que j'endure. (10)
» J'ai guéri sa blessure;
» Et je suis en danger de ne jamais guérir.

THÉMIRE.

Éloignez de vos yeux ce qui peut trop vous plaire.

ANGÉLIQUE.

Ma gloire le demande; il faut la satisfaire;

Il faut bannir Médor... bannir Médor! hélas!
C'est me condamner au trépas (11).

» Oui, je le dois : je suis reine.
» Du doux penchant qui m'entraîne,
» Oui, je dois me garantir.

» Tu le veux, Gloire inhumaine;
» Mais pourrai-je y consentir?
» D'une trop indigne chaîne
» Viens donc m'aider à sortir.
» O sang, dont j'étais si vaine,
» Je ne puis te démentir.
» Quel supplice! quelle gêne!
» Pour bien juger de ma peine,
» Hélas! il faut la sentir.

» Je ne veux plus le voir. Qu'il parte, qu'il m'évite.
» Ah! je le vois. » Il rêve, il « porte » ici ses pas.
Que je suis interdite!
Ne m'abandonne pas.

(Elles s'éloignent.)

SCÈNE II (12).

MÉDOR. (13)

MALHEUREUX que je suis! par quel enchantement (14)
Ai-je donc oublié son rang et ma naissance (15)?
J'aime une reine, hélas! j'aime un objet charmant (16).
Que tant de rois ont aimé vainement (17)!

Malheureux que je suis ! un éternel silence,
D'un amour sans espoir, fera donc le tourment?

» Je la verrai : c'est assez pour ma flamme (18).
» Esclave heureux de servir tant d'appas,
» L'amour, caché dans le fond de mon ame,
» Peut l'adorer, et ne l'offenser pas.
» Je mourrai de l'effort pénible
» Que vont me coûter mes combats.
» Mais, à ma mort que son cœur soit sensible ;
» Je meurs content ; et jusqu'à mon trépas,
» Je la verrai : c'est assez pour ma flamme, etc.

SCÈNE III (19).

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR.

De la part de Roland, on vient jusqu'en ces lieux
Vous offrir un don précieux,
Il vous aime, il vous sert, son amour peut paraître (20) ;
Ses travaux, quels qu'ils soient, sont trop récompensés.
O trop heureux Roland !

ANGÉLIQUE.

Roland sera peut-être
Moins heureux que vous ne pensez.
» Pour moi plus son amour éclate (21),
» Plus je rougis de lui devoir.
» Ne portez point envie au bonheur qui le flatte.

MÉDOR.

Il est vrai qu'il n'a pas le plaisir de vous voir.

ANGÉLIQUE.

Je le fuis ; et, sans lui, désormais je n'aspire
Qu'à retourner dans mon empire.
Enfin, Médor, enfin, je veux savoir
Si j'ai sur vous un absolu pouvoir.

MÉDOR.

Vous êtes de mon sort maîtresse souveraine.
Je servais un grand roi ; j'avais suivi ses pas
Des rivages du Nil jusqu'aux bords de la Seine.
Il est mort en cherchant la gloire et les combats ;
Sans vous, j'allais le suivre au-delà du trépas.

Vous servir est ma seule envie.
J'en fais mon espoir le plus doux.
Vous m'avez conservé la vie ;
» Je ne la chéris que pour vous (22).

ANGÉLIQUE.

Médor, vous avez lieu de croire
Que je m'intéresse à vos jours.
J'en ai pris soin ; le ciel a béni mon secours.
A la fin il est tems d'avoir soin de ma gloire.
Par pitié, près de vous j'ai voulu demeurer,
Tandis que mon secours vous était nécessaire.
Ma pitié n'a plus rien à faire ;
Il est tems de nous séparer.
Partez Médor.

MÉDOR.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

MÉDOR.

Hélas! ai-je pu vous déplaire?

ANGÉLIQUE.

Non, non, je n'ai point de colère.

MEDOR.

» Puis-je vivre, et ne vous voir plus?

ANGÉLIQUE.

» Laissons les regrets superflus (23).
Choisissez où vous voulez vivre;
Je prendrai soin de votre sort.

MÉDOR.

Vous me défendez de vous suivre;
Je ne veux chercher que la mort.

ANGÉLIQUE (24).

» Puisse Médor, loin d'Angélique,
» Jouir en paix d'un heureux sort!

MÉDOR.

» Non, non, Médor, loin d'Angélique,
» Ne demande au ciel que la mort.

ANGÉLIQUE.

» Vivez heureux loin d'elle.
» Mais ne l'oubliez pas.

MÉDOR.

» Qu'en esclave fidèle,
» Je suive au moins vos pas.
» Sans vous je ne puis vivre.

ANGÉLIQUE, à part.

» Sans lui je ne puis vivre.

(A Médor.)

» Je ne dois plus vous voir.

ENSEMBLE. (Angélique à part.)

» A quel tourment nous livre,
» Un trop cruel devoir?
» Non, je n'y puis survivre.
» A quel tourment nous livre
» Un trop cruel devoir.

MÉDOR.

» Qu'en esclave fidèle,
» Je suive au moins vos pas.

ANGÉLIQUE.

» Suivez ma loi cruelle;
» Mais ne m'oubliez pas.

MÉDOR.

» Sans vous je ne puis vivre.

ANGÉLIQUE.

» Je ne dois plus vous voir.

(A part.)

» Je sens que je l'adore;
» Et je le fais souffrir!

MÉDOR.

» Au trépas que j'implore
» Je n'ai plus qu'à m'offrir.

ENSEMBLE. (Angélique à part.)

» O contrainte fatale
» O cruelle rigueur!
» Quelle peine est égale!
» Aux peines de mon cœur?

MÉDOR.

» Ne puis-je au moins vous suivre?
» Sans vous je ne puis vivre.

ANGÉLIQUE.

» Pourquoi vouloir me suivre?
» Je dois ne plus vous voir.

MÉDOR.

» Sans vous je ne puis vivre.

ANGÉLIQUE, à part.

» Sans lui je ne puis vivre.

MÉDOR.

» Hélas! ne plus vous voir!

ENSEMBLE. (Angélique, à part.)

» O contrainte fatale!
» O funeste rigueur!
» Quelle peine est égale
» Aux peines de mon cœur?

ANGÉLIQUE.

Terminons des regrets qui pourraient trop s'étendre.
Ne me dites plus rien. Je ne veux rien entendre.
Il est tems de nous séparer.
Partez Médor.

MÉDOR.

O ciel!

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

(Il sort.)

SCÈNE IV (25).

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGÉLIQUE.

Je ne verrai plus ce que j'aime.
» Quel effort je fais sur moi-même (26)!
» Que je me prépare d'ennui!
Il part désespéré; tu vois où je l'expose;
Il va mourir; j'en suis la cause;
Je mourrai bientôt après lui.
Non, un trop tendre amour à ses jours m'intéresse.
Non! qu'il ne parte point. Allons le rappeler...
Infortunée! où veux-je aller?
Je vais trahir ma gloire et montrer ma faiblesse.

» Non, rien n'égale mon malheur (27).
S'il faut que l'Amour me surmonte,
» Quelle est ma faiblesse et ma honte (28)?
» Quelle est sa peine et ma douleur,
S'il faut l'arracher de mon cœur?

THÉMIRE.

Le secours de l'absence
Est un puissant secours (29).

ANGÉLIQUE.

Le secours de l'absence
Est un cruel secours.
Ah! quelle violence,
De fuir incessamment ce qu'on aime toujours!
Quoi! Médor, pour jamais, d'avec moi se sépare!
Devais-tu m'inspirer un dessein si barbare?

Cruelle! j'ai suivi tes conseils rigoureux.
Fais revenir Médor. Que rien ne te retienne.
Va, cours.... Mais s'il revient!... N'importe, qu'il revienne.
Attends. Je veux!... hélas! sais-je ce que je veux?

» Je renonce à ce que j'aime.
» Médor n'est plus rien pour moi.
» Puis-je me faire à moi-même
» Une plus funeste loi?
» Est-ce le ciel en colère,
» Est-ce un tyran, est-ce un père,
» Qui me sépare de toi?
» Non, Médor, c'est ton amante,
» Qui t'afflige et se tourmente.
» Mais pardonne : je le doi.
» Je le dois! rigueur extrême!

» Je renonce, etc.

THÉMIRE.

Voyez ces étrangers; contraignez-vous pour eux.

ANGÉLIQUE.

Ne puis-je en liberté soupirer et me plaindre?
Faudra-t-il toujours me contraindre?
Sans Médor, tout me semble affreux.
Va le voir, et du moins console un malheureux.

SCÈNE V (30).

ANGÉLIQUE, troupe d'INSULAIRES orientaux.

UN INSULAIRE.

Au généreux Roland je dois ma délivrance.

D'un charme affreux sa valeur m'a sauvé.
Il n'a voulu de ma reconnaissance,
Que ce présent, qu'il vous a réservé.
(Il lui présente un brasselet de pierreries.)
Je viens, pour vous l'offrir, du rivage où l'Aurore
Ouvre la barrière du jour.
Vous embrâsez Roland d'un feu qui le dévore;
Mais qui peut voir la beauté qu'il adore,
Voit sans étonnement l'excès de son amour (31).

CHŒUR.

Triomphez, charmante reine,
Triomphez des plus grands cœurs.
» Que les plus fameux vainqueurs (32)
» Se disputent votre chaîne.
Triomphez, etc. (33).

(On danse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la fontaine de l'Amour au milieu d'une forêt.

» SCÈNE I.

» CHŒUR D'AMANS enchantés.

Source enchanteresse ;
» Quels sont tes attraits !
» Redouble à jamais
» Notre heureuse ivresse.
» Aimons, aimons-nous.
» L'Amour nous appelle.
» Jamais un rebelle
» N'évite ses coups.
» Quel bien est plus doux
» Qu'un amour fidèle ?
» Aimons, aimons-nous.
» De cette eau si belle
» Enivrons-nous tous.

(Pendant ce chœur, les amans puisent à la fontaine et se présentent la coupe l'un à l'autre. La danse exprime leur enchantement. Une amante jalouse, et qui dans son dépit va s'énivrer à la fontaine de la Haine, se laisse enfin persuader de boire à celle de l'Amour.)

SCÈNE II (34).

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGÉLIQUE (35).

Ah ! j'ai banni Médor. Ma tristesse est mortelle.
Que ne le pressais-tu de me désobéir !

THÉMIRE.

Je devais vous être fidèle.

ANGÉLIQUE.

Pour empêcher ma mort, n'osais-tu me trahir ?
O fidélité trop cruelle !
Le trouble de mon cœur ne peut plus se calmer.
Non, je n'espère plus de remède à mes peines.
Merlin, dans ces forêts, enchanta deux fontaines,
Dont l'une fait haïr, et l'autre fait aimer.
C'est la fontaine de la haine
Que je viens chercher en ce jour ;
Je m'égare en ces bois, et ma recherche est vaine :
Toujours un sort fatal, malgré moi, me ramène.
A la fontaine de l'Amour (36).

Non, je ne cherche plus cette source terrible,
Qui fait d'un tendre amour, une haine inflexible.
C'est un secours cruel : je n'y puis recourir.
Aux charmes de Médor je serais insensible !
Je haïrais Médor ! non, il n'est pas possible (37).
Je consens plutôt à mourir (38).

THÉMIRE (39).

Quelqu'un vient.

ANGÉLIQUE.

C'est Roland.

THÉMIRE.

Ce héros invincible
Abandonne tout pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Il se flatte d'un vain espoir :
Cet anneau, quand je veux, peut me rendre invisible (40).

SCÈNE III (41).

ROLAND, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ROLAND.

Belle Angélique, enfin, je vous trouve en ces lieux.
» (Angélique met dans sa bouche l'anneau qui la rend invisible.)
Ciel ! quel enchantement vous dérobe à mes yeux ?
Angélique ! charmante reine !
Mes cris font vainement retentir ces forêts.
Angélique ! ingrate ! inhumaine !
» Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine (42) ?
Angélique ! ingrate ! inhumaine !
» Quel plaisir trouvez-vous dans mes tristes regrets (43) ?

» Tu sais ce que j'ai fait pour elle (44) ;
Tu connais mon amour fidèle ;
Et tu vois quel en est le prix (45).
» Angélique !... envain je l'appelle.
» Elle est sans pitié, la cruelle ;
» Elle est insensible à mes cris.

» Quelle rigueur ! ah ! quel mépris !
» Tu sais ce que j'ai fait pour elle ?
» Tu connais mon amour fidèle ;
» Et tu vois quel en est le prix.
» Quelle rigueur ! ah ! quel mépris !

THÉMIRE.

» Eh quoi, seigneur ! pouvez-vous croire
» Que l'on méprise tant de gloire ?

ROLAND.

» Que lui fait cette gloire, hélas ! que je flétris ?
Que devient ma vertu ? ma force est inutile (46) ;
Je laisse mon roi sans appui.
Il n'a plus désormais que Paris pour asile.
Les cruels Africains vont triompher de lui.
Je vois le sort affreux de ma triste patrie ;
Elle est prête à tomber sous de barbares lois ;
J'entends sa gémissante voix ;
Mais c'est vainement qu'elle crie.
Un malheureux amour m'enchaîne dans ces bois.

Angélique !... envain je l'appelle.
Elle est sans pitié, la cruelle.
Et pourquoi tant souffrir ? pourquoi
N'aurai-je pas pitié de moi ?
C'en est fait, et je veux que l'ingrate le sache :
C'en est fait, pour jamais mes liens sont rompus.
Non, je ne la chercherai plus.
C'est vainement qu'elle se cache.
Non, je ne veux plus voir sa fatale beauté.
Il ne m'en a que trop coûté (47).

» Je me reconnais ; je respire ;

» Je reprends sur moi mon empire ;
» Je retrouve enfin ma vertu.
» Honteux d'avoir tant combattu,
» Je crois sortir d'un long délire.
» L'honneur, la gloire qui m'inspire,
» Relèvent mon cœur abattu.

» Je me reconnais ; je respire ;
» Je reprends sur moi mon empire ;
» Je retrouve enfin ma vertu.

Malheureux ! je me flatte ; et ma colère est vaine.
» Lâche ! tu ne peux rompre une honteuse chaîne (48) : »
Ton cœur suit, malgré toi, de funestes attraits ;
Il cède au charme qui l'entraîne.
Angélique ! ingrate ! inhumaine !
Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine ?
Angélique ! ingrate ! inhumaine !
Quel plaisir trouvez-vous dans mes tristes regrets ?

(Il sort.)

SCÈNE IV (49).

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE (50).

Roland vous cherche en vain dans ce bois solitaire.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est engagé. Roland ne peut me plaire.
Quel espoir lui pourrais-je offrir ?
Je le fuis par pitié. Je ne saurais mieux faire
Que de l'aider à se guérir.

Où peut-être Médor? Le désespoir le presse:
Que ne puis-je le retrouver (51)?

THÉMIRE.

» Roland vous aime avec tant de tendresse!
Votre cœur pour Roland devrait se réserver.

ANGÉLIQUE.

Parle-moi de Médor, ou laisse-moi rêver.
C'est l'Amour qui prend soin lui-même
D'embellir ces paisibles lieux.
Mais je n'y vois point ce que j'aime;
Rien n'y saurait plaire à mes yeux.
» Source des amoureux désirs,
» Ah! qu'il vienne avec moi s'énivrer de ton onde.
» Sans lui pour moi plus de plaisirs;
» Sans lui plus de bonheur au monde.
» C'est l'Amour, etc.

SCÈNE V. (52).

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR avant de paraître.

» Séjour si tranquille et si beau,
» D'un amant malheureux vous serez le tombeau (53).

ANGÉLIQUE.

C'est Médor que je viens d'entendre.
O ciel!

THÉMIRE.

Vous le verrez!

ANGÉLIQUE.

Eh! puis-je m'en défendre?

C'est trop suivre un cruel devoir.
Je retrouve Médor. L'Amour veut me le rendre.
Je ne puis vivre sans le voir.
Éloigne-toi. (Thémire sort.) Rendons-nous invisible;
Et d'un malheureux, trop sensible,
Voyons où peut aller le cruel désespoir.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, MÉDOR.

MÉDOR, se croyant seul.

» Tout respire en ces bois une volupté pure;
» Et j'y meurs accablé d'un désespoir affreux.
» Il ne manquait, hélas! au tourment que j'endure,
» Que de voir des amans heureux (53).

Ce que j'aime me fuit, et je fuis tout le monde.
Pourquoi traîner plus loin ma vie et mes malheurs?
Ruisseau, je viens mêler mon sang avec votre onde.
C'est trop peu d'y mêler mes pleurs.
(Médor tire son épée pour s'en frapper; Angélique l'arrête.)

ANGÉLIQUE.

Vivez, Médor!

MÉDOR.

Reine adorable,
Vous prenez trop de soin des jours d'un misérable.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi courez-vous au trépas?

MÉDOR.

C'est un supplice insupportable

De vivre et de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

Je croyais que sur vous j'avais plus de puissance.

MÉDOR.

Hélas ! si vous pouviez savoir
Jusqu'à quel point je vous offense !

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'offense tant que votre désespoir.

MÉDOR.

Je vivrai, si c'est votre envie.
Je vous vois ; mon sort est trop doux.
Mais s'il faut m'éloigner de vous,
Je ne réponds pas de ma vie.

ANGÉLIQUE.

Prenez soin de vos jours, Médor ; vous le devez.
Il m'en coûte assez cher de les avoir sauvés.
Ils me sont précieux ; je vous l'ai fait connaître.

MÉDOR.

Généreuse reine, achevez.
Sans vous puis-je vivre ?

ANGÉLIQUE.

Vivez,
A quelque prix que ce puisse être.

MÉDOR.

» Ciel, qu'entends-je ? à vos pieds.... (55)

ANGÉLIQUE.

» En me donnant un roi (56),
» J'unirai sous la même loi
Votre destinée et la mienne.

MÉDOR.

Ah ! plus vous oubliez votre grandeur pour moi,
Plus il faut que je m'en souvienne.

ANGÉLIQUE (57).

» Roland est encor dans ces lieux.
» Un moment avec lui laissez-moi me contraindre,
» Et dérobez-vous à ses yeux.

(58) (Médor s'éloigne).

SCÈNE VII.

» ANGÉLIQUE seule.

» Il en coûte à mon cœur de s'abaisser à feindre ;
» Mais Roland m'y réduit ; il n'a pas à se plaindre.
» A ses transports jaloux il s'agit d'échapper.
» L'amant qui nous force à le craindre,
» Nous autorise à le tromper.

SCÈNE VIII (59).

ROLAND, ANGÉLIQUE (60).

ROLAND.

Faut-il encor que je vous aime?
Je dois rougir de ma faiblesse extrême,
Ingrate : vous en abusez ;
» Et plus je fais pour vous, plus vous me méprisez (61).
Quelle honte à mon cœur d'être encor si fidèle !
Pourquoi vous trouvé-je si belle?
Non, avec tant d'attraits, si touchans et si doux,

Vous ne méritez pas, cruelle,
L'amour dont je brûle pour vous.

ANGÉLIQUE.

» Que n'ai-je pas fait pour l'éteindre (62)?

ROLAND.

Ah! je ne sais que trop avec quelle rigueur
Vous punissez mon lâche cœur.
Votre mépris éclate; il n'est plus tems de feindre;
Tous vos déguisemens sont vains.
Je pardonne au mépris du reste des humains:
Je l'ai bien mérité; j'aurais tort de m'en plaindre.

J'abandonne ma gloire et la laisse ternir.
Je chéris le trait qui me blesse.
De mon égarement je ne puis revenir.
Mais vous, qui causez ma faiblesse,
Ah! cruelle, est-ce à vous, à vous de m'en punir (63)?

Dans vos yeux inquiets je lis mon infortune.
Ma présence vous importune.
Vous ne songez qu'à me quitter.

ANGÉLIQUE.

» Oui, Roland, je vous crains, je dois vous éviter (64).

ROLAND.

Ah! du moins laissez-moi le seul bien qui me reste.
Laissez-moi la douceur funeste
De voir de si charmans appas.
C'est sans espoir que je suivrai vos pas.
Vous ne serez jamais à mes vœux favorable;
Je vous verrai toujours inexorable;
Mais le plus grand des maux est de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

» Mon cœur, libre encore (65),
» Veut fuir un vainqueur.

ROLAND.

» Fuir qui vous adore !
» Auriez-vous encore
» Assez de rigueur ?

» ANGÉLIQUE.

» Que ne puis-je encore
» Défendre mon cœur !

» Faut-il que la Gloire
» Le cède à l'Amour ?

» ROLAND.

» Cédez la victoire
» Au plus tendre amour.

» ANGÉLIQUE.

» Mon peuple, ma cour
» Attend mon retour.

ROLAND.

» D'un roi plein de gloire,
» Venez voir la cour.
» O reine charmante !

» ANGÉLIQUE.

» L'Amour nous tourmente,
» Je veux fuir l'Amour.

» ROLAND.

» Rigueur inflexible !
» Ne m'accablez pas.

» ANGÉLIQUE.

» Que ne suis-je, hélas!
» Encor moins sensible!
» Ne me suivez pas.

» ROLAND.

» Ne me fuyez pas.

» ENSEMBLE. (Angélique à part.

» O Dieu quels combats!
» Quel charme invincible
» M'enchaîne } à { vos } pas!
» L'enchaîne } à { mes } pas!

(Le théâtre change, et représente un port de mer.)

» SCÈNE IX.

Troupe de MATELOTS chinois.

» LE CHŒUR.

» Les vents nous appellent sur l'onde.
» Heureux amans, que tardez-vous;
» Venez, fuyez loin des jaloux.
» Les airs, les flots tout vous seconde.
» Que tardez-vous?
» Embarquons-nous.

(On danse.)

ACTE TROISIÈME (66).

Le théâtre représente une grotte, au milieu d'un bocage.

SCÈNE I.

ROLAND, ASTOLFE.

ROLAND (67).

» Viens. Je sais quelle route Angélique a dû prendre.
Nous nous sommes promis d'être, à la fin du jour,
A la fontaine de l'Amour (68).
Je viens au-devant d'elle ; ennuyé de l'attendre,
Je parcours les lieux d'alentour.

» De l'aimable objet qui m'enchante (69),
» Jamais je ne fus si charmé.
» Qu'une beauté fière est touchante,
» Quand son orgueil est désarmé !
» Dans les regards de mon amante,
» Quel nouveau feu s'est allumé !
» On a beau se croire enflammé ;
» Le plus ardent amour s'augmente
» Par le doux plaisir d'être aimé :

» Jamais je ne fus si charmé
» De l'aimable objet qui m'enchante.
» Qu'une beauté fière est touchante,

» Quand son orgueil est désarmé !

ASTOLFE.

Cet empire en vous seul a mis son espérance.
Si vous n'embrassez sa défense,
Il tombera dans peu de tems,
Sous une barbare puissance.
Songez que vous perdez de précieux instans.

ROLAND.

Je songe au bonheur que j'attends.

ASTOLFE

» Ah ! d'un laurier immortel (70)
» Venez ceindre votre tête.

ROLAND.

» L'Amour m'attend à l'autel ;
» J'y vole, et rien ne m'arrête.

ASTOLFE.

» C'est un laurier immortel
» Que la Gloire vous apprête.

ROLAND.

» C'est la plus belle conquête
» Qui va me suivre à l'autel.

ASTOLFE.

» Un héros fait pour la Gloire,
» Va languir dans le repos !

ROLAND.

» Hé quoi ? faut-il qu'un héros
» Renonce à tout pour la Gloire ?
» La plus charmante victoire
» M'appelle au sein du repos.

Lorsque des rigueurs inhumaines
Ont payé mon amour d'un si cruel tourment,

Je n'ai pu sortir de mes chaînes.
Puis-je me dégager d'un lien si charmant,
Quand je touche à l'heureux moment,
Où je dois recevoir le prix de tant de peines ?
Va, laisse-moi seul en ces lieux.
Angélique, à mes vœux sensible,
Pour tout autre que moi veut se rendre invisible.
Va, ne l'empêche point de paraître à mes yeux.

SCÈNE II.

ROLAND, seul.

Ah ! j'attendrai long-tems : la nuit est loin encore.
Quoi, le Soleil veut-il luire toujours !
Jaloux de mon bonheur, il prolonge son cours,
Pour retarder la beauté que j'adore.

O Nuit ! favorisez mes désirs amoureux.
Pressez l'astre du jour de descendre dans l'onde.
Déployez dans les airs vos voiles ténébreux.
Je ne troublerai plus, par mes cris douloureux,
Votre tranquillité profonde.
Le charmant objet de mes vœux
N'attend que vous, pour rendre heureux
Le plus fidèle amant du monde.

O Nuit ! favorisez mes désirs amoureux.

Que ces gazons sont verts ! que cette grotte est belle !
(Il lit tout bas des vers écrits sur la grotte.)
Ce que je lis m'apprend que l'Amour a conduit

Dans ce bocage, loin du bruit,
Deux amans qui brûlaient d'une ardeur mutuelle,
J'espère qu'avec moi, l'amour bientôt ici
Conduira la beauté que j'aime.
Enchantés d'un bonheur extrême,
Sur ces grottes bientôt nous écrirons aussi :

» Beaux lieux, doux asiles
» De nos heureux amours,
» Puissiez-vous être toujours
» Charmans et tranquilles ! »

Voyons tout.... Qu'est-ce que je vois ?
Ces mots semblent tracés de la main d'Angélique.
Ciel ! c'est pour un autre que moi
Que son amour s'explique !
« Angélique engage son cœur ;
» Médor en est vainqueur. »

Elle m'aurait flatté d'une vaine espérance !
L'ingrate !... n'est-ce point un soupçon qui l'offense ?
« Médor en est vainqueur !... » Non, je n'ai point encor
Entendu parler de Médor.
Mon amour aurait lieu de prendre des alarmes,
Si je trouvais ici le nom
De l'intrépide fils d'Aymon,
Ou d'un autre guerrier célèbre par les armes....

Angélique n'a pas osé
Avouer de son cœur le véritable maître ;
Et je puis aisément connaître
Qu'elle parle de moi, sous un nom supposé.
C'est pour moi seul qu'elle soupire.

Elle me l'a trop dit, et j'en suis trop certain.
Lisons ces autres mots. Ils sont d'une autre main.

Qu'ai-je lu?... Ciel!.. il faut relire.
» Que Médor est heureux!
» Angélique a comblé ses vœux. »

Ce Médor, quel qu'il soit, se donne ici la gloire
D'être l'heureux vainqueur d'un objet si charmant!
Angélique a comblé les vœux d'un autre amant!
Elle a pu me trahir!... non, je ne le puis croire.
Non, non, quelque envieux a voulu, par ces mots,
Noircir l'objet que j'aime, et troubler mon repos.

» Que l'insolent qui m'outrage,
» Tremble, et redoute ma fureur.
» Ah! quelle insulte! ah! quelle horreur!
» Tout mon sang bouillonne de rage.

» Que l'insolent qui m'outrage,
» Tremble, et redoute ma fureur.
» Elle aurait trahi sa gloire!
» C'est un crime de le croire.
» Par l'injure la plus noire,
» C'est offenser tant d'appas.
» D'où vient donc cette tristesse,
» Cette frayeur qui me presse,
» Et qui cause à ma tendresse
» Tant de trouble et de combats?

Que l'insolent, etc.

J'entends un bruit de musique champêtre;

Il faut chercher Angélique en ces lieux. (71)
Mes noirs soupçons vont disparaître,
Au premier regard de ses yeux.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Troupe de BERGERS et de BERGÈRES.

LE CHŒUR.

» QUAND on vient dans ce bocage, (72)
» Peut-on s'empêcher d'aimer?
» Qu'aisément sous cet ombrage,
» L'Amour sait nous désarmer!
» Que d'oiseaux sous ce feuillage!
» Que leur chant nous doit charmer!
» Que dans leur brillant ramage,
» L'Amour sait bien s'exprimer!

» Quand on vient, etc.

(On danse.)

CORIDON.

J'aimerai toujours ma bergère.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon berger.

CORIDON.

» Fût-elle inconstante et légère.

BÉLISE.

» Fut-il inconstant et léger.

ENSEMBLE.

» Mais je n'en crains pas le danger.

CORIDON.

» Qui? ma bergère!

BÉLISE.

» Mon berger!

ENSEMBLE.

» Serait capable de changer!
» A quel malheur j'allais songer!

CORIDON.

» Non, tu ne seras point légère.

BÉLISE.

» Non, tu ne seras point léger.

CORIDON.

J'aimerai toujours ma bergère.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon berger.

ENSEMBLE.

» Aucun des deux ne peut changer.

SCÈNE IV.

ROLAND ET LES BERGERS.

CORIDON.

Angélique est reine, elle est belle;
Mais sa grandeur, ni ses appas
Ne me rendraient point infidèle.
Je ne quitterais pas
Ma bergère pour elle.
» Non, je ne la quitterais pas.

BÉLISE.

» Quand des riches bords de la Seine
Le charmant Médor serait roi,

» Et me dirait : Je te fais reine, (73)
» Je quitte Angélique pour toi ;
Non, je ne voudrais pas encor
Quitter mon berger pour Médor.

ROLAND.

Que dites-vous ici de Médor, d'Angélique ?

CORIDON.

Ce sont d'heureux amans, dont l'histoire est publique
Dans tous les hameaux d'alentour.

BÉLISE.

Ils ont avec regret quitté ce beau séjour.
Ces arbres, ces rochers, cette grotte rustique,
Tout parle ici de leur amour.

ROLAND, à part.

Ah ! je succombe au tourment que j'endure.

CORIDON.

Reposez-vous sur ce lit de verdure.

BÉLISE.

Vous paraissez chagrin ; écoutez à loisir
De ces heureux amans l'agréable aventure.
Vous l'entendrez avec plaisir (74).

(Roland, accablé de douleur, s'assied sur un gazon.)

BÉLISE.

D'un grand empire Angélique est maîtresse.
Elle est charmante ; elle avait à son choix
Des héros et des rois.
Médor est sans biens, sans noblesse ;
Mais Médor est si beau, qu'elle l'a préféré
A cent rois, qui pour elle ont en vain soupiré.

LE CHŒUR (75).

On ne peut s'aimer davantage.

Jamais bonheur ne fut plus doux.
» L'hymen a formé, devant nous,
» Le nœud qui les engage.

CORIDON.

Quand le festin fut prêt, il fallut les chercher.

LE CHŒUR (76).

Ils étaient enchantés dans ces belles retraites.

CORIDON ET BÉLISE (77).

On eut peine à les arracher
De l'endroit charmant où vous êtes.

ROLAND, se levant avec horreur.

Où suis-je? juste ciel! où suis-je? malheureux!

LE CHŒUR.

Demeurez, et voyez nos danses et nos jeux (78).

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, TERSANDRE.

TERSANDRE (79).

J'ai vu partir du port cette reine si belle.

ROLAND, à part.

Angélique est partie!

TERSANDRE.

Et Médor avec elle.
Elle en fait un grand roi : c'est son unique soin.

ROLAND, à part.

Ils sont partis ensemble!

TERSANDRE, aux bergers.

Ils sont déjà bien loin. (80)

ROLAND, à part.

Ils se sont dérobés tous deux à ma vengeance !

TERSANDRE, aux bergers.

Angélique a voulu passer notre espérance.
Voyez ce bracelet.

ROLAND, à part.

Que vois-je infortuné !
J'ai fait mettre en ses mains ce prix de mon courage !
De mon fidèle amour c'est le précieux gage.

TERSANDRE, aux bergers.

Pour le prix de nos soins, elle nous l'a donné.

ROLAND.

Ciel !

TERSANDRE (81).

Quel est ce guerrier? Il menace, il soupire !

CORIDON.

Nous l'avons trouvé dans ces lieux.

BÉLISE.

Le trouble de son cœur se montre dans ses yeux. (82)

TERSANDRE.

Son cœur souffre un amoureux martyre.
Je suis touché de ses douleurs.

BÉLISE.

Quels terribles regards?

ROLAND.

La perfide !

TERSANDRE.

Il murmure !

CORIDON.

Il frémit.

BÉLISE.

Il répand des pleurs.

ROLAND.

Tant de sermens!.. ah! la parjure!

TERSANDRE.

Ne l'abandonnons pas dans un chagrin si noir.

ROLAND.

Elle rit de mon désespoir.
Je l'aimais d'un amour si tendre, si fidèle!

TERSANDRE.

Ses regards sont plus doux.

CORIDON.

Il est moins agité.

ROLAND.

J'ai cru vivre heureux avec elle!
Hélas! quelle félicité!

TERSANDRE.

Non, je n'en doute point : c'est l'amour qui le blesse.

BÉLISE.

L'Amour peut-il causer cette sombre tristesse (83)?

CORIDON.

Son trouble est apaisé.

TERSANDRE.

J'espère qu'à la fin
Nous adoucirons son chagrin.
Bénissons l'amour d'Angélique,
Bénissons l'amour de Médor.
Dans le brillant séjour d'une cour magnifique,

Puissent ils, sur un trône d'or,
S'aimer comme ils s'aimaient dans ce séjour rustique.

LE CHŒUR.

Bénissons l'amour d'Angélique,
Bénissons l'amour de Médor.

ROLAND.

Taisez-vous, malheureux. Oserez-vous sans cesse
Percer mon triste cœur des plus sensibles coups?
Malheureux, taisez-vous.
Rendez grâce à votre bassesse,
Qui vous dérobe à mon courroux.

LE CHŒUR.

Fuyons tous, Fuyons tous, etc.

SCÈNE VI.

ROLAND, seul.

Je suis trahi. Ciel! qui l'aurait pu croire!
O ciel! je suis trahi par l'ingrate beauté,
Pour qui l'Amour m'a fait trahir la Gloire!
O doux espoir dont j'étais enchanté,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipité?

Témoins d'une odieuse flamme,
Vous avez trop blessé mes yeux,
Que tout ressente dans ces lieux,
L'horreur qui règne dans mon ame.

(Roland brise les inscriptions, détache les rochers de la grotte, déracine les arbres, et retombe dans l'accablement.)

Ah! je suis descendu dans la nuit du tombeau.
Faut-il encor que l'Amour me poursuive?
Ce fer n'est plus qu'un vain fardeau
Pour une ombre plaintive.

(Il jette son épée.)

Quel gouffre s'est ouvert! qu'est-ce que j'aperçoi?
Quelle voix funèbre s'écrie?
Les enfers armèut contre moi
Une impitoyable furie.
Barbare! tu me rends le jour!
Que prétends-tu? parle.... O supplice horrible!
Je dois montrer un exemple terrible
Des tourmens d'un funeste amour.

(La symphonie annonce l'arrivée de Logistille.)

SCÈNE VII. (84)

LOGISTILLE, ROLAND.

LOGISTILLE, sur un char.

» Amour! cruel amour! voilà donc ton ouvrage.
» Invincible Roland, quelle erreur t'a surpris?
» Rendons le calme à ses esprits;
» Et par un nouveau charme; enflammons le courage
» De ce héros que je chéris. »

« SCÈNE VIII.

Le théâtre change et représente un camp

» LOGISTILLE, ROLAND, troupes de CHEVALIERS et de DAMES FRANÇAISES.

» LOGISTILLE, ET LE CHŒUR.

ROLAND, courez aux armes.
Que la Gloire a de charmes!

LES CHEVALIERS.

» Guidez nos pas, volez à de nouveaux exploits.

LOGISTILLE.

Roland, courez aux armes.

TOUT LE CHŒUR.

Roland, courez aux armes.
Que la Gloire a de charmes!
» Guidez nos pas, volez à de nouveaux exploits.

ROLAND.

» Quels sons éclatans! quelle voix!
» Dans quel état je me revois!
» (Il reprend son épée, son casque et son bouclier.)
» Mes armes! mes armes!
» Quel supplice pour moi,
» De survivre à ma gloire!

LE CHŒUR.

» Le chemin de la Gloire!
» S'ouvre encor devant toi.

LOGISTILLE.

» Suis-moi, Roland, suis-moi.

LOGISTILLE ET LE CHŒUR.

» Au champ de la Victoire,

» Viens la rendre à ton roi.

ROLAND.

» Fol Amour, loin de moi.
» Je ne vois que la Gloire,
» Ma patrie et mon roi.

LOGISTILLE.

» Suis-moi, Roland, suis-moi.

LE CHŒUR.

» Ne vois plus que la Gloire,
» Ta patrie et ton roi.

ROLAND.

» Je ne vois que la Gloire,
» Ma patrie et mon roi.

» (Les chevaliers et les dames se félicitent de voir que Roland leur est rendu; ils le ramènent en triomphe.)
(La danse termine le spectacle.)

FIN DE ROLAND.

VARIANTES DE ROLAND.

ACTE PREMIER.

(1) ANGÉLIQUE, seule.

(2) Quelquefois la Fierté demeure la plus forte,
Quelquefois l'Amour est vainqueur ;
De moment en moment une guerre mortelle
Dans mon ame se renouvelle.
. . . . . .

(3) Funeste Amour, Fierté cruelle,
Ne cesserez-vous point de déchirer mon cœur ?

(4) SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, TÉMIRE.

TÉMIRE.

(5) Vous avez peu d'impatience,
De voir le riche don qu'on va vous présenter.
C'est un prix que Roland vous a fait apporter
Des rivages lointains où le jour prend naissance.
Pour vous, par mille exploits, il a su l'acheter,
Serez-vous sans reconnaissance ?
Faut-il que tant d'amour ne puisse mériter
Qu'une éternelle indifférence ?
. . . . . .

(6) Pourriez-vous oublier l'ardeur dont il vous aime ?

. . . . . .

(7) Je songe, autant que je le puis,
A sa rare valeur, à son amour extrême :

. . . . . .

(8) Roland renverse tout par l'effort de ses armes.

. . . . . .

(9) TÉMIRE.

Médor !

ANGÉLIQUE.

Ma faiblesse t'étonne.
Ne me déguise rien, parle, je te l'ordonne,
Représente à mon cœur la honte de son choix.

TÉMIRE.

Médor d'un sang obscur a reçu la lumière.
Pourrait-il être aimé d'une reine si fière ?
D'une reine qui sous ses lois
Ne voit qu'avec mépris les héros et les rois.

. . . . . .

(10) La pitié, pour Médor a su trop m'attendrir.
Ma funeste langueur s'augmentait à mesure
Qu'il guérissait de sa blessure.

. . . . . .

(11) Il n'importe, il le faut, qu'il parte, qu'il me quitte...

(12) SCÈNE III.

(13) Ah ! quel tourment
De garder, en aimant,

Un éternel silence !
Ah ! quel tourment
D'aimer sans espérance !

(14) Malheureux que je suis, j'aime un objet charmant,

(15) Ai-je oublié son rang et ma naissance,

(16) J'aime une reine ! hélas ! par quel enchantement,

(17) Et combien entre nous le sort met de distance ?

. . . . . .

(18) Je dois cacher un amour qui l'offense ;
Il faut me faire, à tout moment,
Une cruelle violence.

(19) SCÈNE IV.

(20) Et tout absent qu'il est, il vous le fait connaître.

. . . . . .

(21) Plus son amour éclate, et plus il m'importune,
J'ai honte de lui trop devoir.
Non, n'enviez point sa fortune.

. . . . . .

(22) Heureux ! si je la perds pour vous.

(23) Laissons des discours superflus.
Partez.

MÉDOR.

Je ne vous verrai plus !

. . . . . .

(24) Vivez, conservez mon ouvrage,

Songez que c'est me faire outrage
De voir vos jours avec mépris,
Après le soin que j'en ai pris

MÉDOR.

Vous voulez que je vive, et votre arrêt me chasse,
Mes jours à vous servir ne sont pas réservés
Eh! que voulez-vous que je fasse
De ces jours malheureux que vous m'avez sauvés?

ANGÉLIQUE.

Puissiez-vous, loin de moi, jouir d'un sort paisible!

MÉDOR.

Loin de vous! ciel! est-il possible?
Ah! fallait-il me secourir?
Que ne me laissiez-vous mourir?

(25) SCÈNE V.

(26) Conçois-tu bien l'effort extrême
Que pour bannir Médor je me fais aujourd'hui?

. . . . . .

(27) Ciel! quel est mon malheur!

. . . . . .

(28) Je dois mourir de honte;
S'il faut l'arracher de mon cœur,
Je mourrai de douleur.

. . . . . .

(29) C'est l'unique espérance
Des cœurs qui veulent fuir les funestes amours.

. . . . . .

(30) SCÈNE VI.

(31) TRIOMPHEZ, charmante reine,
Triomphez des plus grands cœurs.
Ce n'est qu'aux plus fameux vainqueurs
Qu'il est permis de porter votre chaîne.

(32) DEUX INSULAIRES.

Dans nos climats
Sans chagrin l'on soupire,
L'Amour dont nous suivons l'empire
N'a que des appas.
Fuyons les belles
Cruelles,
Craignons leur pouvoir,
Que sert-il de les voir?
Ah! gardons-nous d'un amour sans espoir.
Quelle peine!
Quel tourment!
D'être amant
D'une inhumaine!
Si nous devenons amoureux,
Aimons pour être heureux.

Sans les Amours,
On s'ennuirait de vivre;
Mais nous devons cesser de suivre
Qui nous fuit toujours.

Fuyons les belles, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(33) SCÈNE I.

(34) TÉMIRE.

Un charme dangereux dans ces bois vous attire,
Il faut en détourner vos pas;
L'Amour règne en ces lieux, évitez ses appas,
Heureux qui peut fuir son empire!

ANGÉLIQUE.

Je porte au fond du cœur mon funeste martyre.
Hélas! où puis-je aller? où puis-je fuir, hélas!
Où l'Amour ne me suive pas?

TÉMIRE.

. . . . . .

(35) TÉMIRE.

Vous devez vous guérir du mal qui vous possède;
N'ayez rien à vous reprocher.
Vous en trouverez le remède,
Si vous le voulez bien chercher.

. . . . . .

(36) Par ce remède affreux je ne veux point guérir.

. . . . . .

(37) TÉMIRE.

Non, on ne peut trop plaindre,
Un cœur qui se laisse enflammer:

Ah! quel tourment d'aimer;
Que le feu d'amour est à craindre!
Qu'il est aisé de l'allumer!
Qu'il est malaisé de l'éteindre!

(38) ANGÉLIQUE.

(39) Angélique met dans sa bouche un anneau dont la puissance magique la rend invisible.

(40) SCÈNE II.

(41) QUEL plaisir trouvez-vous dans mes tristes regrets?
. . . . . .

(42) Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine
. . . . . .

(43) Quelle cruauté! quel mépris,

(44) TÉMIRE.

Peut-on vous mépriser sans crime?
La valeur vous a fait un mérite éclatant;
Si vous n'aviez jamais voulu que de l'estime,
Quel mortel serait plus content?
. . . . . .

(45) Eh! que me sert-il aujourd'hui
D'avoir les dons du ciel, qu'eut autrefois Achille?
. . . . . .

(46) Le dépit éteint ma flamme:
Heureuse la cruauté
Qui rend la paix à mon ame!
Heureuse la cruauté
Qui me rend la liberté!

(47) Lâche! ne puis je rompre une honteuse chaîne?
Que je sens de troubles secrets!

(48) SCÈNE III

(49) Où dois-je aller?... je vous revoi.

ANGÉLIQUE.

Je ne me cache pas pour toi.

(50) Au moins j'y veux songer sans cesse.

(51) SCÈNE IV.

(52) Agréables retraites,
L'Amour qui vous a faites
Vous destine aux amans contents.
Je trouble vos douceurs secrètes :
Mais dans mon désespoir, mes plaintes indiscrètes
Ne vous troubleront pas long-tems.

(53) Fontaine, qui d'un eau si pure
Arrosez ces brillantes fleurs,
En vain, votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure;
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs.

. . . . . .

(54) O ciel! qu'entends-je!

ANGÉLIQUE.

Il n'est plus tems
Que nous craignions tous deux de nous en trop apprendre:
Nous n'en disons que trop; Médor, je vous entends,
Et je vous permets de m'entendre.

MÉDOR.

A vos pieds...

(55) Levez-vous, j'ai droit de faire un roi.
Je veux unir, sous même loi.

(56) Ma gloire murmure en ce jour,
Je vois mon sort trop au-dessus du vôtre ;
Mais qui peut empêcher l'Amour
D'unir deux cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre?

MÉDOR.

Témoins du désespoir dont mon cœur fut pressé,
Lieux où la mort fut mon unique attente,
Qui l'aurait dit! qui l'eût jamais pensé
Que vous seriez témoins du bonheur qui m'enchante?

(57) SCÈNE V.

L'AMOUR ; troupe D'AMOURS, troupe DE SIRÈNES, troupe DE DIEUX des eaux, troupe DE NYMPHES, et DE SYLVAINS, troupe D'AMANS enchantés, et D'AMANTES enchantées.

CHŒUR DES AMOURS qui sont autour de la fontaine.

Aimez, aimez-vous.

ANGELIQUE, MEDOR, ET LES CHŒURS.

Aimons, aimons-nous.

CHŒUR DES AMOURS.

L'Amour vous appelle.
Que sa flamme est belle !
L'Amour vous appelle tous ;
Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR, ET LES CHŒURS.

L'Amour nous appelle.
Que sa flamme est belle !
L'Amour nous appelle tous ;

Aimons, aimons-nous.

CHŒUR DES AMOURS.

Il punit un cœur rebelle
On n'évite point ses coups.

ANGÉLIQUE, MÉDOR, ET LES CHŒURS.

Quel bien est plus doux
Qu'un amour fidèle?

CHŒUR DES AMOURS.

Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR, ET LES CHŒURS.

Aimons, aimons-nous.
L'Amour nous appelle.
Que sa flamme est belle!
L'Amour nous appelle tous.
Aimons, aimons-nous.

(Les amans enchantés et les amantes enchantées dansent autour de Médor et d'Angélique.)

DEUX AMANTES enchantées.

Qui goûte de ces eaux ne peut plus se défendre
De suivre d'amoureuses lois :
Goûtons en mille et mille fois ;
Quand on prend de l'amour, on n'en saurait trop prendre.

LE PETIT CHŒUR.

Que pour jamais un nœud charmant nous lie.

LE GRAND CHŒUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours.
Triste raison, nous fuyons ton secours.

LE PETIT CHŒUR.

O douce vie,
Digne d'envie!

LE GRAND CHŒUR.

O jours heureux, que l'on vous trouve courts!

LE PETIT CHŒUR.

Sans rien aimer, comment peut-on vivre?

LE GRAND CHŒUR.

Que de plaisirs, que de jeux vont suivre!

LE PETIT CHŒUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours.
Fermons nos cœurs à des flammes nouvelles.

LE GRAND CHŒUR.

Gardons-nous bien d'éteindre un feu si beau.

LE PETIT CHŒUR.

Vivons heureux dans des chaînes si belles.

LE GRAND CHŒUR.

Portons nos fers jusque dans le tombeau,

LE PETIT CHŒUR.

O douce vie,
Digne d'envie!

LE GRAND CHŒUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours.

(Les amans enchantés, et les amantes enchantées accompagnent en dansant, Médor et Angélique; l'Amour et les Amours volent, et leur servent de guides.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change et représente un port de mer.

SCÈNE I.

MÉDOR, TÉMIRE.

MÉDOR.

Non ; je n'entends vos conseils qu'avec peine :
Pour nuire à mon amour, vous avez tout tenté.

TÉMIRE.

Vos jours sont en péril, ils sont chers à ma reine,
Ne doutez point de ma fidélité.
Roland est dans ces lieux, c'est un rival terrible,
Et votre perte est infaillible
Si vous vous exposez à son fatal courroux,

MÉDOR.

Un malheureux doit voir le trépas sans alarmes.

TÉMIRE.

Votre bonheur fera mille jaloux,
Une fière beauté vous a rendu les armes,
Vos deux cœurs sont unis par les nœuds les plus doux.
Ah ! si la vie est sans appas pour vous,
Pour qui peut-elle avoir des charmes ?
Regardez le glorieux sort
Que la reine avec vous partage.
Ses plus zélés sujets l'attendaient dans ce port ;

Avant que d'en partir, son ordre les engage
A vous rendre un pompeux hommage!
Comme leur souverain ils vous vont recevoir.

MÉDOR.

La reine m'a quitté, Roland est avec elle.

TÉMIRE.

Il l'a verra fière, et cruelle.

MÉDOR.

N'importe, c'est toujours la voir,
Mon inquiétnde est mortelle :
Eh ! ne craint-elle point Roland au désespoir ?

TÉMIRE.

Elle le craint pour vous, c'est son unique envie
De mettre, en l'éloignant, vos jours en sûreté.

MÉDOR.

S'il faut que ma félicité
Par mon rival me soit ravie,
C'est une cruauté
D'avoir soin de ma vie.

TÉMIRE.

De ces sombres chagrins, il faut vous délivrer.

MÉDOR.

Je n'osais pas espérer
Le bien que l'amour me donne ;
Un si grand bonheur m'étonne.
Et j'ai peine à m'assurer
Qu'il puisse long-tems durer.

TÉMIRE.

Retirons-nous, Roland s'avance.
S'il a de votre amour la moindre connaissance,
Rien ne vous pourra secourir.

MÉDOR.

Je le veux observer, en dussé-je périr.
(Médor se tient à l'écart, et écoute Roland et Angélique.)

(59) SCÈNE II.

(60) Plus je vous sers, plus vous me méprisez :

ANGÉLIQUE.

(61) Je n'ai point perdu la mémoire
De ce que je vous dois.
Vous seriez délivré du trouble où je vous vois,
Si vous aviez voulu me croire.
Vous le savez, c'est malgré moi
Qu'un si grand cœur s'obstine à languir sous ma loi,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre à la gloire.

(62) ANGÉLIQUE.

Hélas !

ROLAND.

Dans ce soupir quelle part puis-je prendre ?
Peut-être un soupir si tendre
S'adresse à quelqu'autre amant :
Me le faites-vous entendre
Pour redoubler mon tourment ?
Inhumaine, ah ! s'il est possible
Qu'au mépris d'un amour qui n'eut jamais d'égal,
Pour un autre que moi vous deveniez sensible,
Tremblez pour mon heureux rival.

(63) Si je voulais vous fuir, qui pourrait m'arrêter ?
Je vous ai déjà fait connaître
Qu'il m'est aisé de disparaître

Aux regards importuns que je veux éviter.

(64) Que ne puis-je vous fuir encore ?

ROLAND.

Pourquoi craindre qui vous adore ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! pourquoi m'aimez-vous tant ?
Un héros indomptable
N'est que trop redoutable
Avec un amour si constant.

ROLAND.

Ciel ! ô ciel ! c'est pour moi qu'Angélique soupire !

ANGÉLIQUE.

Vous me contraignez d'en trop dire.

ROLAND.

Vous m'aimez !

ANGÉLIQUE.

Je ne puis l'avouer qu'à regret.
Votre constance est triomphante,
N'en faites point un éclat indiscret,
Épargnez ma fierté mourante ;
Contentez-vous d'un triomphe secret.

ROLAND.

En des lieux écartés, dans une paix profonde,
Allons jouir du sort qui va combler nos vœux.
Que deux cœurs unis sont heureux
D'oublier le reste du monde !

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi renvoyer des peuples empressés
Dont nous serions embarrassés ;

Attendez-moi plus loin, j'irai partout vous suivre
C'est pour vous seul que je veux vivre.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, MÉDOR, TÉMIRE.

MÉDOR.

Ah! je souffre un tourment plus cruel que la mort!

TÉMIRE.

Où voulez-vous aller? que pouvez-vous prétendre?

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi calmer son transport :
Vois, si Roland ne peut point nous entendre.
(Témire va du côté où Roland est passé.)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, MÉDOR.

MÉDOR.

Se peut-il qu'à ses vœux vous ayez répondu?

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous m'offenser, quand vous devez me plaindre?
Pour éblouir Roland, je suis réduite à feindre;
Il le faut éloigner, ou vous êtes perdu.

MÉDOR.

Vous le suivrez? non, non, que plutôt je périsse!

ANGÉLIQUE.

Hélas! tout le pouvoir humain
Contre lui s'armerait en vain;
Ne nous armons que d'artifice.
Médor, je tremble pour vos jours,

Ils sont dans un péril extrême :
A quoi n'a-t-on pas recours
Pour sauver ce que l'on aime ?

MÉDOR.

Roland va m'ôter
L'objet que j'adore ;
Qu'ai-je à redouter
Que de vivre encore ?

ANGÉLIQUE.

C'est à vous que mon cœur, pour jamais s'est donné ;
Je ne rendrai Roland que trop infortuné :
L'amour lui vendra cher une vaine espérance.
Je puis, par cet anneau, disparaître à ses yeux ;
Bientôt, vous me verrez ; bientôt, loin de ces lieux,
Nos fidèles amours seront en assurance ;
Je veux mettre, en vos mains, ma suprême puissance.

ENSEMBLE.

Je ne veux que votre cœur,
C'est l'unique empire
Pour qui je soupire,
Je ne veux que votre cœur,
C'est assez pour mon bonheur.

MÉDOR.

Vous me quittez, et je demeure
Troublé du chagrin le plus noir ;
Ma vie est attachée au plaisir de vous voir ;
Ne vaut-il pas mieux que je meure
Par la main de Roland que par mon désespoir ?

ANGÉLIQUE.

Vivez pour moi, qu'il vous souvienne
Que votre destinée est unie à la mienne,
Ma mort suivrait votre trépas :
Évitons un destin tragique ;

Médor ne veut-il pas
Vivre pour Angelique?

MÉDOR.

Si je ne vivais pas pour vous,
Je ne pourrais souffrir la vie.

ANGÉLIQUE.

Vivons, l'Amour nous y convie;
Réservons-nous
Pour nous aimer malgré l'envie;
Réservons-nous
Pour vivre heureux loin des jaloux.
Je ne pourrais souffrir la vie,
Si je ne vivais pas pour vous.

MÉDOR.

Vivons, l'Amour nous y convie,
Réservons-nous
Pour un amour si doux.

ENSEMBLE.

Vivons, l'Amour nous y convie,
Réservons-nous
Pour un amour si doux.

SCÈNE V.

Troupe de PEUPLES de Catay, sujets D'ANGÉLIQUE, ANGÉLIQUE, MÉDOR.

ANGÉLIQUE, parlant à ses sujets.

Vous, qui voulez faire paraître
Le zèle ardent que vous avez pour moi,
Reconnaissez Médor pour votre maître;
Rendez hommage à votre roi.

(Angélique va retrouver Roland, pour l'éloigner du port où elle veut venir s'embarquer avec Médor.

SCÈNE VI.

Les peuples de Catay, sujets d'Angélique, rendent hommage à Médor; ils l'élèvent sur un trône, et témoignent par leurs chants et par leurs danses la joie qu'ils ont de le reconnaître pour leur souverain.

LE CHŒUR.

C'EST Médor qu'une reine si belle
A choisi pour régner avec elle.
Est-il un mortel aujourd'hui
Plus heureux que lui.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Malgré l'orgueil du grand nom de reine,
Elle se rend, et l'Amour l'enchaîne;
De mille et mille amans son cœur s'était sauvé;
Pour l'aimable Médor il était réservé.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Trop heureux un amant qui s'exempte
Des chagrins d'une ennuyeuse attente!
Que l'amour, pour Médor, a fait d'aimables nœuds!
A peine est-il amant, qu'il est amant heureux.

LE CHŒUR.

Ses rivaux n'ont plus rien à prétendre,
Que de plaintes se vont faire entendre!
Au premier bruit d'un choix si doux,
Que de rois seront jaloux!
Nous venons tous
Vous présenter notre hommage :
Régner sur nous,
Est votre moindre avantage.
L'Amour donne un bonheur qui vaut mieux mille fois
Que la pompe qui suit les plus superbes rois.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Angélique n'est plus insensible,

Sa fierté se croyait invincible :
Elle fuyait l'Amour, et le fuirait encor,
Sans le charme puissant des regards de Médor.

LE CHŒUR.

Heureux Médor! quelle gloire
D'avoir remporté
Une entière victoire
Sur tant de fierté!
Quel bonheur est plus rare!
Que vos feux sont beaux!
Que l'Amour vous prépare
De plaisirs nouveaux!
C'est pour vous que sont faits
Les plus doux de ses traits.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Un cœur si fier est à son tour,
Sensible et tendre :
Médor l'obtient, quand son amour
N'osait l'attendre.
Mais un bonheur qu'on n'attend pas
N'en a que plus d'appas.

LE CHŒUR.

Vous portez une riche couronne,
Un objet plein d'attraits vous la donne.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Qu'il est doux d'accorder l'Amour et la Grandeur!
Quand on peut les unir, c'est un parfait bonheur.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Tendres cœurs puissiez-vous aimer tranquillement :
Il n'est point de sort plus charmant.

LE CHŒUR.

Que l'Amour, en tous lieux, vous enchante.
Qu'à jamais votre ardeur soit constante.
Oubliez vos grandeurs, plutôt que vos amours,

Votre bonheur dépend de vous aimer toujours.
Aimez, régnez, en dépit de l'envie;
Goûtez les biens les plus doux de la vie;
La Fortune et l'Amour, la Gloire et les Plaisirs,
Puissent-ils à jamais combler tous vos désirs!
Dans la paix, dans la guerre,
Dans tous les climats,
Jusqu'au bout de la terre,
Nous suivrons vos pas.
Puisse l'heureux Médor être un des plus grands rois!
Puisse-t-il rendre heureux ceux qui suivront ses lois!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(65) ACTE QUATRIÈME.

(66) VA, ton soin m'importune, Astolfe, laisse-moi.

ASTOLFE.

Quel charme vous retient dans ce lieu solitaire?

ROLAND.

Ami, je n'ai point pour toi
De secret, ni de mystère.

Angélique ne me fuit plus :
J'étais content de voir sa rigueur adoucie,
Quand nous avons trouvé le roi de Circassie,
Et le superbe Ferragus.
Tous deux jaloux de mon bonheur extrême,
M'ont abordé les armes à la main :
J'allais les en punir, mais la beauté que j'aime,
Par son anneau magique, a disparu soudain.
Mes rivaux l'ont suivie en vain :
Elle avait eu soin de m'apprendre
Le chemin qu'elle voulait prendre.
. . . . . .

(67) Je suis venu trop tôt m'y rendre.
. . . . . .

(68) L'objet qui m'enchante
Ne m'a jamais tant charmé :
Que l'amour s'augmente,
Par le plaisir d'être aimé?
. . . . . .

(69) Venez couronner votre tête
Du laurier immortel qui vous est présenté.

ROLAND.

Je vois l'Amour qui s'apprête
A combler ma félicité ;
Je vais jouir de la conquête
D'un cœur qui m'a tant coûté.

ASTOLFE.

Le grand cœur de Roland n'est fait que pour la gloire,
Peut-il languir dans un honteux repos ?
Triomphez de l'Amour, il n'est point de victoire
Qui montre mieux la vertu d'un héros.

. . . . . .

(70) Elle s'arrêtera, peut-être,
A voir danser, au son des chalumeaux,
Les bergers des prochains hameaux.

(Une troupe de bergers et de bergères, prend part à la joie de Coridon et de Bélise, qui doivent être mariés le lendemain, et s'approche de la grotte en dansant et en chantant. Roland n'aperçoit point Angélique, et va la chercher dans les lieux d'alentour.

(71) Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?
Que l'Amour, sous cet ombrage,
Sait bientôt nous désarmer !
Sans effort il nous engage
Dans les nœuds qu'il veut former.
Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?

. . . . . .

Nuit et jour, par leur ramage,
Leur amour veut s'exprimer.

. . . . . .

Quand il pourrait quitter Angélique pour moi,

Et me faire une grande reine ;

. . . . . .

(72) CORIDON.

En des lieux où Médor mourait sans assistance,
Angélique adressa ses pas;
Elle sut se servir d'un art, dont la puissance
Garantit Médor du trépas.

. . . . . .

(73) CORIDON.

. . . . . .

BÉLISE.

Ils se sont donné, devant nous,
La foi de mariage.

(74) BÉLISE.

. . . . . .

(75) CORIDON.

. . . . . .

(76) CORIDON.

On m'a promis cette belle bergère;
Honorez notre noce, on la fera demain.

ROLAND.

Où vont-ils ces amans?

BÉLISE.

Ils ont prié mon père
De les conduire au port le plus prochain.
Le voici. Demeurez, si vous voulez m'en croire,
Vous apprendrez de lui le reste de l'histoire.

(77) Allez, laissez-nous, soins fâcheux,
Éloignez-vous de nos paisibles jeux :
Nous possédons un bien inestimable
Qui comblera nos vœux.
Laissez couler nos jours heureux
Dans un loisir doux et durable.

CORIDON, BÉLISE, ET LE CHŒUR.

Allez, laissez-nous, soins fâcheux,
Éloignez-vous de nos paisibles jeux.

(78) Dans les climats les plus heureux du monde,
Ils vont, en paix, goûter mille plaisirs.
Jusqu'au vent qui règne sur l'onde,
Tout favorise leurs désirs.

(79) J'ai reçu ce don de sa main même :
Nous fûmes les témoins de son bonheur extrême ;
Elle a voulu nous rendre heureux.

ROLAND.

Ciel ! puis-je être accablé par un coup plus affreux !

TERSANDRE.

Mais, quel est ce guerrier ? aisément on devine
Qu'il sort d'une illustre origine.

(80) CORIDON.

Il s'agite.

BÉLISE.

Il menace.

CORIDON.

Il pâlit.

BÉLISE.

Il soupire.

. . . . . .

BELISE.

(81) On a vu des amans si contens dans ces bois.

TERSANDRE.

Qui suit les amoureuses lois,
S'expose à des maux redoutables.
Pour deux amans heureux qu'Amour fait quelquefois,
Il en fait tous les jours plus de cent misérables.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change, et représente le palais de la sage fée LOGISTILLE.

SCÈNE I.

ASTOLFE, LOGISTILLE.

ASTOLFE.

Sage et divine fée, à qui tout est possible,
Vous, dont le généreux secours
Pour les infortunés se déclare toujours,
Au malheur de Roland serez-vous insensible?

Ce héros que l'Amour a rendu furieux,
Traîne une déplorable vie :
Son sort qui fut si glorieux,
Fait autant de pitié qu'il avait fait d'envie.

LOGISTILLE.

Vos justes vœux sont prévenus ;
Déjà par des chemins, aux mortels inconnus,
J'ai fait passer Roland dans cet heureux asile.
Le charme d'un sommeil tranquille
Suspend le mal de ce héros;
Mais il est difficile
De lui rendre un parfait repos.

ASTOLFE.

Je sais votre pouvoir, il faut que tout lui cède.
Votre soin m'a sauvé de cent périls affreux.

N'offririez-vous qu'un vain remède
Au trouble fatal qui possède
Le plus grand des héros, et le plus malheureux?

LOGISTILLE.

Je puis des élémens interrompre la guerre,
Ma voix fait trembler les enfers.
J'impose silence au tonnerre,
Et j'éteins le feu des éclairs:
Mais je calme, avec moins de peine,
Les vents échappés de leur chaîne,

Et j'apaise plutôt l'océan irrité,
Qu'un cœur par l'Amour agité.

ASTOLFE.

J'attends tout pour Roland de vos soins salutaires.

LOGISTILLE.

Nos efforts vont se redoubler:
Allez, éloignez-vous de nos secrets mystères,
Vos regards pourraient les troubler.

SCÈNE II.

LOGISTILLE, ROLAND, endormi, troupe de FÉES.

LOGISTILLE.

Par le secours d'une douce harmonie
Calmons ce grand cœur pour jamais.
Rendons-lui sa première paix.
Puisse-t-elle chasser l'Amour qui l'a bannie:
Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des Amours!

LE CHŒUR.

Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des Amours!

(Les fées dansent autour de Roland, et font des cérémonies mystérieuses, pour lui rendre la raison.)

LOGISTILLE.

Rendez à ce héros votre clarté céleste,
Divine Raison, revenez.
Qu'un cœur est malheureux quand vous l'abandonnez
Dans un égarement funeste.

LOGISTILLE ET LE CHŒUR.

Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des Amours!

(Les fées continuent leurs danses autour de Roland, et Logistille évoque les ombres des anciens héros, pour l'aider à faire sortir Roland de son égarement.)

LOGISTILLE.

O vous, dont le nom plein de gloire
Dans la nuit du trépas n'est point enseveli;
Vous, dont la célèbre mémoire
Triomphe pour jamais du tems et de l'oubli,
Venez, héroïques ombres,
Venez seconder nos efforts:
Sortez des retraites sombres
Du profond empire des morts.

(Les ombres des anciens héros paraissent.)

SCÈNE III.

LOGISTILLE, troupe de FÉES, troupe D'OMBRES DE HÉROS.

LOGISTILLE.

ROLAND, courez aux armes.
Que la gloire a de charmes!
L'Amour de ses divins appas
Fait vivre au-delà du trépas.

LOGISTILLE et LE CHŒUR DES OMBRES DE HÉROS.

Roland, courez aux armes.
Que la gloire a de charmes !

(A la voix des héros, Roland sort de son sommeil, et recommence à se servir de sa raison.)

ROLAND.

Quel secours vient me dégager
De ma fatale flamme ?
Ciel ! sans horreur, puis-je songer
Au désordre où l'Amour avait réduit mon ame !
Errant, insensé, furieux,
J'ai fait de ma faiblesse un spectacle odieux ;
Quel reproche à jamais ne dois-je point me faire ?
Malheureux ! la raison m'éclaire
Pour offrir ma honte à mes yeux !
Que survivre à ma gloire est un supplice extrême !
Infortuné Roland, cherche un autre écarté ;
Va, s'il se peut, te cacher à toi-même
Dans l'éternelle obscurité.

LOGISTILLE, arrêtant Roland.

Modérez la tristesse
Qui saisit votre cœur :
Quel héros, quel vainqueur
Est exempt de faiblesse ?

LE CHŒUR DES OMBRES.

Sortez, pour jamais, en ce jour,
Des lieux honteux de l'Amour.

LOGISTILLE.

Allez, suivez la Gloire :

ROLAND.

Allons, courons aux armes.
Que la gloire a de charmes !

LES CHŒURS.

Roland, courez aux armes.
Que la gloire a de charmes!

(Les fées et les ombres des héros témoignent, par des danses, la joie qu'elles ont de la guérison de Roland; la Gloire suivie de la Renommée, et précédée de la Terreur, vient presser Roland d'aller délivrer son pays.)

SCÈNE IV.

LA GLOIRE, LA RENOMMÉE, LA TERREUR, suite de la GLOIRE, ROLAND, LOGISTILLE, troupe de FÉES, troupe D'OMBRES DE HÉROS.

LA GLOIRE.

ROLAND, il faut armer votre invincible bras.
La Terreur se prépare à devancer vos pas;
Sauvez votre pays d'une guerre cruelle:
Ne suivez plus l'Amour, c'est un guide infidèle;
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

(Roland reprend ses armes que les fées et les héros lui présentent, il témoigne l'impatience qu'il a de partir pour obéir à la Gloire, et la Terreur vole devant lui. Les fées et les héros dansent pour témoigner leur joie; Logistille, le chœur de la suite de la Gloire, les chœurs des fées et des héros chantent ensemble.)

LOGISTILLE et LES CHŒURS.

La Gloire vous appelle,
Ne soupirez plus que pour elle,
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

FIN DES VARIANTES DE ROLAND.

ARMIDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES;

PAR QUINAULT;

Représentée, pour la première fois, en 1686; et remise au théâtre en 1777, avec la musique de Gluck.

16.

ET-9

PERSONNAGES.

ARMIDE, magicienne, nièce d'Hidraot.

PHÉNICE, confidente d'Armide.

SIDONIE, autre confidente d'Armide.

HIDRAOT, magicien, roi de Damas.

Troupe de PEUPLES du royaume de Damas.

ARONTE, conducteur des Chevaliers qu'Armide a fait mettre aux fers.

RENAUD, le plus renommé des chevaliers du camp de Godefroy, général des Croisés, assiégeant la ville de Damas.

ARTÉMIDOR, un des chevaliers captifs d'Armide, et que Renaud a délivrés.

Un DÉMON, transformé en Naïade.

Troupe de DÉMONS transformés en Nymphes, en bergers, et en bergères.

Troupe de DÉMONS volans et transformés en Zéphirs.

LA HAINE.

SUITE de LA HAINE, les FURIES, la CRUAUTÉ, la VENGEANCE, la RAGE.

UBALDE, chevalier qui va chercher Renaud.

Le chevalier DANOIS, qui va avec Ubalde chercher Renaud.

Un DÉMON, sous la figure de Lucinde, fille Danoise, aimée du chevalier Danois.

Troupe de DÉMONS, transformés en habitans champêtres de l'île où Armide tient Renaud enchanté.

Un DÉMON, sous la figure de Mélisse, fille italienne, aimée d'Ubalde.

Les Plaisirs.

Troupe de Démons, qui paraissent sous la figure d'amans fortunés et d'amantes heureuses qui accompagnent Renaud dans le palais enchanté.

Troupe de Démons volans, qui détruisent le palais enchanté.

ARMIDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande place ornée d'un arc de triomphe.

SCÈNE I.

ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

PHÉNICE, à Armide.

Dans un jour de triomphe, au milieu des plaisirs,
Qui peut vous inspirer une sombre tristesse?
La gloire, la grandeur, la beauté, la jeunesse;
Tous les biens comblent vos désirs.

SIDONIE, à Armide.

Vous allumez une fatale flamme,
Que vous ne ressentez jamais:
L'amour n'ose troubler la paix
Qui règne dans votre ame.

PHÉNICE ET SIDONIE, ensemble à Armide.

Quel sort a plus d'appas?
Et qui peut être heureux si vous ne l'êtes pas?

PHÉNICE, à Armide.

Si la guerre aujourd'hui fait craindre ses ravages,
C'est aux bords du Jourdain qu'ils doivent s'arrêter ;
Nos tranquilles rivages
N'ont rien à redouter.

SIDONIE à Armide.

Les enfers ; s'il le faut, prendront pour nous les armes,
Et vous savez leur imposer la loi.

PHÉNICE, à Armide.

Vos yeux n'ont eu besoin que de leurs propres charmes
Pour affaiblir le camp de Godefroy.

SIDONIE, à Armide.

Ses plus vaillans guerriers, contre vous sans défense,
Sont tombés en votre puissance.

ARMIDE.

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.
Renaud, pour qui ma haine a tant de violence,
L'indomptable Renaud échappe à mon courroux.
Tout le camp ennemi pour moi devient sensible,
Et lui seul, toujours invincible,
Fait gloire de me voir d'un œil indifférent.
Il est dans l'âge aimable où sans effort on aime...
Non, je ne puis manquer, sans un dépit extrême,
La conquête d'un cœur si superbe et si grand.

SIDONIE.

Qu'importe qu'un captif manque à votre victoire ?
On en voit dans vos fers assez d'autres témoins ;
Et pour un esclave de moins,
Un triomphe si beau perdra peu de sa gloire.

PHÉNICE, à Armide.

Pourquoi voulez-vous songer

A ce qui peut vous déplaire?
Il est plus sûr de se venger
Par l'oubli que par la colère.

ARMIDE.

Les enfers ont prédit cent fois
Que contre ce guerrier nos armes seront vaines,
Et qu'il vaincra nos plus grands rois.
Ah! qu'il me serait doux de l'accabler de chaînes,
Et d'arrêter le cours de ses exploits!
Que je le hais! que son mépris m'outrage!
Qu'il sera fier d'éviter l'esclavage
Où je tiens tant d'autres héros!
Incessamment son importune image
Malgré moi trouble mon repos.
Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle
Contre ce funeste ennemi.
J'ai cru le voir, j'en ai frémi;
J'ai cru qu'il me frappait d'une atteinte mortelle.
Je suis tombée aux pieds de ce cruel vainqueur :
Rien ne fléchissait sa rigueur;
Et, par un charme inconcevable,
Je me sentais contrainte à le trouver aimable,
Dans le fatal moment qu'il me perçait le cœur.

SIDONIE.

Vous troublez-vous d'une image légère
Que le sommeil produit?
Le beau jour qui vous luit
Doit dissiper cette vaine chimère,
Ainsi qu'il a détruit
Les ombres de la nuit.

SCÈNE II.

HIDRAOT, SUITE D'HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

HIDRAOT, à Armide.

ARMIDE, que le sang qui m'unit avec vous
Me rend sensible aux soins que l'on prend pour vous plaire!
Que votre triomphe m'est doux!
Que j'aime à voir briller le beau jour qui l'éclaire!
Je n'aurais plus de vœux à faire
Si vous choisissiez un époux.
Je vois de près la mort qui me menace;
Et bientôt l'âge qui me glace
Va m'accabler de son pesant fardeau.
C'est le dernier bien où j'aspire
Que de voir votre hymen promettre à cet empire
Des rois formés d'un sang si beau.
Sans me plaindre du sort, je cesserai de vivre,
Si ce doux espoir peut me suivre
Dans l'affreuse nuit du tombeau.

ARMIDE.

La chaîne de l'hymen m'étonne;
Je crains les plus aimables nœuds.
Ah! qu'un cœur devient malheureux,
Quand la liberté l'abandonne!

HIDRAOT.

Pour vous, quand il vous plaît, tout l'enfer est armé;
Vous êtes plus savante en mon art que moi même:
De grands rois à vos pieds mettent leur diadême;

Qui vous voit un moment est pour jamais charmé.
Pouvez-vous mieux goûter votre bonheur extrême
Qu'avec un époux qui vous aime,
Et qui soit digne d'être aimé ?

ARMIDE.

Contre mes ennemis à mon gré je déchaîne
Le noir empire des enfers;
L'Amour met des rois dans mes fers:
Je suis de mille amans maîtresse souveraine;
Mais je fais mon plus grand bonheur
D'être maîtresse de mon cœur.

HIDRAOT.

Bornez-vous vos désirs à la gloire cruelle
Des maux que fait votre beauté ?
Ne ferez-vous jamais votre félicité
Du bonheur d'un amant fidèle ?

ARMIDE.

Si je dois m'engager un jour,
Au moins vous devez croire
Qu'il faudra que ce soit la Gloire
Qui livre mon cœur à l'Amour.
Pour devenir mon maître,
Ce n'est point assez d'être roi;
Ce sera la valeur qui me fera connaître
Celui qui mérite ma foi.
Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

SCÈNE III.

TROUPE DE PEUPLES DU ROYAUME DE DAMAS, HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE, SUITE D'HIDRAOT.

(Les peuples du royaume de Damas témoignent, par des danses et par des chants, la joie qu'ils ont de l'avantage que la beauté d'Armide a remporté sur les chevaliers du camp de Godefroy.)

HIDRAOT.

Armide est encor plus aimable
Qu'elle n'est redoutable;
Que son triomphe est glorieux!
Ses charmes les plus forts sont ceux de ses beaux yeux.
Elle n'a pas besoin d'emprunter l'art terrible
Qui sait, quand il lui plaît, faire armer les enfers :
Sa beauté trouve tout possible;
Nos plus fiers ennemis gémissent dans ses fers.

HIDRAOT, ET LE CHŒUR, ensemble.

Armide est encor plus aimable, etc.

PHÉNICE ET LE CHŒUR, ensemble.

Suivons Armide, et chantons sa victoire;
Tout l'univers retentit de sa gloire.

PHÉNICE.

Nos ennemis, affaiblis et troublés,
N'étendront plus le progrès de leurs armes.
Ah! quel bonheur! nos désirs sont comblés,
Sans nous coûter ni de sang, ni de larmes.

LE CHŒUR.

Suivons Armide, et chantons sa victoire, etc.

PHÉNICE.

L'ardent Amour, qui la suit en tous lieux,
S'attache aux cœurs qu'elle veut qu'il enflamme;
Il est content de régner dans ses yeux,
Et n'ose encor passer jusqu'à son ame.

LE CHŒUR.

Suivons Armide, et chantons sa victoire, etc.

SIDONIE ET LE CHŒUR, ensemble.

Que la douceur d'un triomphe est extrême,
Quand on n'en doit tout l'honneur qu'à soi-même!

SIDONIE.

Nous n'avons point fait armer nos soldats;
Sans leur secours Armide est triomphante:
Tout son pouvoir est dans ses doux appas;
Rien n'est si fort que sa beauté charmante.

LE CHŒUR.

Que la douceur d'un triomphe est extrême, etc.

SIDONIE.

La belle Armide a su vaincre aisément
Les fiers guerriers plus craints que le tonnerre;
Et ses regards ont, en moins d'un moment,
Donné des lois aux vainqueurs de la terre.

LE CHŒUR.

Que la douceur d'un triomphe est extrême, etc.

(Le triomphe d'Armide est interrompu par l'arrivée d'Aronte, qui avait été chargé de la conduite des chevaliers captifs, et que l'on ramène blessé et tenant à la main un tronçon d'épée.)

SCÈNE IV.

ARONTE, troupe de SOLDATS, HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE, troupe de PEUPLE DE DAMAS.

ARONTE.

O ciel! ô disgrâce cruelle!
Je conduisais vos captifs avec soin.
J'ai tout tenté pour vous marquer mon zèle;
Mon sang qui coule en est témoin.

ARMIDE.

Mais où sont mes captifs?

ARONTE.

Un guerrier indomptable
Les a délivrés tous.

ARMIDE ET HIDRAOT, ensemble.

Un seul guerrier! que dites-vous?
Ciel!

ARONTE.

De nos ennemis c'est le plus redoutable;
Nos plus vaillans soldats sont tombés sous ses coups,
Rien ne peut résister à sa valeur extrême.

ARMIDE.

O ciel! c'est Renaud.

ARONTE.

C'est lui-même.

ARMIDE ET HIDRAOT, ensemble.

Poursuivons jusqu'au trépas

L'ennemi qui nous offense ;
Qu'il n'échappe pas
A notre vengeance.

LE CHŒUR.

Poursuivons jusqu'au trépas, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre change, et représente une campagne, où une rivière forme une île agréable.

SCÈNE I.

RENAUD, ARTÉMIDORE.

ARTÉMIDORE.

Invincible héros, c'est par votre courage
Que j'échappe aux rigueurs d'un funeste esclavage.
Après ce généreux secours,
Puis-je me dispenser de vous suivre toujours ?

RENAUD.

Allez, allez remplir ma place
Aux lieux d'où mon malheur me chasse.
Le fier Gernand m'a contraint à punir
Sa téméraire audace :
D'une indigne prison Godefroy me menace,
Et de son camp m'oblige à me bannir.
Je m'en éloigne avec contrainte :
Heureux si j'avais pu consacrer mes exploits
A délivrer la cité sainte
Qui gémit sous de dures lois!
Suivez les guerriers qu'un beau zèle
Presse de signaler leur valeur et leur foi ;

Cherchez une gloire immortelle.
Je veux dans mon exil n'envelopper que moi.

ARTÉMIDORE.

Sans vous que peut-on entreprendre?
Celui qui vous bannit ne pourra se défendre
De souhaiter votre retour.
S'il faut que je vous quitte, au moins ne puis-je apprendre
En quels lieux vous allez choisir votre séjour?

RENAUD.

Le repos me fait violence;
La seule gloire a pour moi des appas :
Je prétends adresser mes pas
Où la justice et l'innocence
Auront besoin du secours de mon bras.

ARTÉMIDORE.

Fuyez les lieux où règne Armide,
Si vous cherchez à vivre heureux;
Pour le cœur le plus intrépide
Elle a des charmes dangereux.

C'est une ennemie implacable;
Évitez ses ressentimens;
Puisse le ciel, à mes vœux favorable,
Vous garantir de ses enchantemens!

RENAUD.

Par une heureuse indifférence
Mon cœur s'est dérobé sans peine à sa puissance;
Je la vis seulement d'un regard curieux.
Est-il plus mal-aisé d'éviter sa vengeance
Que d'échapper au pouvoir de ses yeux?

J'aime la liberté; rien ne m'a pu contraindre
A m'engager jusqu'à ce jour.

Quand on peut mépriser le charme de l'Amour,
Quels enchantemens peut-on craindre?

(Artémidore se retire, et Renaud s'éloigne un moment.)

SCÈNE II.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

Arrêtons-nous ici; c'est dans ce lieu fatal
Que la fureur qui nous anime
Ordonne à l'empire infernal
De conduire notre victime.

ARMIDE.

Que l'enfer aujourd'hui tarde à suivre nos lois!

HIDRAOT.

Pour achever le charme, il faut unir nos voix.

HIDRAOT ET ARMIDE, ensemble.

Esprits de haine et de rage,
Démons, obéissez-nous;
Livrez à notre courroux
L'ennemi qui nous outrage.
Esprits de haine et de rage,
Démons, obéissez-nous.

ARMIDE.

Démons affreux, cachez-vous
Sous une agréable image;
Enchantez ce fier courage
Par les charmes les plus doux.

HIDRAOT ET ARMIDE, ensemble.

Esprits de haine et de rage, etc.

ARMIDE, apercevant Renaud qui s'approche des bords de la rivière.

Dans le piége fatal notre ennemi s'engage.

HIDRAOT.

Nos soldats sont cachés dans le prochain bocage;
Il faut que sur Renaud ils viennent fondre tous.

ARMIDE.

Cette victime est mon partage;
Laissez-moi l'immoler : laissez-moi l'avantage
De voir ce cœur superbe expirer de mes coups.

(Hidraot et Armide se retirent.)

SCÈNE III.

(Renaud s'arrête pour considérer les bords du fleuve, et quitte une partie de ses armes pour prendre le frais.)

RENAUD.

Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire.
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant :
Les plus aimables fleurs et le plus doux zéphire
Parfument l'air qu'on y respire.
Non, je ne puis quitter des rivages si beaux :
Un son harmonieux se mêle au bruit des eaux;
Les oiseaux enchantés se taisent pour l'entendre.
Des charmes du sommeil j'ai peine à me défendre;
Ce gazon, cet ombrage frais,
Tout m'invite au repos sous ce feuillage épais.

(Renaud s'endort sur un gazon au bord de la rivière.)

SCÈNE IV.

RENAUD, endormi; UNE NAIADE, qui sort du fleuve, troupe de NYMPHES, troupe de BERGERS, troupe de BERGÈRES.

LA NAIADE.

Au tems heureux où l'on sait plaire,
Qu'il est doux d'aimer tendrement!
Pourquoi dans les périls avec empressement,
Chercher d'un vain honneur l'éclat imaginaire?
Pour une trompeuse chimère
Faut-il quitter un bien charmant?
Au tems heureux où l'on sait plaire,
Qu'il est doux d'aimer tendrement!

LES CHŒURS, ensemble.

Ah! quelle erreur, quelle folie
De ne pas jouir de la vie!
C'est aux jeux, c'est aux amours
Qu'il faut donner les beaux jours.

(Les démons, sous la figure de nymphes, de bergers et de bergères, enchantent Renaud et l'enchaînent, durant son sommeil, avec des guirlandes de fleurs.)

UNE BERGÈRE.

On s'étonnerait moins que la saison nouvelle
Revînt sans amener les fleurs et les zéphirs,
Que de voir de nos ans la saison la plus belle
Sans l'amour et sans les plaisirs.
Laissons au tendre Amour la jeunesse en partage;
La Sagesse a son tems; il ne vient que trop tôt:
Ce n'est pas être sage

D'être plus sage qu'il ne faut.

LES CHŒURS, ensemble.

Ah, quelle erreur, quelle folie, etc.

(La naïade, les nymphes, les bergers et les bergères se retirent.)

SCÈNE V.

ARMIDE, RENAUD, endormi.

ARMIDE, tenant un dard à la main.

Enfin il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur;
Le charme du sommeil le livre à ma vengeance:
Je vais percer son invincible cœur.
Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage;
Qu'il éprouve toute ma rage....

(Armide va pour frapper Renaud, et ne peut exécuter le dessein qu'elle a de lui ôter la vie.)

Quel trouble me saisit! qui me fait hésiter?
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire?
Frappons.... Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons... Je frémis!.... Vengeons-nous... Je soupire....
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui?
Ma colère s'éteint quand j'approche de lui.
Plus je le vois, plus ma colère est vaine.
Mon bras tremblant se refuse à ma haine.
Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!
A ce jeune héros tout cède sur la terre.
Qui croirait qu'il fut né seulement pour la guerre?
Il semble être fait pour l'Amour.
Ne puis-je me venger à moins qu'il ne périsse?

Eh ! ne suffit-il pas que l'Amour le punisse ?
Puisqu'il n'a pu trouver mes yeux assez charmans,
Qu'il m'aime au moins par mes enchantemens ;
Que, s'il se peut, je le haïsse....

(Aux démons, qui viennent de s'éloigner.)

Venez, secondez mes désirs ;
Démons, transformez-vous en d'aimables zéphirs.
Je cède à ce vainqueur ; la pitié me surmonte :
Cachez ma faiblesse et ma honte
Dans les plus reculés déserts ;
Volez, conduisez-nous au bout de l'univers.

SCÈNE VI.

ARMIDE, RENAUD, endormi ; troupe de DÉMONS transformés en zéphirs.

(Les démons enlèvent Renaud et Armide dans une gloire.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change, et représente un désert.

SCÈNE I.

ARMIDE.

Ah ! si la liberté me doit être ravie,
Est-ce à toi d'être mon vainqueur ?
Trop funeste ennemi du bonheur de ma vie,
Faut-il que malgré moi tu règnes dans mon cœur ?
Le désir de ta mort fut ma plus chère envie ;
Comment as-tu changé ma colère en langueur ?
En vain de mille amans je me voyais suivie :
Aucun n'a fléchi ma rigueur.
Se peut-il que Renaud tienne Armide asservie !
Ah ! si la liberté me doit être ravie, etc.

SCÈNE II.

PHÉNICE, SIDONIE, ARMIDE.

PHÉNICE, à Armide.

Que ne peut point votre art ? la force en est extrême.
Quel prodige ! quel changement !
Renaud, qui fut si fier, vous aime :
On n'a jamais aimé si tendrement.

SIDONIE, à Armide.

Montrez-vous à ses yeux ; soyez témoin vous-même
Du merveilleux effet de votre enchantement.

ARMIDE.

L'enfer n'a pas encor rempli mon espérance ;
Il faut qu'un nouveau charme assure ma vengeance.

SIDONIE.

Sur des bords séparés du séjour des humains,
Qui peut arracher de vos mains
Un ennemi qui vous adore ?
Vous enchantez Renaud ; que craignez-vous encore ?

ARMIDE.

Hélas ! c'est mon cœur que je crains.

Votre amitié dans mon sort s'intéresse ;
Je vous ai fait conduire avec moi dans ces lieux :
Au reste des mortels je cache ma faiblesse ;
Je n'en veux rougir qu'à vos yeux.
De mes plus doux regards Renaud sut se défendre :
Je ne pus engager ce cœur fier à se rendre ;
Il m'échappa malgré mes soins.
Sous le nom du dépit l'Amour vint me surprendre,
Lorsque je m'en gardais le moins.
Plus Renaud m'aimera, moins je serai tranquille ;
J'ai résolu de le haïr :
Je n'ai jamais tenté rien de si difficile !
Je crains que, pour forcer mon cœur à m'obéir,
Tout mon art ne soit inutile.

PHÉNICE.

Que votre art serait beau ! qu'il serait admiré,
S'il savait garantir des troubles de la vie !

Heureux, qui peut être assuré
De disposer de son cœur à son gré!
C'est un secret digne d'envie;
Mais de tous les secrets c'est le plus ignoré.

SIDONIE.

La Haine est affreuse et barbare:
L'Amour contraint les cœurs dont il s'empare
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites choix de l'indifférence;
Elle assure un repos heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est plus possible
De passer de mon trouble en un état paisible;
Mon cœur ne se peut plus calmer.
Renaud m'offense trop; il n'est que trop aimable:
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

PHÉNICE.

Vous n'avez pu haïr ce héros invincible,
Lorsqu'il était le plus terrible
De tous vos ennemis.
Il vous aime; l'amour l'enchaîne.
Garderiez-vous mieux votre haine
Contre un amant si tendre et si soumis?

ARMIDE.

Il m'aime?... Quel amour!... ma honte s'en augmente,
Dois-je être aimée ainsi? puis-je en être contente?
C'est un vain triomphe, un faux bien.
Hélas! que son amour est différent du mien!
J'ai recours aux enfers pour allumer sa flamme:

C'est l'effort de mon art qui peut tout sur son ame :
Ma faible beauté n'y peut rien.
Par son propre mérite il suspend ma vengeance ;
Sans secours, sans effort, même sans qu'il y pense,
Il enchaîne mon cœur d'un trop charmant lien.
Hélas! que mon amour est différent du sien !
Quelle vengeance ai-je à prétendre,
Si je le veux aimer toujours?
Quoi! céder sans rien entreprendre?...
Non, il faut appeler la Haine à mon secours.
L'horreur de ces lieux solitaires
Par mon art va se redoubler.
Détournez vos regards de mes affreux mystères,
Et surtout empêchez Renaud de me troubler.

(Phénice et Sidonie sortent.)

SCÈNE III.

ARMIDE.

Venez, venez, Haine implacable ;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur :
Sauvez-moi de l'Amour ; rien n'est si redoutable.
Contre un ennemi trop aimable,
Rendez-moi mon courroux, rallumez ma fureur.
Venez, venez, Haine implacable ;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur.

(La Haine sort des enfers accompagnée des Furies, de la Cruauté, de la Vengeance, de la Rage, et des passions qui dépendent de la Haine.)

SCÈNE IV.

ARMIDE, LA HAINE, SUITE DE LA HAINE.

LA HAINE, à Armide.

Je réponds à tes vœux : ta voix s'est fait entendre
Jusque dans le fond des enfers.
Pour toi contre l'Amour je vais tout entreprendre ;
Et, quand on veut bien s'en défendre,
On peut se garantir de ses indignes fers.

LA HAINE ET SA SUITE, ensemble.

Plus on connaît l'Amour, et plus on le déteste :
Détruisons son pouvoir funeste ;
Rompons ses nœuds, déchirons son bandeau ;
Brûlons ses traits, éteignons son flambeau.

LE CHŒUR.

Plus on connaît l'Amour, et plus on le déteste, etc.

(La suite de la Haine s'empresse à briser et à brûler les armes dont l'Amour se sert.)

LA HAINE ET SA SUITE, ensemble.

Amour, sors pour jamais, sors d'un cœur qui te chasse ;
Que la Haine règne en ta place ;
Tu fais trop souffrir sous ta loi :
Non, tout l'enfer n'a rien de si cruel que toi !

(La suite de la Haine témoigne qu'elle se prépare avec plaisir à triompher de l'Amour.)

LA HAINE, s'approchant d'Armide.

Sors, sors du sein d'Armide, Amour, brise ta chaîne.

ARMIDE.

Arrête, arrête, affreuse Haine ;

Laisse-moi sous les lois d'un si charmant vainqueur;
Laisse-moi; je renonce à ton secours horrible.
Non, non, n'achève pas; non, il n'est pas possible
De m'ôter mon amour sans m'arracher le cœur!

LA HAINE.

N'implores-tu mon assistance
Que pour mépriser ma puissance?
Suis l'Amour, puisque tu le veux,
Infortunée Armide;
Suis l'Amour qui te guide
Dans un abîme affreux.
Sur ces bords écartés c'est en vain que tu caches
Le héros dont ton cœur s'est trop laissé toucher:
La gloire, à qui tu l'arraches,
Doit bientôt te l'arracher.
Malgré tes soins, au mépris de tes larmes,
Tu le verras échapper à tes charmes.
Tu me rappelleras peut-être dès ce jour,
Et ton attente sera vaine;
Je vais te quitter sans retour:
Je ne te puis punir d'une plus rude peine
Que de t'abandonner pour jamais à l'Amour.

(La Haine et sa suite s'abîment.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

(Ulbade porte un bouclier de diamant, et tient un sceptre d'or, qui lui ont été donnés par un magicien, pour dissiper les enchantemens d'Armide, et pour délivrer Renaud. Le Chevalier danois porte une épée qu'il doit présenter à Renaud. Une vapeur s'élève et se répand dans le désert qui a paru au troisième acte. Des antres et des abîmes s'ouvrent, et il en sort des bêtes farouches et des monstres épouvantables.)

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS ensemble.

Nous ne trouvons partout que des gouffres ouverts;
Armide a dans ces lieux transporté les enfers.
Ah! que d'objets horribles!
Que de monstres terribles!

(Le Chevalier danois veut attaquer les monstres; Ubalde le retient, et lui montre le sceptre d'or qu'il porte, et qui leur a été donné pour dissiper les enchantemens.)

UBALDE.

Celui qui nous envoie a prévu ce danger,
Et nous a montré l'art de nous en dégager;
Ne craignons point Armide ni ses charmes;
Par ce secours, plus puissant que nos armes,
Nous en serons aisément garantis...

Laissez-nous un libre passage,
Monstres, allez cacher votre inutile rage
Dans l'abîme profond dont vous êtes sortis.

(Les monstres s'abîment, la vapeur se dissipe, le désert disparaît, et se change en une campagne agréable, bordée d'arbres chargés de fruits, et arrosée de ruisseaux.)

LE CHEVALIER DANOIS.

Allons chercher Renaud; le ciel nous favorise
Dans notre pénible entreprise.

Ce qui peut flatter nos désirs
Doit à son tour tenter de nous surprendre;
C'est désormais du charme des plaisirs
Que nous aurons à nous défendre.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Redoublons nos soins, gardons-nous
Des périls agréables;
Les enchantemens les plus doux
Sont les plus redoutables.

UBALDE.

On voit d'ici le séjour enchanté
D'Armide et du héros qu'elle aime.
Dans ce palais Renaud est arrêté
Par un charme fatal dont la force est extrême.
C'est-là que ce vainqueur, si fier, si redouté,
Oubliant tout, jusqu'à lui-même,
Est réduit à languir avec indignité
Dans une molle oisiveté.

LE CHEVALIER DANOIS.

En vain tout l'enfer s'intéresse
Dans l'amour qui séduit un cœur si glorieux;
Si sur ce bouclier Renaud tourne les yeux,

Il rougira de sa faiblesse,
Et nous l'engagerons à partir de ces lieux.

SCÈNE II.

ULBALDE, LE CHEVALIER DANOIS; UN DÉMON, sous la figure de Lucinde, fille danoise, aimée du chevalier danois; TROUPE DE DÉMONS, transformés en habitans champêtres de l'île qu'Armide a choisie pour y retenir Renaud enchanté.

LUCINDE, à Ulbalde et au chevalier Danois.

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite;
Voici l'heureux séjour
Des jeux et de l'amour.

LE CHŒUR.

Voici la charmante retraite, etc.

(Les habitans champêtres dansent.)

ULBALDE, au Chevalier danois.

Allons, qui vous retient encore?
Allons, c'est trop nous arrêter.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je vois la beauté que j'adore;
C'est elle, je n'en puis douter.

LUCINDE ET LE CHŒUR, ensemble.

Jamais dans ces beaux lieux notre attente n'est vaine,
Le bien que nous cherchons se vient offrir à nous;
Et, pour l'avoir trouvé sans peine,
Nous ne l'en trouvons pas moins doux.

LE CHŒUR.

Voici la charmante retraite, etc.

LUCINDE! au Chevalier danois.

Enfin je vois l'amant pour qui mon cœur soupire;
Je retrouve le bien que j'ai tant souhaité!

LE CHEVALIER DANOIS.

Puis-je voir ici la beauté
Qui m'a soumis à son empire?

UBALDE.

Non; ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.

LE CHEVALIER DANOIS, à Lucinde.

Si loin des bords glacés où vous prîtes naissance,
Qui peut vous offrir à mes yeux?

LUCINDE.

Par une magique puissance
Armide m'a conduite en ces aimables lieux,
Et je vivais dans la douce espérance
D'y voir bientôt ce que j'aime le mieux.
Goûtons les doux plaisirs que pour nos cœurs fidèles
Dans cet heureux séjour l'Amour a préparés;
Le devoir, par des lois cruelles,
Ne nous a que trop séparés!

UBALDE, au Chevalier danois.

Fuyez, faites-vous violence.

LE CHEVALIER DANOIS.

L'Amour ne me le permet pas;
Contre de si charmans appas
Mon cœur est sans défense.

UBALDE.

Est-ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté?

LE CHEVALIER DANOIS ET LUCINDE, ensemble.

Jouissons d'un bonheur extrême.
Eh ! quel autre bien peut valoir
Le plaisir de voir ce qu'on aime ?
Eh ! quel autre bien peut valoir
Le plaisir de vous voir ?

UBALDE, au Chevalier danois.

Malgré la puissance infernale,
Malgré vous-même, il faut vous détromper.
Ce sceptre d'or peut dissiper
Une erreur si fatale.

(Ubalde touche Lucinde avec le sceptre d'or qu'il tient, et Lucinde disparaît aussitôt avec les autres démons.)

SCÈNE III.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je tourne en vain mes yeux de toutes parts ;
Je ne vois plus cette beauté si chère :
Elle échappe à mes regards
Comme une vapeur légère.

UBALDE.

Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je vois le danger où s'expose

Un cœur qui ne fuit pas un charme si puissant,
Que vous êtes heureux, si vous êtes exempt
Des faiblesses que l'Amour cause!

UBALDE.

Non, je n'ai point gardé mon cœur jusqu'à ce jour :
Près de l'objet que j'aime il m'était doux de vivre ;
Mais quand la Gloire ordonne de la suivre,
Il faut laisser gémir l'Amour.

Des charmes les plus forts la raison me dégage.
Rien ne nous doit ici retenir davantage :
Profitons des conseils que l'on nous a donnés.

SCÈNE IV.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS, UN DÉMON sous la figure de Mélisse, fille italienne, aimée d'Ubalde.

MÉLISSE.

D'où vient que vous vous détournez
De ces eaux et de cet ombrage?
Goûtez un doux repos, étrangers fortunés;
Délassez-vous ici d'un pénible voyage :
Un favorable sort vous appelle au partage
Des biens qui nous sont destinés.

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse?

MÉLISSE.

Est-ce vous? cher amant! est-ce vous que je voi?

UBALDE ET MÉLISSE, ensemble.

Au rapport de mes sens je n'ose ajouter foi.

Se peut-il qu'en ces lieux l'Amour nous réunisse?

MÉLISSE.

Est-ce vous? cher amant! est-ce vous que je voi!

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse!

LE CHEVALIER DANOIS.

Non, ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.
Fuyez, faites-vous violence.

MÉLISSE.

Pourquoi faut-il encor m'arracher mon amant?
Faut-il ne nous voir qu'un moment
Après une si longue absence?...
(A Ubalde.)
e ne puis consentir à votre éloignement;
Je n'ai que trop souffert un si cruel tourment;
Et je mourrai s'il recommence.

UBALDE ET MELISSE, ensemble.

Faut-il ne vous voir qu'un moment, etc.

LE CHEVALIER DANOIS.

Est-ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté?
Sortez de votre erreur, la raison vous appelle.

UBALDE.

Ah! que la raison est cruelle!
Si je suis abusé, pourquoi m'en avertir?
Que mon erreur me paraît belle!
Que je serais heureux de n'en jamais sortir!

LE CHEVALIER DANOIS.

J'aurai soin, malgré vous, de vous en garantir.
(Le Chevalier danois ôte le sceptre d'or des mains d'Ubalde; il en touche Mélisse, et la fait disparaître.)

SCÈNE V.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE.

Que devient l'objet qui m'enflamme?
Mélisse disparaît soudain!....
Ciel! faut-il qu'un fantôme vain
Cause tant de trouble à mon ame?

LE CHEVALIER DANOIS

Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Ce que l'Amour a de charmant, etc.

UBALDE.

D'une nouvelle erreur songeons à nous défendre:
Évitons de trompeurs attraits.
Ne nous détournons plus du chemin qu'il faut prendre
Pour arriver à ce palais.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Fuyons les douceurs dangereuses
Des illusions amoureuses:
On s'égare quand on les suit:
Heureux qui n'en est pas séduit!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change, et représente le palais enchanté d'Armide.

SCÈNE I.

ARMIDE, RENAUD.

RENAUD, sans armes, et paré de guirlandes de fleurs.

Armide, vous m'allez quitter !

ARMIDE.

J'ai besoin des enfers, je vais les consulter.
Mon art veut de la solitude.
L'amour que j'ai pour vous cause l'inquiétude
Dont mon cœur se sent agiter.

RENAUD.

Armide, vous m'allez quitter !

ARMIDE.

Voyez en quels lieux je vous laisse.

RENAUD.

Puis-je rien voir que vos appas?

ARMIDE.

Les Plaisirs vous suivront sans cesse.

RENAUD.

En est-il où vous n'êtes pas?

ARMIDE.

Un noir pressentiment me trouble et me tourmente,

Il m'annonce un malheur que je veux prévenir;
Et plus notre bonheur m'enchante,
Plus je crains de le voir finir.

RENAUD.

D'une vaine terreur pouvez-vous être atteinte,
Vous qui faites trembler le ténébreux séjour?

ARMIDE.

Vous m'apprenez à connaître l'Amour;
L'Amour m'apprend à connaître la crainte.

Vous brûliez pour la Gloire avant que de m'aimer;
Vous la cherchiez partout d'une ardeur sans égale :
La Gloire est une rivale
Qui doit toujours m'alarmer.

RENAUD.

Que j'étais insensé de croire
Qu'un vain laurier, donné par la Victoire,
De tout les biens fût le plus précieux!
Tout l'éclat dont brille la Gloire
Vaut-il un regard de vos yeux?
Est-il un bien si charmant et si rare
Que celui dont l'Amour veut combler mon espoir?

ARMIDE.

La sévère raison et le devoir barbare
Sur les héros n'ont que trop de pouvoir.

RENAUD.

Plus je suis amoureux, plus la raison m'éclaire.
Vous aimer, belle Armide, est mon premier devoir :
Je fais ma gloire de vous plaire,
Et tout mon bonheur de vous voir.

ARMIDE.

Que sous d'aimables lois mon ame est asservie !

RENAUD.

Qu'il m'est doux de vous voir partager ma langueur !

ARMIDE.

Qu'il m'est doux d'enchaîner un si fameux vainqueur !

RENAUD.

Que mes fers sont dignes d'envie !

RENAUD ET ARMIDE, ensemble.

Aimons-nous, tout nous y convie.
Ah ! si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la vie.

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que d'éteindre ma flamme.

ARMIDE.

Non, rien ne peut changer mon ame.

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que de me dégager d'un si charmant amour.

RENAUD ET ARMIDE, ensemble.

Non, je perdrai plutôt le jour, etc.

ARMIDE.

Témoins de notre amour extrême,
Vous qui suivez mes lois dans ce séjour heureux,
Jusques à mon retour, par d'agréables jeux,
Occupez le héros que j'aime.

(Elle sort.)

(Les Plaisirs et une troupe d'amans fortunés et d'amantes heureuses viennent divertir Renaud par des chants et par des danses.)

SCÈNE II.

RENAUD, LES PLAISIRS, troupe d'AMANS ET D'AMANTES HEUREUSES.

UN AMANT FORTUNÉ ET LES CHŒURS, ensemble.

Les Plaisirs ont choisi pour asile
Ce séjour agréable et tranquille.
Que ces lieux sont charmans
Pour les heureux amans !

C'est l'Amour qui retient dans ses chaînes
Mille oiseaux qu'en nos bois nuit et jour on entend.
Si l'Amour ne causait que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteraient pas tant.
Jeunes cœurs, tout vous est favorable ;
Profitez d'un bonheur peu durable.
Dans l'hiver de nos ans l'Amour ne règne plus :
Les beaux jours que l'on perd sont pour jamais perdus.

Les Plaisirs ont choisi pour asile, etc.

RENAUD.

Allez, éloignez-vous de moi,
Doux Plaisirs, attendez qu'Armide vous ramène.
Sans la beauté qui me tient sous sa loi,
Rien ne me plaît, tout augmente ma peine.
Allez, éloignez-vous de moi,
Doux Plaisirs, attendez qu'Armide vous ramène.

(Les Plaisirs, les amans fortunés et les amantes heureuses se retirent.)

SCÈNE III.

RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE, au Chevalier danois.

Il est seul, profitons d'un tems si précieux.

(Ubalde présente le bouclier de diamant aux yeux de Renaud.)

RENAUD, apercevant le bouclier.

Que vois-je? quel éclat me vient frapper les yeux?

UBALDE.

Le ciel veut vous faire connaître
L'erreur dont vos sens sont séduits.

RENAUD.

Ciel! quelle honte de paraître
Dans l'indigne état où je suis!

UBALDE.

Notre général vous rappelle.
La Victoire vous garde une palme immortelle :
Tout doit presser votre retour.
De cent divers climats chacun court à la guerre!
Renaud seul, au bout de la terre,
Caché dans un charmant séjour,
Veut-il suivre un honteux amour?

RENAUD.

Vains ornemens d'une indigne mollesse,
Ne m'offrez plus de frivoles attraits;
Restes honteux de ma faiblesse,

Allez, quittez-moi pour jamais.

(Renaud arrache les guirlandes de fleurs et les autres ornemens inutiles dont il est paré; il reçoit le bouclier de diamant que lui donne Ubalde, et une épée que lui présente le Chevalier danois.)

LE CHEVALIER DANOIS.

Dérobez-vous aux pleurs d'Armide;
C'est l'unique danger dont votre ame intrépide
A besoin de se garantir.
Dans ces lieux enchantés la Volupté préside;
Vous n'en sauriez trop tôt sortir.

RENAUD.

Allons, hâtons-nous de partir.

SCÈNE IV.

ARMIDE, RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

ARMIDE, à Renaud.

RENAUD! ciel! ô mortelle peine!
Vous partez, Renaud, vous partez!
Démons, suivez ses pas, volez et l'arrêtez....
(A part.)
Hélas! tout me trahit, et ma puissance est vaine!...
(A Renaud.)
Renaud! ciel! ô mortelle peine!
Mes cris ne sont pas écoutés!
Vous partez, Renaud, vous partez!
(Renaud s'arrête pour écouter Armide.)
Si je ne vous vois plus, croyez-vous que je vive?
Ai-je pu mériter un si cruel tourment?

Au moins, comme ennemi, si ce n'est comme amant,
Emmenez Armide captive.
J'irai dans les combats, j'irai m'offrir aux coups
Qui seront destinés pour vous.
Renaud, pourvu que je vous suive,
Le sort le plus affreux me paraîtra trop doux.

RENAUD.

Armide, il est tems que j'évite
Le péril trop charmant que je trouve à vous voir :
La Gloire veut que je vous quitte ;
Elle ordonne à l'Amour de céder au devoir.
Si vous souffrez, vous pouvez croire
Que je m'éloigne à regret de vos yeux :
Vous régnerez toujours dans ma mémoire ;
Vous serez, après la Gloire,
Ce que j'aimerai le mieux.

ARMIDE.

Non, jamais de l'Amour tu n'as senti le charme ;
Tu te plais à causer de funestes malheurs :
Tu m'entends soupirer, tu vois couler mes pleurs,
Sans me rendre un soupir, sans verser une larme.
Par les nœuds les plus doux je te conjure en vain ;
Tu suis un fier devoir, tu veux qu'il nous sépare.
Non, non, ton cœur n'a rien d'humain ;
Le cœur d'un tigre est moins barbare.
Je mourrai, si tu pars, et tu n'en peux douter...
Ingrat ! sans toi je ne puis vivre ;
Mais, après mon trépas, ne crois pas éviter
Mon ombre obstinée à te suivre :
Tu la verras s'armer contre ton cœur sans foi ;
Tu la trouveras inflexible,
Comme tu l'as été pour moi ;

Et sa fureur, s'il est possible,
Égalera l'amour dont j'ai brûlé pour toi....
Ah! la lumière m'est ravie!
Barbare! es-tu content?
Tu jouis, en partant,
Du plaisir de m'ôter la vie.

(Armide tombe évanouie.)

RENAUD, à part.

Trop malheureuse Armide, hélas!
Que ton destin est déplorable!

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Il faut partir, hâtez vos pas;
La Gloire attend de vous un cœur inébranlable.

RENAUD.

Non, la Gloire n'ordonne pas
Qu'un grand cœur soit impitoyable.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble, emmenant Renaud malgré lui.

Il faut vous arracher aux dangereux appas
D'un objet trop aimable.

RENAUD, à part, et s'en allant.

Trop malheureuse Armide, hélas!
Que ton destin est déplorable!

SCÈNE V.

ARMIDE, seule, revenant de son évanouissement.

Le perfide Renaud me fuit!....
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit....
Il me laisse mourante, il veut que je périsse.
A regret je revois la clarté qui me luit;

L'horreur de l'éternelle nuit
Cède à l'horreur de mon supplice !....
Le perfide Renaud me fuit !
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit....

Quand le barbare était en ma puissance,
Que n'ai-je cru la Haine et la Vengeance !
Que n'ai-je suivi leurs transports !
Il m'échappe, il s'éloigne ; il va quitter ces bords :
Il brave l'enfer et ma rage ;
Il est déjà près du rivage...
Je fais pour m'y traîner d'inutiles efforts....

Traître ! attends.... je le tiens... je tiens son cœur perfide..
Ah ! je l'immole à ma fureur...
Que dis-je ? où suis-je ? Hélas ! infortunée Armide !
Où t'emporte une aveugle erreur ?
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste...
Fuyez, Plaisirs, fuyez ; perdez tous vos attraits...
Démons, détruisez ce palais...

SCÈNE VI.

ARMIDE, troupe de DÉMONS.

ARMIDE.

PARTONS, et, s'il se peut, que mon amour funeste
Demeure enseveli dans ces lieux pour jamais.

(Elle s'éloigne dans un char volant, et les démons détruisent le palais enchanté.)

FIN D'ARMIDE.

ISSÉ,

PASTORALE HÉROÏQUE,

EN CINQ ACTES,

PAR LAMOTTE;

Représentée, pour la première fois, en trois actes, le 17 décembre 1697; et en cinq actes, le 14 octobre 1708.

Ut pastor Macareda
Luserit Issen.
Ex MET. *lib.* 6.

AVERTISSEMENT

SUR LES OPÉRAS DE LAMOTTE.

Les personnes qui voudraient lire une notice sur Lamotte n'en trouveront point ici, attendu que, dans l'ancien Répertoire, il y en a une qui précède la tragédie d'*Inès ;* nous ajouterons seulement quelque chose relativement à la partie de son théâtre que nous donnons.

Lamotte a laissé des titres durables à une réputation littéraire dans trois genres d'opéras, les seuls à peu près que nous connaissions ; ce sont la pastorale, les ballets et la tragédie-lyrique. Il a mérité d'être considéré comme le successeur et l'imitateur de Quinault : personne, après ce grand maître, n'ayant porté plus loin l'intelligence de ce genre de composition dramatique, quoiqu'il n'ait rien ajouté aux moyens inventés par lui. Lamotte, de même que, depuis lui, Marmontel, s'est montré plus poëte dans ses opéras que dans ses autres poésies. On y trouve cette molle élégance d'expressions pour lesquelles Quinault lui a

servi de modèle, et dont toutefois il n'a jamais sez approché.

En général, ses opéras ont toujours été repris avec succès et il en est qui dureront autant que la scène lyrique française. Nous ne partagerons cependant pas l'avis de quelques critiques qui ont appelé l'*Europe galante* et *Amadis de Grèce* des *chefs-d'œuvres ;* nous les regardons au contraire comme des productions très-faibles ; mais il n'en est pas de même de plusieurs autres. « De tous les grands opéras faits depuis Quinault, » a dit La Harpe, « Sémélé est à » mon avis le meilleur. » Ce jugement est un peu absolu : *Œdipe à Colonne* et *Dardanus* peuvent lui disputer la palme. Mais exagération à part, La Harpe rend justice au mérite de cette pièce où il y a, dit-il, « des beautés de » toutes les sortes, qui ont toutes leur effet, » parce que le fond en est intéressant. »

La pastorale d'*Issé* marche pour le moins sur la même ligne ; c'est la meilleure pastorale-lyrique que nous ayons. On pourrait citer une multitude de strophes et de morceaux qu'elle renferme, et qui sont remarquables par l'agrément et la douceur qui conviennent on ne peut mieux au genre et au sujet, en-

tre autres cette charmante cantatille qui commence par ce vers :

..... C'est Issé qui repose en ces lieux ! etc.

Et ce monologue,

Heureuse paix, tranquille indifférence, etc.

Après cette production, celle où Lamotte a le mieux réussi, parce qu'elle était le plus dans son genre de talent, c'est le *Triomphe des arts*, ouvrage bien imaginé, bien exécuté, dont l'idée est ingénieuse, théâtrale, et dont le style est éminemment lyrique. C'est-là sans doute que J.-J. Rousseau a puisé son joli mélodrame de *Pygmalion*, petit chef-d'œuvre de prose poétique. De toutes les pièces de Lamotte, il n'y en a pas qui soit plus favorable au spectacle pour lequel elle fut faite, puisque c'est le seul où se réunissent spécialement la musique, la peinture et la poésie. Un morceau qu'on y remarquera c'est celui de l'acte d'*Amphion* qui commence ainsi :

Antres affreux, demeures sombres, etc.

Dans le dialogue de *Campaspe*, il y a non-seulement de la délicatesse, mais encore du sentiment exprimé en beaux vers. Y a-t-il rien au-dessus de cette réponse spirituelle de l'amante d'Apelle au sujet de ce grand peintre?

L'art plus que la valeur est aimable à mes yeux.

Par lui tout agit, tout respire;
Il sait animer tout, à l'exemple des Dieux;
La valeur ne sait que détruire, etc.

L'opéra d'Omphale est plein d'intérêt; et il a fait oublier tous ceux de Lamotte qui sont de la même espèce, et où l'on trouve toujours, comme dans celui-là, deux couples de rivaux et de rivales qui font partie carrée.

En général les opéras de cet auteur n'ont été ensevelis dans l'oubli que, parce que la musique avec laquelle ils ont été joués est tombée; mais on les ferait facilement revivre avec une musique nouvelle; ils valent certainement mieux que la plus grande partie de ceux qui ont paru depuis eux jusqu'à présent. Il ne s'agirait pour les ressusciter que de quelques airs nouveaux, de quelques ballets, et ils auraient un grand succès.

Nous justifierons l'insertion de quatre opéras, qui sont dans ce volume et dans le suivant, par l'autorité de Voltaire qui, pour faire entrer Lamotte dans le *Temple du goût*, ne lui a demandé que quelques-unes de ses fables et *quelques-uns de ses opéras;* or, de l'aveu des meilleurs critiques, ainsi que de celui de Le Harpe, *Sémélé*, *Issé*, *le Triomphe des Arts* et *Omphale* sont ce qu'il a fait de mieux dans ce genre de littérature.

Outre ceux-là, Lamotte a donné : la *Vénitienne*, *Marthésie*, *le ballet des Fées*, *celui des Ages*, et *le Carnaval et la Folie*. On sait qu'il a composé un volume d'odes, dont plusieurs ne sont pas indignes de J.-B. Rousseau.

Qui croirait après cela qu'il ait été l'un des plus grands dépréciateurs de la poésie française ? Mais on ne doit pas s'en étonner de la part d'un homme qui, dans sa jeunesse voulut entrer dans un couvent de La Trappe, après avoir fait une pièce de théâtre, et qui n'y fut pas admis parce qu'il n'avait pas l'estomac assez robuste. Il a comparé nos plus grands versificateurs à ces charlatans de l'antiquité, qui fesaient passer des grains de millet par le trou d'une aiguille, sans autre mérite que celui de la difficulté vaincue.

Pour prouver son système par des exemples, il s'avisa de faire un *Œdipe* en prose qu'il mit en opposition avec son *Œdipe* en vers. Mais comme ce dernier n'était que de la prose rimée, la différence ne put être appréciée par les connaisseurs, et cette comparaison lui attira une nuée d'épigrammes.

Néanmoins, ce ne sont pas les inconséquences de Lamotte qui ont fait oublier les neuf dixièmes de ses ouvrages ; c'est que chez lui le sentiment, la chaleur de l'ame et la verve étaient loin d'égaler l'esprit.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

APOLLON, déguisé en berger, sous le nom de Philémon.
PAN, déguisé en berger, confident d'Apollon.
HILAS, berger.
ISSÉ, nymphe, fille de Macarée.
DORIS, sœur d'Issé.
Suite d'HILAS, représentant les Plaisirs.
Troupe de bergers, de bergères, de pâtres, et de paysannes.
Un berger.
Deux bergères.
LE GRAND-PRÊTRE de la forêt de Dodone.
Troupe de ministres.
L'ORACLE.
Troupe de Faunes, de Dryades, de Silvains, et de Satyres.
Une Dryade.
LE SOMMEIL.
Troupe de zéphirs et de nymphes.
Troupe d'Européens et d'Européennes.
Une Européenne.
Troupe d'Américains et d'Américaines.
Troupe de Chinois et de Chinoises.

ISSÉ,

PASTORALE-HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau.

SCÈNE I.

APOLLON, déguisé en berger sous le nom de Philémon.

Quand on a souffert une fois
L'amoureux esclavage,
Ah! devrait-on s'exposer davantage
A gémir sous les mêmes lois?
La cruelle Daphné dédaigna ma tendresse :
De mes ardens soupirs, de mes soins empressés,
Mon cœur ne recueillit qu'une affreuse tristesse.
Faut-il aimer encore? Et n'est-ce pas assez
D'une malheureuse faiblesse?

Quand on a souffert une fois, etc.

SCÈNE II.

PAN, déguisé en berger, APOLLON.

PAN.

A qui vous plaignez-vous de vos nouvelles chaînes?

APOLLON.

Pan, tu vois les témoins de mes tendres tourmens.

Les prés, les bois et les fontaines,
Sont les favoris des amans.

On passe ici d'heureux momens,
Même en s'y plaignant de ses peines.

Les prés, etc.

PAN.

Ne seront-ils témoins que de votre martyre?
Entendront-ils toujours vos languissans regrets?
Apollon n'aura-t-il jamais
De plus doux secrets à leur dire?

APOLLON.

J'espère d'être plus heureux,
Mon malheur n'est pas invincible.
Les yeux charmans d'Issé m'ont demandé mes vœux.
Ah! ne serai-je pas le plus content des dieux,
Si son cœur sensible
Est d'accord avec ses yeux!

PAN.

Pourquoi lui déguiser votre rang glorieux?

APOLLON.

veux, sans le secours de ma grandeur suprême,
Essayer de plaire en ce jour.
Qu'il est doux d'avoir ce qu'on aime
Par les seules mains de l'Amour!

Mais je vois la nymphe paraître;
Il faut contraindre encor mes tendres mouvemens.
Cachons-nous à ses yeux, et tâchons de connaître
Quels sont ses secrets sentimens.

SCÈNE III.

ISSÉ.

Heureuse paix, tranquille indifférence,
Faut-il que pour jamais vous sortiez de mon cœur?

Je sens que ma fierté me laisse sans défense;
Rien ne peut me sauver d'un trop charmant vainqueur;
L'Amour, le tendre Amour force ma résistance.

Heureuse paix, etc.

Je force encor mes regards au silence;
Je cache à tous les yeux ma nouvelle langueur;
Mais, que sert cette violence!
L'amour en a plus de rigueur,
Et n'en a pas moins de puissance.

Heureuse paix, etc.

SCÈNE IV.

DORIS, ISSÉ.

DORIS.

J'AIME à vous voir en ce lieu solitaire,
Il offre mille attraits à des cœurs amoureux;
Vous y venez rêver; c'est un présage heureux
Qu'enfin Hilas a su vous plaire.
Votre cœur dès long-tems se devait à ses feux.
On n'a jamais brûlé d'une ardeur plus fidèle :
Bientôt par d'agréables jeux
Il vous en donne encore une preuve nouvelle.

ISSÉ.

Hélas!

DORIS.

Avant cet heureux jour,
Votre insensible cœur ignorait ce langage;
Et ce soupir est le premier hommage
Que je vous vois rendre à l'Amour.

ISSÉ.

Que ne puis-je encor fuir son funeste esclavage!
Mes jours coulaient dans les plaisirs;
Je goûtais à-la-fois la paix et l'innocence;
Et mon cœur, satisfait de son indifférence.
Vivait sans crainte et sans désirs:

Mais depuis que l'Amour l'a rendu trop sensible,
Les plaisirs l'ont abandonné.
Quel changement! ô ciel! est-il possible!

Non, ce n'est plus ce cœur si content, si paisible :
C'est un cœur tout nouveau que l'Amour m'a donné.

DORIS.

Se peut-il que votre cœur tremble,
Quand il ne tient qu'à lui d'être heureux dès ce jour ?
Il faut qu'avec Hilas un beau nœud vous assemble ;
L'hymen, pour vous unir, n'attendait que l'Amour.

Quand un doux penchant nous entraîne,
Pourquoi combattre nos désirs ?
Est-il une plus rude peine
Que de résister aux plaisirs !

(On entend une symphonie.)

ISSÉ.

Mais qu'annoncent ces sons ? Quel spectacle s'apprête ?

DORIS.

Pourquoi feindre de l'ignorer ?
Ces concerts sont pour vous ; c'est la nouvelle fête
Qu'Hilas vous a fait préparer.

SCÈNE V.

ISSÉ, DORIS, HILAS, suite d'HILAS, sous la forme de Néréïdes et de Nymphes de Diane, conduites par les PLAISIRS.

HILAS, à Issé.

NYMPHE, jugez ici de ma flamme fidèle ;
Souffrez que, par d'aimables jeux,
Mon hommage se renouvelle ;
Et n'opposez point à mes feux
Une indifférence éternelle.

ISSÉ.

La seule indifférence assure un sort heureux.

HILAS.

L'Amour a tout soumis à ses lois souveraines ;
Il fait sentir ses feux dans l'humide séjour ;
Il blesse de ses traits, il charge de ses chaînes
La fière Diane et sa cour.
Mais il n'est pas encor content de sa victoire ;
Le cœur d'Issé manque à sa gloire.
Aimez, aimez, ne soyez plus rebelle
A de tendres désirs ;
Suivez l'Amour qui vous appelle
Par la voix des Plaisirs.

CHŒUR.

Aimez, aimez, ne soyez plus rebelle
A de tendres désirs ;
Suivez l'Amour qui vous appelle
Par la voix des Plaisirs.

(On danse.)

CHŒUR.

Au dieu d'Amour daignez rendre les armes ;
Rien n'est si doux que les tendres soupirs.
Pour d'autres cœurs il garde ses alarmes,
Et ses faveurs suivront tous vos désirs,
Non, non, il faut se rendre ;
C'est trop attendre ;
L'Amour pour vous réserve ses plaisirs.

(On danse.)

DEUX NYMPHES.

Les doux Plaisirs habitent ce bocage ;
Des plus longs jours ils nous font des momens.

Les rossignols, par leurs concerts charmans;
Le bruit des eaux, le zéphir et l'ombrage,
Tout sert ici l'Amour et les amans.

(On danse.)

HILAS.

Sans succès, belle Issé, quitterai-je ces lieux?
Pouvez-vous plus long-tems résister à ma flamme?
Quoi! l'Amour a-t-il mis tous ses traits dans vos yeux?
N'en a-t-il point gardé pour soumettre votre ame?

Vous ne répondez rien? Hélas! quelle rigueur!
Il semble qu'avec ma langueur
Votre injuste fierté s'augmente.
Ne verrai-je jamais la fin de mon malheur?
Rendrez-vous chaque jour ma chaîne plus pesante?
Mais c'est trop vous lasser d'une vaine douleur,
Je vous laisse, Nymphe charmante:
Songez du moins que votre cœur
Ne peut être le prix d'une ardeur plus constante.

ISSÉ.

Autant que je le puis, je résiste aux Amours;
De leurs traits dangereux je redoute l'atteinte:
Heureuse, si ma crainte
M'en défendait toujours!

CHŒUR.

Aimez, aimez, ne soyez plus rebelle
A de tendres désirs;
Suivez l'Amour qui vous appelle
Par la voix des Plaisirs.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le palais d'Issé et ses jardins.

SCÈNE I.

ISSÉ, DORIS.

ISSÉ.

Amour, laisse mon cœur en paix;
Mille autres se feront un plaisir de se rendre;
Ne te plais-tu, cruel, à blesser de tes traits
Que ceux qui veulent s'en défendre?
Mille autres se feront un plaisir de se rendre;
Amour, laisse mon cœur en paix.

DORIS.

Je vois Philémon qui s'avance;
Cet aimable étranger cherche partout vos yeux;
Sans doute c'est l'Amour qui l'amène en ces lieux.

ISSÉ.

Il faut éviter sa présence.

SCÈNE II.

ISSÉ, DORIS, APOLLON, PAN, déguisés en bergers.

APOLLON.

Belle nymphe, arrêtez. D'où vient cette rigueur?
Quelle injuste fierté vous guide?
Hélas! par vos mépris n'abattez point un cœur
Qui n'est déjà que trop timide.

ISSÉ.

De quoi vous plaignez-vous, et pourquoi m'arrêter?
Berger, qu'avez-vous à me dire?

APOLLON.

Hélas! pouvez-vous en douter?
Vous entendez que je soupire.

Vous lisez dans mes yeux le secret de mon cœur;
Je ne puis plus cacher le trouble de mon ame;
Et mon désordre et ma langueur;
Tout vous fait l'aveu de ma flamme.
Quel silence! quel trouble! Ah! vous aimez Hilas!

ISSÉ.

Quand mon cœur l'aimerait, je n'en rougirais pas.

APOLLON.

Vous l'aimez donc? O ciel! quel rigoureux supplice!
En quels maux cet aveu vient-il de me jeter!
Vous l'aimez! c'en est fait, il faut que je périsse;
Mes jours ne tenaient plus qu'au plaisir d'en douter.

ISSÉ.

Que vois-je! à quelle erreur vous laissez-vous séduire?

Non, non, vous n'avez point de rivaux satisfaits.
Je n'aime point Hilas; c'est en vain qu'il soupire :
Non, je ne l'aimerai jamais.

Ah! que ne puis-je aussi bien me défendre
D'un trait plus doux dont je me sens frapper?
Mais que dis-je? je crains de vous en trop apprendre,
Mon funeste secret est prêt à m'échapper.

APOLLON.

Achevez, belle Issé; rendez-vous à mes larmes;
Bannissez d'un seul mot mes cruelles alarmes.
Pour qui sont ces tendres soupirs?
Ah! ne suspendez plus mes maux ou mes plaisirs.

ISSÉ.

Cessez, cessez une ardeur si pressante;
Je ne veux plus vous écouter.

APOLLON.

Arrêtez, nymphe trop charmante.

ISSÉ.

Non, laissez-moi vous éviter.

APOLLON.

Vous me fuyez, et je vous aime.

ISSÉ.

Je fuis l'Amour, quand je vous fuis.

APOLLON.

Dissipez le trouble où je suis.

ISSÉ.

N'augmentez pas celui qui m'agite moi-même.

APOLLON.

Rendez-vous à mes feux.

ISSÉ.

Ne tentez plus mon cœur.

APOLLON.

Pourquoi craindre d'aimer ?

ISSÉ.

On doit craindre un vainqueur.

SCÈNE III.

PAN, DORIS.

PAN.

Ne songez point à m'éviter,
Doris ; que leur amour fasse naître le nôtre !
Si vous voulez les imiter,
Mon cœur est prêt, et n'attend que le vôtre.

DORIS.

Les bergers offrent leur cœur
A la première bergère ;
Ce n'est pas pour eux une affaire
De risquer un peu d'ardeur :
Mais, pour nous, le choix d'un vainqueur
Est plus dangereux à faire.

PAN.

Avant de nous mieux engager,
Essayez si mon cœur accommode le vôtre :
S'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre,
Il est bien aisé de changer.

DORIS.

Vous parlez déjà d'inconstance ;
C'est le moyen de m'alarmer.

PAN.

Par ma sincérité je veux me faire aimer,

Et je parle comme je pense.

Je ne réponds jamais aux belles
De la constance de ma foi :
Mais ceux qui promettraient des ardeurs éternelles,
Seraient moins sincères que moi,
Et ne seraient pas plus fidèles.

DORIS.

L'Amour n'est point charmant pour de faibles désirs :
Vous ignorez le poids de ses plus douces chaînes.

PAN.

Je me prive des grands plaisirs
Pour m'exempter des grandes peines.

PAN ET DORIS, ensemble.

PAN. Il faut traiter l'amour de jeu.
DORIS. Pourquoi traiter l'amour de jeu ?
PAN. Autrement il est trop à craindre.
DORIS. Quels tourmens ses nœuds font-ils craindre ?
On ne doit point brûler d'un feu
Qu'il soit { difficile / trop facile } d'éteindre.

PAN.

O vous ! qu'on entend chaque jour
Célébrer en ces lieux quelque nouvelle amour,
Habitans fortunés de ces prochains bocages,
Venez prendre part à mon choix ;
Et que Doris apprenne, par vos voix,
Qu'il n'est d'heureux amans que les amans volages !

SCÈNE IV.

AN, DORIS, troupe de bergers, de bergères, et de pâtres.

CHŒUR.

Changeons toujours
Dans nos amours :
Heureux un cœur volage !
Changeons toujours
Dans nos amours,
Nous aurons de beaux jours.
L'Amour veut qu'on s'engage :
Que faire du bel âge,
Sans son secours ?

(On danse.

UN BERGER, alternativement avec le chœur.

Formez les plus doux nœuds,
Aimez sans peine ;
Formez les plus doux nœuds,
Vivez heureux.
Qui souffre trop d'une inhumaine
Doit aussitôt changer ;
C'est en brisant sa chaîne
Qu'il faut s'en venger.

Formez, etc.

Vous, jeunes cœurs, qu'Amour entraîne,
Fuyez les pleurs,
Les soins et les langueurs ;

Allez où le plaisir vous mène.
Formez, etc.

(On danse.)

DORIS.

Des oiseaux de ces lieux charmans
Le tendre Écho redit les chants ;
L'aimable Flore,
Y fait éclore

Ses nouveaux présens.
De ces eaux, de ces bois naissans,
Le doux murmure
Et la verdure
Y charment nos sens.
Tout nous plaît, l'Amour suit nos pas ;
Ces lieux tranquilles,
Sont les asiles
Des jeux pleins d'appas.
Momens aimables,
Soyez durables,
Ne finissez pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la forêt de Dodone.

SCÈNE I.

APOLLON, PAN.

APOLLON.

La nymphe est sensible à mes vœux ;
Mais le dirai-je ? et le pourras-tu croire ?
Malgré cette douce victoire,
Je ne suis pas encor heureux.

PAN.

oi ! vous avez fléchi l'objet qui sait vous plaire,
t vous osez former d'autres vœux en ce jour !
Apollon croit-il que l'Amour
N'ait que lui seul à satisfaire ?

APOLLON.

Je ne borne point mes désirs
l'imparfait bonheur d'une flamme vulgaire.
chève, achève, Amour, de combler mes plaisirs ;
Tu sais ce qu'il te reste à faire.

Et toi, Pan, regarde ces lieux ;
ls doivent dissiper le trouble qui t'étonne.

PAN.

Je vois la fameuse Dodone

Dont les chênes mystérieux
Annoncent aux mortels la volonté des Dieux.
Quel fruit en pouvez attendre ?

APOLLON.

Issé les consulte en ce jour :
Et par l'oracle qu'ils vont rendre,
Je saurai si son cœur mérite mon amour.
Mais j'aperçois Hilas.

PAN.

Il vient ici se plaindre.
Laissons un libre cours à ses justes douleurs ;
C'est assez de causer ses pleurs,
Sans vouloir encor les contraindre.

SCÈNE II.

HILAS.

Sombres déserts, témoins de mes tristes regrets,
Rien ne manque plus à ma peine.

Mes cris ont fait cent fois retentir ces forêts
De la froideur d'une inhumaine.
Hélas ! que n'est-ce encor le sujet qui m'amène ?
L'ingrate de l'Amour ressent enfin les traits,
Un perfide penchant l'entraîne.

Sombres déserts, etc.

Dieux ! qui l'amène ici ? les Amours sont ses guides.
J'en sens croître mon désespoir.
Je porte sur ses yeux mille regards timides ;

s ont encor sur moi leur rigoureux pouvoir;
t tout traîtres qu'ils sont, tout ingrats, tout perfides,
Je me plais encore à les voir.

SCÈNE III.

HILAS, ISSÉ, DORIS.

HILAS.

Cruelle, vous souffrez ici de ma présence;
De mes tendres regards vous détournez vos yeux.

ISSÉ.

Je ne m'attendais pas à vous voir en ces lieux.

HILAS.

On évite toujours un amant qu'on offense.

ISSÉ.

Je viens ici pour consulter les dieux;
Ne vous opposez point à mon impatience.

HILAS.

Inhumaine, arrêtez; que craignez-vous? hélas!
Mes soupirs et mes pleurs sont toute ma vengeance.

ISSÉ.

Oubliez une ingrate, et ne la pleurez pas.

HILAS.

Qui vous forçait de l'être à ma persévérance?

ISSÉ.

Accusez-en l'Amour, qui m'a fait violence.

HILAS.

Non cruelle, c'est vous qui voulez mon trépas;
C'est votre faible résistance;

Vous bravez la Raison, qui prenait ma défense.

ISSÉ.

Quand on suit l'amoureuse loi,
Est-ce par raison qu'on aime?

Vous m'aimez malgré vous-même,
J'en aime un autre malgré moi.

Quand on suit, etc.

HILAS.

C'en est donc fait, ingrate? O sort infortuné!
A quels affreux malheurs me vois-je condamné!
Dieux cruels, Dieux impitoyables,
Que ne refusez-vous le jour
A tous ceux que l'Amour
Doit rendre misérables?

ISSÉ.

Dans quel cruel chagrin vous laissez-vous plonger?

HILAS.

La pitié que vous voulez feindre
Ne sert encor qu'à m'outrager.
C'est une cruauté de plaindre
Des maux que l'on peut soulager.

ISSÉ.

Je vois avec douleur le tourment qui vous presse;
Un autre sentiment n'est pas en mon pouvoir.

HILAS.

Ne me plaignez donc point, votre pitié me blesse;
C'est un mépris pour moi, puisqu'elle est sans tendresse.

ISSÉ.

Je vais vous épargner le chagrin de la voir.

HILAS.

Non, non, ingrate que vous êtes,
Vous n'échapperez point à mes justes regrets.
Ne croyez pas que je vous laisse en paix
Jouir des maux que vous me faites.
J'aurai du moins, malgré vos mépris odieux,
Le funeste plaisir de m'en plaindre à vos yeux.

SCÈNE IV.

PAN, DORIS.

PAN.

Doris, je vous cherche en tous lieux,
Sans cesse mon amour accroît sa violence :
Mon cœur, trop épris de vos yeux,
N'est content qu'en votre présence.

DORIS.

Il semblerait en ce moment
Que votre amour serait extrême.
Il s'est augmenté promptement,
Mais il s'affaiblira de même.

PAN.

Ah ! pourquoi prenez-vous cet injuste détour ?
Faut-il dans l'avenir me chercher une offense ?
Ingrate, en voyant mon amour,
Pourquoi prévoir mon inconstance !

DORIS.

Non, je ne veux jamais partager vos désirs ;
Mon cœur craint trop de faire un infidèle :
La peine qui suit les plaisirs

N'en est que plus cruelle.

PAN.

Vous vous consoleriez dans une amour nouvelle
De la perte de mes soupirs.
Le moment qui nous engage
Est un agréable moment ;
Mais celui qui nous dégage
Ne laisse pas d'être charmant.
Croyez-moi, bannissez une crainte inquiète ;
Doris, laissez-moi vivre heureux sous votre loi.

DORIS.

Voulez-vous que j'accepte une volage foi,
Moi qui brûlai toujours d'une flamme parfaite ?

PAN.

Eh bien ! vous ferez avec moi
L'essai d'une douce amourette.

L'Amour n'aura pour nous que de charmans appas ;
Nous briserons nos fers quand nous en serons las.

DORIS.

Eh bien ! à votre amour je ne suis plus rebelle,
Et je consens enfin à m'engager.
Voyons, dans notre ardeur nouvelle,
Si vous m'apprendrez à changer,
Ou si je vous rendrai fidèle.

ENSEMBLE.

Cédons à nos tendres désirs ;
Qu'un heureux penchant nous entraîne ;
Et que l'Amour laisse aux Plaisirs
Le soin de serrer notre chaîne !

PAN.

Mais on vient en ces lieux ; suspendons nos soupirs.

SCÈNE V.

ISSÉ, LE GRAND-PRÊTRE, troupe de PRÊTRES et de PRÊTRESSES DE DODONE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ministres révérés de ces lieux solitaires,
Vous, qu'une sainte ardeur retient dans ce séjour,
Commencez avec moi nos augustes mystères;
Qu'Issé sache le sort que lui garde l'Amour!

CHŒUR.

Commençons nos mystères;
Qu'Issé sache le sort que lui garde l'Amour!

LE GRAND-PRÊTRE.

Arbres sacrés, rameaux mystérieux,
Troncs célèbres, par qui l'avenir se révèle,
Temple, que la nature élève jusqu'aux cieux,
A qui le printems donne une beauté nouvelle;
Chênes divins, parlez tous;
Dodone, répondez-nous.

CHŒUR.

Chênes divins, parlez tous;
Dodone, répondez-nous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mais déjà chaque branche agite sa verdure,
Les arbres semblent s'ébranler:
Chaque feuille murmure,
L'oracle va parler.

L'ORACLE.

« Issé doit s'enflammer de l'ardeur la plus belle;
» Apollon veut être aimé d'elle. »

ISSÉ, à part.

O ciel! quel oracle pour moi!
Que d'affreux malheurs je prévoi!

LE GRAND-PRÊTRE.

Dryades et Silvains, venez lui rendre hommage;
Honorez Apollon dans celle qui l'engage.

SCÈNE VI.

ISSÉ, LE GRAND-PRÊTRE, troupe de PRÊTRES et de PRÊTRESSES de Dodone, troupe de FAUNES, de SATYRES et de DRYADES.

CHŒUR.

Chantons, chantons Issé; chantons ses traits vainqueurs;
Célébrons ses beaux yeux, maîtres de tous les cœurs.

(On danse.)

UNE DRYADE.

Ici les tendres oiseaux
Goûtent cent douceurs secrètes,
Et l'on entend ces côteaux
Retentir des chansonnettes
Qu'ils apprennent aux échos.

Sur ce gazon, les ruisseaux
Murmurent leurs amourettes;
Et l'on voit jusqu'aux ormeaux,
Pour embrasser les fleurettes,
Pencher leurs jeunes rameaux.

(On danse.)

UNE DRYADE, à Issé.

Cédez et remportez une douce victoire;

Joignez aux charmes de la Gloire
Le plaisir touchant de l'Amour.
Rendez votre triomphe aussi doux que durable.
Vous enchaînez le dieu le plus aimable ;
Qu'il vous enchaîne à votre tour !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une grotte.

SCÈNE I.

ISSÉ.

Funeste amour ; ô tendresse inhumaine !
Pourquoi vous inspirais-je au cœur d'un dieu jaloux ?
J'aurais mieux aimé son courroux,
Je craignais cent fois moins sa haine.
Quel destin pour moi ! quelle peine !
(On entend une espèce d'écho qui lui répond.)
Qu'entends-je ? Quelle voix se mêle à mes sanglots ?
Qui me répond ici ? Seraient-ce les échos ?
Hélas ! ne cessez point de partager ma plainte,
Plaignez l'état où je me vois ;
Soupirez des tourmens dont je me sens atteinte,
Et gémissez du sort qui s'oppose à mon choix.

Vainement, Apollon, votre grandeur suprême
Fera luire à mes yeux ce qu'elle a de plus doux ;
Je ne changerai pas pour vous
Le fidèle berger que j'aime.
Mais, quel concert harmonieux
Vient troubler le silence et la paix de ces lieux ?

SCÈNE II.

ISSÉ, LE SOMMEIL, accompagné de SONGES, de ZÉPHIRS et de NYMPHES.

CHŒUR.

Belle Issé, suspendez vos plaintes ;
Goûtez les charmes du repos.
Le Sommeil, pour calmer vos craintes,
Vous offre ses plus doux pavots.

ISSÉ.

Qui vous intéresse à ma peine ?
Apprenez-moi du moins quel ordre vous amène ?
Quel dieu propice est touché de mes maux ?

CHŒUR.

Belle Issé, etc.

ISSÉ.

C'en est fait, le repos va suspendre mes larmes.
En vain la douleur que je sens
Veut me défendre de ses charmes ;
Le Sommeil malgré moi s'empare de mes sens.

LE SOMMEIL.

Songes, pour Apollon, signalez votre zèle ;
Il veut de cette nymphe éprouver tout l'amour.
Tracez à ses esprits une image fidèle
De la gloire du dieu du jour.

SCÈNE III.

HILAS, ISSÉ, endormie.

HILAS.

Que vois-je? C'est Issé qui repose en ces lieux!
J'y venais pour plaindre ma peine :
Mais mes cris troubleraient son repos précieux;
Renfermons dans mon cœur une tristesse vaine.

Vous, ruisseaux amoureux de cette aimable plaine,
Coulez si lentement, et murmurez si bas,
Qu'Issé ne vous entende pas.

Zéphirs, remplissez l'air d'une fraîcheur nouvelle;
Et vous, Échos, dormez comme elle.

Que d'attraits! que d'appas! contentez-vous, mes yeux,
Parcourez tous ses charmes;
Payez-vous, s'il se peut, des larmes
Que vous répandîtes pour eux.

ISSÉ, se réveillant.

Qu'ai-je pensé? Quel songe est venu me séduire?
J'ai cru voir Apollon quitter les cieux pour moi;
Je me trouvais sensible à l'ardeur qui l'inspire;
Un mutuel amour engageait notre foi.

Hélas! cher Philémon, pour qui seul je soupire,
Ne me reprochez point ces songes impuissans;
Mon cœur n'a point de part à l'erreur de mes sens.

HILAS.

Ciel! qu'entends-je? et le puis-je croire?
Quoi? le tendre Apollon, qui veut vous engager,

e peut à mon rival arracher la victoire?
uand vous charmez un dieu, vous aimez un berger?
t j'ai contre ma flamme et l'Amour et la Gloire!

'en est trop, il faut fuir vos funestes attraits.
e vais traîner ailleurs une mourante vie;
'Amour ne m'offre ici que de cruels objets.
Vos feux, mon désespoir, ma constance trahie,
Cruelle, tout m'engage à ne vous voir jamais.

ISSÉ.

Que je plains les malheurs dont sa flamme est suivie!

SCÈNE IV.

PAN, ISSÉ.

PAN.

PHILÉMON, belle Issé, souffre un sort rigoureux;
L'oracle l'étonne et l'alarme :
Il craint qu'infidèle à ses vœux,
Ce qui l'afflige ne vous charme.

ISSÉ.

Où pourrai-je le rencontrer?
Je brûle de détruire un soupçon qui m'outrage.

PAN.

Je l'ai laissé dans le prochain bocage.

ISSÉ.

Vole, Amour, suis mes pas, et viens le rassurer.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une solitude.

SCÈNE I.

DORIS.

CHANTEZ, oiseaux, chantez : que votre sort est doux !
Vous ne brûlez jamais que d'ardeurs mutuelles :
Vous êtes amoureux, et n'êtes point jaloux.

Chantez, oiseaux, chantez, que votre sort est doux !
Le seul plaisir vous rend fidèles ;
On n'est heureux qu'en aimant comme vous.

Chantez, oiseaux, chantez ; que votre sort est doux !

SCÈNE II.

PAN, DORIS.

PAN.

QUEL sujet a conduit Doris en ce bocage ?

DORIS.

J'y viens rêver à votre humeur volage ;
Vous vous lassez bientôt d'être dans mes liens ;

Un nouvel objet vous engage,
Et vous cherchez déjà d'autres yeux que les miens.

PAN.

Sur quoi prenez-vous ces alarmes?

DORIS.

Non, je n'en doute point, vous aimez d'autres charmes;
Je vous ai vu suivre les pas
De la jeune Thémire :
Si vous la trouviez sans appas,
Qu'aviez-vous à lui dire?

PAN.

Je lui disais que, pour nous aimer bien,
Il faut bannir le reproche et la crainte.
Un cœur jaloux n'est pas fait pour le mien.
Et je veux aimer sans contrainte.
Mais vous, qui vous troublez par d'injustes soucis,
Que disiez-vous au jeune Iphis?

DORIS.

Je lui disais qu'un cœur volage
Ne pourra jamais m'engager.
Eh! que ferais-je d'un berger
De qui la flamme se partage?

PAN.

Vous m'avez entendu, Doris, je vous entends.
Eh bien! n'affectons point une constance vaine.
Nos cœurs ne sont pas faits pour une même chaîne;
Choisissons d'autres fers dont ils soient plus contens.

ENSEMBLE.

Nos cœurs ne sont pas faits pour une même chaîne;
Choisissons d'autres fers dont ils soient plus contens.

PAN.

Heureuse mille fois, heureuse l'inconstance!

Le plus charmant amour
Est celui qui commence
Et finit en un jour.

Heureuse mille fois, heureuse l'inconstance !
Mais j'aperçois la nymphe, et Philémon s'avance.

SCÈNE III.

APOLLON, ISSÉ

APOLLON.

Non, je ne puis me rassurer :
Par vos sermens et par vos larmes
Vous tâchez vainement de bannir mes alarmes :
Non, je ne saurais espérer
Que vous vouliez me préférer
Au dieu puissant qui se rend à vos charmes.

ISSÉ.

Croirai-je, ingrat, que vous m'aimez,
Si vous refusez de me croire ?

APOLLON.

Les nœuds que l'Amour a formés
Vont être brisés par la Gloire.

Pardonnez mes transports jaloux ;
J'ai tout à redouter, puisqu'elle est ma rivale.

ISSÉ.

Je ne la connais point, cette Gloire fatale ;
Mon cœur ne reconnaît que vous.

Je le disais à cette solitude ;
Elle sait mes tourmens secrets :

Que ne peut-elle, hélas! répéter mes regrets,
Pour vous tirer d'inquiétude?
C'est moi qui vous aime
Le plus tendrement.

ENSEMBLE.

C'est moi qui vous aime
Le plus tendrement.

Si vous m'aimiez de même,
Mon sort serait charmant.

C'est moi qui vous aime
Le plus tendrement.

APOLLON.

Non, non, vous m'oublirez pour la grandeur suprême.

ISSÉ.

Que vos soupçons me font souffrir!
Ciel! ne puis-je vous en guérir?

Apollon, en ces lieux, hâtez-vous de paraître :
Par des attraits pompeux tâchez de m'attendrir;
Ce berger de mon cœur sera toujours le maître;
Et les vœux éclatans que vous viendrez m'offrir
Ne serviront... Hélas! qu'osé je dire?
Mes transports indiscrets pressent votre malheur.
Ce dieu qu'un vain amour inspire,
Se vengera sur vous du refus de mon cœur.

Mais, que vois-je! Quelle puissance
En un palais superbe a changé ce séjour?

(Le théâtre change, et représente un palais magnifique : on voit les Heures qui descendent du ciel sur des nuages.)

APOLLON.

Je vois les Heures; leur présence

SCÈNE IV.

APOLLON, ISSÉ, LES HEURES, TROUPE D'EUROPÉENS, D'EUROPÉENNES, DE CHINOIS, D'AMÉRICAINS, D'AMÉRICAINES.

CHŒUR.

Que tes plaisirs sont doux, que ta gloire est extrême!
Que ta félicité dure autant que toi-même!

(On danse.)

UNE EUROPÉENNE, alternativement avec le chœur.

Ah! que d'attraits suivront votre tendresse!
Que de plaisirs naîtront de vos amours!
Aimez sans cesse,
Tout vous en presse;
Que vos feux redoublent toujours!
Aimez sans cesse,
Tout vous en presse:
Sans amours,
Est-il de beaux jours!

(On danse.)

CHŒUR.

Que tes plaisirs sont doux! que ta gloire est extrême!
Que ta félicité dure autant que toi-même!

FIN D'ISSÉ.

LE

TRIOMPHE DES ARTS,

BALLET EN CINQ ENTRÉES;

PAR LAMOTTE;

Représenté, pour la première fois, le 16 mai 1700.

PERSONNAGES.

PREMIÈRE ENTRÉE.

APOLLON.
Le prêtre d'APOLLON.
Troupe de ceux qui ont servi à la construction du temple.
VÉNUS.
Troupe de Grâces et de Plaisirs.

SECONDE ENTRÉE.

SAPHO.
DORIS.
La prêtresse de VÉNUS.
Troupe d'amans et d'amantes consacrés à Vénus.
PHAON.
NEPTUNE.

TROISIÈME ENTRÉE.

AMPHION.
EURISTE.
Troupe de sauvages.
NIOBÉ.

QUATRIÈME ENTRÉE.

CAMPASPE.
ASTÉRIE.
APELLE.
ALEXANDRE.
Troupe d'élèves d'APELLE.
Troupe d'étrangers.

CINQUIÈME ENTRÉE.

PYGMALION.
Une propétide.
VÉNUS.
La statue animée.
Troupe des arts conduits par la danse.

LE

TRIOMPHE DES ARTS,

BALLET.

PREMIÈRE ENTRÉE.

L'ARCHITECTURE.

e théâtre représente un temple qu'on vient d'élever à Apollon, dieu des arts.

E GRAND PRÊTRE, TROUPE DE CEUX QUI ONT SERVI A LA CONSTRUCTION DU TEMPLE.

E GRAND PRÊTRE D'APOLLON qui a dédié le temple.

E temple par vos soins est enfin achevé :
pollon s'en promet une gloire nouvelle.
C'est vous qui l'avez élevé ;
aites-y les premiers éclater votre zèle ;
élébrez Apollon, célébrez sa puissance ;
Les Arts lui doivent leur naissance.
Célébrez sa gloire à jamais ;
Que votre zèle égale ses bienfaits !

CHŒUR.

Célébrons Apollon, célébrons sa puissance :
Les Arts lui doivent leur naissance.
Célébrons sa gloire à jamais ;
Que notre zèle égale ses bienfaits !

VÉNUS, sur son char.

Cessez, mortels, cessez un vain hommage.
Faites d'un autre nom retentir ce séjour ;
Du dieu des Arts ce temple est le partage,
Apollon l'est moins que l'Amour,
Que de nouveaux objets annoncent sa victoire !
Mortels, reconnaissez sa gloire.

(Les statues du temple se changent en des Amours qui tiennent les attributs des Arts.)

(Une symphonie annonce Apollon.)

VÉNUS.

Mais qu'entends-je ! Apollon vient lui-même en ces lieux !
Prétend-il résister au plus puissant des dieux !

APOLLON.

Non, non, ne croyez pas que je vienne défendre
Le droit que mes soins m'ont acquis.
Vénus, je cède à votre fils
Tous les titres qu'il voudra prendre.
L'Amour par de funestes coups
Ne m'a que trop appris à craindre son courroux.
Mais l'honneur dont il veut relever sa puissance
Appartient comme à nous au héros de la France.
Laissons-en le partage à cet auguste roi :
Les Arts lui doivent plus qu'à l'Amour et qu'à moi.

VÉNUS.

Mon fils consent à ce partage.

n'est point pour ce roi de nom trop glorieux.
Il est du ciel le plus parfait ouvrage,
Et sa grandeur fait la gloire des dieux:

Venez, Plaisirs; formez la fête la plus belle;
Attirez, s'il se peut, ses augustes regards;
Faites voir dans nos jeux le triomphe des Arts,
Que chaque jour il renouvelle.

UN HOMME ET UNE FEMME DE LA FÊTE.

Il est un tems pour être sage,
C'est notre dernière saison :
Mais, quand on est dans le bel âge,
L'Amour sied mieux que la Raison.

Malgré nos soins l'Amour nous blesse,
On ne peut éviter ses traits :
Il a des droits sur la jeunesse
Dont il ne dispense jamais.

VÉNUS.

A quoi sert de se défendre
De former d'aimables nœuds?
L'Amour seul peut nous apprendre
Le secret de vivre heureux.
Aimons le poids de nos chaînes.
L'Amour compte nos soupirs.
C'est sur nos soins et nos peines
Qu'il mesure nos plaisirs.

CHŒUR.

L'Amour nous suit dans cet asile;
Il n'est permis qu'à ses ardeurs
De troubler la paix tranquille

Qui règne dans les jeunes cœurs.

VÉNUS.

Par de plus nobles jeux attirez les regards.
Allez vous transformer pour la gloire des Arts.

FIN DE LA PREMIÈRE ENTRÉE.

SECONDE ENTRÉE.

LA POÉSIE.

Le théâtre représente le temple de Vénus, d'où l'on découvre la mer.

SCÈNE I.

SAPHO.

Amour; tu ne te plais qu'à tromper nos désirs.
Non, tu n'as point de douces chaînes.
Tu ne promets que des plaisirs,
Et tu ne donnes que des peines.
Quand un ingrat pour moi se sentit enflammer,
Devois-tu me le peindre et fidèle et sincère?
Pourquoi l'aider à me charmer?
Où sont tous ces sermens que tu lui fesais faire?
Quand j'ai commencé de l'aimer
J'ai cessé de lui plaire.

Amour, tu ne te plais qu'à tromper nos désirs,
Non, tu n'as point de douces chaînes.
Tu ne promets que des plaisirs,
Et tu ne donnes que des peines.

SCÈNE II.

SAPHO, DORIS.

DORIS.

J'ai fait ce que vous souhaitez ;
Pour vous plaire ici tout s'empresse :
On va bientôt offrir à la déesse
L'hommage ingénieux que vous lui présentez.

Sapho, vous avez lieu de croire
Que Vénus à vos vœux prêtera son secours.
Quand vous servez si bien sa gloire,
Elle doit servir vos amours.

SAPHO.

Tu me flattes en vain, la douleur me surmonte ;
Je me meurs d'amour et de honte.

Quelle fatale ardeur a séduit mes esprits ?
Quel est l'excès où je m'engage ?
Malheureuse ! je cours après un cœur volage,
Et je viens chercher ses mépris !
Mais, hélas ! je n'ai pu m'empêcher de le suivre ;
Quelque sort que l'ingrat me réserve en ces lieux,
Loin de lui je ne saurais vivre ;
Il me sera plus doux d'expirer à ses yeux.

DORIS.

Il est tems que l'espoir succède à votre peine.
De quel plaisir ne jouirez-vous pas
Si votre amant reprend sa chaîne !
Ah ! qu'un inconstant a d'appas,
Quand l'Amour le ramène !

SAPHO.

Eh ! l'ingrat devait-il porter ailleurs sa foi ?
Peut-il trouver un cœur qui l'aime comme moi ?
Tu connais ma tendresse extrême.
Mon cœur est tout rempli de ce perfide amant ;
Le jour, la nuit, le sommeil même
Ne peut m'en distraire un moment.
Tout m'entretient de l'objet qui m'enchante ;
C'est la seule douceur qui flatte mon ennui :
Sans cesse à mes regards son image est présente,
Et même en te parlant je te vois moins que lui.

DORIS.

Que votre ardeur est violente !
Mon ame s'attendrit au récit de vos feux.
Hélas ! que vous seriez contente,
Si le plus tendre cœur était le plus heureux !

SAPHO, DORIS.

Hélas ! que { je serais / vous seriez } contente,
Si le plus tendre cœur était le plus heureux !

DORIS

Mais votre sort va prendre une face nouvelle.
On s'avance en ces lieux, prenez un doux espoir.
La déesse va recevoir
L'hommage qu'Apollon vous a dicté pour elle.

SCÈNE III.

SAPHO, DORIS, LA PRÊTRESSE DE VÉNUS, troupe D'AMANS et D'AMANTES consacrés à la déesse, et portant les attributs des dieux, dont ils élèvent un trophée à Vénus. Ils chantent l'hymne que Sapho a composé à l'honneur de Vénus, pour se la rendre favorable.

LE CHŒUR.

Régnez, Vénus; régnez, favorable déesse;
Charmez les cœurs que l'Amour blesse.
Enchantez la terre et les cieux,
Triomphez à jamais des mortels et des Dieux.

LA PRÊTRESSE.

Exercez dans le monde un empire suprême;
Faites sentir partout vos charmantes langueurs.
On jouit sous vos lois d'une douceur extrême,
Et vous répandez dans les cœurs
Tous les plaisirs que vous goûtez vous-même.

LE CHŒUR.

Régnez; Vénus, etc.

UN AMANT ET UNE AMANTE.

Tendres cœurs, sur ces rivages
Goûtez le sort le plus doux:
Vos plaisirs sont les hommages
Que Vénus attend de vous.

Quelle est l'ame
Qui ne s'enflamme?
Sans amour
A-t-on un beau jour?

Tendres cœurs, etc.

Elle aime à servir nos feux ;
Ses plus doux vœux
Sont de nous rendre heureux.

Tendres cœurs, etc.

DEUX AUTRES AMANS.

Jeunes cœurs, si vous voulez charmer,
Laissez-vous enflammer ;
Le secret de plaire
Est de bien aimer.

L'Amour fuit la beauté sévère :
Sans ses feux, les plus doux appas
Ne touchent pas.

Jeunes cœurs, etc.

Aimons tous ; notre cœur en doit faire
Son unique affaire.
Qui sent l'amour
L'inspire à son tour.

Jeunes cœurs, etc.

LA PRÊTRESSE.

Quel transport me saisit ? et quelle ardeur m'enflamme ?
La nuit de l'avenir se dévoile à mes yeux.
Tremblez, mortels ; le ciel vient d'éclairer mon ame :
Que tout respecte en moi la présence des Dieux !

Sapho, c'est trop verser de larmes :
Le repos désormais va régner dans ton cœur.
Je vois la fin de tes alarmes,
Et je ne saurais voir la fin de ton bonheur.

SCÈNE IV.

SAPHO.

Revenez, doux plaisir, revenez dans mon cœur ;
L'espérance vous y rappelle.

L'Amour, touché de ma langueur,
Va renouer pour moi les nœuds d'un infidèle.

Revenez, doux plaisirs, etc.

Rien ne troublera plus une flamme si belle :
Ce qu'elle eut pour moi de rigueur
M'y fera retrouver une douceur nouvelle.

Revenez, doux plaisirs, etc.

Mais ciel ! c'est mon amant qui paraît dans ces lieux.
Pour connaître son cœur, cachons-nous à ses yeux.

SCÈNE V.

PHAON, SAPHO.

PHAON, sans voir Sapho.

O Vénus ! sois sensible au trouble où tu me vois.
L'Amour t'implore par ma voix.
Je cherche dans ces lieux une nymphe charmante ;
Et pour me ranger sous sa loi,
Je me dérobe aux vœux de la plus tendre amante.
Fais que toute l'ardeur qu'elle sentait pour moi

ısse dans l'objet qui m'enchante.
ıs ! sois sensible au trouble où tu me vois !
'Amour t'implore par ma voix.

SAPHO.

, c'est donc là le sujet qui t'amène ?
ens prier Vénus pour de nouveaux liens ?
la presse en vain de renouer ta chaîne :
cœur lui fait des vœux qui détruisent les miens.

PHAON.

m'avez entendu, je n'ai rien à répondre ;
Mon changement est éclairci.
Mais pourquoi chercher jusqu'ici
Le vain plaisir de me confondre ?

SAPHO.

uel, c'est donc le seul dont je dois me flatter ?

PHAON.

Amour sous d'autres lois a voulu m'arrêter.

SAPHO.

O ciel ! faut-il qu'un ingrat me déclare
Qu'à sortir de mes fers il a pu consentir !
Je n'en veux point l'aveu, barbare ;
Je n'en veux que le repentir.

Heureuse qu'à mon gré ton amour pût renaître !

PHAON.

Un cœur suit toujours son penchant ;
Il ne connaît point d'autre maître :
Rien ne peut le rendre constant,
Que le plaisir qu'il sent à l'être.

SAPHO.

Quoi ! rien ne peut pour moi rallumer tes ardeurs ?

PHAON.

Accusez-en le dieu qui dispose des cœurs.

SAPHO.

Toi, que pour mon amant ma muse a fait connaître,
Ingrat, tu trahis nos amours!
Nos noms sont unis pour toujours,
Et nos cœurs ne le peuvent être!

Grands Dieux! pourquoi donc ce présage
Dont vous me flattiez aujourd'hui?
Vous deviez sous mes lois ramener un volage,
Mais vous me trompez comme lui.
Ah! c'en est trop, suivons la fureur qui me guide,
Terminons un funeste sort.
Je n'ai pu t'arracher un seul soupir, perfide!
Il faut l'obtenir par ma mort.
(Elle court se précipiter dans la mer.)

PHAON.

Arrêtez, arrêtez; où courez-vous, cruelle?
O ciel! elle périt! quelle douleur mortelle!

SCÈNE VI.

NEPTUNE, PHAON.

(On entend une symphonie agréable.)

PHAON.

Quels sons de mes regrets interrompent le cours?
Cessez, charmans concerts, laissez-moi ma tristesse.
C'est pour moi que Sapho vient de finir ses jours.
Du moins je la plaindrai sans cesse,

Si je n'ai pu l'aimer toujours.

NEPTUNE, paraît sur la mer.

Cesse de plaindre une déesse.

Sapho prend sa place en ce jour
Entre les filles de mémoire.
Le ciel, qui prend soin de sa gloire,
Veut l'égaler à son amour.

FIN DE LA SECONDE ENTRÉE.

TROISIÈME ENTRÉE.

LA MUSIQUE.

Le théâtre représente un désert.

SCÈNE I.

AMPHION, MÉNALE.

AMPHION.

Hélas! avec un cœur si généreux, si tendre,
Que n'avais-je un trône à donner!
Pour l'objet de ma flamme on m'en verrait descendre
Ma main prompte à le couronner
Se chargerait d'un soin que les Dieux devaient prendre.

Hélas! avec un cœur, etc.

MÉNALE.

Espérez tout de votre voix:
Rassemblez les humains, obtenez leurs hommages.
Vous savez attirer les rochers et les bois;
Les mortels sont-ils plus sauvages?

AMPHION.

Je vais enfin tenter ce dessein glorieux;
Que ne peut point mon art seconde par les Dieux!

QUATRIÈME ENTRÉE.

LA PEINTURE.

Le théâtre représente le cabinet d'Apelle dans le palais d'Alexandre, où son histoire est peinte de la main d'Apelle.

SCÈNE I.

CAMPASPE.

Qu'un cœur est prévenu quand sa flamme est extrême !
Qu'il trouve de raisons pour aimer ce qu'il aime !
Contre mes vœux la gloire a beau se déclarer,
La raison vainement s'arme pour les détruire ;
L'Amour sait bien mieux nous séduire
Que la raison ne sait nous éclairer.

Qu'un cœur est prévenu quand sa flamme est extrême !
Qu'il trouve de raisons pour aimer ce qu'il aime !

SCÈNE II.

CAMPASPE, ASTÉRIE,

CAMPASPE.

Apelle en ces lieux va se rendre ;
C'est ici que sa main doit achever mes traits :
Mais je crains que son art n'ajoute à mes attraits,
Et ne redouble encor la flamme d'Alexandre.

AMPHION.

Pourquoi vous en étonnez-vous?
C'est vous qui les avez fait naître.
Ces mortels à ma voix rassemblés dans ces lieux,
Ces remparts, ces palais, l'ornement de la Grèce,
Sont les effets de l'ardeur qui me presse,
Et cette ardeur est l'effet de vos yeux.
A suivre vos lois tout aspire.
Régnez, et jouissez d'un destin plein d'attraits :
Commencez ici votre empire,
Qu'il s'étende partout, et qu'il dure à jamais.

(Le chœur répète ces quatre derniers vers.)

AMPHION.

Les yeux de tous les cœurs vous attirent l'hommage.
Avec moi tout embrasse un empire si doux :
Non, il n'est point de cœur assez sauvage
Pour l'être encore auprès de vous.

NIOBÉ.

Hélas! tout ce pouvoir ne touche point mon ame;
Je hais ces nouveaux soins dont vous m'embarrassez.
Avez-vous cru que ma flamme
Ne m'occupait pas assez?

Jamais pour la grandeur suprême
Ai-je formé les moindres vœux?
Ah! vous savez trop bien que mon cœur amoureux
Ne cherchait en vous que vous même.

AMPHION.

Pour gage éclatant de ma foi
Je vous devais une couronne :
Le pouvoir que mon art vous donne
Devait prouver celui que vous avez sur moi.

NIOBÉ.

e voulais sur vous seul étendre ma victoire,
De quoi me sert le rang où je monte en ce jour?
Retranchez plutôt de ma gloire
Pour ajouter à votre amour.

AMPHION.

Rien n'est si fort que l'amour qui m'engage.
Jamais on n'a brûlé d'une si vive ardeur.
Il faudrait avoir plus d'un cœur
Pour en ressentir davantage.

AMPHION ET NIOBÉ.

Qu'à vos vœux ici tout réponde!
C'est de vos seuls plaisirs que je fais mon bonheur.
Vivez heureux, } et régnez dans le monde.
Vivez heureuse, }
Aussi long-tems que dans mon cœur.

CHŒUR.

A suivre vos lois tout aspire;
Régnez, et jouissez d'un destin plein d'attraits.
Commencez sur nous votre empire,
Qu'il s'étende partout, et qu'il dure à jamais!

(Les Sauvages élèvent un trône à Amphion et à Niobé, et leur rendent leurs hommages.)

UN SAUVAGE.

Quel est le cœur qu'un tendre amour n'entraîne?
Qui peut dompter ses aimables langueurs?
De tous nos traits souvent l'attaque est vaine,
Et nos efforts ne sont pas tous vainqueurs.
Mais l'Amour porte une atteinte certaine;
Ses traits charmans ne manquent point les cœurs.

NIOBÉ.

Amour, c'est à toi seul que je dois mes plaisirs.

APELLE.

Vénus est la beauté que l'univers adore;
Tout cède à ses charmes vainqueurs:
Mais qui vous voit est plus épris encore,
Et ses yeux n'ont jamais allumé dans les cœurs,
Le feu qui pour vous me dévore.

CAMPASPE.

Que venez-vous m'apprendre? Apelle, vous m'aimez!

APELLE.

J'en fais un aveu téméraire:
Mais, malgré moi, vous me charmez,
Et j'ai trop d'amour pour le taire.

Mon amour à la gloire est venu m'animer,
Le monde est embelli de ce qu'il m'a fait faire;
Je voulais être au moins digne de vou aimer,
Si je ne l'étais de vous plaire.

CAMPASPE.

Hélas!

APELLE.

Que ce soupir trouble mon cœur jaloux!
Il s'échappe pour Alexandre,
Et m'annonce votre courroux.
A ce partage, hélas! je devais bien m'attendre.

CAMPASPE.

Que vous êtes cruel de ne le pas comprendre!

APELLE.

Que croire? et que me dites-vous?
Aurais-je quelque part à ce soupir si tendre?

CAMPASPE.

Mes yeux osent le dire, et vous n'osez l'entendre.

APELLE.

Ah! c'est trop de plaisirs; mon cœur les ressent tous:

Je vais de leur excès mourir à vos genoux.

(Il se jette aux genoux de Campaspe, et il y est surpris par Alexandre.)

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, CAMPASPE, APELLE.

ALEXANDRE.

Que vois-je? on me trahit! ô Dieux! le puis-je croire?
Quel malheur m'accable en ce jour!
Ciel! me fais-tu payer les faveurs de la Gloire
Par les outrages de l'Amour?

(A Apelle.)

Perfide! c'est sur toi qu'il faut venger ma peine:
J'éteindrai dans ton sang ta téméraire ardeur:
Rien ne peut t'arracher au courroux qui m'entraîne.
Jusqu'à la vengeance et la haine,
Tout est extrême dans mon cœur.

CAMPASPE.

Ah! faites grâce à sa tendresse.
Son cœur pour moi s'est laissé prévenir:
Vous avez la même faiblesse;
Pourquoi voulez-vous l'en punir?

ALEXANDRE.

Cruelle, c'en est trop, son ardeur vous est chère;
C'est ce qui contre lui doit encor m'animer:
Son crime est d'être heureux plutôt que téméraire.
Il ne périra pas pour oser vous aimer,
Mais pour savoir vous plaire.

CAMPASPE.

Ah! Seigneur, gardez-vous d'attenter à son sort!
N'allez point vous couvrir d'une tache éternelle:
Quand son art vous assure une vie immortelle,
Pourriez-vous lui donner la mort?

APELLE.

Non, non; suivez les transports de votre ame,
Faites-moi tomber sous vos coups.
Je ne puis surmonter ma flamme,
Ni soutenir votre courroux.

ALEXANDRE.

Eh bien! c'est donc à moi de me vaincre moi-même;
Mon cœur doit être le plus fort.
Mais quoi! céder ce que l'on aime!
Ah! quel cœur l'est assez pour un si grand effort?

APELLE ET CAMPASPE.

Sur vous-même aujourd'hui remportez la victoire,
Couronnez notre amour, et comblez votre gloire.

ALEXANDRE à Campaspe.

Je dompte enfin pour vous l'amour le plus ardent;
Jamais je n'ai souffert une si rude guerre:
Je suivais mon penchant en soumettant la terre,
Et j'y résiste en vous cédant.

CAMPASPE.

Seigneur, cet effort nous engage...

ALEXANDRE.

Je vous laisse. A vos vœux je viens de consentir:
Mais, en vous voyant davantage,
Je craindrais de m'en repentir.

SCÈNE V.

APELLE, CAMPASPE.

APELLE.

Vous qu'une noble ardeur a rangés sous mes lois,
Qui cherchez par mon art une illustre mémoire,
Venez, accourez à ma voix :
Célébrez mon amour, célébrez ma victoire ;
Chantez mon bonheur et ma gloire.

Par des jeux nouveaux et charmans
Secondez les transports de deux heureux amans.

(Des élèves d'Apelle lui amènent des étrangers attirés par sa réputation, qui se joignent avec eux pour célébrer son bonheur.)

UN INDIEN.

Partout la renommée a pris soin de répandre
De ton art enchanteur les prodiges divers ;
Ton nom vole aussi loin que le nom d'Alexandre.
Nous venons t'admirer du bout de l'univers.

CHŒUR.

Célébrons son amour, célébrons sa victoire ;
Chantons son bonheur et sa gloire.

UN ELÈVE D'APELLE.

Nos beaux ans
Sont le bon tems
Pour la tendresse.
Que les coups d'Amour sont doux
Dans la jeunesse !
Il n'est point de bien pour nous,

S'il ne nous blesse.
Quand un cœur
Fuit son ardeur,
Qu'il est à plaindre!
Ce vainqueur
Pour son bonheur
Veut le contraindre.
Cédons tous,
De nos vœux il est jaloux,
C'est son courroux
Qu'un cœur doit craindre.

UNE INDIENNE A APELLE ET A CAMPASPE.

Vous attachez tous deux les grâces sur vos pas,
Vous gagnez tous les cœurs par d'invincibles armes;
L'art fait briller par vous ses plus puissans appas,
Et la nature en vous fait briller tous ses charmes.

FIN DE LA QUATRIÈME ENTRÉE.

CINQUIÈME ENTRÉE.

LA SCULPTURE.

Le théâtre représente l'atelier de Pygmalion, au milieu duquel paraît la statue dont il est charmé.

SCÈNE I.

PYGMALION.

Fatal Amour! cruel vainqueur!
Quels traits as-tu choisis pour me percer le cœur?
Je goûtais une paix profonde;
L'estime des mortels avait comblé mes vœux.
Pourquoi viens-tu, par de bizarres feux,
Me rendre la fable du monde?

Fatal Amour! cruel vainqueur!
Quels traits as-tu choisis pour me percer le cœur?
Je tremblais de t'avoir pour maître,
J'ai craint d'être sensible; il fallait m'en punir:
Mais devais-je le devenir
Pour un objet qui ne peut l'être?

Fatal Amour! cruel vainqueur!
Quels traits as-tu choisis pour me percer le cœur?
Cette beauté que rien n'égale.....

SCÈNE II.

PYGMALION, UNE PROPÉTIDE.

LA PROPÉTIDE.

Ingrat, c'est donc ici que tu portais tes pas?
Où t'entraîne sans cesse une flamme fatale?
Tu me fuis pour chercher d'insensibles appas,
Et cet ouvrage est ma rivale!

PYGMALION.

Accusez-en le céleste courroux;
Je brûle d'une ardeur que je ne puis éteindre;
Mon cœur se la reproche encore plus que vous;
Mais il n'en est que plus à plaindre.

Cessez d'aimer l'objet de la haine des Dieux;
Étouffez votre amour; que la raison le dompte;
Fuyez, fuyez loin de ces lieux,
Et cachez à jamais vos soupirs et ma honte.

LA PROPÉTIDE.

Que je fuie! ah! cruel, est-il en mon pouvoir?
En vain tu braves qui t'adore;
Par tes mépris mon feu s'irrite encore,
Ma vie est attachée au plaisir de te voir.
Non, tu n'es pas l'objet de la haine céleste,
C'est sur moi que le ciel épuise sa rigueur:
Et Vénus poursuit dans mon cœur,
Le reste malheureux d'un sang qu'elle déteste.
Ciel! tu ne daignes pas écouter mes regrets!
Tes regards sont sans cesse attachés sur ces traits,

Pourquoi ton art fit-il une image si belle ?
Hélas ! que n'ai-je ses attraits,
Ou que ne suis-je insensible comme elle ?

PYGMALION, regardant la statue.

Ah ! s'il était une mortelle....

LA PROPÉTIDE.

Ingrat ! n'achève pas tes barbares souhaits.

PYGMALION.

Non je ne puis le taire davantage :
Mon cœur cherche partout les traits de cet objet.
Et si c'est vous faire un outrage,
Je vous offre à percer le cœur qui vous le fait.

LA PROPÉTIDE.

Je punirai mieux ton caprice ;
C'est en t'aimant toujours qu'il faut venger ma foi.
Je ne puis inventer pour toi
Un plus cruel supplice.

PYGMALION.

O Vénus, mère des Plaisirs,
Daigne enfin calmer ta colère ;
Étouffe dans nos cœurs de malheureux désirs,
Ou consens à les satisfaire.

Qu'entends-je ? et quel éclat se répand dans ces lieux ?
C'est Vénus qui s'offre à mes yeux.

SCÈNE III.

VÉNUS, LA PROPÉTIDE, PYGMALION.

VÉNUS.

Je viens finir les maux où ta flamme t'engage ;

Mon fils pour ton bonheur veut s'unir avec moi ;
Je vais animer cette image,
Et l'Amour aussitôt doit l'enflammer pour toi.
C'est ainsi que ton art reçoit la récompense.

LA PROPÉTIDE.

Cruelle, à quel excès portes-tu ta vengeance ?
Non, barbare divinité,
Je ne redoute plus ta haine ;
Je te défie avec ta cruauté
De rien ajouter à ma peine.

Souffre à ton tour les maux que tu fais aux mortels :
Que ton fils te déclare une implacable guerre :
Et qu'avec moi toute la terre
Ose outrager ton nom, et briser tes autels !
Vain transport ! inutile plainte !
Le secours de ce fer servira mieux mon cœur ;
Mais il m'échappe, et la douleur
M'accable, et prévient son atteinte.

VÉNUS.

J'ai pitié de sa peine ; et par son changement
Je veux venger ma gloire et finir son tourment.

(Elle est changée en rocher.)

(A Pymalion.)

Toi, reconnais ta nouvelle conquête.
L'Amour veut servir tes désirs :
Bientôt, par une aimable fête,
Les Arts vont en ces lieux célébrer tes plaisirs.

(Vénus part, et l'Amour vole avec un flambeau devant la statue, qui devient animée.)

SCÈNE IV.

PYGMALION, LA STATUE.

LA STATUE.

Que vois-je? où suis-je? et qu'est-ce que je pense?
D'où me viennent ces mouvemens?
Que dois-je croire? et par quelle puissance
Puis-je exprimer mes sentimens?
Mais quel est cet objet! mon ame en est ravie;
Je goûte en le voyant le plaisir le plus doux.
Ah! je sens que les Dieux, qui me donnent la vie,
Ne me la donnent que pour vous.

PYGMALION.

De mes maux à jamais cet aveu me délivre.
Vous seule, aimable objet, pouviez me secourir:
Si le ciel ne vous eût fait vivre,
Il me condamnait à mourir.

LA STATUE.

Quel heureux sort pour moi! vous partagez ma flamme.
Ce n'est pas votre voix qui m'en instruit le mieux:
Mais je reconnais dans vos yeux
Ce que je ressens dans mon ame.

PYGMALION.

Pour un cœur tout à moi puis-je trop m'enflammer?
Que votre ardeur doit m'être chère!
Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

LA STATUE.

Et mes premiers soins de vous plaire.

Je suivrai toujours votre loi;

Prenez le soin du destin que j'ignore.
Tout ce que je connais de moi,
C'est que je vous adore.

PYGMALION ET LA STATUE.

Aimons-nous, aimons-nous toujours ;
Notre bonheur dépend de nos amours.

PYGMALION.

Ce concert nous annonce une agréable fête ;
Les Arts viennent ici célébrer ma conquête.

SCÈNE V.

PYGMALION, LA STATUE, CHŒUR DES ARTS conduit par la danse.

CHŒUR.

Jouissez d'un bonheur extrême.
Que de vos feux rien n'arrête le cours ;
Et que l'Amour vous apprenne lui-même
L'art de plaire et d'aimer toujours.

UN MATELOT, pour la navigation.

Embarquez-vous, jeunesse trop timide ;
Profitez d'un heureux loisir :
Aimez, aimez ; l'Amour est le seul guide
Qui mène les cœurs au plaisir.

UNE PAYSANNE, pour l'Agriculture.

Le plaisir est dans nos bocages
L'Amour nous y suit toujours :
Nous voyons tomber nos feuillages
Sans voir finir nos beaux jours.
Quand la belle saison cesse,

Nos cœurs ne sont pas moins contens,
Et la jeunesse et la tendresse
Nous tiennent lieu de printems.

UNE ACTRICE, représentant la musique, chante l'air italien.

« Un dolce canto di vaga beltà,
» Puol dar si vento diu cantar la liberta :
» Eì rende immota la dea vagante,
» El crin volante porger le fa.

L'ASTROLOGIE.

Amans que l'avenir alarme,
En vain sur votre sort vous consultez les cieux,
Vous en apprendrez plus de l'objet qui vous charme :
Le sort qui vous attend est écrit dans ses yeux.

LE CHŒUR.

Du doux bruit de nos chants que ces beaux lieux résonnent !
Que l'Hymen, que l'Amour vous couronnent !
Que ces dieux comblent vos désirs !
Jouissez de tous leurs plaisirs.

FIN DU TRIOMPHE DES ARTS.

OMPHALE.

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES;

PAR LAMOTTE;

Représentée, pour la première fois, le 10 novembre 1701.

EFB

PERSONNAGES.

ALCIDE.
OMPHALE, reine de Lydie.
IPHIS, fils du roi d'Ecalie.
MANTO, fille de TIRÉSIE, sous le nom d'ARGINE.
L'OMBRE de TIRÉSIE.
CÉPHISE, } Confidentes d'OMPHALE.
DORIS, }
LE GRAND PRÊTRE DE JUPITER.
UN THÉBAIN.
UNE THÉBAINE.
Chœurs et troupes de Lydiens et Lydiennes.
Prêtres et prêtresses, captifs, héros, magiciens, prêtres et prêtresses de l'AMOUR.

DIVERTISSEMENS DE LA TRAGÉDIE.

PREMIER ACTE.

LYDIENS ET LYDIENNES.

DEUXIÈME ACTE.

MORES ET MORESSES.

TROISIÈME ACTE.

GRECS ET GRECQUES.

QUATRIÈME ACTE.

MAGICIENS.

CINQUIÈME ACTE.

PRÊTRESSES DE L'AMOUR.

La scène est à Sardis, capitale de Lydie.

OMPHALE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente des arcs de triomphe, élevés à la gloire d'Alcide, devant le temple de Jupiter.

SCÈNE I.

IPHIS.

Calme heureux, agréable paix,
C'est en vain que je vous rappelle;
Calme heureux, agréable paix,
Non ce n'est plus pour moi que vos plaisirs sont faits.

Languissant sous le poids d'une chaîne cruelle,
Je ne me plains qu'à moi de mes tourmens secrets;
Mais, malgré ma contrainte et ma douleur mortelle,
Mon amour prend sans cesse une force nouvelle,
Il se nourrit de mes regrets.

Calme heureux, etc.

(On entend ici un bruit de trompettes.)

D'Alcide, on va chanter la nouvelle victoire,
Ce bruit, de son triomphe, est l'éclatant signal.

Tout retentit, tout parle de sa gloire,
Tandis que, pour la reine, épris d'un feu fatal,
Je perds le soin de ma mémoire :
Lâche, l'ai-je suivi pour l'imiter si mal?

SCÈNE II.

ALCIDE ET SA SUITE, IPHIS.

ALCIDE A SA SUITE.

Les rebelles soumis, gémissent dans les fers ;
Mais c'est assez des maux qu'ils ont soufferts.
Rassemblez-les, pour voir briser leur chaîne.

Vous, allez; que vos soins répondent à mes vœux :
Que ceux qui m'ont suivi, se préparent aux jeux,
Que je dois offrir à la Reine.

SCÈNE III.

ALCIDE, IPHIS.

ALCIDE.

Que servent les honneurs qu'on rend à mes exploits;
Malheureux! tout mon cœur s'ouvre au trait qui le blesse.
Mille cruels transports m'agitent à la fois :
O barbare ennemie! implacable déesse,
Junon, tu t'applaudis du trouble où tu me vois.

IPHIS.

Au sein de la victoire,
Votre cœur laisse encor échapper des soupirs;

Vous ne sauriez désirer plus de gloire;
Quel autre bien fait naître vos désirs?

ALCIDE.

Apprends, cher Prince, apprends ma faiblesse secrète,
On vante mon triomphe, et je sens ma défaite.

IPHIS.

Quoi, Seigneur?

ALCIDE.

J'ai servi la reine de ces lieux;
J'ai puni les mutins qui troublaient son empire;
J'ai sauvé, par la mort d'un monstre furieux,
Tout ce que sa fureur était prête à détruire:
Que servent, à mon cœur, ces exploits glorieux?
Il se trouble, il languit, tu l'entends qui soupire;
L'Amour a bien servi la colère des Dieux.

IPHIS.

Vous aimez! Eh! quelle est la beauté qui vous blesse?

ALCIDE.

La Reine....

IPHIS.

O ciel!

ALCIDE.

La Reine a surpris ma tendresse.
Dès le premier moment que je vis ses attraits,
Je sentis que mon cœur les aimerait sans cesse;
Je tâchai vainement d'en repousser les traits.

IPHIS.

Ah! vous aimez votre faiblesse.

Si vous défendiez votre cœur,
L'Amour ne s'en rendrait pas maître;

Et vous en seriez le vainqueur,
Si vous ne craigniez pas de l'être.

Mais, redoutez du moins, les transports furieux
De la fille de Tirésie;
Elle tient à ses lois la nature asservie,
Ses charmes font pâlir la lumière des cieux:
Vous n'avez pu l'aimer : son art, sa jalousie
Peuvent en un instant, la conduire en ces lieux:
Prévenez ses fureurs;... mais rien ne vous alarme,
Et vous n'écoutez plus qu'un amour qui vous charme.

ALCIDE.

Quoi? je me plairais dans mes fers!
Tu crois que mes soupirs, que mes maux me sont chers?
Non, aide-moi, toi-même, à sortir d'esclavage;
Reproche-moi les feux dont je me sens brûler;
D'Argine, au désespoir, peins-moi toute la rage,
Et l'enfer, contre Omphale, armé pour l'accabler.
Fais-moi voir le péril extrême,
Où mon nom.... mais de quoi serviraient ces discours?
Ah! je me les suis faits, mille fois à moi-même,
Et je sens que j'aime toujours.

L'Amour est sûr de la victoire,
C'est en vain qu'un grand cœur résiste à ses attraits:
Les vains murmures de la gloire,
Donnent encor plus de force à ses traits.

IPHIS.

La Reine vient, et nous voyons paraître
Les ministres sacrés du dieu qui vous fit naître:
Voyez tous ces drapeaux, ornés de vos exploits.

ALCIDE.

Omphale, cher Iphis, est tout ce que je vois.

SCÈNE IV.

ALCIDE, OMPHALE, LE GRAND PRÊTRE, IPHIS, troupes de LYDIENS portant des drapeaux, où sont représentés les travaux d'ALCIDE, et la dépouille du monstre, dont il vient de délivrer les états d'OMPHALE; troupes de PRÊTRES et de PRÊTRESSES de JUPITER.

ALCIDE.

BELLE reine, votre présence,
Payait tous mes travaux d'un assez grand bonheur :
Fallait-il à ce bien ajouter tant d'honneur!

OMPHALE.

Vous avez dans ces lieux; rétabli ma puissance;
Un monstre, sur mon peuple, exerçait sa fureur,
Votre bras redoutable en a pris la vengeance;
Je vous demande encor pour dernière faveur,
De souffrir ma reconnaissance.

On célèbre aujourd'hui le jour de ma naissance;
Je veux que tous les ans, au milieu de ma cour,
Mon peuple chante au même jour
Votre gloire et sa délivrance.
Chantez le digne fils du plus puissant des Dieux;
Chantez, portez vos voix et son nom jusqu'aux cieux.

LE GRAND PRÊTRE DE JUPITER.

Sa voix, en se formant, appela la victoire;
Son premier pas fut pour la gloire:
L'univers vit briller sa force et ses vertus;
Presqu'au moment de sa naissance:
Les serpens étouffés, les monstres abattus,
Étaient les jeux de son enfance.

LE CHŒUR.

Chantons le digne fils du plus puissant des Dieux;
Chantons, portons nos voix et son nom jusqu'aux cieux.

LE GRAND PRÊTRE.

O vous! qui dans vos mains soutenez le tonnerre,
Ne lancez plus ici ses terribles éclats;
Aux coupables mortels Alcide fait la guerre;
Dans le sein des tyrans il porte le trépas,
Et pour en délivrer la terre,
Votre foudre vengeur est moins fort que son bras.

LE CHŒUR reprend.

Chantons, etc.

LE GRAND PRÊTRE.

Il arrache Cerbère au ténébreux rivage,
De l'Hydre renaissante il étouffe la rage;
Il a fait, de la terre et des enfers surpris,
Les théâtres de son courage,
Et le ciel en sera le prix.
(Les Lydiens rendent leur hommage à Alcide.)

LE GRAND PRÊTRE ET OMPHALE.

Chaque instant redouble sa gloire,
Il est digne de nos autels.

LE GRAND PRÊTRE.

Il ne veut, sur ses pas, enchaîner la victoire,
Que pour le repos des mortels.

LE CHŒUR.

Chaque instant redouble sa gloire,
Il est digne de nos autels.

ALCIDE, à Omphale.

Vous pouvez mieux répondre au zèle qui m'enflamme;
Ces honneurs n'ont pour moi que de faibles appas:

Pour prix de ce qu'a fait mon bras,
Permettez-moi l'aveu de ce que sent mon ame.

Déjà vous m'entendez, vous pénétrez mon feu;
Mes soupirs ont cent fois prévenu cet aveu.

OMPHALE.

Quoi! Seigneur, lorsqu'en vain Argine vous adore,
De si faibles attraits vous auraient enflammé?

ALCIDE.

Mon cœur, contre l'Amour, se défendrait encore,
Si vos regards ne l'avaient désarmé.

OMPHALE.

Songeons à terminer cette fête éclatante;
Sur les autels des Dieux, auteurs de nos destins,
Allons tous consacrer les armes des mutins,
Et du monstre vaincu la dépouille sanglante.

(Les prêtres et les Lydiens entrent avec Alcide et Omphale, dans le temple de Jupiter, et répètent.)

Chantons le digne fils du plus puissant des Dieux;
Chantons, portons nos voix et son nom jusqu'aux cieux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le palais d'Omphale.

SCÈNE I.

OMPHALE, CEPHISE, DORIS.

CEPHISE.

Alcide vous a fait l'aveu de son ardeur,
Rien ne manque à votre victoire;
Qu'il doit vous être doux de régner dans un cœur,
Qui n'a rien aimé que la gloire!

DORIS.

Répondez à l'ardeur dont son cœur est épris,
Qu'il partage votre couronne;
Les chaînes de l'Hymen doivent être le prix
De celles que l'Amour lui donne.

CEPHISE ET DORIS.

Jouissez du bonheur de l'avoir enflammé.

OMPHALE.

Le plus grand de mes maux est de l'avoir charmé.

CÉPHISE ET DORIS.

Que dites-vous? Pourquoi vous en faire un supplice?

OMPHALE.

Que de raisons pour m'alarmer!

Je lui dois tout ; il m'aime, et je ne puis l'aimer.
J'éprouve de l'Amour le plus cruel caprice.

CÉPHISE ET DORIS.

Eh ! quel autre mortel a su plaire à vos yeux ?

OMPHALE.

De tous les héros qu'en ces lieux
Attira la fureur d'un monstre redoutable,
Vous savez trop qu'Alcide est le plus glorieux ;
Savez-vous moins quel est le plus aimable ?

CÉPHISE.

Est-ce Iphis que vous aimeriez ?

OMPHALE.

En pénétrant mon choix vous le justifiez.
Il fut de ma fierté l'écueil inévitable ;
Mon cœur trop affaibli se laissa désarmer,
Et sans prévoir qu'Alcide dût m'aimer,
Je sentis seulement qu'Iphis était aimable.

Iphis ignore encor l'amour qu'il a fait naître ;
Mais c'est lui que je vois paraître :
Avant qu'il sache mon ardeur,
Pénétrons, s'il se peut, le secret de son cœur.

SCÈNE II.

OMPHALE, IPHIS.

IPHIS.

Jouissez de votre conquête,
Vous allez recevoir l'hommage le plus doux ;
Belle Reine, je viens vous annoncer la fête

Ingrat, c'est dans ton cœur, trop faible et trop sensible,
Qu'il faut chercher ces dieux dont tu te plains.
Ah! si l'Amour devait toucher ton ame,
Que ne partageais-tu la flamme
Dont mon cœur était embrâsé?
Tu croyais que l'amour était une faiblesse;
Mais, du moins mes soupirs, mes larmes, ma tendresse,
Ne t'auraient que trop excusé.

ALCIDE.

Les Amours par vos mains m'offraient de douces chaînes,
Les Plaisirs m'appelaient sous votre aimable loi;
Mais le sort me condamne à d'éternelles peines;
Les jours heureux ne sont pas faits pour moi,
Un funeste feu me dévore,
Malgré moi-même, Omphale...

ARGINE.

Inutiles discours.
Que ne dis tu, cruel, sans tous ces vains détours,
Que ton cœur me hait, et l'adore!

C'en est trop, et je veux te haïr à mon tour.
Cédons au transport qui m'entraîne....
Mais, hélas! ce transport est un transport d'amour;
C'est en vain qu'à tes yeux j'appellerais la haine.
Faut-il que notre cœur ne nous puisse obéir?
Ne saurais-tu m'aimer? ne puis-je te haïr?

ALCIDE ET ARGINE.

Amour! quelle furie empoisonne tes flammes?
Et quel démon forge tes traits?
Dieu barbare, tu ne te plais
Qu'à porter avec toi le trouble dans nos ames.

ALCIDE.

Quittez, quittez ces lieux, et calmez vos transports;

Loin de me reprocher l'amour qui me déchire,
Plaignez un cœur, qui malgré mille efforts,
Ne saurait s'affranchir de son cruel empire.

ARGINE.

Il me fuit, et pour lui mon lâche cœur soupire.

SCÈNE V.

ARGINE.

O RAGE! ô désespoir! ô barbare fureur!
Venez venger l'Amour qui gémit dans mon cœur.

On fait servir mes feux au triomphe d'une autre,
Éteignez mon ardeur, allumez mon courroux,
Armez mon bras, et conduisez mes coups;
Sur la rigueur d'Alcide il faut régler la vôtre.

O rage! ô désespoir! ô barbare fureur!
Venez venger l'Amour qui gémit dans mon cœur.

Mais Alcide se plaint de la fierté d'Omphale:
Le hait-elle?.... Je veux pénétrer dans son cœur
Et si je reconnais qu'Alcide est son vainqueur,
Frappons, n'épargnons pas une heureuse rivale.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente les jardins d'Omphale.

SCÈNE I.

OMPHALE.

Digne objet d'une flamme éternelle,
Viens suspendre mes maux, viens calmer mes douleurs,
C'est ma voix qui t'appelle ;
En t'offrant à mes yeux, viens-en tarir les pleurs.
Hélas! ô contrainte cruelle!
J'ai caché mes soupirs aux yeux de mon vainqueur;
Hélas! que n'a-t-il vu mon cœur!

SCÈNE II.

OMPHALE, ARGINE.

ARGINE.

C'est elle : suspendons le courroux qui m'enflamme.
Sachons le secret de son ame.

OMPHALE, sans voir Argine.

Je n'ai pu, cher amant, te découvrir mes feux;
Ton péril m'a fait violence ;
L'aveu de mon amour allait combler tes vœux,

Un spectacle fatal m'a contrainte au silence.
Pardonne-moi l'erreur qui nous rend malheureux,
De ton destin je craignais de t'instruire ;
Mon aveu t'exposait à des maux rigoureux,
Je t'aimais trop pour te le dire.

Mais je dois voir les jeux qu'en ces lieux on m'apprête ;
Heureuse si l'Amour y conduit mon héros !
Mais, hélas ! quelle triste fête,
Si je n'y puis finir son erreur et mes maux !

SCÈNE III.

ARGINE.

Non, je n'en doute plus, c'est Alcide qu'elle aime,
Elle me l'apprend elle-même ;
Au moment que mon art a fait cesser leurs jeux,
Elle allait déclarer ses feux.
Pour l'ingrat qui me fuit, son amour l'intimide,
Elle aime, elle est aimée, o ciel ! quel désespoir !
Qu'elle meure, il est tems que mon courroux décide,
Elle ne verra plus Alcide,
Que ne périssait-elle avant que de le voir !

Démons, volez pour ma vengeance ;
Contre Alcide mon art a trop peu de puissance,
Que j'immole du moins Omphale à mon transport.

On vient, on va chanter le jour de sa naissance ;
Que ce soit celui de sa mort.

Trempez les yeux, servez le courroux qui m'anime,
Enchantez-la pour être ma victime.

SCÈNE IV.

OMPHALE, CÉPHISE.

TROUPE DE GRECS ET DE GRECQUES choisis pour chanter la naissance d'OMPHALE. OMPHALE se place sur un trône de fleurs, pour voir la fête.

CÉPHISE.

Célébrez le jour mémorable,
Où le destin d'Omphale a commencé son cours;
C'est de ce moment favorable,
Que dépendaient vos plus beaux jours.

LE CHŒUR.

Célébrons, etc.

CÉPHISE.

Vos plaisirs sont nés avec elle;
Unissez vos cœurs et vos voix.
Que vos jeux, que vos chants signalent votre zèle.
Puissiez-vous aux regards d'une reine si belle,
Les offrir encor mille fois!

CÉPHISE ET LE CHŒUR.

Ah! qu'il est doux de vivre sous ses lois!

CÉPHISE.

Dans un si beau jour, tout doit s'enflammer,
Le tems heureux des jeux est le tems d'aimer.
Le plus fier doit être
Sensible à son tour;
L'Amour nous fait naître,
Vivons pour l'Amour.

Dans un si beau jour, tout doit s'enflammer,
Le tems heureux des jeux est le tems d'aimer.

Que l'Amour nous lie
De ses plus beaux nœuds;
De quoi sert la vie
Sans ses tendres feux?
Sans eux tout ennuie,
Tout plaît avec eux.

Dans un si beau jour, tout doit s'enflammer,
Le tems heureux des jeux est le tems d'aimer.

CÉPHISE.

Inventons de nouveaux concerts,
Que nos tendres accords inspirent la tendresse;
Fesons-en retentir les airs,
Et que l'écho charmé les répète sans cesse.

LE CHŒUR.

Inventons etc.

OMPHALE.

C'est assez, votre zèle a brillé dans ces jeux;
Mais j'ai besoin d'un peu de solitude.
Le ciel seconde mal vos vœux;
Laissez-moi m'occuper de mon inquiétude.

(Céphise, et le Peuple se retirent, et des démons sortent des enfers, qui secouent leurs flambeaux sur Omphale, et l'enchantent sur le trône de fleurs, où elle est assise.)

SCÈNE V.

OMPHALE enchantée, ARGINE.

ARGINE, le poignard à la main.

Sa mort va me venger du pouvoir de ses yeux ;
Je vais jouir enfin de la douceur extrême
De verser ce sang odieux,
Qui brûle pour l'ingrat que j'aime.

Frappons ; rien ne peut plus retenir mon courroux :
Quel plaisir !... mais, hélas ! mon amour l'empoisonne ;
J'envie, en la frappant, la mort que je lui donne :
Que ne puis-je être aimée, et mourir sous ses coups ?

Mais, on me méprise ; on l'adore ;
Quelle rage pour moi ! je frémis d'y penser.
Ne tardons plus, frappons ; que ne peut-elle encore
Offrir à ma fureur plus de sang à verser ?

SCÈNE VI.

ARGINE, OMPHALE, ALCIDE.

ALCIDE, en arrachant le poignard des mains d'Argine.

Ciel ! que vois-je !

ARGINE.

Ah ! cruel ! c'est toi qui me désarmes,
Tu m'arraches ce fer vengeur !
Achève qu'il te serve à venger tes alarmes,
Puisqu'il est dans tes mains, plonge-le dans mon cœur.

ALCIDE.

O Dieux! en vous cherchant, que j'ai craint pour sa vie!
Cruelle! quelle barbarie!
C'est contre moi qu'il faut armer votre courroux;
Que cent monstres affreux, évoqués par vos charmes,
Contre mes jours se réunissent tous;
Je verrai sans effroi tous les enfers en armes,
Et je les combattrai sans me plaindre de vous.

Mais respectez l'objet qui m'a su plaire,
Épuisez sur moi vos rigueurs.

ARGINE.

Est-ce en me fesant voir, combien elle t'est chère,
Que tu prétends désarmer mes fureurs?
Il faudrait la haïr, pour calmer ma colère:
Mais, barbare, l'Amour te fait une autre loi.

Ma rivale t'inspire une ardeur trop fidèle;
Je ne puis t'inspirer que l'horreur et l'effroi.
Va, tu m'a trop appris à devenir cruelle:
Vengeons-nous, vengeons-nous de ta haine pour moi
Et de ta tendresse pour elle.

ALCIDE.

Quelle est l'erreur où je vous voi?
Non, je ne vous hais point.

ARGINE.

Que fais-tu donc? tu l'aimes?

ALCIDE.

L'Amour soumet nos cœurs malgré nous-mêmes.

ARGINE.

Le tien brûle pour ses appas,
Barbare! et c'est ce qui m'outrage;

Quand tu me hairais mille fois davantage,
Mon sort serait trop doux, si tu ne l'aimais pas.
Mais, tu fais gloire, ingrat, de l'amour qui t'engage:
Voilà mon désespoir, ton crime, et son arrêt.

(Elle veut reprendre le poignard des mains d'Alcide.)

ALCIDE.

Ciel! quel est votre rage!

ARGINE.

Tu frémis! c'est l'Amour qui t'apprend à trembler.
Eh bien! cruel, c'est moi que tu dois immoler.
Tant que ce cœur vivra, crains qu'elle ne périsse:
Frappe, préviens par mon supplice
Une main prête à l'accabler;
Frappe, que la mort me désarme,
Offre mon cœur sanglant à l'objet qui te charme,
Éteins pour la sauver, ma flamme et mon courroux:
Frappe, le coup me sera doux,
S'il te coûte une larme.

ALCIDE.

Calmez cet affreux désespoir;
Vivez, vivez, Argine; et laissez vivre Omphale.

ARGINE.

C'est donc trop peu pour toi d'adorer ma rivale,
Tu veux me condamner à l'horreur de le voir.

Non, c'est trop la laisser triompher de mes charmes;
Enlevez-la, démons, et vengez mes alarmes.
Annoncez-lui la mort pour prix de son ardeur.

(On enlève Omphale.)

ALCIDE.

Ah! tant de barbarie irrite mon courage.

ALCIDE ET ARGINE.

Je sens triompher dans mon cœur

Le dépit, la haine, et la rage;
Tremblez; dans un cœur qu'on outrage,
L'Amour au désespoir fait naître la fureur.

ARGINE.

Mes yeux vont, malgré toi, jouir de son supplice.

ALCIDE.

Je ne vous quitte point; s'il faut qu'elle périsse,
Vous voyez son amant, vous verrez son vengeur.

ALCIDE ET ARGINE.

Je sens triompher dans mon cœur
Le dépit, la haine, et la rage;
Tremblez; dans un cœur qu'on outrage,
L'Amour au désespoir fait naître la fureur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une solitude.

SCÈNE I.

IPHIS.

Quoi! je vis malheureux! Eh! qu'est-ce que j'espère?
Un autre a su charmer l'objet qui m'a su plaire.

Pourquoi traîner ici de misérables jours?
Ce fer devait éteindre une ardeur téméraire;
Faut-il que ma douleur me soit encor si chère,
Que je n'ose, en mourant, en terminer le cours!

Que nos jours sont dignes d'envie,
Quand l'Amour répond à nos vœux!
L'Amour même le moins heureux,
Nous attache encore à la vie.

SCÈNE II.

IPHIS, ALCIDE.

IPHIS.

Que vois-je! où courez-vous Alcide?

ALCIDE.

ı vois un malheureux que le désespoir guide.

La Reine, en ce moment fatal,
ıx yeux d'Argine, prête à terminer sa vie,
ient de me déclarer le bonheur d'un rival;
Ce mot, d'Argine, a calmé la furie.
ais en des maux affreux, il vient de me plonger,
Et mon amour a fait place à la rage.

IPHIS.

ı! nommez le mortel dont l'ardeur vous outrage,
Et laissez-moi l'honneur de vous venger.

ALCIDE.

ɔut trompe, cher Iphis, ma fureur et ton zèle;
ɔntre un rival caché, que sert tout ce courroux?
ı m'en informe en vain; rien ne me le révèle :
Et j'ignore où porter mes coups :

Mais je saurai percer la nuit obscure,
Qui le dérobe à mon ressentiment;
Et je veux voir couler, pour laver mon injure,
ı les pleurs de l'amante et le sang de l'amant.

SCÈNE III.

ALCIDE, ARGINE ET IPHIS.

ARGINE.

Sur tes pas, mon amour m'amène,
offrirai-je toujours une tendresse vaine?
ı viens de voir le fruit d'un odieux amour;
Omphale....

ALCIDE.

Vous savez sa haine,
Je la hais moi-même à mon tour.
La colère succède à ma tendresse extrême,
Secondez mes sanglans projets :
Vous pouvez par votre art découvrir ce qu'elle aime.

ARGINE.

C'est donc ainsi, cruel, que tu la hais;
Ah! que ne me hais-tu de même!

ALCIDE.

Vous prenez ma fureur pour un amour jaloux,
Non, non; la Gloire seule anime mon courroux;
Je veux venger un jour l'injure qu'on m'a faite,
Il faut que mon rival y meure sous mes coups.

ARGINE.

C'est Omphale, et non pas ton rival, qui t'arrête.

ALCIDE.

Nommez-le, je me venge, et je pars avec vous.

Hâtez-vous de répondre à mon impatience,
Je sens, à chaque instant, mon courroux s'allumer.

ARGINE.

Va, ne prends point d'autre vengeance,
Que de partir et de m'aimer.

ALCIDE.

Non, si je vous suis cher, contentez mon envie.

ARGINE.

Est-ce à moi de servir ton amoureux transport?

ALCIDE.

A la seule fureur mon ame est asservie,
Consultez le destin, faites-vous cette effort;

Que mon rival perde la vie.
Mon cœur est libre après sa mort....

ARGINE.

era-t-il libre, hélas! quand Omphale éplorée....

ALCIDE.

h! puisse-t-elle aussi mourir désespérée!

ARGINE.

e cède ; c'est pour moi que je fais cet effort :
'apprendrai mon destin, en apprenant ton sort.

SCÈNE IV.

ARGINE, ALCIDE, IPHIS, troupe de magiciens.

ARGINE.

Que le jour pâlissant fasse place aux ténèbres :
Et vous qui, sous mes lois, commandez aux enfers,
Hâtez-vous, traversez les airs!
Et venez célébrer nos mystères funèbres.

CHŒUR DE MAGICIENS, qui viennent sur des monstres, et sur des nuages enflammés.

Nous obéissons à ta voix!
Ordonne ; nous suivrons tes lois.

ARGINE.

Que tout serve, en ces lieux, le transport qui m'inspire ;
Qu'on élève un autel au dieu du noir empire ;

Et vous, rendez Pluton propice à mes efforts.

(On amène deux béliers noirs, pour les sacrifier à Pluton et à Proserpine.)

Que vos clameurs touchent les morts ;
Que la terre ouvre ses abîmes ;
Qu'ils laissent parvenir, jusques aux sombres bords,
Les cris et le sang des victimes.

LE CHŒUR.

Que nos clameurs, etc.

(On fait ici des cérémonies magiques.)

ARGINE.

Pluton répond à nos souhaits
Un mouvement secret m'en apprend le succès.

(Les magiciens témoignent leur joie.)

Pour savoir les secrets que le sort veut nous taire,
Évoquons l'ombre de mon père.

Mânes de Tirésias à qui je dois le jour,
Sortez de vos demeures sombres,
Répondez à mes cris, marquez-moi votre amour,
S'il en est encor chez les ombres.

C'est à vous que le sort révélait ses secrets,
Tandis qu'un sang mortel a coulé dans vos veines ;
Vous voyez chez les morts ses ordres de plus près.
Venez, et puissiez-vous prononcer des arrêts
Qui calment son trouble et mes peines !

Mânes, etc.

(On égorge les victimes.)

LE CHŒUR.

L'air s'obscurcit, la terre s'ouvre.
L'Ombre à nos regards se découvre.

(L'ombre de Tirésias paraît, avec les habits de prêtre, et le sceptre d'or à la main.)

L'OMBRE, à Argine.

En vain, tes magiques efforts
Ont troublé le silence et le repos des morts.
Pour toi l'Amour est implacable.
Il n'est point de remède au tourment qui t'accable,
Que l'éternel oubli qui règne aux sombres bords!

ARGINE.

O ciel! cruel Amour! destin impitoyable!

(Elle sort.)

L'OMBRE, à Alcide.

Alcide, ce jour voit malgré ta colère
Ton rival triomphant au temple de l'Amour.
C'est trop soutenir la lumière,
Et la Mort me rappelle au ténebreux séjour.

IPHIS, à part.

Ah! l'espoir de la mort est le seul qui me reste!
Je pers Omphale; allons expirer à ses yeux.

SCÈNE V.

ALCIDE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux! quel funeste présage!
C'est donc le prix fatal que me gardait l'Amour!
La Reine et son amant, malgré toute ma rage,
Doivent être unis dès ce jour!
Pour leur bonheur, tout se prépare,
Les flambeaux de l'Hymen sont prêts:
Non, Sort cruel, Destin barbare,

Je vais en me vengeant démentir tes arrêts.

Monstre, que j'ai dompté, renais, sors de ta cendre,
Ramène dans ces lieux le carnage et l'horreur,
Embrase de tes feux l'objet de ma fureur,
Et couvre-toi du sang que je cherche à répandre.

Toi, mon père, finis le trouble où je me vois;
Que mon rival frappé tombe réduit en poudre,
Qu'il meure accablé de ta foudre,
Ou par pitié fais-la tomber sur moi.

O Dieux! que je me fais une image cruelle
Du triomphe prochain de ces heureux amans!
Tous deux volent au temple où l'Hymen les appelle,
Je vois tous leurs transports, j'entends tous leurs sermens,

Que leurs ames sont attendries!
Le flambeau de l'Amour brille devant leurs pas,
Tandis que celui des Furies
Porte au fond de mon cœur la rage et le trépas.
Ah! périsse avec moi l'ingrate et ce qu'elle aime;
Allons à leur hymen opposer mon transport;
Que l'autel renversé, le dieu brisé lui-même,
Que le temple détruit dans ma fureur extrême
Nous réunisse tous par une seule mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le temple de l'Amour.

SCÈNE I.

OMPHALE.

Amour, je viens ici t'offrir un sacrifice ;
Daigne terminer mon supplice.

Iphis, ignore mon ardeur;
Malgré le penchant qui m'entraîne,
De son rival, la présence inhumaine
M'a contrainte moi-même à nourrir son erreur.

Éloigne ce rival, qui brûle pour une autre ;
Qu'Argine puisse enfin triompher de son cœur,
Qu'ils aillent loin d'ici jouir d'un plein bonheur,
Et qu'ils ne troublent plus le nôtre.

Mais on vient; à l'Amour j'ai préparé ces jeux,
Et je lui vais offrir mon hommage et mes vœux.

SCÈNE II.

OMPHALE, troupe de prêtresses de l'Amour, portant des corbeilles de fleurs qu'elles mettent sur l'autel.

OMPHALE ET LE CHŒUR.

Chantez l'Amour, chantez sa flamme,
Chantez le maître de votre ame;
Faites retentir ce séjour
Des doux plaisirs qui vous enchantent :
Qui pourrait mieux chanter l'Amour,
Que ceux qui le ressentent.

OMPHALE.

Amour, sois favorable aux vœux que je te fais;
Réponds au transport qui m'anime,
Je te présente pour victime,
Mon cœur, tout percé de tes traits,
(En sacrifiant.)
A me favoriser que mon zèle t'engage;
Reçois ce vin sacré, vois fumer cet encens;
Mais regarde encor plus la flamme que je sens,
Je ne saurais t'offrir un plus parfait hommage.

LE CHŒUR.

Que l'Amour range tout sous ses lois souveraines,
Qu'il lance ses traits jusqu'aux cieux;
Qu'il étende partout ses chaînes,
Qu'il triomphe à jamais, des mortels et des Dieux.

SCÈNE III.

OMPHALE, IPHIS, LES CHŒURS.

OMPHALE.

Que vois-je! c'est Iphis qui s'avance,
Mon hommage a touché les Dieux.

IPHIS.

Omphale, pardonnez, si je m'offre à vos yeux;
Vous ne souffrirez pas long-tems de ma présence.

OMPHALE.

Cessez cet injuste discours,
Iphis, il n'est plus tems de feindre;
Votre absence est pour moi le seul malheur à craindre.

IPHIS.

Quel discours! justes Dieux! est-ce à moi qu'il s'adresse?

OMPHALE.

Connaissez enfin ma faiblesse,
J'ai caché, malgré moi, mes feux jusqu'à ce jour,
C'est pour vous seul que je soupire :
Je sens croître encor mon amour,
Par le plaisir de vous le dire.

IPHIS.

Quel est l'excès de mon bonheur!
Quel plaisir enchante mon ame!
L'aveu de votre ardeur
Redouble encor ma flamme.

OMPHALE ET IPHIS.

Ah! répétez cent fois un aveu si charmant.

IPHIS.

Se peut-il que l'Amour m'accorde tant de gloire!

Quand vous cessez de le dire un moment,
Je cesse de le croire.

OMPHALE.

L'Amour a dans mes yeux marqué votre victoire.

IPHIS.

Vous ne pouviez aimer un plus fidèle amant.

OMPHALE ET IPHIS.

Ah! répétez cent fois un aveu si charmant!

OMPHALE.

Que l'Hymen, de ses nœuds, nous unisse lui-même :
Trompons les yeux d'Alcide, et malgré ses efforts...

IPHIS.

Quel nom prononcez-vous? Dieux! mon trouble est extrême;
En goûtant mon bonheur, j'oubliais qu'il vous aime :
Que ce nom dans mon cœur, a jeté de remords!

OMPHALE.

On vient, c'est lui; que je crains ses transports!

(Iphis troublé, s'appuie d'un côté sur une colonne et Omphale de l'autre.)

SCÈNE IV.

OMPHALE, IPHIS, ALCIDE.

ALCIDE.

Quels funestes apprêts! mon trouble s'en augmente,
La rage déchire mon cœur!
Punissons mon rival, et sa perfide amante;
Qu'ils rencontrent la mort, la vengeance et l'horreur,
Au lieu du doux hymen qui flattait leur attente :
De leur sang, de leurs cris, repaissons ma fureur,
Où sont-ils! mais, que vois-je! Ah! c'est vous inhumaine!
Barbare, c'est trop m'outrager!

Mais quel charme suspend la fureur qui m'amène?
Ciel! je soupire encore en voulant me venger :
Que je sens à la fois, et d'amour et de haine!
Vous pleurez; vous gardez un silence confus;
Vous soupirez, Dieux! quel trouble est le vôtre!
Mais ces pleurs, ces soupirs, ce trouble est pour un autre,
Vous m'en haïssez encor plus.

OMPHALE.

Pardonnez à deux cœurs...

ALCIDE.

Vous attendiez, cruelle,
Ce mortel trop heureux, qui vous a su toucher;
(Il voit Iphis.)
Mais, sa mort... Ciel! Iphis, eh! que viens-tu chercher?
Je le vois; l'amitié, dans ce temple t'appelle;
Tu venais m'immoler deux odieux amans.
Ah! reçois en le prix dans mes embrassemens.

IPHIS.

Arrête...

ALCIDE.

Que fais-tu?

IPHIS.

Non, c'est trop me confondre.

ALCIDE.

Ciel! que viens-tu de me répondre!
Iphis d'entre mes bras cherche à se dégager?
Il me fuit, le croirai-je, et n'est-ce point un songe?
Serais-tu ce rival, dont je dois me venger?
Ciel! est-ce dans ton sang qu'il faut que je me plonge?

IPHIS.

Quand l'Amour m'a blessé, j'ignorais ton ardeur,

L'amitié qui nous lie eût vaincu ma faiblesse,
Je ne puis même encor soutenir ta douleur,
Pardonne-moi ma flamme et sa tendresse,
Je vais par mon trépas, expier mon bonheur.

ALCIDE.

Non, tu m'es cher encor, quoique traître, et perfide,
N'ajoute point ta perte aux rigueurs de mon sort.

OMPHALE.

Ah! cher Iphis, quelle rage vous guide?
Songez-vous, que ce coup m'allait donner la mort!

ALCIDE.

Que dites-vous? vos jours dépendent de sa vie!
Ah! cruelle, ce mot rappelle mes fureurs;
Vengeons ma tendresse trahie,
Mourez, ingrats, mourez, partagez mes douleurs.

Que fais-je? arrête, Alcide, arrête;
Quoi! veux-tu devenir l'horreur de l'univers!
Quel trouble! quels objets à mes yeux sont offerts!
Le tonnerre en grondant s'allume sur ma tête;
Je crois voir Jupiter au milieu des éclairs...
Tremble, la foudre est toute prête:
Moi trembler! non, bravons les Dieux et la tempête:
Mais je trouve partout les remords que je fuis;
Ciel! que veux-tu de moi, dans le trouble où je suis!

Je t'entends, dieu puissant, j'allais céder au crime,
Ta voix vient dans mon cœur rappeler la vertu:
Hélas! faut-il calmer la fureur qui m'anime?
Quel sacrifice exiges-tu?
Dieu barbare, mon cœur en sera la victime.
(A Omphale.)
Quoi, je vivrais sans vous! Dieux! quel serait mon sort!

(A Iphis.)

on, perfide... où m'emporte un indigne transport :
n instant pour jamais, va flétrir ma mémoire :
vez plutôt heureux.... mais, quel funeste effort!
mour, barbare Amour, impitoyable Gloire!
'en est trop, la raison vient enfin m'éclairer,
lle éteint à la fois mon amour et ma haine.

llez, unissez-vous d'une éternelle chaîne,
Je ne veux plus vous séparer :
imez-vous, oubliez ma honte et votre peine,
Je ne vis plus, que pour les réparer.

OMPHALE, IPHIS, ET LE CHŒUR.

Quel triomphe! quelle victoire!
Qu'il est beau de vaincre l'Amour,
Célébrons à jamais le jour
De nos plaisirs et de sa gloire.

ALCIDE.

eine, venez montrer aux peuples de ces lieux,
e digne souverain, que votre amour leur donne,
llons, qu'avec éclat il reçoive à leurs yeux
Votre main et votre couronne.

MPHALE ET IPHIS, sortent avec ALCIDE aux acclamations du CHŒUR.

Quel triomphe, etc.

(On finit ici dans la représentation de l'opéra.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ARGINE.

ARGINE.

rrête, Alcide, et ne suis point leurs pas,

Souviens-toi qu'avec moi tu dois fuir ces climats.

ALCIDE.

Ah! ne troublez point ma victoire;
Je vais, loin de vos yeux, et loin de ce séjour,
A force d'exploits et de gloire,
Faire à tous les mortels oublier mon amour.

SCÈNE VI.

ARGINE.

Dieux! quels nouveaux mépris! et quel adieu barbare
Le cruel me fuit sans retour;
C'en est trop; tout mon cœur contre lui se déclare,
La Haine et la Vengeance en bannissent l'Amour;

Va, que bientôt les Euménides,
Vomissent, dans ton sein, leurs poisons et leurs feux;
Que leurs serpens, que leurs mains homicides
Te plongent dans des maux et des crimes affreux.

Que le courroux des Dieux t'accable,
Que bientôt en mourant tes cris troublent les airs,
Puisse-tu terminer ton destin déplorable,
Dans des tourmens inconnus aux enfers.

Toi, dieu barbare, toi qu'en ces lieux on révère,
Devais-tu m'enflammer si je ne pouvais plaire?
Cesse, cruel Amour, de troubler les mortels
Fureurs, venez servir un cœur qu'il désespère,
Détruisez à mes yeux son temple et ses autels.

(Des furies brisent le temple de l'Amour.)

FIN D'OMPHALE.

TABLE

ÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

m, tragédie-lyrique en cinq actes, de Quinault. 1
s, tragédie-lyrique en cinq actes, du même. . 59
D, tragédie-lyrique en cinq actes, du même. . 111
ntes de Roland. 153
DE, tragédie-lyrique en cinq actes, du même. . 183
tissement sur les opéras de Lamotte. 231
pastorale-lyrique en cinq actes, de Lamotte. . 237
BALE, tragédie-lyrique en cinq actes, de Quinault. 309

FEB 3 - 1961

FEB 3 - 1961